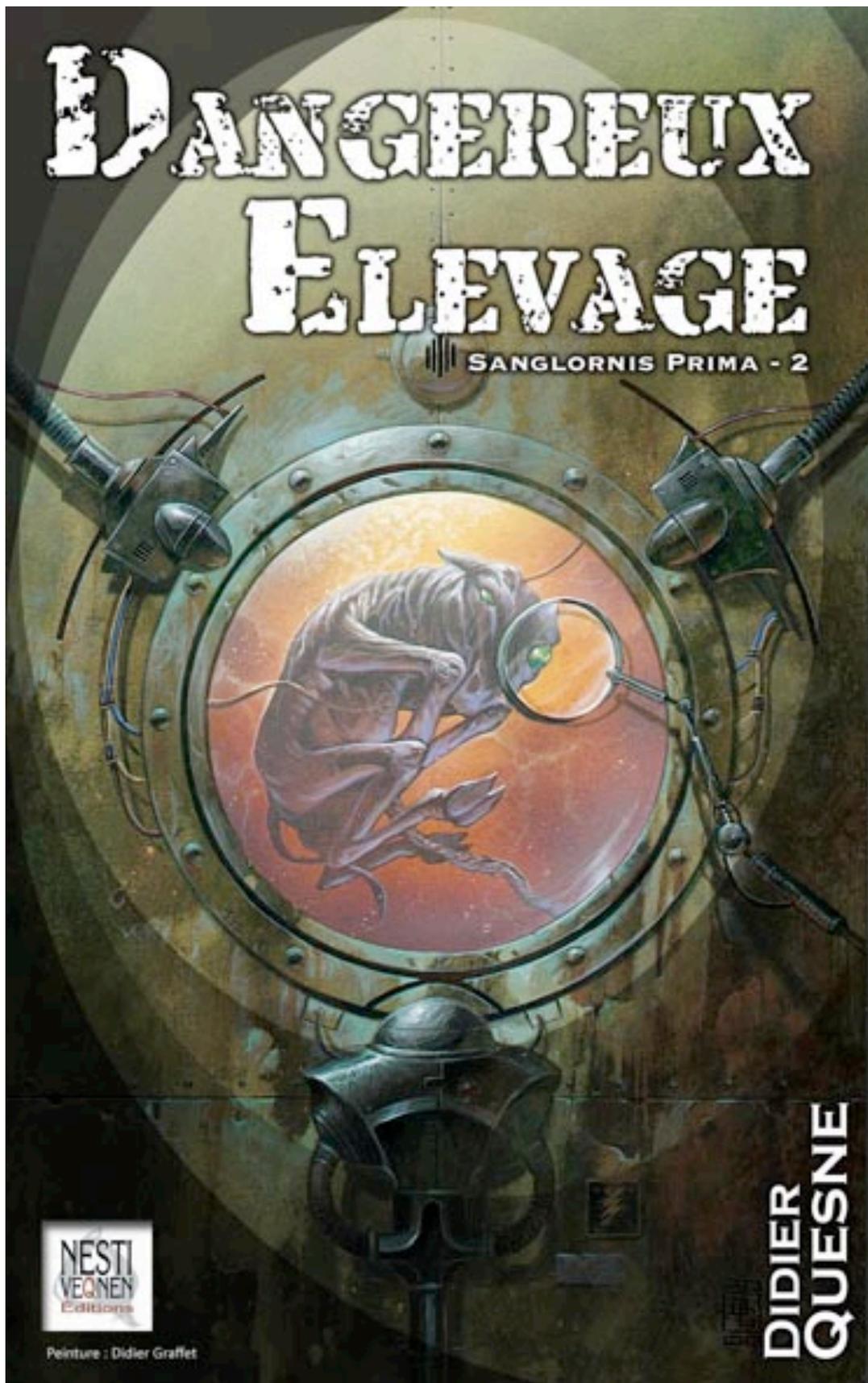


DANGEREUX ELEVAGE

SANGLORNIS PRIMA - 2



NESTI
VEQNE
Editions

Peinture : Didier Graffet

DIDIER
QUESNE

DANGEREUX ELEVAGE

Sanglornis prima – 2

Roman

Didier QUESNE

DU MEME AUTEUR AUX ÉDITIONS NESTIVEQEN :
(voir le résumé des ouvrages en fin de volume)

- *Étrangère*, 2001
- *Dragonne*, 2002
- *Les Chasseurs – Sanglornis prima I*, 2002
- *Dangereux Élevage – Sanglornis prima II*, 2002
- *Empire – Sanglornis prima III*, 2002
- *Âmes d'État – Sanglornis prima IV*, 2003
- *Magicienne*, 2003
- *Leh'cim, l'ombre des remparts*, 2004
- *La voix des dragons*, 2005
- *La Lande aux sorcières*, 2006
- *La Geste de Jehan*, 2011
- *De chair et d'os*, 2013

Collection Fractales/Science-Fiction dirigée par Chrystelle Camus

NESTIVEQEN Éditions
67, cours Mirabeau
13100 AIX-EN-PROVENCE
<http://www.nestiveqen.com>

© Didier Quesne, 2002

Tous droits réservés pour tous pays

À Maud, Valdo, Malou et Loïc

– Prologue –

– Et merde !

Le cri résonna dans le grand hangar. Les chevaux levèrent vivement la tête, surpris.

– Noël ! Tu peux pas me remettre ce courant plus que trois secondes d'affilée ? demanda un homme vêtu d'une blouse blanche immaculée.

Il était trapu, visiblement puissant, ses cheveux étaient poivre et sel et une barbe sombre lui mangeait les joues. Il devait avoir la cinquantaine bien tassée. Front soucieux, traits tirés, il paraissait fatigué.

– Je fais ce que je peux ! répondit une voix qui venait de l'extérieur. Tu crois que c'est simple ? avec ce groupe qu'a le filtre à air complètement encrassé, je passe mon temps à le nettoyer, mais vu qu'on n'a plus d'eau courante parce que monsieur a voulu que je démonte la pompe pour la remettre sur le groupe à vide des micros, je nettoie la crasse avec de l'eau crasseuse ! Ça risque pas de marcher comme on veut !

– Démerde-toi Noël, dit l'homme à la blouse blanche. J'ai besoin de ce courant pour implanter maintenant. Les cellules sont prêtes comme elles l'ont jamais été et si je rate ce moment-là, il n'y aura sans doute pas d'autre possibilité avant longtemps. Tu crois que j'aurais souvent des chamelles fécondes, toi ?

– J'en sais rien, répondit un jeune homme en s'approchant.

Il devait avoir une vingtaine d'années ou peut-être un petit peu plus. Il portait un pantalon trop large et trop court pour lui et un tee-shirt qui ne se souvenait plus qu'il avait dû être propre. Il se passa une main noire de cambouis sur le visage et y laissa une trace sombre ; comme un camouflage. Il ressemblait tellement à l'homme en blouse qu'il ne pouvait y avoir aucun doute, c'était son fils.

– C'est vraiment le moment, tu crois ? demanda-t-il à son père.

Celui-là eut un sourire pour répondre :

– Ça n'a jamais été autant le moment qu'aujourd'hui, fils. Si ça marche, et ça va marcher, on aura des bêtes qu'on pourra vendre à n'importe quel marché dans la vallée de la Dhol et même au-delà. Notre fortune est faite et assurée.

– Ouais. Ben t'as beau être génial, c'est pas toi qui te farcis la crasse, la graisse et l'approvisionnement en gasoil, râla Noël. Je pue le cambouis mélangé au fioul, j'ai des mains que je ne peux plus nettoyer depuis des jours tellement je les ai mises dans ce groupe... Tandis que toi, le génie, tu fais dans le plus que propre et l'inodore.

— On peut pas à la fois être un génie et un as des mécanos ; tu me vois implanter avec des mains noires de crasse ?... Allez ! fit le père en donnant une bourrade à son fils, je plaisante ! C'est vrai que tu auras une grande part dans ce grand pas en avant dans l'histoire de l'humanité... seulement si tu me remets ce courant illico !

— Grand pas en avant, grand pas en avant ! Tu parles d'un truc ! Bon, j'y vais. J'y vais, mais je te préviens : si ça lâche, c'est pas de ma faute...

— Débrouille-toi comme tu veux, je veux absolument du courant pendant une bonne semaine ; en tout cas plusieurs jours.

— Plusieurs jours ? tu...

— Et l'onduleur, il remarque ? le coupa son père.

— Ouais il remarque ; et pas grâce à toi.

— Allez, va me remettre ça, je dois implanter maintenant.

— J'y vais *padre* padrone.

Les Soters père et fils vivaient dans une ancienne exploitation agricole que leurs ancêtres avaient fortifiée, il y avait de cela plus de cent ans. Une haute muraille l'entourait, percée par un grand portail métallique à deux battants. Une petite porte, également métallique, s'ouvrait à l'opposé du portail. On n'employait rarement le portail pour sortir de la ferme ; seulement quand il fallait prendre la grande charrette pour aller à Bourg-sur-Dhol, pour des courses, ou pour vendre des chevaux.

Les Soters étaient éleveurs. Depuis des dizaines d'années, leurs bêtes étaient réputées dans les environs pour leur résistance, leur vitesse et leur robustesse. Ils retrouvaient leurs collègues et concurrents deux fois l'an pour la grande foire équine de Bourg-sur-Dhol. La manifestation avait depuis longtemps atteint une telle réputation que l'on venait de tout le pays pour y assister, vendre, et surtout acheter des bêtes. Le cheval était redevenu le moyen de transport le plus utilisé. Seuls quelques nantis ou officiels employaient encore des véhicules automobiles, électriques, ou à combustion, mais ils étaient rarissimes et ne passaient jamais inaperçus. D'ailleurs, on allait souvent plus vite à cheval. Le carburant devenant de plus en plus difficile à trouver, les moteurs fonctionnaient presque au ralenti. Il n'existait plus de sociétés pétrolières suffisamment riches pour entretenir les plates-formes de forage qui tombaient toutes en ruine. Le peu de carburant qui existait encore était stocké dans des cuves gigantesques construites à la hâte par de grands groupes industriels qui le vendaient maintenant à prix d'or.

Les Soters n'étaient que deux permanents pour tout l'élevage, contrairement aux autres exploitations qui devaient employer plusieurs personnes pour rentrer les bêtes chaque soir, les garder contre les attaques des sanglornis, ce qui exigeait des hommes spécialisés et donc très cher payés. Eux n'avaient pas ce problème car un de leurs ancêtres avait eu l'idée démente à son époque de faire bâtir une véritable muraille, non seulement autour des bâtiments, mais également des principales pâtures. Plusieurs dizaines de kilomètres de mur haut de cinq mètres. Marc et son fils n'avaient donc pas besoin de rentrer les bêtes, ni de les faire garder...

- J’implante ! cria le père. J’y vais maintenant, alors démerde-toi pour que ça tienne !
- Quoi ? ! J’entends rien avec le groupe ! dit le fils en s’approchant rapidement.
- Je dis : j’implante. Il faut que ça tienne, ou c’est foutu encore pour cette fois.
- Ouais ! répondit son fils. Vas-y, cette fois-ci, ça devrait être bon.
- Il y a intérêt, parce que sans ça...

Le père Soters avait de grosses mains. « Des paluches », lui disait la mère de Noël. De grosses mains avec de gros doigts. Son fils aîné ne comprenait toujours pas pourquoi il s’était lancé dans la création d’une race nouvelle qui allait, selon lui, révolutionner l’élevage et les rendre riches et célèbres. Il avait, lors d’une des foires équinnes, déniché un très vieil ouvrage qui parlait de techniques biologiques : *Annales de Transgenic Biological Research™*, disait le titre. Le père, comme à chaque fois qu’il trouvait un livre, l’avait acheté illico. Il l’avait laissé dans un coin, comme tous les autres, se promettant de le lire quand il aurait un peu de temps devant lui, ce qui ne se produisait jamais. Cette fois-ci, il avait eu le temps. Un cheval lui avait à moitié écrasé le pied. Il avait dû garder le fauteuil pendant un mois complet et avait été d’une humeur épouvantable, jusqu’à ce que Noël lui apporte le bouquin qu’il venait de retrouver et lui dise :

- Tu vas me lire ça et la fermer.

Le miracle avait opéré. Le père avait pris le livre avec un grognement et l’avait lu. Dévoré. En entier.

Il était retourné à Bourg-sur-Dhol dès qu’il avait pu monter à nouveau et s’était mis en quête d’ouvrages de biologie, de sciences, de génétique. Pendant deux ans, il avait potassé avec acharnement, laissant presque l’entière responsabilité de l’élevage à Noël. Un jour, il était parti seul avec la grande bétailière, « acheter des bêtes ! », avait-il dit. Il était revenu deux semaines plus tard avec des animaux ridicules. Des pattes trop longues aux genoux cagneux, une tête hautaine et baveuse, deux espèces de bosses flasques sur le dos et une odeur à faire vomir un bouc en rut.

- Des chameaux, avait-il commenté.

Noël n’avait rien dit. Il savait pertinemment que c’était inutile. Quand son père avait une idée en tête, ce n’était pas la peine de se donner du mal à la lui faire passer. Il suffisait d’attendre que ça fonctionne, ou que ça rate et là, curieusement, ça ratait. Ce qui, en soi, n’était pas étonnant. Mais ce qui surprenait le jeune homme c’était l’obstination de son père. Chaque échec était la cause de cris, de colères et d’un long mutisme, mais était suivi d’une nouvelle tentative, d’un nouvel achat de livres que l’on faisait maintenant venir de la capitale, et de nouvelles périodes acharnées de travail théorique.

Quand Noël avait vu, et vaguement compris, de quoi il s’agissait, il avait pensé que cette fois-ci, son père était réellement devenu fou. D’ailleurs, il le lui avait dit. Et le père avait souri ! Preuve qu’il était gravement atteint.

- Mon pauvre père, disait-il parfois, avec des doigts comme les tiens, je ne te vois pas mettre un fil à coudre dans un pépin !

- Un fragment d'ADN dans un noyau cellulaire ! rectifiait le père.
- Fragment d'adéhène ou pas, je te sens mal parti.

— Cette fois, c'est la bonne, se dit le père en essuyant pour la centième fois la sueur qui lui coulait sur le front. Il se parlait sans en avoir réellement conscience.

Sous le microscope, la cellule était là, bien vivante. Elle attendait. Marc Soters le sentait. Elle attendait les gènes qui allaient la transformer et créer un animal. Un animal qui n'existait pas encore.

Le souffle court, il manipula la vis micrométrique avec une infinie lenteur. La pipette traversa la membrane cellulaire, avança doucement vers le noyau de la receveuse, puis brisa l'enveloppe et y pénétra. Le précieux paquet fut livré où il le fallait et comme il le fallait. Marc répéta la manipulation cinq fois, avec toujours autant de succès.

- C'est un signe, se dit-il en souriant.

Il ne croyait pas à ces trucs de bonnes femmes, mais cette fois-ci, il pressentait que la chance était avec lui. Il allait devoir attendre quelques jours pour que l'embryon commence à se développer. Il fallait donc de l'électricité pour que la température reste stable.

Heureusement, le groupe électrogène fonctionna pendant toute cette période de multiplication cellulaire.

Le plus difficile n'était pas encore réalisé. Il allait maintenant falloir implanter les ovules désormais fécondés, les cellules-œufs, dans les utérus d'autant de chamelles. Grâce aux éponges hormonales qu'il avait placées, les cinq bêtes étaient au bon moment du cycle et pouvaient recevoir les cellules. À ce moment non plus, il ne fallait surtout pas de panne de courant. Les bêtes étaient anesthésiées pendant une heure. L'implantation des cinq femelles ne devait pas excéder une demi-heure à une heure, pendant laquelle un respirateur devait intervenir si les femelles faisaient un choc respiratoire, ce qui s'était déjà produit. Marc en avait perdu deux. La première, parce qu'il n'avait pas prévu ce cas de figure, la seconde parce que le groupe était tombé en panne juste avant le choc. Faire du bouche-à-bouche à une chamelle en apnée n'est pas un exercice prévu dans les manuels de secourisme.

Cette fois-ci, le groupe électrogène tint le coup et il n'y eut aucun problème respiratoire. Les chamelles étaient gestantes.

- C'est bon ! hurla-t-il.
- Quoi ?

Noël accourut. Le bruit du moteur diesel dans les oreilles, il n'avait entendu qu'un cri indistinct et venait voir ce qui se passait.

— C'est bon ! lui cria son père en le prenant dans les bras et en le secouant comme un prunier.

- Ça a marché ? demanda le jeune homme, incrédule.
- Un peu que ça a marché ! Elles sont gestantes ! Gestantes, je te dis !

Chacune dans leur box, les chamelles s'éveillèrent, tentèrent de se relever, tombèrent, se relevèrent une seconde fois et titubèrent quelques instants avant de reprendre une vie normale.

Elles furent surveillées comme des trésors. Soters venait les voir tous les jours, tous les soirs. Il veillait personnellement à ce que la porte métallique des boxes soit rigoureusement fermée et renforcée à l'aide d'une barre d'acier. Les sanglornis n'étaient encore jamais entrés dans l'élevage, mais il connaissait un collègue qui avait perdu ses meilleures poulinières et son étalon, à cause d'un vantail mal fermé. Les fauves étaient entrés et avaient massacré les animaux avec la rage qui les caractérisait. Ceux qui avaient survécu ne valaient plus rien, il avait même fallu en abattre quelques-uns. L'éleveur n'avait rien pu faire. Il avait entendu les chevaux se débattre dans la nuit et les cris horribles des prédateurs les rendre fous.

Les Soters en entendaient parfois hurler dans la nuit, mais la muraille haute de cinq mètres ne laissait aucune chance, même à des sanglornis.

Dix mois plus tard, chose étonnante pour des chamelles, les cinq femelles mirent bas le même jour.

— Papa ! Papa ! Ça y est, elles poulinent !

Pour que son fils l'appelle papa, il fallait que l'heure soit grave. Marc Soters jaillit de son bain mensuel et, nu comme un ver, courut vers les boxes. Les cinq femelles étaient en plein travail.

Angoissé, se tordant les mains, Soters allait de l'une à l'autre. Il n'eut besoin d'intervenir à aucun moment et heureusement car, lorsqu'il voulut entrer dans une stalle pour mieux assister à la mise bas, la femelle tourna vivement la tête vers lui et tenta sauvagement de le mordre, lui envoyant un paquet de bave qui s'étala sur ses cuisses.

— On les voit pas ! Bon Dieu, elles peuvent pas se bouger, ces garces ? rageait Marc.

Juste après la mise bas, chacune des femelles s'était placée de façon à protéger son petit. Elles faisaient rempart de leur corps et les Soters ne pouvaient voir à quoi ressemblaient les jeunes qu'ils entendaient pousser de petits cris et téter avidement leurs mères.

Ce ne fut que quatre heures après leur naissance que les jeunes se risquèrent à faire leurs premiers pas.

— Mais, ils sont horribles ! s'exclama le fils Soters.

Des pattes interminables, une trop longue tête aux yeux d'un vert phosphorescent qui luisait dans les boxes peu éclairés, une queue sans poils battant une cadence arythmique, ils n'étaient pas beaux à voir, ces fruits de plusieurs années de travail. Soters père ne

parut pas vexé par la remarque de son fils.

— C'est vrai qu'ils sont plutôt moches, admit-il. Mais je ne leur demande pas de concourir pour le prix d'élégance.

— Ah ouais ? Et qu'est-ce que tu veux leur faire faire ?

— Endurance, vitesse et résistance.

— Rien que ça ? Tu crois que ces... machins pourront aligner trois pas de suite sans s'emmêler les pinces ? J'attends de le voir, dit Noël avec une moue dubitative.

— Tu verras, fils ; tu verras. Je te dis que ce sera une espèce qui va tout changer. Ils seront rapides, puissants, ils pourront échapper à un sanglorni, ils...

— C'est ça, échapper à un orni. Tu rêves debout ma parole. Ils voleront et joueront de la musique, pendant que tu y es ?

— Moque-toi ; tu verras ce que je te dis.

– Chapitre premier –

Les cinq jeunes hybrides nés de la manipulation grandissaient plus lentement que des chevaux. Marc Soters les regardait croître avec un plaisir évident. Souvent, il répétait à son fils :

— Tu te rends compte que cette espèce n’existait pas avant que je la crée ?

— Avant que tu bidouilles, c’est vrai qu’il n’y avait pas ces mochetés, lui répondait alors Noël.

Cela ne troublait pas son père qui restait toujours autant émerveillé par ses bêtes.

— Quand même tu auras beau dire, ce Brouchet était un génie, dit-il un soir à son fils.

— Qui ça ?

— Brouchet, celui qui a, le premier, réussi à créer une espèce, répondit Marc.

— Ah ? Et qu’est-ce qu’il a créé ce brave homme ? s’informa Noël, plongé dans l’aiguillage d’un couteau.

Son père mit un certain temps à répondre. Il paraissait absorbé par la lecture de son livre scientifique, il ne lisait pratiquement plus que des ouvrages de ce genre. Il feignait en fait de ne pas avoir entendu la question.

— Hein ? Il a créé quoi ton type ? insista Noël, levant la tête, étonné par le soudain mutisme de son père.

— Les sanglornis, finit par lâcher celui-ci avec un soupir.

— Quoi ? éclata le jeune homme. Il a inventé ces saloperies et tu le trouves génial ? C’était un dingue, oui ! Non, mais on n’a pas idée ! Les sanglornis ; il a inventé les sanglornis ! Les pires bestioles de la création, que même le bon Dieu, il n’avait pas pensé à les faire ! Et il l’a faite quand, cette monumentale connerie ?

— Il y a un peu plus de deux cents ans, répondit le père.

— Eh bien ce jour-là, il aurait mieux fait de rester couché, ton génie.

Quand les animaux eurent un an, il devint évident qu’ils seraient plus grands que des chevaux adultes, même les femelles, qui étaient au nombre de trois. Soters les avaient baptisés : chemaux.

— Chevaux plus chameaux, ça fait chemaux, avait-il annoncé fièrement à son fils.

— Ouais, ça fait chemoche. Cheval moche...

— Crétin.

Au contraire de son père, Noël ne parvenait pas à trouver un quelconque intérêt à ces animaux. Ils étaient agressifs, il fallait régulièrement s'en méfier quand on les nourrissait. Ils mordaient, fort, très fort même, bottaient et utilisaient leurs sabots bifides avec une redoutable efficacité. Ils se battaient souvent entre eux, surtout les deux mâles qu'il avait rapidement fallu séparer. En fait, les seuls êtres qu'ils acceptaient sans problème à leur côté étaient leurs mères.

Noël n'était plus un amateur pour tout ce qui concernait l'élevage des chevaux. Il était né avec l'odeur des chevaux dans les narines, et de la sciure de manège dans les bottes. Il savait monter presque avant de savoir marcher, commençait à en savoir pratiquement autant que son père et le surpassait dans le domaine du débouillage où il fallait beaucoup de patience et de doigté. Pour les chevaux, il était désarmé et ne savait que faire. Toute tentative d'approche, tout essai de domestication s'étaient révélés vains. Autant il était possible de toucher, caresser et même monter leurs mères, autant les jeunes refusaient tout contact avec l'homme ou d'autres animaux. Ils se montraient même dangereux en chargeant quiconque pénétrait dans leur enclos.

Un soir où il avait une nouvelle fois tenté de toucher l'un d'entre eux et failli se faire emporter la main par un mâle, Noël entra hors de lui dans le bureau de son père :

— Dis donc, j'en ai marre !

Marc leva la tête de ses papiers.

— De quoi ?

— Devine ! De tes bestioles, là !... J'ai encore failli y laisser un doigt ou la main entière. Il n'y a pas moyen de les approcher et encore moins de les toucher. Tu veux en faire quoi au juste ? Simplement les nourrir et les regarder engraisser ? Parce que si c'est ça, dis-le-moi tout de suite que j'arrête de les stresser, les pauvres petites bêtes.

Il se laissa tomber dans le fauteuil en face de la table où travaillait son père. Celui-ci le regarda, ôta ses lunettes et se frotta les yeux.

— Écoute mon bonhomme, je t'ai dit ce que je voulais en faire. Je veux en faire un élevage complet... Laisse-moi finir, dit-il en levant la main pour calmer son fils qui allait parler. Je veux en faire un élevage complet pour les vendre et se faire beaucoup d'argent. Moi tu sais, ma carrière se termine. C'est pour...

— Oui, je sais ! C'est pour moi et tes petits-enfants que tu fais tout ça. Ça fait dix ans que tu me le serines sur tous les tons. N'empêche que si je me fais écharper par un de tes trucs, tes petits-enfants, t'es pas prêt de les voir.

— Brouchet avait parlé du caractère agressif de ces animaux que l'on crée. C'est dans son bouquin sur...

— Je m'en fous de son bouquin ! Si tu veux vraiment qu'on les dresse, il faut pouvoir les approcher, bon Dieu ! Alors, comment je fais ?

— Si tu me laisses parler, tu le sauras. Ça y est ? Je peux en placer une ? Bon, alors voilà : quand ils seront sexuellement murs, je les endors et fais un prélèvement de sperme

et d'ovules, fécondation *in vitro*, insémination d'une jument et nouvelle génération beaucoup plus douce que celle-là.

— N'importe quoi..., râla Noël en haussant les épaules.

— Si, je t'assure, les deuxièmes générations sont plus douces et les suivantes encore plus. Ça a été étudié par une fille qui avait une thèse sur les sanglornis.

— Sur les sanglornis ? vraiment ?

— Ouais mon vieux. Tu veux que je te la trouve ? J'en ai un exemplaire, j'ai dû le mettre...

— Pas la peine parce que si elle a travaillé sur ces horreurs, simplement pour montrer que les générations étaient de plus en plus... comment tu as dit ? douces ? c'est ça ? c'était vraiment pas la peine qu'elle se fatigue. Tu m'as dit que ça faisait plus de deux cents ans qu'ils existaient ; alors dis-moi : comment ils étaient avant d'être doux comme ils le sont maintenant ?

Marc ne répondit rien, parce qu'il n'y avait rien à répondre. Les sanglornis étaient des fauves d'une férocité et d'une efficacité effrayantes. Il n'était pas rare que l'on déplore des attaques, le plus souvent mortelles, dues à ces animaux. Tout le monde connaissait leur férocité, leur rapidité et leur efficacité, mais il existait toujours des imprudents, des gens qui ne pouvaient faire autrement, et s'aventuraient à pied ou avec des montures non dressées, dans la zone sauvage qui s'étendait dorénavant autour de chaque ville et hameau fortifié.

Depuis l'écroulement de la civilisation moderne, le style d'habitation avait totalement changé. Disparues les fermes isolées, les maisons de vacances situées dans des coins de paradis. Elles avaient été pratiquement toutes visitées par les sanglornis et les habitants avaient dû prendre la fuite ou s'étaient purement et simplement fait dévorer.

Tout le monde s'était regroupé dans les petites villes et les hameaux. Les grandes villes ne pouvaient pas être protégées : il y avait trop d'entrées possibles. En revanche, les petites agglomérations avaient pu utiliser les fortifications anciennes, bâtir des remparts, creuser des fossés, tout ce qui pouvait permettre d'empêcher le passage des bêtes. Audehors, c'était la zone féroce, barbare, primitive ; le domaine des fauves de toutes sortes et de tout poil. La faune sauvage s'était considérablement développée, profitant avec un remarquable opportunisme des nouvelles conditions de vie qui lui étaient offertes. Les anciens zoos, souvent visités par les pillards, avaient été saccagés et, dans la plupart des cas, les grands animaux avaient profité de ces occasions pour se sauver. Si les girafes, les zèbres et autres animaux typiquement tropicaux ou équatoriaux n'avaient pu survivre longtemps, ce n'était pas le cas des lions, tigres, loups, ours, lynx, bisons qui avaient gagné les campagnes et s'y développaient vigoureusement, accompagnés par les sanglornis...

Les accidents étaient assez rares avec les lions et les tigres, rarissimes avec les ours et nuls avec les loups et les lynx. C'était loin d'être le cas avec les sanglornis.

Il n'existait plus aucun moyen pour les combattre avec une efficacité qui aurait permis d'espérer leur éradication totale. Il était trop tard. La désorganisation de la société, l'effondrement de tous les systèmes armés, qu'ils soient militaires ou policiers, le délabrement croissant des voies de communication quelles qu'elles soient, la disparition

des transports aériens, tous ces facteurs entraînaient une pénurie pratiquement totale de matières premières, de carburants, de pièces de toutes sortes, et tout cela rendait l'humanité pratiquement impuissante face à la formidable extension du territoire des fauves. Il n'existait plus de fabrique d'armes, plus de possibilité de reconstituer les stocks de munitions.

En cas de panne de quoi que ce soit, il fallait réparer avec les moyens du bord et ce que l'on appelait autrefois les petits métiers retrouvaient progressivement une place importante dans cette société inédite. Les machines-outils sophistiquées disparaissaient les unes après les autres, victimes de leur technologie trop poussée, trop fragiles dans les nouvelles conditions de maintenance...

— Il faut essayer Noël, finit par dire Marc. C'est vrai que c'est un pari, mais je suis sûr de le gagner. Tiens, quand nos ancêtres sont venus s'installer ici avec femmes et bagages, on les a traités de fous, qu'ils allaient se faire bouffer, qu'ils ne tiendraient pas une semaine... Ils ont tenu. On a tenu. Les bâtiments sont sains, complètement réparés...

— Oui, je te rappelle que je suis né là ; ce n'est pas la peine de me faire l'article.

— Eh bien là, c'est pareil. Je *sais* que ça va marcher ; je *sais* que les chemois sont les montures d'avenir et je *sais* qu'on viendra de loin pour nous en acheter. Sois patient, c'est tout.

— OK patron, c'est toi le patron, dit Noël en se levant. Mais je ne les touche plus. Je les nourris et c'est tout.

— D'accord. Tu verras ; la seconde génération, ce sera bien mieux.

— Si tu le dis...

Les chemois ne purent être endormis qu'à l'âge de trois ans. Trois ans pendant lesquels ils devinrent impressionnants de puissance, rapidité, mais également agressivité. Marc avait embauché deux nouveaux employés pour s'occuper de ces animaux. Ils avaient dû doubler l'épaisseur et la hauteur des clôtures d'enclos, car une femelle s'était enfuie après avoir fait littéralement éclater le bois de la barrière qui fermait le terrain où elle était enfermée. Noël, aussitôt prévenu par son père, avait enfourché son meilleur cheval et courut après la chemoise. Il ne l'avait jamais rattrapée, mais avait suivi ses traces pendant cinq jours entiers. Elle ne s'était arrêtée qu'à deux reprises durant ce laps de temps. Une fois pour combattre des sanglornis, dont elle avait apparemment pu se défaire, ce qui avait estomaqué Noël, l'autre fois pour brouter quelques brindilles avant de repartir.

Le jeune homme avait alors fait demi-tour, convaincu que son père était dans le vrai : s'ils parvenaient à domestiquer et dresser de tels animaux, ils auraient là des possibilités de vente inouïes.

— Il est trop gros, il va la déchirer ! s'exclama Noël.

Les Soters et leurs employés se tenaient dans la stalle où l'une des juments allait

mettre bas.

— Non, ça va passer, répondit Marc. C'est une cularde. Ça va passer, je te dis.

Noël sentait que son père cherchait surtout à se rassurer. La jument se cambrait de douleur à chaque contraction, elle transpirait abondamment et soufflait vite ; trop vite. Elle se fatiguait.

Cependant, Marc eut encore raison. On vit enfin apparaître un museau noir et deux sabots bifides. Noël les attacha dextrement avec une corde et, assisté d'un employé, ils tirèrent à chaque contraction.

— Doucement, doucement, commandait Marc, les deux mains sur le ventre de la jument. Là, voilà, c'est presque fini...

Le jeune cheval tomba sur la paille. Sa mère, épuisée, n'avait pas la force de le lécher. Noël fit alors un bouchon de paille et frotta vigoureusement le corps du petit animal jusqu'à ce qu'il respire normalement.

— C'est une femelle, observa son père.

— Vous le nettoyez ? demanda un aide, le plus jeune.

— Non, répondit Noël sans s'interrompre. Quand la mère le lèche ça fait comme un massage cardiaque. Si elle ne le fait pas, il est possible qu'il y reste ; surtout après un poulinage comme celui-là.

La jument ne bronchait pas. Elle laissait les quatre hommes aller et venir autour d'elle, l'étriller, regarder son petit. Soters avait choisi des bêtes qu'il savait douces et très paisibles. Il espérait ainsi améliorer le caractère des chemaux.

Noël, toujours penché sur la jeune femelle l'observait sur toutes les coutures. Elle avait les yeux fermés, mais respirait normalement. Quand il eut terminé de la masser, il continua de la caresser, mais à mains nues cette fois.

— Si tu pouvais être plus calme que les autres fous, lui murmurait-il, penché vers sa tête, ce serait vraiment l'idéal.

Ce fut à ce moment précis qu'elle ouvrit les yeux. Un regard vert phosphorescent vint se fixer à celui du jeune homme et ne le quitta plus. Noël se sentit transpercé par cette étonnante lueur. Jamais il n'avait connu une telle sensation avec un animal, même avec son cheval. C'était comme si la petite femelle le reconnaissait, comme si elle l'acceptait. Une soudaine pointe d'émotion lui piqua la poitrine. Étonné, il se redressa et dit :

— Elle a ouvert les yeux.

Son père et les deux employés s'approchèrent aussitôt.

— Ils brillent comme ceux des autres, remarqua Marc. C'est bon signe, ça veut dire qu'elle a encore une majorité de gènes des chemaux.

Ils la regardaient tous, attirés par cette lueur verte, mais elle ne quittait pas Noël des yeux, ce qui le rendait heureux. Simplement heureux.

— Dis voir toi, dit son père, observateur. Qu'est-ce que tu lui as chanté comme chanson tout à l'heure, pendant qu'on s'occupait de sa mère ? Elle te bouffe du regard, la petiote !

— J'ai vu. Je ne sais pas pourquoi ; dès qu'elle a ouvert les yeux, elle m'a regardé. Et depuis, ça ne passe pas.

— Tu l'as massée, tu lui as parlé pendant tout ce temps. Elle s'est imprégnée, expliqua son père. Je ne vois que ça.

— L'imprégnation... Tu m'en avais parlé. Je ne pensais pas que ça irait aussi vite... ni que ça ferait cet effet-là.

Noël était visiblement secoué par ce qu'il venait de vivre avec la petite femelle. Son père, un peu calculateur, voyait cela d'un très bon œil. Il savait que, maintenant, son fils aurait à cœur de s'occuper des chemaux.

Les autres juments fécondées mirent bas les deux jours suivants. Un seul petit dut être sacrifié. Il s'agissait d'un mâle qui se présentait de travers. Soters avait très rapidement pris la décision de le tuer et de le découper dans la matrice même de la jument. Noël avait déjà assisté à pareille opération, mais le chermal était réellement très gros et ce fut une véritable boucherie.

Les neuf autres jeunes chemaux étaient heureusement en bonne santé. Trois mâles et six femelles. Contrairement à la première génération et ainsi que l'avait prévu Marc, ils se laissaient approcher, toucher et caresser, sauf les mâles qui reculaient à chaque tentative.

Noël avait enjoint les deux employés et son père à les visiter tous plusieurs fois par jour. Il tenait à ce que les jeunes animaux s'habituent le plus rapidement possible à l'odeur, la présence et les façons de faire des hommes.

Lui-même s'attachait de plus en plus à la femelle qu'il avait massée. Il l'avait nommée « Inite ». Nom que son père trouvait ridicule, mais qu'il tenait néanmoins à conserver.

— C'est la première. Elle initie les rapports des chemoches et des humains. Elle s'appelle Inite et c'est tout. Et ne viens pas me dire que c'est pas la lettre de l'année, tu sais ce que je pense de ce catalogue.

Marc n'avait fait aucun commentaire. L'important n'était pas le nom, tout ridicule qu'il soit, mais le fait que son fils s'intéresse, et même s'attache à ces animaux. Soters savait très bien que Noël le surpassait largement dans le dressage des chevaux. Il possédait une sorte de sensibilité quasiment magique qui lui permettait d'approcher l'étalon le plus rétif, de le seller et de le monter sans se retrouver au sol trois secondes après. Marc avait lu un livre sur les « chuchoteurs », ces hommes capables de calmer un cheval emballé, de soigner les psychopathes équins, rien que par la parole, la douceur et la compréhension de l'animal et de ses troubles. Il avait la certitude que son fils en faisait partie sans le savoir. D'ailleurs, lui aurait-il dit que Noël lui aurait certainement ri au nez.

Voir son fils parler aux jeunes chemaux, à son « Inite » des heures durant, la caresser, la nourrir, la panser encore et encore, tout cela le comblait d'aise ; presque autant que la création de ces animaux, car il savait que la partie était presque gagnée. Si tout se passait normalement, si les chemaux n'attrapaient pas de maladie étrange, si les sanglornis ne venaient pas tout détruire, l'élevage auquel il rêvait depuis plusieurs années allait pouvoir

se développer.

— J'ai deux choses à te dire. D'abord, il faut engager une fille, dit un soir Noël à son père.

— Une fille ? Allons bon ! Pour quoi faire ? s'étonna celui-ci.

— As-tu remarqué que, plus ils grandissent, moins on peut approcher les trois étalons ?

— Oui en effet, je l'ai remarqué.

— Je suis persuadé qu'une fille le pourra.

— Tu crois que...

— Attends, j'ai pas terminé. Je crois qu'il existe un lien très fort entre ces bêtes et celui auquel elles sont imprégnées. Je le sens bien avec Inite. Non seulement elle veut me suivre partout, comme un chien, mais en plus j'ai souvent envie d'aller la voir.

Marc fut stupéfait que son fils lui révèle ce qu'il avait remarqué depuis longtemps. Il ne le montra pas.

— Donc, continua Noël, je crois que si on engage une fille, elle pourra s'occuper des étalons. Je sais pas, ils doivent sentir la différence entre un mâle et une femelle... Tu penses pas ?

— Les phéromones... oui, c'est possible. Et... tu vois quelqu'un en particulier ?

— Oui. La fille de Genouel ; tu sais, la petite brune, là. Elle est bien avec les bêtes. Elle n'a pas l'air débile et l'élevage de son père ne leur permettra jamais de vivre à trois dessus. Ça diminue, il a moins de clients et je crois qu'il ne tient pas à en avoir davantage ; il sait qu'il ne pourra pas augmenter son cheptel. Comme son fils est l'aîné, il est possible que la fille soit réduite à rester aux fourneaux. Je ne crois pas que ça lui plaise, elle a l'air d'être fin fondue de chevaux. Je l'ai vue à la dernière foire. Elle s'occupait d'une bête. Elle faisait ça bien, proprement, calmement, tout.

— Oui, je vois qui tu veux dire. En plus, elle est mignonne. On aurait aimé être à la place du cheval ; non ?

— Non. Mais ça ne m'étonne pas de toi, vieux satyre...

— Je pensais pas à moi, vicieux, mais à toi ! il y a combien de temps que...

— Mêlé-toi de tes amours et laisse-moi gérer les miennes ; d'accord ?

— D'accord.

— Bon. Il faudrait que tu ailles voir Genouel.

— Maintenant ?

— Pas maintenant tout de suite, mais demain ou après-demain. Il ne faudrait pas que les étalons soient trop vieux. Ils ont déjà sept mois.

— Sans doute, mais demain...

— Tu le veux ton élevage à révolutionner le monde, ou pas ?

— D'accord, d'accord ! j'irai demain. De toute façon, il fallait que quelqu'un passe à Bourg. Mais je ne sais pas si le père Genouel sera conciliant, il y tient à sa fille.

— Raison de plus. Si elle reste là-bas, elle est foutue pour l'élevage ; il le sait bien, le vieux renard. Il va te demander un salaire à faire pâlir un mort, mais il va la laisser partir. D'autant que si tu lui parles d'une mission délicate, je te parie ma solde qu'elle va accourir, la Lydie.

— OK patron, dit Marc en posant sa main sur l'épaule de son fils. Tu sais, je suis heureux que tu t'occupes des chemaux.

— Je sais. La seconde chose dont je voulais te parler c'est de la première génération. On en fait quoi ? tu comptes les garder pour une nouvelle série de fécondation *in vitro* ?

— Non. Je ne sais pas ce que je vais en faire, répondit son père.

— Ils nous coûtent du foin, ils sont dangereux, ils font souvent un raffut de tous les diables... Je suis pour qu'on s'en débarrasse.

— Tu veux les abattre ? s'estomaqua Marc.

— Non, on ne saurait pas quoi faire des carcasses et puis, ces sales bêtes n'ont rien demandé à personne. On pourrait les lâcher.

— Les lâcher ?...

— Oui, les lâcher. On les emmène en forêt et on les lâche. Elles se débrouilleront toutes seules, comme des grandes.

— Comment tu veux faire ça, on ne peut pas les manœuvrer, c'est toi-même qui le dis tout le temps. J'ai une meilleure idée : on ouvre les portes.

— C'est tout ?

— C'est tout. Et on le fait maintenant. Appelle les deux autres.

Noël comprit que ce n'était pas la peine de discuter. Quand son père avait décidé quelque chose, il était généralement assez difficile de le faire changer d'avis. Il alla donc chercher les deux ouvriers permanents de l'élevage et leur expliqua ce qu'ils allaient faire. Il craignait un peu leur réaction, mais ils furent tous les deux d'accord avec cette solution.

— On ne peut rien en faire d'autre et les abattre, ce serait pas moral, dit l'un des deux.

Des barrières amovibles furent donc mises en place jusqu'au grand portail. La nuit tombait lentement, ce qui rassurait Marc et son fils. Bien que personne ne se risque à circuler si loin de la ville le soir, un éventuel voyageur ne distinguerait pas grand-chose et ne pourrait pas raconter ce qu'il avait vu du côté de chez les Soters.

Quand tout fut en place, les employés ouvrirent les stalles des mâles et la clôture de l'enclos des femelles. Il n'y eut aucune hésitation de la part des chemaux. Ils se précipitèrent tous dans le couloir dégagé et se ruèrent à l'extérieur de l'exploitation. En quelques secondes ils avaient disparu.

— Eh ben, commenta Noël.

— Comme tu dis, répondit son père.

— Alors, ils sont partis ? demandèrent les deux employés en les rejoignant au pas de course.

— Ça, pour être partis, ils sont partis ! on n'a rien vu. Ils se sont jetés dehors et ont galopé vers la forêt. Disparus.

— Bon, Noël tu fermes, se secoua Marc. Pas la peine de faire croire à une bestiole que le garde-manger est ouvert. Venez, vous autres, on va ranger tout ça.

Ce fut quand il enclencha la lourde barre de fer dans son logement, que Noël entendit le cri que toutes les espèces redoutaient : celui du sanglorni en chasse dans la nuit tombante.

— Un mâle, se dit-il en frissonnant.

Il imaginait très bien la haute silhouette, la démarche puissante, les yeux rouges luisant dans la nuit. Le fauve cria à nouveau. Ce n'était pas le cri d'attaque, celui qui vous paralyse et vrille le cerveau jusqu'à vous rendre fou, jusqu'à vous livrer, pantin sans volonté, aux crocs de l'animal. Là, c'était un chant d'appel, une communication.

Une fois. Une seule fois Noël avait été surpris par un sanglorni. C'était en hiver ; il rentrait de Bourg-sur-Dhol. La neige profonde alourdissait le pas de sa jument. Il avait pris soin de partir suffisamment tôt pour ne pas se laisser prendre par la nuit. Malgré cela, il avait senti s'installer comme une gêne à l'arrière de son crâne. La sensation s'était transformée en douleur qui lui avait taraudé la tête à tel point qu'il ne savait plus où il était, ni ce qu'il faisait. Il n'avait dû la vie qu'à l'écart qu'avait fait la jument quand la femelle de sanglorni avait voulu attaquer. Prise dans la neige épaisse, elle avait vraisemblablement mal calculé son élan et son saut avait été trop court. Fouetté par la peur et la colère de s'être laissé « endormir », Noël avait éperonné sa monture et avait fui vers la porte de Bourg-sur-Dhol, s'efforçant de fermer son esprit au chant démoniaque qui cherchait à s'insinuer dans son cerveau, à l'anesthésier. Heureusement, il ne se trouvait pas très loin de la ville ; il avait hurlé et ses cris avaient alerté la garde qui était sortie pour se porter à sa rescousse. Avec la vivacité d'esprit qui caractérise ces animaux, la femelle sanglorni avait très rapidement compris que la partie était perdue. Après un dernier cri de rage, elle avait battu en retraite et disparu dans les broussailles qui bordaient la route.

Comme tous ceux qui avaient eu affaire à ces fauves, Noël savait qu'il ne pourrait jamais oublier cette impression, cette terreur absolue de sentir son raisonnement laminé par une glaciale et méthodique entreprise de sape télépathique.

— Tu as entendu ? demanda une voix dans son dos.

Son père.

— J'ai entendu.

Il alla vers les boxes des chaux. Comme chaque soir, il rendait visite à Inite. Quand il poussa la porte de sa stalle, la femelle souffla l'air par les naseaux. Elle l'avait senti approcher et, comme à son habitude, vint lui fourrer sa grosse tête sous le bras, le bousculant presque.

— Doucement ma grande, tu vas me faire tomber, dit-il tendrement.

Il lui tardait de pouvoir la monter. Le débouillage allait être totalement différent de celui d'un cheval, il le savait. Elle acceptait tout de lui ; qu'il lui pose un tapis ou une selle sur le dos, rien ne la faisait se dérober. Il était presque certain qu'elle ne craindrait même pas un licol. Elle paraissait n'avoir peur de rien. Lui qui s'était occupé de chevaux toute sa vie était systématiquement surpris par les réactions de la jeune femelle. Une des phrases favorites de son grand-père, pour désigner les chevaux était : « un cheval, c'est quatre à six cents kilos de frousse ». Il semblait que cela ne s'appliquait absolument pas aux femelles.

La seule fois où Inite avait renâclé avait été quand il avait tenté de lui poser un filet avec le mors. Elle n'avait jamais voulu ouvrir la bouche et Noël avait senti que n'importe qui d'autres aurait pu se faire mutiler. Il lui semblait que les femelles ne possédaient pas de diastème. Il n'en était pas sûr, n'ayant jamais réussi à regarder vraiment l'intérieur de la bouche d'Inite, mais il paraissait que leur dentition était plus complète que celle des chevaux.

Complètement appuyé sur l'encolure de la femelle, il lui grattait le dessous de la gorge et elle se laissait faire en soupirant d'aise. Dehors, de l'autre côté de la muraille, le sanglorni cria encore. Inite redressa la tête et huma puissamment l'air.

— Un sanglorni, ma belle, lui expliqua Noël. Une saloperie.

Il lui parlait souvent et avait nettement l'impression qu'il aurait pu entretenir une conversation avec elle.

— Allez, au lit, dit-il après une dernière caresse.

Il se retourna et, comme tous les soirs, la femelle le retint par la veste. Elle saisissait le vêtement entre ses dents et refusait de le lâcher tant qu'il ne lui avait pas flatté l'encolure un nombre de fois qui dépendait apparemment de son humeur.

Ce fut deux jours après que Lydie Genouel fit son entrée dans l'élevage Soters. Comme prévu, les tractations avaient été âpres avec le père qui prétendait qu'on lui amputait son exploitation, qu'il ne s'en sortirait jamais si elle partait, et bien d'autres arguments d'une mauvaise foi qu'il n'avait même pas cherché à masquer. Cela faisait partie de la discussion ; personne n'était dupe, mais il fallait faire comme si. Les gages avaient été négociés, la période d'embauche également. Officiellement, Lydie était engagée pour prêter main-forte à Noël pour le débouillage de plusieurs jeunes chevaux. Genouel n'avait rien demandé d'autre. Il aurait été inconvenant, voire grossier de chercher à en savoir davantage. Les éleveurs gardaient jalousement les secrets de leur exploitation et il ne serait jamais venu à l'idée de l'un d'entre eux de commettre des indiscretions ; du moins, officiellement.

La jeune femme était petite, brune de cheveux et de peau. Elle avait une allure robuste, assez peu gracieuse, avec son visage irrégulier, un peu épais et son menton légèrement en avant. Ses yeux sombres étaient très vifs et l'on sentait qu'ils enregistraient tous les détails qui s'offraient à eux.

Elle s'était présentée au portail dans le milieu de l'après-midi, montée sur un hongre

de belle taille. La cloche avait retenti dans les bâtiments. Noël était allé ouvrir après avoir vérifié l'identité du visiteur. Il fallait être prudent ; des bandes de pillards rôdaient parfois dans les campagnes et n'hésitaient pas à s'attaquer aux hameaux de petite taille.

Elle était entrée, avait attaché son cheval à un anneau et suivi Noël.

— Ta chambre, lui dit-il.

Ils se trouvaient dans le bâtiment d'habitation.

Elle posa son sac sans commentaire et ne jeta qu'un coup d'œil distrait à la petite pièce dont la fenêtre donnait sur les pâtures.

— Où sont les bêtes ? demanda-t-elle.

— Attends. Mon père veut être là quand tu les verras.

— C'est bien des mystères, dit-elle.

— Si ça te plaît pas, tu...

— Ça va Noël, ça va. Je trouve juste que pour des chevaux, c'est pas la peine de faire des cachotteries, je fais partie de l'élevage Soters maintenant. J'irai pas cafter à tous vents.

— On attend mon père. Tu t'installes tranquillement et je viens te chercher pour te présenter les bêtes. OK ?

— OK chef.

Marc revint le soir. Il lui avait fallu se rendre à Bourg-sur-Dhol pour faire enregistrer la présence de Lydie dans son personnel. Un commissaire agricole devait disposer de la composition de toutes les exploitations, c'était la loi. Les professions à risques comme les éleveurs, chasseurs, bûcherons, convoyeurs, tous ceux qui exerçaient à l'extérieur des villes et hameaux protégés et pouvaient donc rencontrer des fauves ou des brigands, devaient être scrupuleusement inventoriées.

Ces tracasseries administratives prenaient un temps de plus en plus long. Non qu'elles fussent plus nombreuses, mais simplement parce que les machines à écrire, les magnétophones et tout le matériel qui servait à enregistrer les déclarations, formulaires et autres, vieillissait et ne pouvait plus être remplacé, faute de pièces et de main d'œuvre. Il fallait écrire tout cela à la main, en plusieurs exemplaires, et cela prenait un temps fou. La plupart des administrations recrutaient maintenant des copistes et revenaient peu à peu aux anciens procédés d'impression par presses et lettres sculptées.

— Alors, ton avis ? demanda Soters à son fils.

— Favorable. Elle est curieuse et a hâte de travailler, répondit Noël.

— On va lui montrer les bêtes ?

— On y va.

Ils sortirent du bureau de Marc et allèrent chercher la jeune femme.

— Je te préviens, lui dit Marc, ce ne sont pas des bêtes comme tu as l'habitude d'en voir.

— J'ai quand même vu pas mal de chevaux, répondit-elle.

— Des chevaux, sûrement ; je n'en doute pas, mais pas ça.

Il poussa la porte du bâtiment réservé aux chemaux. Inite poussa le petit cri modulé avec lequel elle accueillait parfois les visiteurs et vint contre la barrière de son box.

— Qu'est-ce que..., s'étonna Lydie.

— Des chemaux, répondit Marc.

— Des quoi ?

— Des chemaux, répéta Noël. Une espèce que mon père a inventée.

— C'est fou ! Ils ressemblent à des chevaux, mais sont plus grands, et leurs yeux, vous avez vu leurs yeux ? Ils brillent, comme ceux des...

— Sanglornis, oui, la coupa Marc. Le procédé avec lequel j'ai obtenu ces animaux est celui qui a été utilisé pour créer les sanglornis à partir d'animaux différents.

— Les ornis ont été créés ?

— Oui ; il y a deux siècles, à peu près.

— Quelle horreur, frissonna Lydie. Et que voulez-vous faire de ces bêtes ?

— Les élever, les vendre, répondit Marc.

— Seulement, on a un petit problème. Viens voir par là, demanda Noël en s'approchant d'Inite.

Lydie obéit, curieuse. Comme il l'avait pensé, la jeune chemale souffla bruyamment, coucha les oreilles et retroussa ses lèvres en une impressionnante grimace. Elle n'agissait pas comme un cheval ; elle n'avait pas peur. Elle ne recula pas d'un pouce, mais se contenta de menacer la jeune femme.

— Eh ben, je ne sais pas comment vous comptez les élever, mais il va falloir du temps, dit-elle, vaguement effrayée.

— Regarde, dit simplement Noël.

Il passa sous la barrière et s'appuya contre le grand corps d'Inite qui se laissa faire, sans quitter Lydie des yeux.

— Elle te connaît, dit-elle.

— Oui. Elle m'a accepté. Je peux faire ça avec les autres femelles, quoi que moins facilement, mais je ne peux pas approcher des mâles. C'est pour ça que tu es là.

— Pour les mâles ?

— Pour les mâles. Je crois que les femelles ne laissent approcher que des hommes et que les mâles ne laisseront...

— Approcher que des femmes ? le coupa-t-elle.

— C'est ça.

— Tu veux qu'on essaie ? proposa-t-elle.

— Oui, si tu veux, mais fais attention, ils sont plus puissants que n'importe quel cheval et se servent très bien de leurs dents. On ne peut pas te suivre jusqu'à la barrière, dès qu'on apparaît, ils sont agressifs.

— Ça a dû être simple pour les soigner, fit remarquer Lydie.

— Comme tu dis ; ça a été simple.

Ils passèrent dans l'autre partie du bâtiment. Marc et Noël s'arrêtèrent à la porte, tandis que la jeune femme alla jusqu'aux stalles. Noël ne comprit pas pourquoi elle se dirigea sans hésiter vers le second box, sans regarder le premier. Quand il le lui demanda plus tard, elle lui répondit qu'elle avait agi ainsi sans y penser, comme si cela lui avait paru naturel.

Elle s'arrêta à moins d'un mètre de la haute porte et attendit.

Noël était tendu ; il avait un peu peur. Il sentait que cela pouvait se dérouler selon ses prévisions, mais il savait également de quoi était capable un cheval en colère. Il en avait vu briser des poutres d'un seul coup de sabot, mordre du métal et y laisser des traces.

Il ne se passa rien pendant quelques secondes. On entendait nettement le souffle des animaux. Moins habitués que les femelles au contact des hommes, ils se méfiaient. Toutefois, leur réaction n'avait pas été immédiatement agressive comme lorsque Noël ou l'un des deux employés venaient prudemment renouveler le fourrage ou ôter la paille souillée.

Lydie vit ses yeux avant de l'entendre. L'instant d'avant il n'y avait rien, et soudainement il était là. Immense ; sombre ; une masse de muscles comme elle n'en avait jamais vue de sa vie, avec deux lueurs d'un vert phosphorescent qu'elle sentait fixées sur elle.

— Tu es beau, toi, dit-elle à voix basse.

Elle ne voulait pas que les Soters entendent ce qu'elle disait. Non par timidité ou crainte du ridicule, mais parce que ce qui se passait entre un animal et son dresseur devait être intime.

Le cheval dressa les oreilles et souffla doucement. Il avança encore un peu passa son énorme tête au-dessus de la porte. La jeune femme tendit doucement la main, sans geste brusque, comme elle le faisait pour les chevaux rétifs. L'animal la laissa approcher sans bouger, apparemment intéressé. Elle posa ses doigts sur les naseaux soyeux et les caressa lentement.

— Tu me laisses entrer ? demanda-t-elle toujours à voix basse au bout d'un moment.

Elle se baissa lentement, ouvrit précautionneusement la porte tout en pensant que s'il voulait s'échapper, il lui suffirait d'avancer, elle n'aurait jamais la force de le retenir. Il ne tenta rien. Elle referma derrière elle.

Elle était dans le box. Il n'y avait plus aucune barrière entre elle et le cheval qui lui sembla gigantesque. Jamais elle n'avait approché d'animal aussi grand, aussi impressionnant. S'étant reculé pour la laisser entrer, il revint vers elle et sembla la considérer. Quand il la levait, sa tête se trouvait presque à un mètre de celle de Lydie. Il la humait à petits coups

précis. Elle ne bougeait pas.

Le cheval fit le tour complet de la jeune femme, la reniflant des pieds la tête. Une fois qu'il eut terminé son inspection, il revint se placer devant elle et, baissant la tête, la poussa doucement.

— Qu'est-ce que tu veux ? lui demanda-t-elle. Des caresses ?

Elle tourna vers la porte et demanda à plus haute voix :

— Une brosse.

Sans approcher, Noël lança l'objet dans le box. Il atterrit aux pieds du cheval qui fit un soudain écart en grondant véritablement.

— Là, là... C'est juste une brosse. Je sais, elle sent le mâle, donc elle sent mauvais. Je te comprends.

Elle frotta l'objet contre ses vêtements pour en ôter l'odeur de Noël et commença à la passer sur le gigantesque corps.

L'animal se laissait faire. Lydie devait se mettre sur la pointe des pieds pour lui atteindre le haut du dos ; ce faisant, elle s'appuyait de l'autre main contre l'épaule ou la croupe du cheval qui ne bronchait pas. Après plusieurs minutes de brossage et de paroles douces, murmurées, et seulement compréhensibles par eux deux, Lydie se tourna pour quitter la stalle. Elle ne put faire un pas. Plus rapidement qu'elle n'aurait pu le croire de la part d'un animal de cette taille, le cheval se plaça vivement entre elle et la porte. Une inquiétude fugace la saisit à le voir si grand, si évidemment puissant, puis l'abandonna tout aussitôt quand il glissa ses naseaux sous son bras et releva doucement la tête.

— Tu veux que je reste ? demanda-t-elle avec un sourire. Hein ? C'est ça, tu veux que je reste ?

Il ne bougea pas, mais émit une sorte de profond et sourd grondement. La jeune femme sentait qu'il ne s'agissait pas d'une menace, mais d'un ronronnement. Le cheval ronronnait sous ses caresses...

— Lydie ? On te laisse, dit la voix de Noël. Je suis sûr que tu n'as besoin de rien.

La jeune femme s'aperçut à cet instant qu'elle avait totalement oublié la présence des deux Soters. Elle eut l'impression de reprendre brusquement pied dans la réalité. Elle bredouilla un vague « OK... » et continua à caresser l'animal, s'emmêlant les doigts dans ses longs poils.

Elle passa la nuit entière dans le box. Elle découvrit à cette occasion que les chevaux pouvaient se coucher pour dormir. Le « sien » s'allongea dans un coin et leva la tête pour voir ce qu'elle faisait ; alors, comme lorsqu'elle était petite et qu'elle dormait avec les chevaux de son père, elle le rejoignit et s'étendit contre lui. Il se laissa faire avec un gigantesque soupir et s'endormit presque aussitôt. bercée par la puissante respiration qui la soulevait régulièrement, Lydie ne tarda pas à en faire autant.

Elle fut réveillée en sursaut par un grondement menaçant qui lui retentit dans les oreilles.

— Qu'est-ce qu'il y a, mon grand ? demanda-t-elle en se redressant.

Le cheval se leva et alla vers la porte de la stalle.

— Lydie ?

— Ouais Noël, ça va, je suis là, tout va bien. J'arrive.

— Je t'attends dehors.

— OK.

La jeune femme caressa le grand animal pour le calmer.

— C'est rien, c'était juste Noël. Ne t'inquiète pas comme ça !

Elle continua sur ce ton jusqu'à ce qu'il ronronne comme la veille. Quand elle voulut sortir, il recommença son manège et se plaça entre elle et la porte.

— Non, dit-elle, catégorique. Cette fois je sors. Pousse-toi.

Le ton était sans équivoque, mais le cheval ne bougea pas.

— Pousse-toi, j'ai dit, insista-t-elle.

Elle lui prit sa longue crinière à pleines mains et tira de toutes ses forces. Peine perdue, cela ne parut même pas le concerner. Il continuait de la regarder avec ses grands yeux phosphorescents, mais ne bougeait pas. Bloquée dans le box par le cheval qui lui interdisait tout accès à la porte, elle comprit que ces animaux seraient difficiles à dresser, car, ils paraissaient ne pas craindre l'homme et leur puissance excluait tout rapport de force.

La jeune femme soupira et alla vers le fond de la stalle.

— Viens me voir, dit-elle.

Le grand cheval, curieux, s'avança dans sa direction. Quand il fut tout près, elle effectua un lent mouvement tournant pour se trouver entre lui et la porte, puis elle recula doucement sans cesser de le caresser. Il « ronronnait » continuellement, fermant presque les yeux sous ses mains. Quand elle eut le dos plaqué contre la porte, elle lui dit :

— Je vais sortir, mon gros.

Le cheval eut un petit grognement quand elle actionna la clenche et le quitta, mais il ne tenta rien.

— Alors ?

Noël était adossé contre le mur du bâtiment et la regardait sortir.

— Alors quoi ? demanda-t-elle.

— Eh bien, alors tout : comment tu les trouves, qu'est-ce que tu en penses, est-ce que tu es prête à travailler avec nous pour développer cet élevage, alors tout ça, quoi.

— Alors je vais te dire : je suis sidérée que des bêtes comme ça existent, elles regroupent tout ce que je voulais trouver chez les chevaux ; la puissance et, tu vas te foutre de moi, la... connivence ; oui c'est ça, la connivence. Et oui, je suis prête à travailler avec vous pour développer cet élevage. Seulement...

- Seulement ?
- Seulement je ne sais comment on va s’y prendre pour les débourrer, les dresser. Ils n’ont peur de rien. Et puis...
- Et puis quoi ? s’impatiente Noël.
- Ben et puis, je ne sais pas si c’est bien de *créer* une espèce. Ça... Je sais pas, ça bouleverse l’ordre du monde ; non ?
- Ça, je n’en sais rien, tes questions dépassent mes compétences. Mais pour ce qui est du dressage, on ne dresse pas un cheval par la peur, ou alors on le dresse mal. D’ailleurs, on ne *dresse* pas un cheval ; on lui explique ce qu’il doit faire, nuance. On fera pareil avec eux, c’est tout.
- Mouais. J’attends de voir ce que ça donnera avec des bêtes de plus d’une tonne qui ne voudront pas obligatoirement comprendre ce que tu leur diras.
- Ce que *nous* leur dirons, rectifia Noël. Je ne pourrai jamais m’occuper des mâles, pas plus que toi des femelles. Il faut qu’on soit tous les deux sur ce coup-là, sans ça, ça ne marchera jamais. D’ailleurs, continua-t-il en faisant la moue, même à deux...

– Chapitre deux –

La foire était ouverte depuis deux jours. Elle allait durer deux semaines. Comme d'habitude, une foule de personnes avait fait le voyage depuis des régions éloignées du pays, et certaines venaient même parfois de l'étranger. Bourg-sur-Dhol était littéralement pris d'assaut par cette masse cosmopolite et bruyante qui envahissait les rues, les esplanades, les cafés, les hôtels, les auberges.

La grande place de la foire était depuis longtemps devenue trop petite et abandonnée au profit d'un vaste espace hors-murs, un grand champ autour duquel une haute barricade en bois avait d'abord été érigée, puis rapidement remplacée par des fortifications de pierres, intégrées au mur de protection de la ville. C'était à cet endroit que les bêtes étaient exposées.

La foire attirant tout ce qui pouvait se trouver de voleurs et profiteurs en tout genre, il fallait également maintenir la sécurité. Une milice avait été spécialement créée à cet effet et surnommée la « Milice », parce qu'elle passait pour avoir tout pouvoir. Elle avait donc pour rôle de venir en aide aux forces locales de police et devait aussi surveiller les remparts autour du champ clos, quelques accidents dus à des sanglornis étant survenu plusieurs fois. Quelques miliciens portaient encore des armes à feu, mais la grande majorité préférait des épées, de courtes rapières dont ils savaient admirablement se servir et dont ils n'hésitaient jamais à faire usage en cas d'échauffourée. Les voleurs n'étaient généralement armés que de gourdins ou barres de fer. Seuls quelques-uns d'entre eux possédaient une réelle artillerie, mais ils étaient très peu nombreux et bien connus. Les rixes survenaient généralement à la nuit tombante, au moment où les grandes torches ne brûlaient pas encore, quand l'obscurité naissante pouvait masquer les manœuvres de toutes sortes.

Comme nombre de leurs collègues, les Soters ne comptaient pas sur la Milice pour protéger leurs bêtes. Ils engageaient régulièrement une troupe d'hommes triés sur le volet qui ne devaient jamais quitter les chevaux des yeux. Leur mission était de les garantir contre les tentatives de vol, d'empoisonnement ou de mutilation qui avaient souvent cours lors de la foire.

Leur élevage étant réputé, pas moins de quinze hommes armés patrouillaient dans le secteur où ils s'installaient régulièrement. Marc n'avait jamais voulu obéir aux règles foraines qui stipulaient que les bêtes devaient être placées en fonction de leur race, de leur âge, de leur sexe, de leur prix.

— Mélanger mes chevaux avec des carnes et pas pouvoir les surveiller d'un seul coup d'œil ? Sûrement pas, avait-il rétorqué au chef de foire.

— Tu veux jamais faire comme les autres, Soters ! Tu t'alignes ou tu pars ! avait alors répliqué celui-ci.

Sans un mot, Marc avait rassemblé tous ses chevaux et repris le chemin de son exploitation. Cette année-là, la foire avait failli se terminer plus tôt. Nombre d'acheteurs voulaient voir les bêtes de Marc et d'autres élevages de qualité. Non pas nécessairement pour en acheter, mais pour comparer leur prix avec celles qu'ils convoitaient. Voyant comment tournaient les choses, le chef s'était rapidement rendu chez Soters et, la mine basse, l'avait autorisé à garder ses chevaux groupés.

— Mais que cette année ! avait-il prévenu. Je te préviens, l'année prochaine, tu fais comme tout le monde, ou tu ne fais pas de foire !

Marc avait souri sans commentaire. Depuis, il s'installait chaque année dans le même secteur du champ clos, sans que le chef de foire ne vienne lui faire la moindre remarque.

— Alors, quel effet ça te fait, cette foire chez les Soters ? demanda Noël à Lydie.

— Aucun, répondit celle-ci avec un haussement d'épaules.

— Aucun ? Ça m'étonnerait fort.

— Aucun je te dis. Il y aurait eu les chemaux, ça m'aurait sans doute fait quelque chose. Mais là, même beaux, vos chevaux sont des chevaux. Bon, c'est vrai, l'élevage de ton père est plus important que celui du mien, plus de gens tournent autour des bêtes, il y a plus d'acheteurs, dans ce sens-là c'est un peu différent, mais globalement, ça reste la même chose. Non, il y aurait eu les chemaux...

— On pouvait pas les amener les chemaux, tu le sais bien. Le père a raison, c'est trop tôt. On commence tout juste à les débourrer. Les montrer trop tôt, c'est tuer l'élevage.

— « Pater dixit », laissa tomber la jeune femme.

— Si tu veux, admit Noël, mais il a raison. Quand on les sortira, il faudra qu'ils soient dressés ; très bien dressés, même. Il y aura toujours des abrutis pour critiquer la nouveauté. Alors leur montrer quelque chose qui n'est pas encore au point, c'est leur donner le bâton pour se faire battre, si tu veux mon avis.

— Ouais... sans doute. N'empêche que je ne trouve plus vraiment de plaisir à regarder ces animaux, dit-elle en désignant un étalon noir de toute beauté. C'est vrai qu'il est beau celui-là ; mais il n'y a pas cette... ah, je ne sais pas comment dire, cette...

— Intelligence ?

— Non.

— Grâce ?

— Mais non, il a plus de grâce qu'un chermal ; quoiqu'un grand mâle peut-être gracieux...

— Connivence alors ?

— Oui ! Connivence, c'est ça ! En regardant l'étalon, on sent l'animal qui craint tout ; on sent la proie. Chez le chermal, on sent autre chose. Il n'a pas peur. S'il vient avec toi, c'est parce qu'il a confiance.

— Un cheval aussi, fit remarquer Noël.

— C'est vrai, admit-elle, un cheval aussi.

— Et il y a des chevaux qui n'ont peur de rien.

— Oui, c'est vrai aussi, mais je ne sais pas... Il y a un truc chez les chemaux qu'il n'y a pas chez les chevaux et qui m'a séduite. Ne me dis pas que c'est pas pareil pour toi. Quand on te voit avec Inite...

— Non, tu as raison, je vois ce que tu veux dire. Il y a quelque chose.

— Noël, Lydie, venez par là.

Marc se tenait près de la tente où ils dormaient tous et leur faisait signe. Il avait l'air soucieux des mauvais jours.

— Un problème ? demanda son fils en s'approchant.

— Non, une nouvelle, répondit Soters.

Il se laissa tomber dans un siège et attendit que les deux jeunes gens soient assis en face de lui pour annoncer :

— Dans deux semaines, un empereur va être couronné.

Noël et Lydie ouvrirent de grands yeux, se regardèrent et dirent en même temps :

— Et alors ?

— Eh ben ça va pas nous arranger les choses, tout ça. Parce que la noblesse au pouvoir, c'est un sacré retour en arrière ! Un empereur ! Non mais vous vous rendez compte ?

— Non, dit son fils. Je ne vois pas ce que ça peut changer.

— Moi non plus, quand on me l'a appris, à midi, je ne voyais pas. Mais on m'a aussi donné ça et quand tu le lis, ça devient très simple, tu vois tout de suite ce qui va changer, expliqua Marc.

Il prit un papier sur la table à sa droite et lut :

— Il va falloir une licence pour produire, élever et vendre toute denrée provenant d'un être vivant ou constituant l'être vivant dans sa totalité. Les taxes impériales d'élevage seront comptées par tête, les élevages et exploitations agricoles seront sous la tutelle d'un commissaire impérial, etc., etc. Il y en a quatre pages sur ce ton. Quatre pages de conneries impériales !

Il jeta rageusement le papier par terre. Noël se pencha, le ramassa et le parcourut.

— On va être inspectés ? demanda-t-il.

— C'est ce qui est écrit, grommela Marc.

— Donc ils vont voir les chemaux.

— Tu crois que j’y ai pas pensé ? C’est bien ça qui me tourneboule. Ils vont les voir et, au mieux, exiger une licence ou je ne sais quel autre truc administratif. Je dis « au mieux », parce que au pire, ils peuvent nous interdire de poursuivre l’élevage.

— Pour quelle raison ? s’informa Lydie.

— Animaux transgéniques, apprenti sorcier et tout le toutim. On a deux ou trois semaines pour s’organiser et réfléchir à ce qu’on va faire.

— On peut les prendre de vitesse, proposa Noël.

— Qu’est-ce que tu veux dire ? demanda Marc.

— On montre les chemaux à la foire, tout le monde sait alors qu’ils existent, et c’est officialisé.

— Non, je ne suis pas d’accord, lui répondit son père. Je t’ai dit que c’est trop tôt, je le pense toujours.

— Alors ? fit Noël en écartant les mains.

— Eh ben, je ne sais pas. Il faut qu’on y pense et qu’on trouve quelque chose. En tout cas, c’est pas un rond de cuir, impérial ou républicain, je m’en fous, qui va venir me dire ce que j’ai à faire dans mon boulot !

— Un empereur ! Quand même, ça fait drôle. T’es sûr que c’est pas un canular ? demanda Noël.

— Si seulement ! Mais non, ça nous a été donné par le maire ; officiellement, répondit son père en exhibant le document.

— Et pourquoi un empereur ?

— D’après ce que j’ai cru comprendre, on ne peut plus communiquer facilement, ce qui fait que les votes sont trop compliqués. Alors, on couronne. C’était dans l’air depuis plusieurs années, mais bien sûr, le peuple n’en savait rien. De toute façon, l’ancien président était en place depuis si longtemps qu’on pouvait le considérer comme un roi. D’ailleurs, il y en avait pas mal qui l’appelaient « majesté ». Bref. On aurait cherché dans les descendances des rois, ou quelque chose comme ça... En plus, d’après ce que j’ai pu entendre, il paraît que ce type est fin fou de religion...

— Et alors ? qu’est-ce que ça fait qu’il soit croyant ? je le suis bien, moi, déclara Lydie.

Marc la regarda un instant sans mot dire, avant de poursuivre :

— Ouais. Ben n’empêche qu’on n’est pas dans la mouise, c’est moi qui vous le dis. Enfin, ajouta-t-il fataliste, de toute façon, on n’y peut rien. Alors, on va vendre de belles bêtes et profiter de cette foire.

Les festivités habituelles se déroulèrent comme à l’accoutumée, à ceci près que la nouvelle du couronnement fit rapidement le tour de la ville, se trouva amplifiée et déformée par son voyage, à tel point que lorsqu’elle revint aux oreilles de Marc Soters, l’empereur était déjà couronné, il avait à peine seize ans et avait déjà vaincu plusieurs ennemis de l’empire.

— Je ne sais pas comment c'était avant, quand il y avait encore des moyens de communication rapide, mais là, je suis estomaqué par ce qu'on peut apprendre par la simple rumeur publique, dit-il à son fils. Il y en a même certains qui sont contents qu'on ait gagné la guerre. Ils ne savent pas laquelle, mais on l'a gagnée, et l'empereur y était. À les entendre j'ai presque envie de vérifier sur mon papier si j'ai bien lu ce que je vous ai dit tout à l'heure !

— Oui, on m'en a parlé à moi aussi. Laisse, va. Ça leur passera et d'ici à ce que les nouvelles mesures viennent jusqu'à nous, le dressage des chemaux aura bien évolué.

— Je ne crois pas que ça leur passe, comme tu le dis. Mais tu as raison, il est probable que ça prenne du temps. Il faudra en profiter pour bien avancer l'élevage des bêtes. Tu penses que vous pourrez les monter quand, avec Lydie ?

— J'espère d'ici un mois.

— Déjà ? s'étonna Soters.

— Oui. Ils sont puissants, plus que des chevaux. Leur poids est déjà celui d'un cheval adulte, alors je crois qu'ils peuvent nous porter sans problème.

— Au fait, elle est où Lydie ?

— Elle discutait avec un commerçant intéressé par le jaune.

— L'étalon ?

— Oui. Il débute un élevage et aimerait avoir un bon reproducteur pour commencer sur de bonnes bases.

— Alors il a bien choisi. Dis-moi, elle se débrouille comment la petite Genouel ? demanda Marc.

— Bien. Elle a le métier dans la peau. Elle aime ça et sait déjà beaucoup de choses. Elle est devenue folle des chemaux, elle qui ne jurait que par les chevaux, elle...

— J'en connais un autre, fit remarquer Marc avec un demi-sourire. Note bien que je ne me moque pas, ça me fait plutôt plaisir que mes chemoches te plaisent quand même finalement.

— Rancunier, lui dit son fils.

— Tu vois, j'aurais pas pensé qu'elle était croyante, la petite.

— Ça aurait changé quelque chose dans ton attitude ?

— Non... enfin, je ne sais pas. Sans doute pas. J'aime pas tellement les religieux.

— Je sais, mais ce n'est pas une bonne sœur quand même.

— C'est vrai.

Ce fut ce jour-là que l'équipe de surveillance de l'élevage Soters dut se battre avec une troupe de six malfaiteurs. Ils attaquèrent aux alentours de trois ou quatre heures du matin, quand la nuit hésite à finir et que le jour n'est pas encore prêt à se montrer, l'heure où les gardes s'endorment, la tête dodelinant sur leur poitrine.

— À la garde !

Le cri claqua dans le silence du campement Soters. Noël, réveillé en sursaut, bondit de sa couche et sortit à demi vêtu, mais son épée à la main. Il n'eut pas à se battre. Les hommes de la Milice avaient déjà mis le petit groupe de voleurs en fuite. Ils n'étaient armés que de bâtons et barres de fer. Deux d'entre eux restèrent sur place, blessés aux jambes. Les quatre autres s'égaillèrent dans la ville, poursuivis par cinq miliciens qui ne purent les rejoindre, car ils disparurent dans les ruelles et petits passages qui serpentaient entre les maisons et descendaient jusqu'aux quais de la Dhol, dans la partie basse de la ville, un secteur de plus en plus mal famé.

— Ça va ? demanda Marc à son fils.

— Pas de casse chez nous, répondit celui-ci. Je n'ai même pas eu le temps de faire quelque chose. De petits voleurs, c'est tout.

— Ne cherche pas obligatoirement à faire quelque chose. Dans ces batailles de nuit, on a vite fait de prendre un coup, même si on sait bien se battre, lui dit son père.

— Oui papa, dit-il en baissant ostensiblement la tête.

— Je ne plaisante pas, Noël. Viens, allons voir ce qu'ils nous voulaient.

Ils se rendirent près du petit groupe qui entourait les deux blessés.

— Alors, vous vouliez nous prendre une bête ? De l'argent ? Des armes ? Quoi ? demanda Soters.

L'un des deux voleurs ouvrit la bouche pour répondre, mais l'autre l'interrompit d'un geste vif avant qu'il ne parle :

— Réponds pas !

— Une femme, commenta Marc. Une femme qui se bat pour voler ; c'est pas si fréquent...

— Ça t'étonne, bourgeois ?

Noël approcha une torche du visage de la femme. Elle était jeune. D'abondants et très longs cheveux noirs encadraient un visage pâle à l'air farouche. Ses yeux étaient bleu foncé et brillaient d'une haine et d'une violence étonnantes. Blessée à la cuisse, elle avait de larges cernes bleuâtres et devait beaucoup souffrir, mais sa colère était visiblement plus forte que la douleur. Elle portait une large jupe sur laquelle son sang faisait une tache sombre qui s'élargissait.

— Pourquoi « bourgeois » ? demanda Marc.

— Tu pues le fric, cracha la fille. Tu empestes le bourgeois jusque dans ta graisse et ton air con.

— J'ai l'air con ? questionna Marc en se tournant vers son fils, le sourcil interrogateur.

— Non, pas vraiment, répondit celui-ci.

— Non content de détruire les élevages des autres, tu te piques de faire de l'humour, Soters ? dit la femme en grimaçant de rage et de douleur.

— Détruire l'élevage des autres ? De quoi tu parles ?

Marc était devenu brusquement sérieux. La fille ne répondit rien, se contentant de

vriller son regard d'un bleu glacé dans celui de Soters.

— Tu es là pour te venger... C'est ça, pas vrai ? Tu ne voulais rien voler, tu venais pour saccager. Tu l'avais dit à tes copains ?

Il se tourna vers l'autre voleur et lui demanda :

— Tu le savais, toi, que vous n'auriez rien récolté de cette virée. Que vous n'étiez là que pour tuer nos bêtes et foutre le feu au fourrage ? Tu sais ce que ça coûte à Bourgdhol, ce genre de petit jeu ?

Apparemment, le type ignorait le but réel de leur expédition, parce qu'il siffla entre ses dents :

— Salope.

— Vous me les emmenez tous les deux, ordonna Soters, vous les confiez à la Milice. Tu venais tout détruire ? dit-il à la fille. OK, tu as raté ton coup, maintenant tu assumes.

— Je peux te parler ? dit Noël à son père en s'écartant un peu du groupe.

— Oui ?

— On a plusieurs chemaux, il n'y a que Lydie...

— Quoi... Ne me dis pas que cette chienne enragée t'a tapé dans l'œil ! s'estomaqua Marc.

— Qui te parle de ça ? C'est une fille...

— J'ai vu.

— Laisse-moi finir, s'il te plaît. C'est une fille, et Lydie ne pourra jamais assurer le dressage de tous les chemaux, il nous faut donc quelqu'un d'autre. Celle-là, elle a la rage au ventre, elle n'a pas froid aux yeux et...

— ... et elle veut détruire l'élevage, bon Dieu ! éclata Marc. T'as entendu ce qu'elle a dit, ou tu n'as fait que la déshabiller du regard ?

— J'ai entendu, j'ai entendu. Aussi bien que toi, d'ailleurs. Mais j'ai vu aussi ce que tu n'as pas voulu voir. Elle n'a peur de rien. Elle pourra nous aider pour les chemaux. Je sais voir ça, tu le reconnais toi-même.

— Sans doute, mais je ne peux pas croire que tu penses à la faire entrer dans l'élevage après ce qu'elle vient d'essayer de faire, enfin ! on ne pourrait jamais la laisser seule ! tu te rends compte de ce que tu dis ? elle pourrait foutre le feu quand elle voudrait ! ou je ne sais pas moi, laisser le portail ouvert ; trois ornis mâles dans la cour, et c'est fini ! tu débloques ou quoi ?

— Je sais que ça paraît dingue, admit Noël, mais je te demande de me faire confiance.

— N'importe quoi !

Marc marchait de long en large, tandis que les hommes attendaient qu'ils aient terminé leur conversation.

— Écoute, laisse-moi trois semaines ; trois semaines pour la dresser, et lui montrer les chemaux, après...

— Trois semaines ! et puis quoi encore ? et après ? et après quoi ? on la flingue ? on la

met dos au mur et tu lui tranches la tête ? non, on la laissera partir, parce qu'on n'est pas comme elle et après, si elle n'a pas tout fait foirer, elle pourra tranquillement aller crier partout ce qu'on élève chez les Soters et on aura le syndicat sur le dos, l'autre connard d'inspecteur impérial de mes fesses et ce sera terminé des chemaux, si tu veux mon avis !

Marc ne décolérait pas, mais Noël était résolu à ne pas céder. Il sentait que cette fille avait tout ce qu'il fallait pour dresser des étalons de plus d'une tonne.

— Je suis sûr que si elle ne vient pas avec nous, on n'y arrivera pas. Pas pour les mâles en tout cas.

— C'est du chantage ?

— Même pas. C'est un fait.

— Tu m'énerves, Noël !

— Je sais. Mais j'ai raison. Je ne sais pas comment te le prouver là, maintenant, mais j'ai raison. Trois semaines, je te demande trois semaines. Tiens, tu sais pas ? tu parles au commandant de la Milice, tu lui expliques que tu vas faire accomplir des travaux à la fille, une réparation, en quelque sorte. Que tu l'emploies sans paye pendant trois semaines et que, si elle travaille correctement, tu la gardes, mais que si elle ne fait pas ce qu'on veut, tu la livres à la Milice n'importe quand. C'est honnête, non ?

— C'est pas honnête, c'est complètement dingue, dit Marc en secouant la tête.

— Merci. Tu verras que j'avais raison.

— Ouais, mais je te préviens, lui dit son père, le doigt levé, si dans trois semaines elle n'est pas mieux disposée, je la vire. Si, pendant ces trois semaines, elle fait un geste, un seul, que j'interprète mal, je la vire. C'est clair ?

— Limpide. Éloigne les autres, je vais lui parler.

Son père grommela quelque chose que Noël préféra ne pas comprendre, mais il fit comme ils avaient convenu. Deux hommes portèrent le blessé sans prendre de vraies précautions et s'éloignèrent de la femme non sans avoir jeté un regard interrogateur aux deux Soters qui ne donnèrent aucune explication.

— Je vais vous proposer quelque chose, dit Noël en s'accroupissant près de la fille.

Elle ne répondit pas et ne montra en rien qu'elle avait entendu ce qu'il venait de dire.

— Vous allez venir avec nous à l'élevage. On a besoin de femmes pour quelque chose de particulier.

— Si vous voulez des putes, il y en a plein sur les quais de la Dhol, siffla la femme.

— Ce n'est pas pour ce genre d'occupation, on se débrouille très bien, merci.

— On se paluche, chez les Soters ? railla-t-elle.

— Si vous voulez, dit Noël sans relever l'évidente volonté de provoquer. Ce qui m'intéresse, c'est que vous êtes une femme et...

— Perspicace, en plus ?

— ... Que vous êtes une femme, continua Noël imperturbable, et que seules les

femmes peuvent nous aider dans une tâche particulière à notre nouvel élevage. De toute façon, soit vous acceptez, soit on vous livre à la Milice.

— Je vois. J'ai le choix.

— Non, laissa tomber Noël.

— Qu'est-ce qui vous dit que je ne vais pas vous mettre un vrai bordel dans votre élevage ?

— Je sens que vous allez beaucoup aimer votre boulot. Vous vouliez détruire l'élevage Soters ? Vous allez nous aider à le faire progresser dans une direction dont vous n'avez pas idée.

— Vous êtes tous aussi imbus de vous-mêmes chez les Soters ?

— Ne jugez pas trop vite. Vous verrez quand vous y serez. Je ne sais pas ce qu'on vous a fait et je ne chercherai pas à le savoir.

— C'est plus simple de se mettre la tête dans le sable, hein ?

— Non. Je n'ai jamais fui mes responsabilités, mais...

— De toute façon, tes responsabilités, mon pauvre petit, c'est ton père qui les prend pour toi, le coupa-t-elle une nouvelle fois.

— C'est faux, mais vous le découvrirez bien assez vite. Si vous connaissez les élevages, vous savez qu'on doit acheter, vendre, céder, négocier...

— Arrête ! le coupa-t-elle en criant. Tu crois que tu vas me faire pleurer ? ton petit couplet sur la jungle des foires, sur le monde sans pitié des éleveurs, je m'en fous. Vous m'avez détruite, vous les Soters. Vous avez bousillé tout ce qui comptait dans ma vie et tu voudrais que je bosse pour toi ? tu peux aller te faire foutre, et ton père aussi ! jamais je ne mettrai les pieds chez vous, sauf pour tout casser !

Emportée par la rage, elle s'était presque levée, oubliant la douleur de sa cuisse blessée qui dut se remettre à saigner car la tache sur sa jupe s'agrandit encore. Son visage était d'une pâleur à faire peur et les premiers rayons du soleil accentuèrent encore davantage ses cernes et ses traits tirés.

— Quelle belle colère, se moqua Noël. Je suis impressionné.

Elle voulut le frapper, mais il n'eut qu'à faire un petit pas en arrière pour éviter son poing qui avait jailli avec une vivacité surprenante. Elle tomba à ses pieds avec un cri étouffé.

— Je pense qu'il est plus sage de vous reposer pour le moment, non ?

— Tu perds rien pour attendre, Soters, siffla-t-elle entre ses dents serrées sur sa douleur. Je vous aurai, toi et ton père et je vous ferai payer ce que vous m'avez fait.

— Ouais, eh bien en attendant ce jour glorieux, on va vous soigner et vous emmener.

— Je préfère la Milice !

— Si vous désirez tant ces hommes qui vont vous déshabiller, vous fouiller à corps, pour finir par vous enfermer le restant de votre vie, on peut s'arranger pour vous satisfaire, mais ça ne me paraît pas très sensé et je me demande si j'ai raison de vous

proposer un emploi.

— Non. Tu as tort et je te le montrerai très vite, gronda la fille.

Elle s'essoufflait et Noël voyait qu'elle devait souffrir le martyr, car ses lèvres étaient pincées, de la sueur coulait de son front et lui collait les cheveux sur le visage.

Il s'éloigna d'elle, alla vers deux hommes de la milice privée et ordonna :

— Vous et vous, emmenez-la chez le soigneur, qu'il regarde sa jambe. Vous restez toujours avec elle. Il ne doit rien lui arriver, mais méfiez-vous, elle est enragée. Dès qu'elle est réparée, vous la ramenez ici et vous l'entravez.

— Alors, tu persistes à la vouloir, cette folle ? lui demanda son père qui avait entendu leurs dernières paroles.

— Oui. J'en suis encore plus convaincu.

— À part ses beaux yeux et son joli petit cul, qu'est-ce que tu lui trouves ?

— La rage.

— Ça, je suis d'accord, admit Marc.

— Dis-moi, demanda son fils, tu la connais ?

— Non. Jamais vue.

— Alors pourquoi elle nous en veut tant ?

— Fille d'un petit éleveur dont on a dû racheter le cheptel, je ne vois que ça... Me regarde pas comme ça, tu m'énerves ! tu sais bien que j'ai jamais trempé dans des affaires pas nettes. Je suis réglo. On a un grand élevage, Noël. Pas seulement par la taille, mais aussi par la qualité. Ça fait obligatoirement des jaloux. Même si on a racheté son troupeau légalement, avec accord du proprio, on lui a sans doute chanté des airs sur nous. Peut-être qu'elle nous croit rapaces, je ne sais pas, moi. En tout cas tu sais que c'est faux. Je ne suis pas un tendre, mais je ne suis pas non plus un orni. Je ne me suis jamais jeté sur les petits pour les bouffer. On a été un petit élevage, nous aussi, même si ça fait longtemps et que tu n'étais pas né, moi non plus d'ailleurs, 'faut pas l'oublier, et je ne l'oublie pas.

— Je sais, je sais.

— Bon, je te laisse te débrouiller avec ta femelle d'orni. On verra ce que ça donnera à l'élevage. Mais je te préviens...

— Je sais, à la moindre erreur on la vire, tu me l'as déjà dit.

Ils vendirent plusieurs bêtes à la foire, mais n'en achetèrent aucune. Marc Soters voulait consacrer toute son énergie et ses finances au développement de son nouvel élevage. Il sentait que son choix était le bon. Il embaucha plusieurs hommes, choisissant parmi les nombreux candidats qui venaient à la foire dans l'espoir de trouver du travail. Ils se présentaient au chef d'élevage et certains avaient traversé presque tout le pays pour avoir une chance de se faire recruter. Les nouvelles qu'ils rapportaient, et dont les Dholiens étaient systématiquement friands, n'étaient généralement pas très bonnes :

bandes de pillards sur les routes, autour des villes ou *dans* les villes, sanglornis omniprésents dans les campagnes, visions de villages abandonnés par dizaines, de grandes villes laissées à l'abandon et qui étaient rapidement envahies par la végétation et par des troupes de fauves ; un mâle et ses femelles.

L'un des quatre hommes embauchés chez les Soters venait de la capitale. Il s'appelait Alain.

— Ville impériale, maintenant, qu'on l'appelle, apprit-il à Noël, sur le chemin du retour après la clôture de la foire. Il y a bien longtemps que tout le monde sait qu'un empereur va être couronné. Le président présidait plus rien, je trouve. Plus de gouvernement, plus de loi.

— On m'a dit que l'empereur est très croyant, dit Noël. C'est vrai ?

— Pour sûr que c'est vrai. La messe deux fois par jour, des pénitences régulières et tout un chapelet de moines qui le quittent pas d'une semelle. Ça, pour être croyant, il est croyant. Je trouve.

— Et qu'est-ce qu'on en dit ? ça va changer quelque chose ?

— J'en sais rien, j'ai jamais rien compris à ces trucs, répondit l'homme. Il plissa les yeux, comme s'il réfléchissait et dit : mais bon, un empereur, c'est pas mal, c'est mieux qu'un roi et c'est plus sérieux qu'un président, je trouve.

— Comment ça, mieux qu'un président ? s'étonna Noël.

— Ben... un président, ça fait pas sérieux, je trouve.

— Comment ça, pas sérieux ?

— Ben... Je sais pas comment vous dire, mais un roi, ou encore mieux, un empereur, ça peut diriger un royaume, un empire. Moi, en tout cas, je suis mieux à vivre dans un empire que dans un pays, je trouve.

— Parce qu'un empire, ce n'est pas un pays ?

— Ben non, un pays, c'est dirigé par un président. Je trouve.

L'homme feignit de se concentrer sur sa monture en se penchant comme pour surveiller un antérieur. Noël comprit qu'il n'avait plus envie de répondre à ses questions, car la jument qu'il montait ne boitait absolument pas.

Quand ils arrivèrent à l'élevage, les trois gardes laissés sur place assurèrent qu'il ne s'était rien passé d'extraordinaire, si ce n'était que les chemois avaient été difficiles à nourrir.

Noël s'assura que la femme était correctement logée et qu'elle ne risquait pas de s'évader ou de nuire aux bêtes. Elle refusait obstinément de dire son nom.

— Comment voulez-vous qu'on vous appelle, si on ne sait pas votre nom ? demanda Noël.

— T'as qu'à pas m'appeler, je ne m'en porterai pas plus mal, laissa-t-elle tomber. De

toute façon, dès que cette foutue jambe ira mieux, vous aurez beaucoup de mal à me retenir, prévint-elle.

Noël n'en doutait pas, mais pensait que dès qu'elle aurait vu le nouvel élevage des Soters, elle ne songerait plus à partir. Il ne fit aucun commentaire et sortit de la pièce où il l'avait enfermée. Il l'avait sciemment placée dans le secteur des chemaux. Les bruits que faisaient les animaux étaient à la fois très proches et très différents de ceux des chevaux pour intriguer quelqu'un ayant vécu toute sa vie avec eux.

Les quelques jours qui suivirent leur retour de la foire furent étranges pour Noël. Il avait tout d'abord retrouvé Inite qui lui avait fait des démonstrations que l'on aurait plutôt attendues d'un chien qui retrouve son maître, que d'un animal plus grand qu'un cheval. Elle s'était agitée dès qu'elle l'avait senti de retour. Bottant dans la porte de son box, poussant de sourds gémissements qui s'entendaient dans toute l'exploitation et finissant par mener un tel train que tous les autres chemaux et même les chevaux s'énervèrent. Noël alla la voir. « Pour la calmer, sinon elle va tout foutre en l'air », expliqua-t-il à son père. Quand il poussa la porte de la stalle, elle se trouvait dans le fond de la grande salle où l'avait placée un des employés. Dès qu'elle perçut le petit grincement que fit la porte en s'ouvrant, elle se jeta littéralement à sa rencontre en un court galop. La vivacité et la vélocité dont elle fit preuve à ce moment époustouflèrent le jeune homme qui craignit une fraction de seconde qu'elle ne s'arrête pas à temps et le renverse. Mais elle se bloqua tout contre lui et posa son énorme tête sur son épaule et poussa un soupir pratiquement humain qui bouleversa le jeune homme.

— Je t'ai tant manqué que ça, ma grande ?

Il dut également s'occuper de la jeune femme dont l'agressivité ne diminuait pas, au contraire. Il allait la voir tous les jours, lui rappelait qu'il l'avait gardée pour qu'elle travaille avec eux, mais commençait de plus en plus à douter du succès de son entreprise. Il avait voulu lui donner un pantalon pour changer sa jupe sur laquelle le sang séché était noirâtre, mais elle était entrée dans une rage étonnante, jusqu'à ce qu'il eut l'idée de lui proposer une jupe de sa mère. À sa grande stupéfaction, elle avait accepté. Il avait alors cru à une amélioration de leurs relations, mais au fur et à mesure de son rétablissement, elle continua de faire preuve d'une incroyable capacité à haïr.

— Mais que vous a-t-on fait, nom d'un hongre ? demanda un soir le jeune homme, alors qu'elle lui avait craché au visage et tenté de le frapper avec l'assiette qu'il venait de lui apporter, renversant toute la soupe sur le plancher de la pièce.

— Ne fais pas celui qui ne sait rien, Soters, ta race est la pire des choses que la terre ait jamais portée, lui répondit-elle d'une voix sourde. Vous êtes même pire que les ornis ; eux, ils tuent pour bouffer. Vous, vous détruisez pour le plaisir et rien d'autre que la jouissance de posséder davantage de bêtes, davantage de terres !

— C'est du plus parfait délire, ma pauvre, lui dit calmement Noël. Les terres, on s'en fout ; les bêtes, on n'en veut pas trop pour ne pas avoir à acheter des terres, justement.

— Tu mens ! hurla-t-elle. Mon élevage a été détruit par ton père. Ne dis pas que tu le sais pas !

Noël ne répondit rien et sortit de la pièce qu'il ferma soigneusement à clé derrière lui. Il alla aussitôt dans le bureau de son père où il savait le trouver à cette heure.

— Qu'est-ce qui s'est vraiment passé avec l'élevage de la fille ? demanda-t-il en s'asseyant devant Marc.

— Comment ça : « vraiment » ? ça veut dire que je ne t'ai pas tout dit ? c'est ça ?

— Non, c'est pas ça. Je ne comprends pas pourquoi elle nous en veut tant. Tu la verrais, c'est plus de la haine, c'est une rage de folle.

— Que veux-tu que je te dise, s'exclama Soters en levant les bras, je ne la connais pas cette fille. Si encore elle nous disait son nom, peut-être que je saurais quelque chose, mais là, non. Et puis, dis voir, mon fils, qui a tenu à la ramener, cette pouliche ? moi ?

— Non, je sais.

— Alors, tu te démerdes ; d'accord ?

Noël se leva en soupirant et dit en sortant :

— D'accord, d'accord.

Ce fut trois jours plus tard qu'il se décida. La jeune femme se tenait debout près de la fenêtre à laquelle il avait fait poser des barreaux et regardait les chevaux qui broutaient dans le pré, juste sous ses yeux.

— Vous pouvez marcher, lui dit-il en entrant dans sa pièce.

— Non, répondit-elle, toujours aussi agressive, je rampe.

Elle ne s'était pas tournée pour le voir entrer. À chaque fois, elle affichait, dans le meilleur des cas une indifférence agressive, ou alors une hostilité franchement déclarée. À deux reprises, elle avait tenté de frapper Noël. Elle avait dû apprendre à se battre, parce qu'elle faisait preuve d'un étonnant savoir-faire, mais il agissait avec elle comme avec un cheval rétif et se tenait en permanence sur ses gardes.

— Bien, dit-il. Donc, comme vous marchez sans trop de problème, je vais vous demander de me suivre.

— Ah. Te suivre. Et tu m'emmènes où, Soters ? demanda-t-elle en le regardant enfin. Chez la Milice ? comme tu as vu que tu ne pourrais jamais me sauter, tu t'es enfin décidé à me livrer ?

— Je n'ai pas l'intention de vous « sauter », comme vous le dites avec tant d'élégance, mais je veux vous montrer quelque chose qui va certainement vous intéresser.

— Ça m'étonnerait que quelque chose m'intéresse dans ton élevage de voleurs, dit la femme.

Bien que l'agressivité du ton ne laisse aucune équivoque, Noël crut y percevoir une nuance de soulagement. Elle avait sans doute eu réellement peur qu'il ne la livre à la Milice. Les miliciens de Bourg-sur-Dhol n'étaient pas tendres pour tous les voleurs de chevaux.

Elle accepta de le suivre et il parvint même à lui faire promettre qu'elle ne tenterait

rien.

— D'accord, je ne ferai rien contre ton élevage. De toute façon, tu vas regretter de ne pas m'avoir laissée sur le champ de foire et...

— Ça suffit, maintenant ! cria soudain Noël, excédé. Soit vous vous taisez, soit je vous livre à la Milice, on verra si c'est mieux qu'ici ! je vous montre ce dont je vous ai parlé et si ça ne vous intéresse pas, vous pourrez toujours aller foutre le bordel ailleurs ! OK ?

La jeune femme le regarda, un peu interdite. C'était la première fois qu'il s'emportait réellement contre elle depuis leur retour de la foire.

— Mais, c'est qu'il mordrait, le petit Soters, dit-elle avec un fin sourire qui, pour très ironique qu'il fût, éclaira néanmoins son visage.

— Suivez-moi.

Il la conduisit directement dans le secteur des chemaux. Il passa près des stalles des femelles et Inite poussa le cri qu'elle ne destinait qu'à lui seul.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda la fille. J'ai plusieurs fois entendu ce cri depuis que je suis arrivée. Qu'est-ce c'est ?

— Ça, c'est ce dont je vous ai parlé qui devrait vous intéresser, répondit fièrement Noël. Non, restez avec moi, lui dit-il en la retenant par le bras alors qu'elle se dirigeait vers la porte des chemales. C'est par là que nous allons. Ici, c'est pour les hommes.

— Pour les hommes ? demanda-t-elle, interloquée. Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

Elle n'avait pas songé à dégager son bras que tenait toujours Noël. Il la lâcha et ouvrit le vantaïl qui menait aux stalles des mâles.

Les bêtes avaient encore grandi. Elles devaient avoir atteint leur taille adulte et dépassaient largement les plus grands chevaux de l'élevage. Les deux mâles qui ne possédaient pas encore de compagne, comme se désignait Lydie, se trouvaient dans des box séparés pour éviter qu'ils ne se battent.

Noël sut immédiatement qu'il avait gagné, car dès son entrée dans le vaste hangar, la jeune femme regardait partout, humait l'air comme un animal et dressait la tête pour mieux voir dans la relative obscurité. Il la laissa s'approcher de la porte d'un box et scruter l'intérieur. Une ombre immense se dressa au-dessus de sa tête. Elle fit un pas en arrière et se cogna au jeune homme qui l'avait rejointe.

— Qu'est-ce que... ? demanda-t-elle en se dégageant et en regardant l'énorme animal qui la dévisageait sans agressivité.

— Des chemaux. Une sorte de croisement entre des chevaux et des chameaux. Une idée de mon père. Ça donne ces animaux qui sont plus grands, plus forts, plus rapides, plus intelligents, moins émotifs, plus...

— Que des qualités, quoi, le coupa-t-elle sans quitter le chenal des yeux.

— Oui. Mais il y a un petit hic : les femelles n'acceptent que les hommes et les mâles...

— Que les femmes, compléta-t-elle, songeuse. C'est pour ça que tu me parlais de

quelque chose que seules les femmes pouvaient faire. Tu veux les dresser et les vendre, hein ? demanda-t-elle en se tournant vers lui.

— Oui.

— Et là ? dit-elle en se dirigeant vers l'autre stalle. Un autre mâle ?

— Oui. On en a trois. L'un d'eux est déjà avec Lydie.

La jeune femme ne fit aucun commentaire et passa la tête par la porte du box.

On n'entendait rien d'autre qu'une puissante respiration.

— Attention, celui-là est un peu imprévisible, la prévint Noël. Il me rappelle quelqu'un, ajouta-t-il avec un sourire.

— Très drôle, Soters ; très fin. Laissa tomber la fille sans le regarder, comme captivée par l'animal.

Elle posa la main sur la poignée de la porte et, se tournant vers Noël, demanda d'une voix où toute trace d'agressivité avait disparu :

— Je peux ?

— Oui, mais faites attention, il...

— Il est imprévisible, j'ai compris. Moi aussi.

Elle ouvrit doucement la porte en fredonnant une chanson inepte. Elle prévenait le cheval qu'elle entraînait dans son territoire.

Noël vit la porte se refermer derrière elle et entendit le pas de l'animal qui s'approchait.

Il s'éloigna pour que son odeur ne trouble pas le mâle et alla attendre la jeune femme à l'extérieur.

Elle ne ressortit que deux grosses heures plus tard. Noël était allé chercher Inite et la faisait tourner à la longe. Il avait commencé ce travail quelques heures après leur retour de la foire et s'étonnait des progrès de la jeune femelle qui semblait avoir compris ce qu'il attendait d'elle. Jamais elle n'avait fait preuve de l'émotivité des chevaux que l'on faisait travailler pour la première fois. Elle avait laissé Noël prendre ses mesures pour un licol à sa taille et n'avait pas bronché quand il l'avait fixé.

Il sut que la fille ressortait du bâtiment car Inite leva brusquement la tête et la tourna vers la porte. Il raccourcit la longe et fit venir la femelle jusqu'à lui.

— Là ma belle, là. C'est une femme, mais elle s'y connaît et tu n'as rien à craindre d'elle, dit-il à voix basse.

La jeune femme vint vers lui.

— Doucement, lui recommanda-t-il, elle n'apprécie pas tellement les femmes.

— Je vois. Ne t'en fais pas, je n'approche pas... Je peux te parler ?

Plus d'agressivité, de ton cinglant ou franchement insultant. Elle parlait normalement, ses traits étaient presque détendus et Noël s'aperçut alors qu'elle avait beaucoup de charme.

— Bien sûr, répondit-il. Je vais rentrer Inite, vous...

— Inite ? demanda-t-elle.

— Mademoiselle, dit-il avec un signe de tête vers la femelle qui ne quittait pas la jeune femme des yeux.

— Elle est inquiète.

— Je ne sais pas si c'est de l'inquiétude, de la méfiance, ou de l'agressivité, je ne les connais pas encore assez. Je la rentre et j'arrive.

Il guida la femelle vers son box et rejoignit la fille.

— Alors ? demanda-t-il.

Elle l'attendait le dos appuyé contre la cloison du bâtiment.

— Ces... chaux, tu comptes les élever et les vendre.

— Mon père et moi, oui.

— Tu as besoin d'une femme pour s'occuper des mâles ?

— Lydie travaille déjà avec nous sur ce projet. Mais il faut plusieurs femmes, parce que je crois qu'un chaval s'attache à une seule personne.

— Je le crois aussi.

— Donc, il faut plusieurs femmes et plusieurs hommes.

— D'accord, mais s'ils s'attachent autant que ça à leur dresseur, tu vas faire comment pour les vendre, une fois qu'ils seront débourrés tes bestiaux ? on te dirait de vendre ton Inite, tu le ferais ?

— Évidemment non.

— Alors ?

— Alors on débute dans ce type d'élevage. Il faut qu'on sache si on peut débourrer les bêtes sans trop s'attacher à elles et elles à nous, on doit aussi savoir si elles peuvent être dressées...

— Elle se comporte bien à la longe, la tienne, fit remarquer la jeune femme.

— Oui, mais je n'ai pas encore tenté de la monter.

— Il va falloir. Ils ont quel âge ?

— Trois ans. Trois ans et quelques mois.

— Tu penses qu'ils sont adultes ?

— Oui. Ou pas loin, ils ne grandissent plus.

— Bon. Alors on les monte demain.

— Demain ? s'étonna Noël.

— Oui, pourquoi, tu as peur ? le provoqua la femme.

— Un peu, avoua-t-il.

La jeune femme le regarda, étonnée.

— Un homme, qui avoue à une femme qu’il a peur... Tu es faible, Soters ?

— Je ne le crois pas. Avouer qu’on a peur n’est pas, à mon sens, un aveu de faiblesse, même si vous semblez croire le contraire.

— Tu donnes des leçons, Soters ? pourtant, tu n’es pas le mieux placé pour le faire.

À nouveau, le ton était cassant, blessant.

— Vous voulez nous aider à les dresser, ou pas ?

Elle ne répondit pas immédiatement, puis :

— Oui. Mais c’est pas pour toi ou ton père, précisa-t-elle. C’est pour voir comment on peut faire avec ces bêtes. Et... j’accepte si tu me donnes le mâle.

— Si je vous... ? vous ne manquez pas de culot.

— C’est à prendre ou à laisser, dit la fille.

— Alors on laisse ! s’exclama Marc qui s’était approché sans qu’ils l’entendent. Elle croit sans doute qu’on l’attendait pour exister celle-là ?

— J’existais mieux avant de vous connaître, vous les Soters ! cria presque la jeune femme.

— Laisse, dit Noël à son père avant qu’il ne réponde, elle peut nous aider...

— Nous aider, elle va foutre le feu dès qu’elle le pourra, oui ! s’emporta celui-ci sans adresser un seul regard à la fille qui ne le quittait pas des yeux.

— Non, dit Noël. Laisse-nous. Tu m’as donné trois semaines, rappelle-toi.

— Mais tu vois pas qu...

— Laisse-nous ! s’exclama son fils.

Marc le regarda, un peu surpris, puis partit en grommelant et secouant la tête.

— D’accord, je vous donne le mâle, mais vous me promettez de ne rien tenter contre l’élevage.

— Et puis quoi encore..., commença la fille.

— N’en demandez pas trop, la prévint Noël. Vous avez échappé à la Milice grâce à moi, ne soyez pas trop exigeante.

La jeune femme paraissait hésiter. La tête baissée, elle se balançait légèrement d’une jambe sur l’autre, traçait des ronds dans la poussière. Ses longs cheveux lui tombaient dans les yeux ; elle les mettait par moments derrière ses oreilles mais, indisciplinés, ils retombaient systématiquement, sans que cela semble l’agacer.

— OK, dit-elle enfin en relevant la tête. Je prends le cheval et je te promets de ne rien faire contre ton élevage. Mais si ton père ne reconnaît pas ce qu’il a fait au mien, je ne resterai pas.

— Écoute-moi bien, machine, puisqu’on ne connaît pas ton nom, dit Noël d’une voix sourde en la tutoyant pour la première fois. Tu ne veux pas nous dire comment tu t’appelles, tu veux détruire l’élevage, tu nous attaques, tu es constamment agressive, insultante, et tout ça pour une raison que j’ignore. Je ne sais pas ce qu’on t’a fait, ni

même si on t'a réellement fait quelque chose, ou si quelqu'un de plus ou moins bien intentionné à notre égard ne t'a pas raconté des crasses à notre sujet, mais ce que je veux te dire là, maintenant, c'est que moi, je m'occupe des chemaux. J'ai besoin de toi pour ça et uniquement ça. Si tu veux savoir quelque chose concernant l'éventuelle nuisance que les Soters ont pu te causer, tu t'adresses à mon père, mais ne t'attends pas à ce qu'il te reçoive avec le sourire, il voulait que je te livre à la Milice.

— Tu dis ça pour avoir mes faveurs ? demanda-t-elle en retrouvant une pointe d'agressivité dans le ton.

— Tes faveurs, je m'en fous. J'ai besoin de toi pour les chemaux, je viens de te le dire et je te le répète pour la dernière fois. Tu acceptes, ou tu vas te faire voir ailleurs.

Noël en avait assez d'être poli, patient. Il décida de partir et de la laisser en plan. Il fit deux pas quand elle lâcha dans son dos :

— Aylis.

— Aylis... C'est ton nom ? demanda-t-il en se retournant.

— À ton avis ?

— D'accord Aylis. On roule comme ça. Tu t'occupes des mâles avec Lydie. Il faudrait qu'ils soient débourrés avant l'hiver. Dis-moi, Aylis...

— Oui, Noël ? demanda la jeune femme en souriant avec naturel.

— Je peux te faire confiance ?

Elle ne répondit pas immédiatement, apparemment absorbée dans la contemplation de son ombre sur le mur du bâtiment. Noël attendit patiemment. Aylis soupira puis, sans le regarder, elle répondit :

— Tu peux me faire confiance, Soters. Tes bêtes m'intéressent et je laisse de côté ce que je vous dois, mais tu peux être certain que je ne l'oublie pas. Tant que je suis avec vous, je n'en parle qu'à ton père ; c'est vrai que tu n'y es pour rien.

— Tu as compris que cet élevage nécessite le plus grand secret ; si quelqu'un découvre ce qu'on élève, la nouvelle se répandra vite et on aura tout le monde sur le dos.

— Je l'avais bien compris. Je ne suis pas une fille sans tête. Si je te dis que j'accepte de travailler les chemaux, j'accepte aussi tout ce que ça sous-entend.

— Dis-moi... je suis un peu étonné de ton revirement. Est-ce que...

— Il faudrait savoir ce que tu veux Soters. Je ne veux pas t'aider, tu pleures, tu geins, et quand je veux bien, tu te méfies.

— Mets-toi à ma place, dit Noël en levant les mains.

— Si je te dis que j'accepte et que je sais ce que ça implique, c'est que je le pense et que je serai honnête. Je ne suis pas une fille qui change d'avis dès que le vent tourne.

— Pourtant..., commença Noël en faisant la moue.

— Pourtant rien du tout ! s'exclama Aylis. Il y a longtemps que je savais que j'allais accepter ton offre. Tu me crois assez folle pour préférer la Milice à un boulot dans un élevage, même le vôtre ? si j'ai laissé traîner l'affaire, c'était pour savoir ce que tu avais

dans le ventre, ce que *vous* aviez dans le ventre, vous les Soters.

— Mais qu'est-ce qu'on t'a fait enfin ?

Elle le fixa dans les yeux, sans ciller pendant de longues secondes. Il ne bougea pas et attendit. Il savait qu'elle allait enfin lui dire ce qu'elle leur reprochait.

Elle baissa brusquement la tête, inspira profondément et, le regardant à nouveau, se lança :

— J'avais un petit élevage, sur la haute Dhol, des mérens. Une grosse dizaine de bêtes. Deux étalons, six juments et des poulains. Ça marchait bien. Ce n'était pas un gros truc, mais ça commençait à vraiment tourner. À ma première foire, j'en ai vendu deux ; un étalon et une jument. Tu peux pas savoir ce que ça m'a fait ! c'était parti, j'allais pouvoir vivre de mon élevage...

Elle baissa à nouveau la tête et eut un petit rire ironique sans joie. Quand elle se redressa, ses yeux étaient noyés de larmes.

— Une nuit, ça a brûlé... Ils ont tout brûlé. Les bâtiments, le fourrage et huit chevaux et j'ai rien entendu. Je ne les ai pas entendus venir,

Noël ne disait rien, il écoutait, horrifié. Porté par la voix d'Aylis qui lui racontait le drame, il entendit les aboiements des chiens dans la nuit, vit la lueur tant redoutée des flammes qui montent du hangar à fourrage et des boxes. Il vécut la course éperdue vers les bêtes que l'on ne parvient pas à sortir suffisamment vite, parce que les portes ont été clouées. Toute la nuit passée à lutter contre l'horreur, à refuser d'accepter l'évidence. Le petit matin glauque qui éclaire les cendres fumantes d'où s'élèvent encore quelques flammèches, les pas hésitants des trois chevaux rescapés, étonnés d'être encore debout. Le vent qui emporte les empyreumes insupportables et les sanglots d'Aylis, effondrée près des ruines des hangars et qui ne parvient pas à détourner ses yeux des cadavres carbonisés dans des positions grotesques ou atroces.

— Il... il y avait ça, près des boxes.

Elle sortit de sa chemise une étiquette un peu délavée et noircie sur laquelle il était encore possible de lire : « ...vage Soters. Étalons, hongres, juments. Chevaux débour... ».

Noël saisit le carton, le regarda.

— C'est un des papiers qu'on distribue à la foire et à nos acheteurs pour qu'ils fassent la réclame, dit-il à la jeune femme en le lui rendant. N'importe qui peut en avoir un dans son sac, dans une poche. Je ne dis pas ça pour nous disculper, mais parce que c'est vrai. Viens voir.

Elle le suivit sans un mot quand il la conduisit dans le bâtiment d'habitation.

— Entre, dit-il alors qu'elle restait sur le seuil.

Il était étonné par ce comportement timide, lui qui la connaissait sauvage, blessante.

— Je ne suis pas encore convaincue. Mon père disait qu'on ne rentre pas chez ses ennemis, répondit-elle sans bouger.

— Ah. Je me disais que tu étais bien timide, tout à coup. Viens, je ne dirai à personne

que tu es entrée chez tes ennemis. Je veux que tu voies que je n'ai pas menti.

Elle finit par accepter et le suivit dans le bureau de son père.

— Tiens, regarde, dit-il en ouvrant une armoire et lui montrant le premier papier d'une pile.

— « Bourg-sur-Dhol. Élevage Soters. Étalons, hongres, juments. Chevaux débouffés », lut-elle à haute voix. Ouais, c'est le même papier. Et... c'est ce que vous donnez à...

Elle laissa sa phrase en suspens. Noël compléta :

— À tous ceux qui peuvent voyager. Il y a des centaines de personnes qui ont ce papier sur elles. Ceux qui t'ont fait ça sont passés par chez nous, ou nous ont rencontrés à la foire, ou je ne sais quoi, mais ce n'est pas nous. Jamais on ne ferait ça ; ja-mais.

Aylis ne commenta pas. Elle parcourait des yeux le bureau de Marc. Les meubles, les papiers qui traînaient sur la table, le tapis sur le plancher ; elle regarda par la fenêtre et se tourna vers Noël :

— Pourquoi vous ne feriez pas ça ? demanda-t-elle avec une voix si basse que Noël faillit ne pas l'entendre.

— Aylis... Je ne te connais pas encore beaucoup et toi non plus. Mais je crois que tu peux admettre que je suis honnête, que j'aime les chevaux et que je ne suis pas un criminel. Je peux t'assurer que mon père est comme moi, pour la bonne raison que c'est lui qui m'a élevé. Il ne nous viendrait pas à l'idée de détruire un élevage. C'est... inadmissible, inconcevable ! je ne sais pas comment te convaincre, c'est tellement... tellement évident qu'on ne commettrait jamais un tel crime, que je ne sais pas comment te le dire. Tu comprends ?

Elle hocha la tête.

— D'accord, je te crois, dit-elle. Mais dis-moi, pourquoi ils ont détruit mon élevage, brûlé mes chevaux ?

— Je ne sais pas. Tu faisais sans doute de l'ombre à un éleveur qui fonctionnait sur le même type de bêtes que toi ?

— C'est une raison pour venir tout brûler et massacrer mes bêtes ?

À cet instant, Marc entra dans son bureau.

— Excusez-moi, j'ai entendu la fin de votre conversation. Permettez-moi de te demander quelque chose, jeune fille, dit-il en se tournant vers Aylis. Croire que les Soters sont responsables de tout ça, était-ce une raison pour tenter de massacrer nos bêtes à la foire ?

— C'est pas pareil, protesta la jeune femme.

— Comment ça, pas pareil ? si j'ai bien compris, tu n'avais, pour preuve de notre culpabilité, qu'un bout de carton. Ça te suffit ?

— Vous voulez dire que ceux qui ont brûlé mon élevage sont comme moi ? c'est ça ?

Le ton montait.

— Non. Ce que je veux dire, c'est que tu as failli être comme eux, nuance. Ceux qui ont fait ça sont des salopards de la pire espèce. Ils ont agi en lâche, sans même te laisser la possibilité de te défendre. Des gens comme ça me donnent des pulsions meurtrières. Je vois que tu es différente et, si tes soupçons sont réellement apaisés, bienvenue dans notre élevage, on aura besoin de toi.

Il lui tendit la main, elle la saisit après un court instant de réflexion. Personne ne fit de commentaire.

– Chapitre trois –

— Vas-y en douceur, quand même.

Lydie, Aylis et Marc se tenaient près des barrières qui encadraient la carrière où Noël travaillait les jeunes chevaux lors du débouillage.

Il avait sellé Inite et l'avait conduite au centre de l'espace recouvert de sable fin et de sciure fraîche répandue pour l'occasion.

— Ouais, répondit-il à son père entre ses dents.

La femelle était un peu nerveuse. Elle encensait de temps en temps, frappait des antérieurs et son pelage frémissait.

Noël lâcha les rênes et lui parla à l'oreille comme il le faisait le soir :

— Làà, ma belle. Làà... On va juste essayer. Si ça ne te plaît pas, on arrête. D'accord ?

Pour préparer cette première tentative, il avait dû modifier une selle et un filet dont il avait ôté le mors, car la femelle refusait obstinément d'ouvrir la bouche. Elle avait en revanche facilement accepté qu'il lui pose tout l'attirail, et les étriers qu'il avait sciemment laissé lui battre les flancs ne l'avaient pas effrayée.

Il plaça délicatement un pied dans celui de gauche et appuya progressivement sans cesser de parler. Inite ne bougeait pas d'un pouce. Quand tout le poids de son corps fut sur sa jambe, il monta doucement, sans geste brusque, passa l'autre pied au-dessus du vaste dos de l'animal et s'assit totalement en selle.

La jeune femelle fit un petit écart. Instinctivement, il resserra les rênes. Sans doute gênée, Inite ne fit que tendre le cou et le cuir glissa entre les doigts de Noël sans qu'il ne puisse rien faire pour le retenir. Elle piqua un bref galop de deux ou trois foulées. Il la laissa donc faire comme elle le voulait. Dès qu'elle eut la tête libre, elle se calma et s'arrêta.

— C'est... c'est fou ! Jamais j'ai monté une bête pareille, dit-il aux autres d'une voix qu'il espérait tranquille. Il y a une telle puissance qu'on a l'impression que jamais on ne réussira à la diriger. Je suis complètement paumé. Ce n'est pas les mêmes repères qu'avec les chevaux. Le filet ne me sert à rien, puisqu'il n'y a pas de mors.

Il descendit doucement, flatta la femelle, remonta, redescendit, monta à nouveau... Il fit cela un grand nombre de fois, jusqu'à ce qu'il ne ressente plus la moindre

appréhension chez l'animal. Quand il fut certain qu'elle connaissait la manœuvre, il monta en selle et tenta de la faire avancer à son ordre. Il voulut pour cela exercer une légère pression des talons mais, à peine avait-il posé le pied sur son ventre qu'elle partit en criant dans un galop qui faillit le désarçonner. Elle fonça droit vers la barrière et obliqua au dernier moment. Il s'y attendait, sachant que même elle ne pouvait pas franchir la clôture haute de trois mètres. Elle tourna dans la carrière pendant un moment, sans qu'il ne puisse rien faire d'autre que se maintenir en selle. Il réalisa progressivement qu'elle ne cherchait pas à le désarçonner, car elle courait en rond sans changer de direction, sans donner de « coups de cul » comme le font les chevaux affolés ou retors. Quand il parvint à rétablir son assiette, à accompagner les mouvements de sa monture, il se pencha vers ses oreilles et lui murmura les mots sans suite qu'il lui fredonnait dans son box. Elle ralentit, se mit au trot, puis au pas, puis s'arrêta. Il la gratta entre les oreilles, caresse qu'elle goûtait tout particulièrement.

— Tu veux arrêter pour aujourd'hui ? interrogea son père sur le ton de la conversation et sans élever la voix.

— Non, je ne veux pas rester là-dessus. Je veux qu'elle comprenne ce que je lui demande.

— Fais gaffe.

Changeant de méthode, Noël exerça une légère pression des genoux, juste au-dessus des épaules d'Inite. Elle redressa la tête, mais ne parut pas inquiétée. On aurait dit qu'elle attendait de comprendre ce que son cavalier lui demandait. Tout en continuant d'appuyer, il lui gratta l'arrière-train, comme lorsqu'il voulait qu'elle bouge quand il changeait sa litière. Comprit-elle ? Il ne le sut pas. Toujours fut-il qu'elle avança tranquillement, tant qu'il eut la main sur sa croupe. Il ôta la main en tirant doucement sur les rênes et recommença la même séquence jusqu'à ce que la femelle avance quand il serrait les genoux et s'arrête quand il raccourcissait les rênes.

— C'est bon, ma belle, ce sera tout pour aujourd'hui.

Après l'avoir flattée, caressée, pensée et placée dans un enclos où elle pouvait s'ébattre, il rejoignit les autres.

— Alors ? demanda son père.

— Fantastique, répondit-il. Une puissance, une impression de vitesse... Du jamais vu.

— En plus, elle comprend vite, fit remarquer Marc.

— Oui, tu as vu ? je n'ai pas eu à ressasser pendant des heures. Je suis sûr que ça va aller très vite. Le plus difficile ne sera pas pour elle de s'habituer à moi sur son dos, mais à moi de m'habituer à sa puissance. Il faut oublier tous les repères qu'on peut avoir. Elle ne supporte pas les talons contre son ventre, les rênes ne sont qu'une indication parce qu'elle est trop forte et que, sans mors, on peut tirer comme un bœuf, ça ne lui fait ni chaud, ni froid.

Il se tourna vers Lydie et Aylis :

— À vous mesdemoiselles. Montrez-nous vos bêtes à couilles.

— Tu veux que j’y aille ? proposa Lydie. Je le connais depuis plus longtemps que toi.

— Ouais, mais j’aimerais savoir si justement ça entre en ligne de compte dans le dressage, répondit Aylis. Je vais y aller d’abord.

Ça ne semblait pas être une proposition, mais un fait.

— C’est demandé si gentiment..., fit remarquer Lydie, un peu froissée.

Aylis ne parut pas entendre. Elle était déjà partie chercher son étalon qu’elle avait nommé Casuel. Quand Noël lui en avait demandé la raison, elle avait répondu : « C’est un mot que mon père utilisait chaque fois que quelque chose était imprévisible. Je trouve que, d’après ce que tu m’as dit, ça lui va bien ».

Elle revint rapidement, tenant son cheval par une simple longe. Il ne portait pas de selle, ni de tapis.

— Tu vas le monter à cru et en jupe ? s’estomaqua Lydie.

— Oui.

— Tu es folle petite, intervint Marc. Tu ne le connais pas. Mets au moins un pantalon...

— Je ne mets *jamais* de pantalons, alors faudra vous y faire ! s’emporta-t-elle soudain. Puis, redevenant plus calme, elle poursuivit en désignant Noël de la tête : il a dit que les rênes ne servaient à rien et que les talons dans le ventre n’étaient pas appréciés. Alors pas de filet ni d’étriers. Et puis... vous non plus, vous ne me connaissez pas.

— Comme tu veux, dit Marc.

— Oui, comme je veux.

La jeune femme conduisit le grand cheval près d’une clôture dont elle se servit pour s’installer simplement sur son dos, après avoir retroussé sa jupe presque jusqu’à la taille, ce qui fit tousoter Marc. Noël s’attendait à une réaction plus ou moins violente de la part de la bête, mais il ne se passa rien. L’animal ne broncha même pas. Tout juste s’il dressa les oreilles.

Aylis le caressa et, saisissant la longue crinière à pleines mains, elle resserra les genoux. Casuel ne bougea pas, mais parut attentif. Il sentait qu’elle demandait quelque chose, mais ne savait pas quoi. Elle lui tapota la croupe, il fit un pas. Elle le flatta. Elle recommença, il fit un autre pas, elle le flatta à nouveau. Ce petit manège dura quelques instants durant lesquels les Soters purent apprécier la douceur et la patience de la jeune femme.

— Une assiette parfaite, une pince ferme et souple à la fois, et aussi à l’aise là-dessus que si elle était dans son bain... T’avais raison, elle est bien pour les bêtes, fit remarquer Marc.

— Je sais, répondit Noël sans quitter la jeune femme des yeux.

Enfin, le cheval répondit correctement aux sollicitations d’Aylis. Il marcha tranquillement autour de la carrière. Elle ne le dirigeait pas, mais lui commandait d’avancer et de s’arrêter, ce à quoi il obéissait parfaitement.

Après une bonne vingtaine de minutes de travail, elle l’arrêta et mit pied à terre. Elle le

flatta, lui parla tout bas et le conduisit dans son box.

— Alors, vos impressions ? demanda Marc.

Lydie, qui avait également monté son cheval, Noël et Aylis lui faisaient face dans son bureau.

— Ça marche très bien, étonnamment bien même, dit son fils. Maintenant, il va falloir essayer, nous deux avec des femelles, et l'une de vous avec l'étalon qui reste.

— Et les vôtres, vous pensez qu'ils sont débourrés ?

— Non, pas encore, répondit Lydie. Je crois qu'on ne pourra en être sûrs qu'après des semaines de travail.

— Et mademoiselle Aylis, elle en pense quoi ? interrogea Marc.

— Elle en pense comme les autres et se demande pour quand vous programmez la saillie, répondit l'intéressée.

— La saillie ?

— Ça vous étonne ? vous voulez faire un élevage sans saillie, vous ?

— Il va falloir que je me justifie, ou quoi ? bien sûr que non que je ne veux pas lancer un élevage sans saillie, mais je n'avais pas encore programmé...

— Alors il va falloir vous remuer, le coupa-t-elle, parce que, si j'ai bien compris ce qu'on murmure dans vos murs, on va se retrouver avec un inspecteur sur le dos. Il vaudrait mieux pour nous que les femelles aient déjà un polichinelle dans le tiroir à ce moment-là. Sans ça... Moi, je crois qu...

— Et moi, je trouve qu'on peut dire les choses autrement, la coupa Lydie à son tour. T'as pas besoin de parler comme ça à tout le monde.

— Un : je ne parle pas comme ça à tout le monde, deux : je t'emmerde, lâcha tranquillement la jeune femme.

— Aylis ! s'exclama le patron. On ne se parle pas comme ça dans mon élevage !

— Ah ? comment on fait ? on se parle avec des fleurs ? on fait des courbettes et du baisemain ? désolée, je n'y arrive pas. Il faudra vous y faire, ou me mettre dehors. Alors, c'est pour quand la saillie ?

Durant le court silence qui suivit cet échange froid, Noël se surprit à envier le caractère d'Aylis. Elle disait ce qu'elle pensait, sans vraiment se soucier de savoir si cela plaisait ou pas.

— Dès que les premières femelles sont en chaleur, on les met avec les mâles, décida Marc. Bon, allez-y, il va faire jour encore une heure, ordonna-t-il en jetant un coup d'œil par la fenêtre. Voyez ce que vous pouvez faire avec les animaux qui n'ont pas encore été montés. Lydie, tu t'occupes du cheval, et toi, tu choisis une des femelles, dit-il à son fils. Fais-toi aider par les saisonniers. S'il y en a un qui te paraît pas mal, on l'embauche. Aylis, tu restes là.

De ce qui se dit entre eux, Noël n'en sut rien.

Les journées et les semaines qui suivirent furent pleines de surprises, de joie et de déconvenues. Il semblait à tout le monde que Marc Soters était en passe de gagner son pari : les chemaux s'avéraient de plus en plus comme des montures fantastiques. Ils comprenaient tout à une vitesse étonnante. Leur débouillage n'avait rien à voir avec celui des chevaux qui avaient très souvent peur, regimbaient, se refusaient. Eux, à partir du moment où ils avaient accepté leur camalier, c'est ainsi que Lydie avait proposé de nommer ceux qui les montaient, ils agréaient également tout ce qu'il leur demandait. Et c'est là que se trouvaient les déconvenues. Certains aides saisonniers à qui Noël avait fait appel étaient catégoriquement refusés par les chemaux. Les critères de leur choix restaient totalement obscurs pour Noël. Il lui était impossible de savoir pour quelle raison les animaux acceptaient certaines personnes et en refusaient d'autres qui ne montaient pas moins bien, et qui ne sentaient pas moins bon.

Il y eut un accident grave à déplorer. Un des saisonniers, un grand homme sec et discret, avait mal pris de voir la chemale qui lui avait été désignée refuser de le laisser entrer dans la carrière. Elle se plaçait systématiquement de façon à ce qu'il ne puisse pas mettre un pied sur la sciure et le sable.

— Laisse, lui dit Noël après plusieurs tentatives infructueuses. Elle ne veut rien savoir.

L'autre ne dit pas un mot, mais gravit la clôture à toute vitesse et se laissa tomber sur le sol meuble du champ clos.

La chemale ne lui laissa même le temps de se rendre compte de quoi que ce soit. Dès que ses pieds touchèrent le sol, elle se jeta sur lui de toute sa puissance et, sans ralentir, le saisit par la cuisse pour l'entraîner dans un galop de torture. L'homme brinquebalait, ricochait contre le sol, contre le bois des clôtures et hurlait comme un supplicié. Noël ne savait que tenter.

— Il faut faire quelque chose ! criait Lydie.

— Que veux-tu que je fasse ? lui demanda-t-il, impuissant.

— Va dans la carrière, ordonna Aylis. Vas-y, elle ne te fera rien, j'en suis sûre.

— Non ! s'exclama Lydie. N'y va pas, tu vas te faire...

— D'accord, décida Noël.

Sans réfléchir davantage, il saisit une corde au vol et ouvrit la barrière alors que la chemale se trouvait à l'opposé de la carrière avec son fardeau humain qui ne criait plus, et se posta au centre de l'enclos sans bouger. La femelle arriva au grand trot droit sur lui en secouant la tête, sans paraître gênée par le poids du corps inanimé, simple pantin désarticulé frappé par les antérieurs à chacun de ses pas. Parvenue à quatre ou cinq mètres de Soters, elle freina brutalement et s'arrêta, le regardant droit dans les yeux. Il avança doucement, contourna l'homme qui, s'il était encore vivant, devait être dans le coma, et flatta la chemale en lui murmurant des paroles douces et calmes. Elle se laissa faire, bien qu'elle fût encore parcourue par de longs frémissements.

Noël la caressa quelques instants, puis lui passa doucement la corde autour de l'encolure. Elle ne broncha pas. Il lui expliqua qu'il allait l'accompagner dans son box,

ainsi qu'il expliquait à tous les chevaux et chemaux ce qu'il allait faire. Il n'eut qu'à imprimer une légère traction à la corde pour que l'animal le suive, lâchant enfin la jambe de l'homme qui tomba à terre comme de la viande.

Ils sortirent de la carrière sans se retourner ni l'un, ni l'autre.

— Alors ? demanda Noël quand il revint d'avoir enfermé la chemale.

— Pas joli joli, lui répondit Aylis. La jambe est foutue, il a des plaies un peu partout et surtout une grosse dans le dos et il est assommé. Il a perdu pas mal de sang, mais Lydie a posé un garrot sur la jambe et des pansements sur les autres blessures. On a envoyé chercher un guérisseur à Bourg. Le temps qu'il vienne...

Elle ne termina pas sa phrase.

— Il peut s'en sortir si la tête n'a pas reçu trop de chocs, avança Lydie qui venait vers eux, les larmes aux yeux. Il a des contusions partout et un bras cassé. J'ai réduit la fracture comme j'ai pu. Si le guérisseur tarde trop...

— Oui, c'est ce que disait Aylis.

— Bon, fit remarquer celle-ci. Ça nous apprend au moins que ce n'est pas la peine de forcer les sympathies chez les chemaux.

— Qu'est-ce que t'as à la place du cœur ? se scandalisa Lydie. Tu te rends compte qu'un homme est en train de mourir ?

— Oui, je m'en rends compte, répondit sa collègue. Mais dis-moi : de s'en affoler et de pleurer à faire déborder la Dhol, est-ce que ça va changer quelque chose ? t'as fait tout ce que tu savais faire, bravo. Je suis désolée pour ce type, mais je ne vois pas quoi tenter d'autre. Donc, on avance notre problème sans se lamenter. Voilà ce que je propose.

— On dirait que t'es pire qu'une bête, Aylis, laissa tomber Lydie.

— Sans doute, admit-elle. Sans doute, mais c'est comme ça. Alors ? maintenant qu'on est sûrs que les chemaux n'accepteront jamais des camaliers qu'ils n'ont pas choisis, on fait quoi ?

— Comment ça on fait quoi ? demanda Noël.

— Vous êtes vraiment lents d'esprit, vous les Soters, s'impatienta la jeune femme. Ils sont tous débouffés, d'accord ?

— D'accord, dit Noël.

— Bon alors on ouvre une bouteille dans une auberge à Bourgdhol et on arrête tout, ou on tente des sorties en groupe pour voir comment ils se comportent, pour apprendre à les diriger, pour voir comment ils sautent ; on les travaille, quoi !

— Des sorties en groupe, ça ne me dit trop rien pour l'instant. Si on se fait prendre en chasse par des ornis, je n'aimerais pas me trouver sur une chemale que je ne sais pas diriger et qui s'affolerait sans...

— T'as déjà vu un chemal s'affoler ?

— Non, pas encore, mais tu dois admettre qu'on ne les connaît pas et devant un orni,

je ne sais pas quel animal ne s'affolerait pas. Je préfère les travailler en carrière encore un peu, jusqu'à ce qu'on soit sûr de leur comportement. Je crois bien que je n'aimerais pas du tout voir un chenal s'emballer.

— D'accord. On y va ?

— Où ? demanda Noël, hébété.

— Où ? le singea Aylis. Mais c'est pas vrai, tu le fais exprès ! tu selles Inite et on se retrouve dans la carrière.

Elle partit sans attendre de réponse.

— Tu ne vas quand même pas la suivre ! explosa Lydie.

— Elle n'a pas tort pour ce qui est du travail des bêtes. Il faut qu'on avance.

— Toi, tu ne penses qu'à la sauter et pour toi, tout ce qu'elle dit est parole de moine.

— Qu'est-ce que tu racontes ! non, je ne pense pas qu'à la sauter et non, tout ce qu'elle dit n'est pas à suivre. Mais là, je trouve qu'elle a raison. Tu as fait tout ce qu'il fallait pour le blessé, et tant que le guérisseur n'est pas là, on ne va pas se tourner les pouces, on a du boulot. Tu viens ou tu restes, mais moi j'y vais.

Il la quitta sur ces dernières paroles et se dirigea vers les boxes.

Quand il arriva au portail de la carrière, Aylis était déjà montée et faisait tourner son chenal au pas. Il était, comme à chaque fois qu'il la voyait travailler son Casuel, ému de la blancheur de ses cuisses nues, qui pressaient les flancs de l'animal.

Il se reprit et approcha. Inite dressa les oreilles et poussa un sourd grondement. De l'autre côté de la clôture, l'étalon s'était arrêté.

— Allez, on continue mon gros, lui dit la jeune femme.

Il refusa de repartir.

— Ah. C'est là qu'on va voir s'il est possible de les faire réellement obéir, dit la camalière en souriant à Noël.

Elle se pencha un peu vers l'arrière et donna une tape à peine appuyée au chenal qui dressa vivement la tête en poussant un grondement sourd.

— On continue Casuel, lui dit-elle tendrement. Allez, on continue...

Elle lui donna une seconde tape en resserrant les genoux. L'étalon encensa, comme pour chasser un taon, puis repartit finalement d'un pas tranquille, sans toutefois cesser de surveiller ce qui se passait du côté de la barrière. Aylis adressa un sourire triomphant à Noël qui faisait entrer Inite dans la carrière.

La femelle ne paraissait pas très intriguée par la présence du chenal. Après lui avoir jeté un coup d'œil, elle parut s'en désintéresser totalement. Noël monta en selle et la fit marcher au pas, dans le même sens que l'étalon, en se plaçant à trois mètres derrière lui. Il apparut rapidement que quelque chose n'allait pas. La chemale tenait absolument à accélérer et Casuel ne cessait de tourner la tête pour la regarder.

— Passe ! dit Aylis en s'arrêtant. Il va se tordre le cou à vouloir à tout prix la voir.

Noël la doubla sans aucun problème, d'autant plus que sa chemale semblait tenir à marcher en tête. Quand l'ordre de marche fut établi, ils purent effectuer plusieurs tours, Inite ignorant superbement l'étalon qui ne la lâchait pas d'une semelle.

Ils en étaient à tenter de les faire trotter séparément quand Lydie apparut :

— Si jamais ça vous intéresse, le guérisseur vient d'arriver, leur dit-elle avant de repartir.

Sans se concerter, ils mirent tous les deux pied à terre et se rendirent rapidement vers le bâtiment des chaux où ils laissèrent leurs bêtes.

Quand ils arrivèrent dans la salle de repas où le blessé avait été transporté, le guérisseur était en grande discussion avec Marc Soters.

— ... pas par un cheval ! sa jambe ne serait sûrement pas dans un tel état ! je n'ai jamais vu pareille blessure. Non, mais vous l'avez regardée un peu sa jambe ? l'os est pratiquement broyé, les muscles sont sectionnés, ainsi que les tendons. C'est bien simple, je me demande comment elle tient encore ! quel animal a pu faire ça ?

Soters se dandinait doucement sur place. Il était embarrassé, Noël reconnut les signes avant-coureurs d'un embarras qui pouvait très facilement se muer en colère subite.

— Je vous dis que je n'étais pas là quand ça s'est passé ! vous êtes bouché ou quoi ? on n'a rien vu ! on l'a simplement entendu hurler comme un fou, et... Ah ! mais je vous ai déjà raconté tout ça. Il faut que je recommence ? vous êtes de la prévôté ou de la médecine ? s'il y a un rapport à faire, je le ferai. S'il faut s'expliquer, je le ferai, mais pas à un guérisseur. Vous êtes là pour le soigner, alors faites-le et fermez-la.

À cet instant, un petit homme maigre que Noël n'avait pas remarqué s'avança vers Marc. Un moine. Il était vêtu d'une robe noire qui lui tombait jusqu'aux pieds et qui était ceinte par un large cordon bleu clair au bout duquel brillait une croix en argent et qui retenait un fourreau de cuir d'où dépassait une poignée recouverte de cuir elle aussi. Il avait de longs cheveux blonds qui lui descendaient jusqu'aux épaules et tenaient ses mains croisées dans son dos.

— Nous allons laisser l'homme de l'art officier, mon fils. Vous avez tout à fait raison. Il serait malvenu que nous nous immiscions dans sa pratique, dit-il avec un large sourire.

Sa voix était en total désaccord avec son apparence ; profonde, grave et très mesurée. Il ne regardait pas Marc en lui parlant, mais tout ; la pièce, les gens qui s'y trouvaient. Rien ne semblait échapper à ses yeux fureteurs qui ne se posaient que très rapidement sur un objet ou une personne, avant de repartir en quête de nouvelles informations.

— Vous êtes qui vous ? demanda abruptement le père Soters.

— L'inspecteur impérial frère Éric Vall, mon fils. Je suis là sur les ordres de l'empereur pour recenser toutes les exploitations et élevages qui relèvent de l'autorité du gouverneur de Bourgdhol. J'avais prévu de venir considérer le, comment dirais-je... le grand élevage Soters plus tard, mais j'étais chez le guérisseur, quand votre employé a surgi. J'ai saisi là l'occasion qui m'était inopinément offerte de venir vous visiter. Si j'ai bien entendu, votre homme n'a pas évoqué de cheval, mais a utilisé un autre nom que je n'ai pas très bien compris. C'est un peu comme cheval mais n'a pas tout à fait, comment

dirais-je... pas tout à fait la même consonance. Ah, comment était-ce déjà... ? chemal, je crois. C'est cela ? demanda-t-il toujours en souriant.

— Pourquoi tu le demandes, moine, si tu l'as entendu ? tu me prends pour un attardé ?

Le tutoiement était insultant. Volontairement. Noël connaissait ce ton, ce débit qui s'accélérait, ce sourcil gauche qui se fronçait, alors que le droit restait immobile ; son père se fâchait.

— Certes pas, se récria le moine. Loin de moi cette intention ! un attardé n'aurait pas bâti un élevage comme le tien. Non je, comment dirais-je... je m'informe, c'est tout. Viens, allons parler dehors. Nous perturbons le guérisseur dans ses œuvres.

— Tu sors si tu veux, moine. Moi, je reste. C'est un de mes hommes qui est allongé là, répondit Soters en lui tournant le dos et s'approchant du guérisseur.

— C'est que... Tu n'as sans aucun doute pas très bien compris, Marc Soters, insista le petit homme sans se départir de son calme. Tu, comment dirais-je... tu *dois* me suivre. Un inspecteur impérial est directement mandaté par l'empereur et représente son autorité.

— Ah ouais ? demanda Soters en se retournant d'un bloc. Et elle s'applique comment cette autorité d'un empereur qui vient de nous être bombardé sans qu'on ait pu donner notre avis ? comment tu vas me faire obéir, moine ?

Pour toute réponse, le religieux quitta la pièce. On l'entendit appeler dehors :

— Une triade avec moi !

Il revint, accompagné de trois hommes, des soldats, uniforme de la même couleur que son cordon, l'air conquérant et la main sur la poignée de leur épée.

— Qu'est-ce que c'est que ce bordel ? tonna Soters. Tu vas me foutre ces trois margoulines dehors, ou je te les sors par la peau du cul, moi ! ne rentrent chez moi que ceux que j'ai invités ! c'est clair, le moine ?

Noël s'était placé à la gauche de son père, tandis qu'Aylis avait pris place de l'autre côté ce qui, curieusement, l'avait rempli d'un inattendu sentiment de fierté.

— Il n'est pas besoin de faire montre de tant d'agressivité mon fils, assura le moine d'une voix suave. Cette triade n'est là que pour, comment dirais-je... pour répondre à ta question quant aux moyens dont je dispose pour assurer l'autorité impériale partout où je vais. Ne t'inquiètes pas, elle va aller rejoindre les quatre autres qui attendent dehors.

Avant que Soters ait pu commenter, Aylis prit la parole :

— C'est donc ainsi que ton empereur compte nous imposer ses décisions ? par la force et l'intimidation ? s'étonna-t-elle.

— Qui est cette personne ? s'informa le moine.

— Tu ne réponds donc pas directement aux questions qu'on te pose, petit moine ? as-tu si peur de moi ? ou alors te sens-tu si supérieur que tu ne puisses t'abaisser à parler à une employée ?

— Soters, insista le petit homme, qui est cette personne ?

— Elle vient de te le dire, moine, répondit Marc avec un soupçon de sourire dans la voix. Elle fait partie de mon équipe. Et elle peut te parler directement, figure-toi.

— Une employée. C'est ce que je pensais. Je...

— C'est bien, petit moine, le coupa Aylis sur un ton que Noël lui connaissait bien et qui n'annonçait rien de bon. C'est bien, tu analyses la situation avec une grande efficacité qui prouve que tu pallies ton manque avéré de réelle intelligence par une perspicacité, comment dirais-je... animale ?

— Attention à ce que tu sous-entends, femme, siffla le moine sur un ton que l'affabilité avait totalement déserté. Tes propos sont insultants et confinent à la sédition contre l'autorité impériale. Un mot de plus et je commande à cette triade de s'emparer de toi. Attention !

— Tu ne vas commander à rien, moine, assura tranquillement Marc. Cette femme est sous *ma* responsabilité et je suis complètement d'accord avec elle. Alors tu me fais sortir tout ton beau monde, non seulement de la pièce, mais aussi de *mon* exploitation. Tu attends dehors avec tes chiens de garde que je veuille bien te laisser entrer. À ma connaissance, il existe une loi qui défend les exploitations contre les brigands et qui autorise les propriétaires à se défendre contre toute intrusion. Tant que tu ne m'as pas prouvé que tu es bien ce que tu prétends être, pour moi, tu n'es qu'un intrus que je peux trucider. Qui me dit que tu n'es pas un malandrin, un écorcheur, un bandit ? Tu as un papier, un document officiel ?

— Je suis parti en toute hâte et, comment dirais-je, je n'ai pas emporté avec moi...

— Ouais. T'as rien, quoi.

— En effet, je n'ai pas ici le document qui atteste de la régularité de ma démarche.

Le moine tentait de retrouver sa superbe assurance, mais la colère retenue faisait vibrer sa voix.

— Donc, tu n'as vraiment rien. Alors tu vas me foutre le camp avec tes sbires, et si tu veux revenir ici, t'as intérêt d'avoir quelque chose qui m'empêchera de vous réduire en pâtée pour mes chiens ! cria Soters.

— Sortons, dit simplement le moine à ses soldats.

Ils partirent tous les quatre, le religieux devant, protégé par les trois hommes armés, la main ne quittant pas la poignée de leur épée.

Durant tout cet échange, le guérisseur n'avait pas dit un seul mot, plongé dans l'examen du blessé qui n'avait toujours pas repris connaissance. Dès que le moine et ses soldats eurent quitté la pièce, il vint vers Soters et annonça :

— Votre homme est mort. Il a perdu trop de sang et il doit y avoir des lésions internes que je ne peux pas soigner.

— Il est mort depuis un moment, non ? s'enquit Marc.

— Oui.

Court silence, puis Soters demanda :

— Tu n'as rien dit devant ce moine de merde pour nous éviter des ennuis ?

— Je ne sais pas si je suis complètement d'accord avec ces directives, comment dirais-je, impériales, dit seulement le guérisseur avec un petit sourire entendu.

— Merci ; pour ça et pour tes soins. Excuse-moi pour tout à l’heure, je n’ai pas été aimable.

— Le caractère de Marc Soters est connu dans tout Bourgdhol ; je ne m’en suis pas étonné.

Noël regarda plus attentivement cet homme un peu gras, qui ne payait pas de mine, mais qui faisait preuve d’une sympathie efficace envers des gens qu’il ne connaissait que de nom, simplement parce qu’il était en accord avec leurs idées.

— Tu restes dîner et dormir, décida Marc. Tu ne vas pas repartir à la nuit.

— Avec grand plaisir, s’enchantait le guérisseur. Nous avons entendu un cri de chasse en traversant le Taillis noir, et j’ai été heureux de voyager avec le moine et ses hommes, même s’il me bombardait de questions sur tous les malades que je connais.

Ils enterrèrent l’employé dans le cimetière de l’exploitation. La cérémonie, dirigée comme il se doit par le maître de maison, se déroula dans la dignité. Un homme était mort et, chez les Soters, cela constituait toujours un drame. C’était la troisième mort accidentelle d’un saisonnier. Comme on ne lui connaissait pas de famille et qu’il n’avait jamais parlé de son pays ou de quelqu’un en particulier, ses affaires et sa solde furent partagées entre les autres employés, comme c’en était la coutume à l’élevage.

Après cette cérémonie à laquelle tout le personnel avait assisté, le repas fut pris dans la grande salle. Chez les Soters, les maîtres d’élevage prenaient leurs repas avec les employés, ce qui ne se faisait pas dans toutes les exploitations de la vallée. On discutait des problèmes touchant les bêtes, les terres, le fourrage, tout ce qui faisait la vie de l’élevage à cette occasion et chacun pouvait donner son avis, il était écouté. Cette façon de faire étonnait les personnes venant travailler pour la première fois dans l’exploitation et fidélisait les autres.

Marc Soters avait embauché du monde depuis la foire, pour mettre réellement en route son élevage de chemois : deux femmes et un homme pour la cuisine et les affaires de ménage, deux employés résidents, hormis Lydie et Aylis, et quatre saisonniers.

— On a un problème, commenta Marc.

Bien qu’ils fussent quatorze à table à ce moment, il n’eut pas besoin d’élever la voix, tout le monde se tut.

— Un gros, confirma son fils.

— Il va falloir faire fissa, continua le père.

— Là-haut ? demain ? demanda Noël.

— Je ne..., commença Marc.

Il fut interrompu par Aylis :

— Dites, les Soters, vous pensez continuer longtemps à vous parler à demi-mots ? vous le faites pour qu’on ne comprenne rien ou quoi ? s’indigna-t-elle.

— Excuse-nous, convint Noël. On disait avec mon père qu’il faut évacuer tous les chemois et je pense qu’il faudrait les conduire sur la haute pâture. Ce moine va

évidemment revenir avec tous les documents qu'il faut et, comme il n'a pas l'air complètement idiot, il va très vite flairer l'embrouille. J'imagine qu'il aura le droit de visiter tout l'élevage ?

Ce fut le guérisseur qui répondit.

— Oui. Si vous permettez que je m'immisce dans votre débat, je pourrais vous dire qu'il a pratiquement tous les droits. Il peut fermer un élevage, faire abattre des bêtes qu'il juge malades...

— Comment savez-vous tout ça ? demanda Aylis.

— Il m'a posé bien des questions sur le trajet de Bourgdhol à ici, et m'a également fait part de ses fonctions, de ses pouvoirs et de différents cas qu'il a eu à résoudre dans le nord, avant sa venue chez nous. Apparemment, la charge d'inspecteur impériale autorise beaucoup de liberté.

— Bon, décida Marc. Alors, demain.

— Alors demain quoi ? s'enquit à nouveau Aylis. C'est agaçant cette façon de parler sans qu'on puisse comprendre vos sous-entendus.

— Alors demain, mademoiselle l'exigeante, une équipe conduit les chemaux dans la haute pâture d'été. Ça ne va pas être facile, parce qu'on va plutôt vers la froidure, mais bon.

— Oh, bien couverts, ça devrait aller.

— Ça devrait aller, ça devrait aller, on voit que tu n'as jamais dormi dehors en hiver, toi, intervint Lydie.

— Il va falloir tous les prendre, fit remarquer Aylis.

— Les ellipses, ça a du bon, fit remarquer Noël.

Pour toute réponse, elle désigna le guérisseur d'un simple regard.

— Je n'ai rien entendu, rien proposé, rien vu, fit celui-ci sans lever la tête de son assiette. Tranquillisez-vous, petite dame, je ne suis pas de ceux qui vont clamer partout ce qu'ils ont pu entendre dans les exploitations qu'ils visitent.

— Tu fais vraiment exprès d'être offensante, toi, s'indigna Lydie.

— Il n'y a pas offense, petite dame, assura le guérisseur. Il est sage de se méfier des étrangers par les temps qui courent.

— Laissons ça, dit Marc. Chacun a son caractère et personne n'y peut rien. On fait avec, ou ne fait rien. Pour ce qui concerne les bêtes, oui il va falloir toutes les prendre. Il n'est pas question qu'il en reste une seule ici. Elles sont toutes débourrées, de ce côté-là, pas trop d'inquiétude à avoir. Ce qu'il y a, c'est qu'il va falloir des cavaliers pour les amener. Noël, crois-tu que si vous n'êtes pas assez nombreux, les bêtes non montées suivront les autres ?

— Je n'en sais absolument rien. C'est la première fois qu'elles sortiront, je ne sais même pas comment elles se comporteront ensemble. Alors tu vois, mes connaissances ne vont pas loin.

— On devra s'en contenter, dit Marc.

Il fit une courte pause et annonça :

— Vous partez cette nuit.

— Quoi ? s'exclamèrent Aylis et Lydie pour une fois d'accord.

— Notre moine de merde sera là demain à la première lueur du jour, vous pouvez en être certaines, jeunes dames, expliqua-t-il. Il reviendra le plus vite possible avec une armée et le secret espoir de nous prendre en défaut. Si vous ne partez pas cette nuit, j'ai peur que ce soit trop tard. Peut-être que je m'affole ; peut-être qu'il ne sera pas là. Mais s'il l'est et que vous n'êtes pas partis, notre élevage est dans de beaux draps. Je n'ai pas envie de courir ce risque. Donc mangez bien et faites votre paquetage, avec provisions de bouche pour chacun. Toi, dit-il à Aylis. Je suppose que tu n'as rien de chaud avec toi et pas de couverture pour la nuit, rien.

— C'est que... On ne m'a pas laissé le temps de préparer mon trousseau, répondit-elle en regardant Noël.

— À qui la faute ? fit remarquer Marc. Viens avec moi. Je dois avoir quelques affaires qui devraient t'aller. Noël, tu choisis les volontaires. Vous devrez être partis dans deux heures.

Quand son père et Aylis revinrent, Noël avait constitué une équipe qui lui semblait correcte, à ce détail près que l'un des étalons allait être monté par une femme dont ce n'était pas la spécialité. Elle savait monter, comme tous les employés d'élevage, mais travaillait dans l'habitation, s'occupant de la tenir propre et aidant aux cuisines.

— Elle ne va jamais vouloir, objecta Marc quand il fut au courant.

— Elle est partie avec Lydie dans les boxes. Elle va monter maintenant. J'ai aussi demandé à l'un des employés de montrer les femelles à ceux qui viennent avec nous.

— Quel employé ?

— Bruno.

— Bien, dit Soters en se frottant les mains. Bon, il semble que ça se précise. Espérons que ça marchera.

Il s'assit sur une des chaises, se massa le visage des deux mains et explosa :

— Mais nom de Dieu, de nom de Dieu ! qu'est-ce qu'il est venu foutre ici, ce moine ? tout allait bien, on débourrait tranquillement, à notre manière, sans précipitation, avec doigté et tout en finesse. On demandait rien à personne, et voilà qu'il se pointe, la goule enfarinée et qu'il fourre son groin dans nos affaires ! merde !

— Ce n'est pas en beuglant comme un buffle des marais que ça va changer quelque chose, dit tranquillement Aylis. On fait ce qu'il faut faire et c'est tout.

— Dis donc, ma petite mère, s'indigna Marc. Si je veux râler, je râle. Je suis chez moi.

— Oui. Ça, c'est vrai. Merci pour les affaires. Je vais me préparer et vous laisser vous lamenter en famille.

Elle quitta la pièce, le sac qu'il lui avait donné sur l'épaule droite.

— Dis voir..., commença-t-il.

— Eh oui. Elle a du caractère, lui dit son fils. J'ai eu l'occasion de m'en apercevoir, ces jours derniers. Et encore, je t'assure que tu n'as strictement rien vu.

– Chapitre quatre –

Le chemin avait remplacé la route. Il serpentait dans la forêt et les taillis qui avaient rapidement envahi les grandes parcelles autrefois cultivées. Il faisait nuit noire. Aucune lune ne venait éclairer le paysage et un petit vent aigre annonciateur de pluie se renforçait d'heure en heure. La troupe allait au pas, précautionneusement. Il ne pouvait être question d'accélérer, car Noël ne voulait pas allumer de torche pour faciliter la progression et il ne fallait pas courir le risque d'un galop difficilement contrôlé.

Ils étaient partis depuis plus de deux heures et ceux des camaliers qui connaissaient le trajet s'étonnaient de la vitesse à laquelle ils avaient progressé. Même au pas, les chemaux allaient plus vite que les chevaux. Ils étaient également plus silencieux. Leurs larges sabots bifides ne claquaient pas contre les pierres du chemin et produisaient un simple son étouffé qui passait plus facilement inaperçu.

L'ordre de marche avait été établi dès le début après une brève explication entre Inite et deux autres chemaux qui voulaient se placer en tête. Cela s'était produit juste au moment du départ. Noël avait pris la première place et allait donner le signal de marche quand deux chemaux avait piqué un court galop, malgré leurs camaliers qui tentaient de les retenir, pour s'installer devant Inite.

— Laissez-les faire ! avait instinctivement crié Noël. Laissez-les faire !

Bousculant un peu les trois hommes, les chemaux s'étaient expliquées en quelques grognements sonores et deux coups de dents qui avaient claqué comme de courtes détonations, et l'affaire avait été aussitôt entendue. Inite allait en tête et les deux autres bêtes venaient derrière elle. Les trois étalons avaient curieusement été beaucoup plus calmes. Ils n'avaient fait montre d'aucune agressivité les uns envers les autres et se comportaient très placidement, ce qui avait surpris Noël.

— Décidément, on ne connaît rien à leur comportement, avait-il dit à son père.

Aylis et Lydie encadraient Josette, l'employée aux cuisines, pour qu'elle se sente en confiance.

Chevaucher ces bêtes était exaltant. La puissance qui se dégageait du moindre de leurs mouvements était telle que leurs camaliers se demandaient ce qui pourrait les arrêter. Elles semblaient n'avoir peur de rien. Une brindille qui fouette l'encolure en chemin

forestier, les feuilles qui bruissent lors d'une soudaine saute de vent, un caillou qui roule bruyamment dans une descente, rien de tout cela ne les inquiétaient. Les oreilles se dressaient, la tête se tournait, mais le pas ne changeait pas, immuablement souple et silencieux.

Quand ils arrivèrent aux pieds des montagnes qui formaient une frontière naturelle entre l'empire, puisque tel était maintenant le cas, et le pays à l'est dont on n'avait plus aucune nouvelle, Noël proposa une halte pour que les bêtes se désaltèrent et pour vérifier si tout allait bien.

— Alors ? demanda-t-il à la cantonade quand les bêtes furent attachées à des branches basses.

— Étonnant, commenta laconiquement Bruno, l'un des employés permanents de l'exploitation.

Il avait déjà monté des chemales, mais jamais aussi longtemps, ni ailleurs que dans une carrière.

— Tout va bien ? s'enquit le fils Soters.

— Non.

Aylis, qui caressait son étalon, s'était approchée.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Depuis qu'on a quitté la route noire, on marche sur la terre, fit remarquer la jeune femme.

— Et alors ? demanda Lydie.

— Et alors nos bêtes sont lourdes et nous sommes nombreux. On laisse des traces que même un moine pourra lire.

— Tu as raison, mais je ne vois pas comment faire autrement, répondit Noël.

— On aurait dû demander à ton père de nous suivre avec des chevaux et de rentrer ensuite. Ils auraient marché sur nos traces.

— Oui, c'est une bonne idée. Mais c'est trop tard maintenant... Bon, si personne n'a de problème, on y va. Ce n'est pas la peine de traîner. Plus vite on sera sur la haute pâture, mieux ce sera.

— Dites, intervint l'un des employés. Ils ne boivent pas ces animaux ?

— Très peu. On l'avait déjà remarqué à l'élevage, répondit Noël. Allons-y.

Au moment d'enfourcher son étalon, Lydie murmura en posant la main sur l'épaule d'Aylis :

— Tu aurais pu le dire avant qu'on parte, ton histoire de traces.

— Tu me lâches un peu ! protesta celle-ci en se dégageant. Si j'avais su où on allait, je l'aurais dit évidemment. Aller, avance, on t'attend.

Ce fut le soir du deuxième jour qu'ils arrivèrent en vue de la bicoque qui abritait les bergers.

La haute pâture était l'endroit où l'on menait parfois les bêtes en été. Bien exposée, une source passant à proximité, rarement visitée par les sanglornis, elle offrait tous les avantages d'une zone d'estive et n'était pas trop éloignée de l'élevage.

La petite troupe s'arrêta sous une pluie opiniâtre qui tombait à la verticale, dans une atmosphère sombre, froide et figée. Tout le monde était trempé et même les longs poils des chemaux semblaient totalement imbibés.

Après avoir mis pied à terre, les camaliers attachèrent les chemaux aux barres de bois situées en face de la petite maison et durent respecter l'ordre précis que leur indiquèrent les bêtes.

— Laissons-les se placer comme ils le veulent, proposa Noël. Ils choisiront à côté de qui ils ont envie de se trouver.

Chacun dirigea sa monture vers la barre et les réticences ou refus catégoriques furent respectés.

— Il faudra qu'on se serre un peu nous aussi, prévint Noël en ouvrant la maison.

— Pour moi ça ira, fit remarquer Aylis. C'est petit, mais au moins c'est sec.

— Entrons, proposa Noël. Il faut qu'on réfléchisse à ce qu'on va faire et comment se répartir le boulot.

— Il faut surtout qu'on sèche, grommela l'un des employés.

La maison comprenait une salle relativement grande, un réduit cuisine et une « chambre » qui n'était en fait qu'une petite pièce où des bat-flancs de bois pouvaient accueillir cinq ou six personnes. Dans la salle, une grande cheminée occupait presque la moitié du mur opposé à la porte.

— Bien. On pose nos affaires et on s'organise, dit Noël.

Il laissa tomber son sac dans un coin et s'assit sur un banc, tandis que d'autres allaient choisir une place dans la chambre.

Quand tout le monde eut trouvé un endroit où s'installer, Noël prit la parole :

— Vous savez pourquoi nous sommes là, mais je vais quand même le dire pour qu'on soit bien tous d'accord. Une nouvelle loi « impériale » nous oblige à déclarer tout élevage, ce qui ne change pas vraiment par rapport à ce qui existait déjà, mais cette loi nous impose aussi de soumettre tout nouvel élevage à un inspecteur impérial qui peut refuser la proposition. Le moine qui est venu chez nous avec le guérisseur est cet inspecteur. Pour ceux qui ne connaissent pas le caractère de mon père...

— On le connaît tous, abrège, dit l'un des saisonniers, un homme de haute taille au regard dur.

— Bon. Donc, avant de bien vouloir que ces gens contrôlent l'élevage des chemaux, il nous semble prudent d'attendre que l'affaire tourne bien, pour qu'il n'y ait plus grand-

chose à faire.

— Ça veut dire qu'on va rester là plusieurs mois ? demanda un autre saisonnier.

— Sans doute. Je ne sais pas.

— On sera payés ? s'informa l'homme.

— Bien sûr, comme un travail de saison.

— Alors pas de problème.

— Si, problème, continua Noël. Problème de nourriture, de chauffage, de clandestinité... Il y a plein de choses que l'on doit apprendre sur les chemaux le plus rapidement possible. Ceux qui sont restés vont subir l'inspection par le moine. Il n'y a plus qu'à espérer que ça se passe bien.

— De toute façon, c'est fait, fit remarquer Aylis. Alors on se débrouille ici. Il y a à manger ?

— Que ce qu'on a apporté, répondit Noël.

— Du bois ?

— Dans la remise derrière, si les bergers de l'année passée ont rechargé et s'il n'a pas été volé.

— Alors on va chercher du bois, on fait un feu, on mange et demain il fera jour, décida la jeune femme.

Finalement, trois équipes se constituèrent naturellement. L'une serait chargée de l'approvisionnement en nourriture, c'est-à-dire que les hommes qui en faisaient partie allaient devoir chasser régulièrement. Une autre s'occuperait du bois à abattre pour le chauffage et une troisième se chargerait plus particulièrement du dressage des chemaux et de leur étude poussée. La composition des équipes n'était pas fixe, sauf pour celle qui veillait sur les bêtes ; Noël, Lydie et Aylis en formaient le noyau central et ne feraient que cela.

Le lendemain de leur arrivée, il faisait encore nuit quand l'un des quatre saisonniers, Eudes, fit irruption dans la bergerie en hurlant :

— Ils ont tout arraché ! ils ont tout arraché et ils sont partis !

Ce fut aussitôt un branle-bas de combat général. On s'habilla à la diable, et l'on courut dehors pour constater que les bêtes avaient effectivement disparu.

— Trois vers le chemin de descente, trois vers le bois de pins sur la droite, trois avec moi ; attention, à deux cents mètres, il y a des roches, puis du vide juste derrière ! ordonna immédiatement Noël. Prenez des torches et faites du bruit. Je pense qu'ils nous connaissent et...

Il n'eut pas à finir sa phrase. Sortant du léger brouillard et de l'obscurité finissante, les neuf chemaux s'approchaient de la bergerie d'un pas tranquille. Leurs yeux brillaient d'une lueur verte fantomatique impressionnante. Deux étalons traînaient ce qui restait de

la poutre à laquelle ils avaient tous été attachés et des fragments de longe de diverses longueurs pendaient au cou des autres.

— Ben ça, s'estomaqua Eudes, la bouche ouverte.

— Comme tu dis, garçon, ils nous connaissent, fit remarquer Auguste, le grand saisonnier.

Les bêtes s'arrêtèrent devant la bergerie, Inite venant tout tranquillement fourrer sa grosse tête sous l'aisselle de Noël pour quémander des caresses.

— Je pense que c'est plus vraiment la peine de les attacher, dit Auguste.

— On leur enlève ça pour qu'ils ne se blessent pas, dit Noël en défaisant le nœud de ce qui restait de corde au cou d'Inite.

La réaction des chemaux fut immédiate. Dès qu'ils se sentirent libres de toute entrave, les chemaux poussèrent ensemble un cri sauvage et partirent au galop après une volte soudaine. Le spectacle de ces grands animaux heureux d'être libres émut Noël. Ils se fondirent dans la brume comme des fantômes.

Il neigeait silencieusement comme seules savent le faire les premières neiges. Les flocons tombaient lentement, presque précautionneusement sur les branches des pins et restaient accrochés sur une aiguille, sur un insignifiant relief, saupoudrant le sol et la végétation avec une douce obstination.

Aylis, Auguste et Noël redescendaient le chemin qui les avait amenés à la pâture. Ils voulaient faire disparaître les traces que les bêtes avaient laissées en montant et en revenant d'elles-mêmes vers la cabane. La jeune femme portait son arc en bandoulière. Elle avait réussi à en fabriquer un avec une maîtrise qui avait étonné toute la troupe. Elle avait également confectionné une dizaine de flèches dont elle avait durci la pointe au feu. « Je ne pourrai pas tirer de loin, mais ce sera mieux que rien », avait-elle dit.

— Vous voulez en faire quoi de ces bêtes ? demanda le saisonnier.

— Reproduction et vente, répondit laconiquement Noël.

— Et t'as peur que ça soit interdit ?

— Mon père en a peur, oui.

— Pas toi ? s'informa Aylis.

— Je ne sais pas. Je lui fais confiance.

— Ah ! mais c'est un gentil garçon, ça mad..., commença la jeune femme sur un ton ironique.

Elle ne put terminer sa phrase car les trois chemaux levèrent la tête en même temps et humèrent le vent en grognant sourdement.

— Orni ? chuchota Aylis.

— Sais pas. Chut, lui intima Noël.

Ils arrêtèrent leurs montures sur un replat et prêtèrent l'oreille aux bruits qui montaient de la vallée. Dans le silence si particulier des jours de neige, ils perçurent progressivement

les petits bruits d'une troupe en marche : pierres qui roulent, souffle des bêtes, grincement des cuirs, tintement d'un harnais.

— Ton père ? proposa Auguste dans un murmure.

— Sûrement pas, lui répondit Noël sur le même ton. Il ne laisserait pas l'exploitation sans lui. Et je les crois trop nombreux pour être sympathiques. À mon avis, on arrive trop tard pour les traces.

— Le moine ? dit Aylis.

— Qui veux-tu d'autre ? Auguste, tu remontes vite et en silence. Tu expliques aux autres et si on n'est pas là dans une heure, vous rejoignez la pâture des Genouel. Elle est à quatre ou cinq jours, mais je crois qu'il faut tenter le coup. Laissez de fausses traces vers le nord pendant une heure ou deux, jusqu'à ce que vous soyez sur la caillasse, en espérant qu'il n'ait pas trop neigé, puis coupez tout droit par la combe de l'Aubaise. Lydie connaît sûrement. Aylis et moi, on va tenter de les retarder. Rendez-vous là-bas dans six jours. Si on n'y est pas, cachez-vous le mieux possible et élevez les bêtes. C'est pas un moine qui va nous empêcher de faire ce qu'on veut !

Ni Auguste, ni la jeune femme ne firent de commentaire. Le saisonnier fit faire demi-tour à sa chemale, ce qu'elle accepta après une courte tentative de refus, puis remonta le chemin en marchant sur le côté herbeux.

D'en bas montèrent soudain deux courts hennissements visiblement réprimés.

— Si on avait des doutes..., chuchota Aylis. Qu'est-ce que tu proposes ? demanda-t-elle.

— Pas la moindre idée, on ne sait même pas combien ils sont.

— Alors on va voir, dit-elle.

Et elle s'engagea aussitôt dans la descente sans vérifier si Noël la suivait. Étouffant un juron, celui-ci lui emboîta le pas.

Ils descendirent prudemment le chemin forestier qui, à cet endroit-là, était couvert de feuilles de hêtres qui étouffaient complètement le bruit des pas, mais pouvaient être très glissantes. Noël rattrapa la jeune femme d'autant plus facilement qu'Inite refusait de rester derrière l'étalon et celui-ci ne voulait pas aller trop vite. Les deux camaliers se mirent au botte à botte dans un passage un peu plus large.

— Attends, ordonna tout bas Noël. On ne sait pas ce que les chemaux vont faire quand ils verront les chevaux ! et s'il leur prend l'envie de leur courir dessus, tu crois qu'on pourra les arrêter ?

— Tais-toi, tu fais trop de bruit ! râla Aylis en faisant halte. Bien sûr qu'on pourra les arrêter. Ils nous connaissent maintenant et je suis sûre qu'ils nous obéissent sans problème. Alors pas de panique. De toute façon, on va les laisser là et descendre à pied.

Elle sauta aussitôt de son chemal et le conduisit à l'écart du chemin, imitée avec un temps de retard par Noël qui se demandait comment attacher les chemaux sans qu'ils ne tentent de se détacher et fassent du bruit.

— Enlève quelque chose, chuchota Aylis en ôtant elle-même son long manteau de cuir. On leur laisse ça, on les attache et ils resteront tranquilles, poursuivit-elle. C'est ce

que je fais avec Casuel quand il ne veut pas que je le quitte, le soir.

— Et ça marche ? demanda-t-il.

— Tu l'as déjà vu dans mon lit ? répondit-elle sans sourire.

— Très drôle...

Il imita la jeune femme et noua sa capote à l'encolure d'Inite après lui avoir fait sentir. Elle se laissa placidement faire et ne broncha pas quand il attacha solidement les rênes au tronc d'un hêtre. Ils veillèrent à ce que les bêtes puissent se voir, mais pas se toucher.

— ... Quatorze, quinze. Seize avec lui ! s'exclama Noël dans un murmure. Il veut vraiment nous avoir, ce moine !

La troupe gravissait lentement le chemin escarpé à cet endroit. Les chevaux peinaient à trouver de bons appuis, d'autant que la neige tombait toujours sans discontinuer et commençait à former une couche de belle épaisseur sur le sol.

Le moine, Éric Vall, venait en tête, juché sur un alezan nerveux tout en muscles. Il montait bien, Noël dut le reconnaître. Aylis et lui se trouvaient à une grosse dizaine de mètres du chemin et se tenaient plaqués chacun derrière le tronc d'un hêtre. Il tourna la tête pour voir avec la jeune femme ce qu'il convenait de faire et la vit debout, en vue, l'arc bandé, qui visait posément le moine. Il n'eut le temps de rien dire.

La flèche partit dans un discret claquement de corde et alla brutalement se ficher dans la poitrine de l'inspecteur impérial qui poussa un cri de douleur et s'effondra aussitôt sur son cheval. Celui-ci, affolé par le cri et ne sentant plus les jambes de son cavalier, prit peur et se mit à botter la jument qui se trouvait derrière lui. Elle se cabra, surprenant son cavalier qui devait rêver à autre chose et tomba lourdement en criant lui aussi. Brusquement, la confusion devint totale. Les soldats ne parvenaient pas à maintenir leurs chevaux que la panique gagnait peu à peu, exacerbée par les cris, les ruades et les feuilles qui glissaient sous la neige. Le moine avait vidé ses étriers et gisait sur le sol, appuyé sur un coude. Il râlait et son visage était d'une pâleur grisâtre. Il tenait la flèche de sa main gantée qui se teintait de rouge. Elle était entrée juste derrière son bras droit, sans doute sous l'omoplate, et ressortait apparemment de sa poitrine, pointant sous son vêtement noir.

Noël regarda Aylis, stupéfait. Elle avait disparu. Il tourna la tête en tous sens, cherchant à la voir. Rien. Elle l'avait abandonné. Profitant du chaos qui régnait chez les soldats, il recula lentement, et s'enfonça plus profondément dans le sous-bois.

— Ah ! tout de même, lui chuchota une voix sur sa gauche.

Il tourna la tête, mais ne vit rien, jusqu'à ce qu'une forme bouge un peu sous la neige et les feuilles. Aylis. Elle était allongée, une flèche prête à être décochée à la main et suivait les événements avec intérêt. Noël la considéra avec effarement. Cette femme avait jeté la confusion la plus complète dans une troupe de quinze hommes aguerris au combat, avec un simple arc bricolé et une flèche, un bout de bois, taillée la veille au soir et avait suffisamment de sang froid pour se mettre à l'abri en changeant de place aussitôt après avoir tiré. Imprévisible. Elle était complètement imprévisible.

Sur le chemin, le calme revint peu à peu parmi les bêtes. Des soldats, l'épée, l'arc, ou

le fusil au poing, battirent les fourrés et inspectèrent le bois des deux côtés du chemin. L'un d'eux leur passa si près, que Noël crut qu'il allait lui marcher dessus. Il avait heureusement fait comme Aylis, qui semblait décidément avoir une grande expérience de ces situations, et avait entassé le plus de feuilles possible sur ses jambes et son dos.

Le soldat poursuivit sa route sans les voir et revint quelques instants plus tard :

— Rien par là ! cria-t-il.

— Il s'est enfui, on l'aurait trouvé, dit un autre qui le rejoignit.

— Comment va l'inspecteur ? s'informa le premier.

— Fichu. Il se noie dans son sang. Il mousse rouge aux lèvres. On a enlevé la flèche. Fendue qu'elle était. De la viande est venue avec ; un bout de poumon, qu'il paraît. Il a même pas crié. Dans les pommes et parti loin. Déjà mort, si ça se trouve.

Ils retournèrent en direction du chemin.

— Je ne voulais pas le tuer, murmura Aylis en se redressant lentement.

— Je te comprends, ça doit faire bizarre, répondit Noël.

— Ce n'est pas pour ça, dit-elle en haussant les épaules. Blessé, ils auraient dû le transporter. Mort, ils peuvent le laisser et continuer à monter.

Ce n'était donc pas la pitié qui motivait son regret, seulement son sens pratique.

Contrairement aux craintes de la jeune femme, les soldats chargèrent le corps du moine, qui avait effectivement succombé à sa blessure, sur l'alezan qu'il montait. Le cheval, sans doute inquiet par l'odeur du sang, refusait son chargement et renâclait avec irascibilité. Il ne fallut pas moins de cinq hommes pour qu'il cesse de piaffer et que l'on puisse arrimer le corps sur son dos.

Quand ils y furent enfin parvenus, les soldats exécutèrent un remarquable demi-tour et redescendirent le chemin sans s'occuper du vacarme qu'ils faisaient. En quelques minutes, ils disparurent dans la pente et le bruit de leur progression résonna longtemps dans la hêtraie.

— Où as-tu appris à tirer comme ça ? qui t'a donné l'idée de te cacher après avoir descendu le moine ? comment sais-tu tout ça ? demanda Noël tandis qu'ils remontaient vers les chemaux.

— Tu sais que tu serais bien dans la Milice ? répondit la jeune femme en brossant sa jupe pour en ôter la neige et les feuilles. Tu pourrais y poser toutes les questions que tu veux.

— Sérieusement Aylis.

— Sérieusement ? mon père. Il n'a eu que moi comme enfant et il voulait un garçon. Un garçon pour s'occuper des chevaux, un garçon pour défendre l'élevage, un garçon pour bâtir quelque chose...

Sa voix avait changé. Elle était devenue à la fois dure et fragile ; railleuse et

désespérée. Elle s'arrêta brusquement et s'assit sur une branche basse.

— Comme ma mère a eu la bête idée de lui donner une fille, il a refusé.

— Refusé ?

— Je n'ai été une fille que lorsqu'il est mort... non ; juste avant sa mort. Avant ça, j'étais un garçon. Aymeric. Il m'avait appelé Aymeric. Ma mère est devenue plus ou moins folle. Elle a essayé de se rebeller, de lui dire que j'étais une fille, il ne voulait rien savoir. « Pas besoin d'une fille ! », qu'il beuglait, « c'est un gars qu'il me faut. Alors, ce que tu m'as fait, c'est un gars. » On ne pouvait pas discuter, c'était un mur. Quand j'ai eu mes premières règles, j'ai eu la mauvaise idée de laisser traîner un caleçon taché de sang, je ne sais même plus si je l'avais fait exprès. Sans doute que je voulais lui montrer une bonne fois pour toutes que j'étais une fille et même plus, une femme... Il est entré en furie dans la pièce où je dormais, m'a réveillée en me tapant dessus et a essayé de me fourrer le caleçon dans la bouche, comme pour m'étouffer ! comme pour m'étouffer...

Elle se tut. Noël ne disait rien, effaré par ce qu'il apprenait.

Elle reprit, des larmes lui coulaient sur le visage :

— C'est à partir de ce jour-là que j'ai pensé que je ne pourrai plus jamais l'aimer. J'avais treize ans. Je n'ai plus été indisposée pendant deux ans ; jusqu'à sa mort... deux ans pendant lesquels j'ai été un garçon. Habillée comme un garçon, ça, ce n'est pas très grave, quand tu travailles près des chevaux, un pantalon est plus pratique qu'une jupe ; mais je devais aussi pisser debout, reluquer les filles, cracher comme un homme, jurer comme un homme. Tout, quoi. C'est durant cette période qu'il ne m'a pas lâchée ; pas un seul jour. Il m'a tout appris. À faire un arc avec n'importe quoi, à tirer, à monter, à me battre avec tout ce qui pouvait me tomber sous la main, à me camoufler d'une telle façon que personne ne pourrait me voir, à tendre des embuscades, à faire la guerre. Il m'a appris à tuer.

Elle fit une nouvelle pause, soupira, puis poursuivit :

— Malgré cette... folie, il était bon. Il me donnait tout ce que je désirais, me livrait son savoir sans retenue et je sentais qu'il n'avait qu'un but : que je devienne meilleure que lui, plus forte que lui dans tous les domaines. Ma mère étant inexistante, plus souvent saoule qu'à jeun, il s'est occupé de moi comme peu de pères ont pu le faire avec leur... *fils*. J'étais son fils ; du moins, je le pensais peu à peu, jusqu'à ce que...

Elle s'interrompit brusquement et baissa la tête. Noël attendit longtemps, mais elle ne bougeait plus. Il s'accroupit près d'elle et, lui posa doucement la main sur l'épaule, lui dit :

— Tu sais, si c'est trop dur pour toi, tu peux...

— Je veux le dire ! cria-t-elle. Je veux *te* le dire. Mais je n'y arrive pas...

Ce fut à ce moment que les sanglots survinrent. Violents, incontrôlables. Tout son corps était secoué sans qu'elle puisse apparemment se maîtriser. Elle semblait avoir du mal à respirer et gémissait comme une bête blessée à mort. Agrippant Noël, elle paraissait s'accrocher à lui comme à une bouée, comme à une branche au bord d'un gouffre.

— Un... un soir, il m'a... Elle respira à fond et continua, le débit haché. Il est venu avec moi chercher une jument qui avait pouliné près de la Dhol. On ne voulait pas qu'elle

y reste, parce qu'on avait entendu une orni tourner par là-bas quelques jours auparavant. Quand on est arrivés, il n'y avait plus rien. Ni la mère, ni le poulain. Il ne restait plus qu'un sabot plein de sang et une oreille comme découpée aux ciseaux. Il est entré dans une rage de dément, frappant le sol, les arbres, et même son cheval qui s'est emballé et a disparu. J'ai eu peur... Je savais de quoi il était capable quand il était dans cet état. Je savais aussi que, même s'il était physiquement plus fort que moi, je pouvais le battre, parce que mes coups étaient plus rapides et surtout beaucoup, beaucoup plus précis. Je lui ai crié : « Arrête ! c'est pas en gueulant et en cassant tout qu'on y arrivera ! ». Il ne m'écoutait plus ; il était ailleurs... J'aurais dû partir à ce moment-là. L'orni serait revenue, et rien ne serait arrivé...

Elle se tut, recommençant à pleurer.

— Aylis ? dit doucement Noël.

— Je lui ai dit : « Tu vas me rendre folle à hurler comme ça ! », reprit-elle sans transition. Il s'est brusquement, s'est tourné vers moi en me regardant fixement et m'a dit : « Te rendre quoi ? ». Comme une conne, j'ai cru qu'il avait mal entendu et j'ai répété : « me rendre folle, tu vas me rendre folle ». C'est en le répétant que j'ai compris qu'il avait très bien entendu. D'habitude, quand je parlais de moi, j'employais le masculin, machinalement. Là, sans doute que la proximité d'un orni, ou de le voir complètement parti, ou les deux à la fois, je ne sais pas, j'ai à nouveau été une femme. Et, tu me croiras ou pas, mais j'ai aussitôt senti les douleurs des règles. Il s'est avancé vers moi et s'est mis à sourire soudainement. Ce sourire ! je crois que je ne pourrai jamais l'oublier. Il était fou. Complètement dément. Je ne pouvais pas bouger tellement j'avais peur. Il m'a prise par les épaules et m'a glissé à l'oreille : « Puisque t'es une femelle, tu vas bien accepter un mâle... ». Et alors, il a plaqué une de ses mains sur mon cou et a commencé à serrer. Et puis, sans me lâcher, il a essayé d'arracher mon pantalon. Il voulait me violer... Mon père voulait me violer. J'étais toujours paralysée. Il a fini par déchirer la toile de mon vêtement et a baissé le sien pour sortir... Quand j'ai vu ce... ce truc qui... Ça m'a secouée. Sans réfléchir, j'ai pris mon couteau à ma ceinture ; il voulait toujours que j'aie un couteau à la ceinture. « Ça peut toujours te servir », qu'il me disait. Je l'ai pris et j'ai frappé. Une seule fois. Juste là où il m'avait dit qu'un seul coup suffisait, à la base du cou à gauche, dans le creux que fait la peau juste au-dessus de l'os. Il a gargouillé quelque chose et est tombé lentement, lentement, s'agrippant toujours à moi en descendant. Le sang giclait, giclait ! mais ça ne l'a pas arrêté ; quand son visage s'est trouvé à hauteur de ma... de mon... il a essayé de m'embrasser, ou de faire je ne sais pas quoi. Je lui ai donné un coup de genou dans la face. Il a basculé en arrière et n'a plus bougé.

Elle inspira profondément et termina son récit à toute allure :

— Je l'ai laissé comme il était. Je n'ai même pas vérifié s'il était mort, j'ai sauté sur mon cheval et ai galopé jusqu'à l'élevage. Je savais que l'orni n'était pas très loin. Ça été très simple. J'ai raconté qu'on avait vu la jument à moitié bouffée, on avait voulu chercher le poulain, mais l'orni était encore là et avait tué mon père. Quand on est retournés sur place avec des employés, il était plus qu'à moitié dévoré. Personne ne pouvait supposer que je mentais ; sauf ma mère. Je suis certaine qu'elle a toujours su ce qui s'était passé. Elle ne me l'a jamais dit, mais elle le savait... Après, j'ai repris

l'élevage, j'ai changé de prénom en prenant celui que ma mère voulait me donner et j'ai essayé de remonter l'affaire et ça reprenait tranquillement, quand ils ont tout brûlé. Voilà... c'est ma vie et tu es le seul qui sache tout.

Noël se releva. Elle le suivit des yeux et la lueur d'inquiétude qu'il y découvrit le secoua des pieds à la tête.

— Tu es une femme, Aylis. Jamais on ne pourrait te considérer autrement. Il fallait qu'il soit fou bien avant ce carnage pour ne voir en toi qu'un garçon. Tu ne l'as pas assassiné, tu t'es défendue. C'est tout.

— N'essaie pas de m'amadouer avec des mots sucrés, Soters ! s'exclama la jeune femme qui avait subitement retrouvé le ton agressif qu'elle employait autrefois avec lui.

— Et toi, ne sois pas aussi folle que lui. Je ne cherche rien. Je te dis ce que je pense. Si tu n'es pas capable de voir la vérité dans ce que peuvent te dire ceux qui t'aiment, tu es mal partie. Tu vois le monde à travers un filtre qui déforme tout. Arrête d'interpréter et contente-toi de voir.

Aylis ne répondit rien, se plongeant dans la contemplation d'un flocon de neige qui fondait sur le dos de sa main.

Elle se releva lentement et, sans que rien ne l'eût annoncé, se plaqua subitement contre la poitrine de Noël qui faillit trébucher.

— Tu ne me juges pas ? murmura-t-elle sans le regarder.

Il ne répondit pas immédiatement, ému de sentir le corps vibrant de la jeune femme contre le sien, troublé par la sensation de ses cheveux contre son cou.

— Pour ce que tu as fait à ton père ? non je ne te juge pas. De quel droit ? tu t'es défendue, dit-il enfin.

— On va chercher les bêtes et on rejoint les autres ? proposa-t-elle sans transition.

— On y va.

Avant de se dégager, elle lui piqua un furtif baiser dans le cou dont il ressentit longtemps la brûlure.

Les chemaux n'avaient pas bougé. Inite était couchée, les yeux fermés, et Casuel chipotait des brindilles. Ils accueillirent leurs maîtres en soufflant par les naseaux. Ils étaient restés tranquilles pendant tout ce temps, malgré l'agitation et les cris qu'ils avaient nécessairement entendus, bien qu'ils aient été attachés assez loin du lieu de l'embuscade.

Noël enfila sa veste avec plaisir. La température chutait rapidement comme à chaque hiver depuis quelques dizaines d'années, selon les anciens. Cela se passait toujours de la même façon : la première neige annonçait le vrai début de l'hiver. Elle était généralement très abondante et il fallait la dégager rapidement car, quelques heures à quelques jours après son apparition, le froid s'installait, gelant les mares, les rivières et l'eau des puits. Venait alors une des périodes durant lesquelles les sanglornis devenaient encore plus agressifs qu'à l'accoutumée. Ils avaient faim et les femelles commençaient à accumuler des réserves en vue de la reproduction.

- On passe à ta bergerie ? demanda Aylis.
- Oui. Il faut qu'on prenne des provisions. À cette altitude et à cette période, on a intérêt à avoir de quoi manger et faire du feu.

Ils marchaient depuis plusieurs heures. Les chemois ne semblaient pas fatigués et traçaient puissamment leur chemin dans la neige fraîche qui leur montait maintenant jusqu'aux canons. Inite allait en tête, comme d'habitude et Casuel la suivait à quelques mètres.

Après avoir rempli des sacs de provisions, sans doute laissés là par les autres à leur intention, ils étaient partis en suivant leurs traces qui allaient vers le nord pendant quelque temps, puis Noël avait bifurqué sur la gauche, abandonnant la fausse piste qui poursuivait sa route vers un col que l'on distinguait dans la brume.

- Un raccourci ? avait demandé Aylis.
- Non. C'est la route la plus courte, mais il fallait que leurs traces emmènent les autres plus loin.

Le temps était maussade. Un brouillard de plus en plus épais envahissait le paysage et une neige fine tombait sans discontinuer, recouvrant lentement les manteaux des deux fugitifs. Ils ne parlaient pas. Aylis avait bien posé quelques questions, mais les réponses de Noël manquaient de conviction, elle n'avait pas insisté.

- Noël..., dit-elle pourtant.
- Quoi ?
- J'ai une drôle d'impression.
- Comment ça ? demanda le jeune homme sans se retourner.
- Je crois qu'on est pris en chasse.
- Ils nous ont retrouvés ?

Il arrêta Inite et attendit qu'Aylis le rejoigne.

- Non. Un orni.

Noël regarda derrière eux et, ne voyant rien, tourna la tête dans toutes les directions.

- Qu'est-ce que tu racontes ? je ne vois rien, dit-il, rassuré.
- Depuis que je suis toute petite, je sens leur présence ; la présence des ornis. Mon père ne me croyait pas, lui non plus. Seulement, chaque fois que je le sens, il y en a un qui s'amène ; ça ne loupe pas.
- OK, je te fais confiance. Qu'est-ce qu'on fait alors ?
- On se sauve, répondit-elle.

Elle caressa la croupe de Casuel en se penchant vers son oreille pour lui murmurer quelque chose. Il partit aussitôt au galop, soulevant des gerbes de neige. Noël dut retenir

Inite qui voulut se lancer sur les traces du chemal. Il tenait à ce qu'elle apprenne à obéir à ses ordres, plutôt qu'à ses propres envies. Ce fut à ce moment, quand Aylis disparut dans le brouillard, qu'il sentit lui aussi la présence du sanglorni. Une sensation humide, froide et visqueuse lui envahissait la tête et commençait à ramper sur son cerveau. Il la sentit réellement, à tel point qu'il se passa la main sur le crâne, comme pour vérifier qu'il n'y avait rien. Il n'eut aucune hésitation et lança Inite à la poursuite de l'étalon.

La chemale avait parcouru une cinquantaine de mètres quand il entendit galoper derrière lui. Il ne se retourna pas, sachant que le fauve était en chasse. Il ne fallait surtout pas le regarder, ne pas plonger son regard dans le sien, oublier le mortel attrait de ces yeux rouge sang qui devaient briller dans la brume, tels des rubis maléfiques.

— Allez ! encouragea-t-il sa monture, sentant la peur le gagner.

Plusieurs cavaliers avaient été attaqués par des sanglornis qui couraient beaucoup plus vite que le plus rapide cheval. Dans chacun des cas, il avait été impossible de retrouver l'homme et sa monture. Mais la chemale filait à une vitesse inimaginable. Jamais Noël n'avait été aussi vite de sa vie. Ses yeux pleuraient, agressés par le vent de la course. Il ne dirigeait plus Inite, incapable de savoir où elle allait et, agrippé à la longue crinière, se contentait de rester en équilibre, même s'il pensait que son poids ne devait pas tellement gêner la course de l'animal.

Derrière lui, le sanglorni criait sans discontinuer et, sans parvenir à gagner du terrain, ne se laissait pas distancer. La chemale suivait les traces de l'étalon qui avait disparu. Il devait galoper encore plus vite que la femelle.

Noël eut l'impression que la course folle dans le brouillard et la neige ne cesserait jamais. Inite ne fléchissait pas et le fauve derrière eux hurlait toujours son chant de mort. À un moment pourtant, le jeune homme prit conscience que le sanglorni ne criait plus continuellement. Il s'interrompait parfois et ne paraissait plus courir aussi vite qu'auparavant.

— Il se fatigue, ma belle ! cria-t-il à sa chemale.

Comprit-elle ? elle répondit par un cri guttural que Noël sentit jusque dans ses jambes épuisées de maintenir son assiette.

Ils galopèrent encore quelques minutes avant qu'il ne soit certain que le monstre avait disparu. Il parvint à ralentir Inite, puis à l'arrêter tout à fait. Elle soufflait bruyamment, des volutes de vapeur s'échappant de ses naseaux et de sa bouche entrouverte. Il sauta dans la neige et lui flatta l'encolure. Elle enfouit sa tête sous son bras et le souleva presque du sol en se redressant brusquement. Aylis arrivait au galop.

— Mais, s'étonna Noël, d'où viens-tu ?

— On vous a laissé passer et on s'est placés derrière l'orni. Il a dû nous sentir et ça l'a perturbé ; il ne pouvait pas en chasser deux à la fois, il a préféré abandonner.

— C'est pour ça qu'il est parti ?

— Je pense... Tu as vu cette vitesse ? demanda la jeune femme, changeant brutalement de sujet.

Noël n'eut pas besoin de lui demander à quoi elle faisait allusion.

— J'ai vu. Quand je te disais que c'étaient des bêtes qui te surprendraient.

— Tu avais déjà galopé avec elle ?

— Jamais.

— Ça fait drôle, non ?

— Très ; et c'est usant ! tu te rends compte qu'ils vont plus vite qu'un orni ?

Il regarda dans la direction d'où ils venaient.

— L'ennui, c'est qu'on s'est écartés de la route. En revenant en arrière, j'ai peur qu'on retombe sur lui. C'était un mâle, non ?

— Oui. Un beau. Dire que les chемаux ont galopé aussi vite que lui ! je n'en reviens toujours pas.

— Ouais, ben c'est s'ils n'avaient pas été si vite, qu'on ne serait pas revenus. C'est la deuxième fois que je me fais courser par un orni. Je n'aime toujours pas... Bref. On est là et on a un problème. Pour rejoindre les autres, il va maintenant falloir qu'on passe par Les Raviers...

— Les Raviers ?

— Un village qui a été abandonné. Il paraît qu'ils ont tous été bouloités.

— Par les ornis ?

— Oui.

— Et ton problème c'est qu'ils y sont encore ?

— Les ornis ? non. Je ne te dis pas qu'il n'y en a sans doute pas un de temps en temps, mais ce n'est pas un nid à bestioles. Non ; le problème, c'est que ça va nous rallonger. J'ai dit à Auguste de nous attendre six jours.

— On n'y sera pas ?

— Je ne sais pas. Les chемаux vont plus vite que des chevaux, mais je ne sais pas s'ils pourront tenir un train soutenu pendant plusieurs jours.

— Bon. De toute façon, on est obligés d'y aller, non ?

— Oui. Je ne me vois pas faire demi-tour et reprendre la route avec cette bête qui nous guette quelque part.

— Alors on se tait et on avance, dit la jeune femme.

Elle sollicita Casuel qui n'osa pas passer devant Inite.

— En selle mon vieux, dit-elle à Noël. Ce gros balourd a peur de ta demoiselle.

Le jeune homme s'exécuta sans commentaire et ouvrit la marche au trot.

Ils ne s'arrêtèrent pas jusqu'à la nuit. Au début, Noël se retournait fréquemment, jusqu'à ce qu'Aylis lui demande :

— C'est pour mes beaux yeux, ou pour ceux de l'orni que tu n'arrêtes pas de regarder derrière toi ?

- Au risque de te décevoir, c'est pour les siens.
- Alors c'est pas la peine ; s'il revient, je le sentirai.
- Tu en es sûre ?
- Si je te le dis... Depuis que je suis gamine, je les sens. Quand ils sont dans le coin, j'ai comme un picotement juste au-dessus du front. Je ne peux pas me tromper. Je ne sais pas comment ça marche, mais ça ne rate jamais.
- Mon père m'a dit que les ornis étaient télépathes parce qu'...
- Télé quoi ?
- Télépathes. Ça veut dire qu'ils entendent ce qu'on pense et qu'ils peuvent nous bloquer l'esprit.
- Ah.
- Donc mon père m'a dit qu'ils pouvaient le faire parce qu'ils peuvent analyser le champ électrique émis par notre cerveau. Ils ont un truc dans la tête qui leur permet de lire ce champ. Tu te rends compte ?
- Non et je m'en fous. Moi, ce qui m'occupe, c'est qu'ils sont forts, qu'ils vont vite et qu'ils sont méchants.
- Tu es sans doute aussi un peu télépathe ?
- C'est ça, je suis une femelle d'orni, pendant que tu y es.
- J'ai pas dit ça...
- Je sais, je sais. Allez, avance, on traîne.

La journée fut grise. Brouillard, ciel bas, boule jaune pâle du soleil qui se voile et s'obscurcit dans les nuages poussés par le vent, neige passant à l'horizontale dans les cols. Les chemaux ne bronchaient pas. Noël commençait à se demander s'il existait quelque chose pouvant les déranger. Ils maintenaient un trot assez rapide, poussant même de petits galops dans les montées.

Quand l'obscurité fut totale, Aylis l'appela :

- Soters ! tu comptes avancer toute la nuit ?
- Je me disais justement que j'avais un peu froid, répondit-il en arrêtant Inite.
- Un peu froid ! je suis gelée, moi. Comment on fait ? on creuse une maison dans la neige ?
- Je n'ai pas pris de pelle, sans ça on aurait pu faire un igloo, oui.
- Un quoi ?
- Décidément, tu ne sais rien. Un igloo, une maison de neige.
- Je ne sais rien ! tu te crois supérieur ?
- Non. Ce n'est pas parce que mon père m'a fait lire tous les bouquins qui lui tombaient sous la main que je suis supérieur. Je sais plus de mots, c'est tout.

— T'es bizarre, comme homme. Tu ne frimes jamais, ou c'est simplement parce que je suis là ?

— Tu crois que tu n'es pas bizarre comme fille ?

— Ouais... Tout ça ne me dit pas comment on fait.

Elle considéra les environs d'un air morne. Le vent avait cessé et la neige tombait maintenant à la verticale, en gros flocons qui s'amoncelaient sur les chemaux.

— J'ai une idée ! s'exclama Noël. Fais venir Casuel à côté d'Inite... Là, pas plus près.

Les deux animaux se tenaient sagement côte à côte, séparés d'environ deux mètres. Le jeune homme extirpa une grande bâche de son sac et la plaça sur le dos de la femelle après en avoir brossé la neige et demanda à Aylis d'en faire autant. Il arrima solidement les coins de la bâche dans la neige en calmant Inite de la voix, tandis que la jeune femme s'occupait du cheval.

— Et tu crois que ça va tenir, ton histoire ? demanda-t-elle.

— Pourquoi pas ? répondit-il.

Il se glissa sous l'abri ainsi formé. L'étalon broncha un peu de le sentir si proche, mais ne bougea pas.

— Viens, dit-il à Aylis.

Ce fut au tour d'Inite de protester, mais il la calma d'une caresse.

— On n'est pas bien comme ça ?

Ils se trouvaient sous une sorte de tente assez vaste, à l'abri de la neige et du vent.

— S'ils ne bougent pas de la nuit, on est tranquilles, remarqua-t-il.

— Tu l'as dit : s'ils ne bougent pas...

Ils étalèrent la bâche d'Aylis directement sur la neige, puis une épaisse couverture par-dessus. Un rapide repas avalé, ils s'allongèrent et s'enveloppèrent chacun dans un plaid de laine.

— Et s'ils ont une petite envie pendant la nuit ? demanda la jeune femme.

— Oh, ils ne devraient pas...

— Je vois. Bonne nuit.

Noël fut réveillé par des mouvements à côté de lui. Aylis lui secouait doucement l'épaule. Il faisait encore nuit noire et les chemaux dormaient debout, l'un des deux ronflant doucement.

— Tu dors ? demanda la jeune femme.

— Je dormais, grommela-t-il.

— Je peux venir avec toi ? je suis gelée.

— Si tu veux.

Elle ne se fit pas prier et, après lui avoir demandé de se pousser, réarrangea la couche à

son idée : un plaid par terre, l'autre sur eux deux. Quand ce fut fait, elle se plaqua contre lui, emmêlant ses jambes aux siennes et lui glissant ses mains froides sous le pull.

— Va pas te faire des idées, j'ai seulement froid, le prévint-elle.

— Je ne me fais aucune idée, répliqua Noël, mais tu as les mains glacées.

— Ah, tu vois ? il fallait que je me réchauffe. Quand je ne dors pas, je suis de mauvais poil. Alors laisse-moi dormir maintenant.

Cela dit, elle plongea très rapidement dans un profond sommeil, laissant Noël tenter de rattraper le sien qui le fuyait.

Il faisait jour quand les chaux décidèrent de bouger. D'un seul coup, la bâche alourdie par la neige tomba sur Aylis et Noël, les réveillant en sursaut.

— Tu vois, dit le jeune homme, ils n'ont pas bougé.

— Sauf maintenant.

— Tu chipotes. De toute façon il fait jour et on va devoir y aller.

Les bêtes se trouvaient à une vingtaine de mètres. Elles broutaient l'herbe encore verte qu'elles dégageaient en grattant puissamment la neige. En fait, il n'y avait réellement que la femelle qui mangeait. Le mâle faisait un trou, arrachait une touffe, repartait, creusait à nouveau, se déplaçait encore... Il ne faisait rien de suivi, ce qui intrigua Aylis qui le suivait des yeux.

— Pourquoi il ne mange pas, cet imbécile ? dit-elle à voix haute.

— Il n'a peut-être pas faim, proposa Noël sans lever la tête de la toile qu'il repliait.

— Un mâle qui n'a pas faim, c'est un mâle malade, ou amoureux. Comme il n'a pas l'air mal en point...

— Tu crois que..., demanda-t-il en laissant la bâche à terre.

— Oui. Je crois que ça ne devrait pas tarder. Ton Inite doit approcher de ses chaleurs.

— Il faut qu'on arrive chez Genouel avant, sans ça on va être retardés et ils risquent de ne plus nous écouter.

— Alors vite, on plie et on repart.

Cette seconde journée de course vers la pâture de Lydie fut encore plus rapide que la première. Ils ne furent inquiétés par aucun animal, le temps était beaucoup plus clément que la veille et les chaux semblaient d'humeur très joyeuse. Ils avançaient à vive allure, à tel point que Noël préférerait freiner l'ardeur d'Inite, de peur qu'elle ne s'épuise trop vite.

— Pourquoi au trot ? cria Aylis à un moment.

— Ils vont se crever si on les laisse galoper comme ils le veulent, lui répondit-il.

— Tu n'en sais rien, on ne connaît pas leurs limites.

— Justement. Tu voudrais qu'on les laisse se crever et qu'ils s'abattent brusquement ?

on aurait l'air malin.

Elle ne répondit rien, mais grommela quelque chose d'indistinct.

Ils atteignirent un village dans le milieu de l'après-midi.

— Les Raviers, commenta laconiquement Noël.

L'endroit était joli. Accueillant, même. Placée au sommet d'une petite élévation qui se situait dans la pente descendant du plateau, une bonne vingtaine de maisons en pierres semblait attendre. Le chemin passait tout près du village. On voyait nettement qu'il devait y entrer auparavant, car le détour n'était pas logique. Une petite rivière coulait parallèlement à la rue principale, et était enjambée par un pont de bois.

— D'où vient ce ruisseau ? demanda Aylis.

— Une source sort du rocher dans le village. C'est pour ça qu'il a été construit ici.

— Les habitants vivaient de quoi ?

— Chèvres, moutons, et surtout la résine.

— La résine ?

— Ils exploitaient les pins. Prenaient des lames d'écorce, les traitaient en les faisant bouillir, je crois, et récupéraient la résine. On l'utilisait pour des bonbons, des pommades contre la toux, pour le teint, plein de trucs.

Rien ne paraissait anormal. Les maisons n'étaient pas en ruine, les fenêtres étaient fermées, il n'y avait aucune trace de violence. Cependant, quelque chose de malsain dans l'atmosphère traduisait l'horreur de ce qui s'était passé ici.

— Toutes les portes sont ouvertes, remarqua Aylis à voix haute.

Noël ne fit aucun commentaire, c'était inutile. Ils avaient devant eux le film d'un massacre.

La jeune femme, oppressée, retint sa respiration. Elle pouvait presque entendre les cris démoniaques des sanglornis, les pleurs des enfants calfeutrés avec leurs parents, les hurlements des femmes quand leurs hommes décidèrent d'ouvrir pour aller attaquer ces fauves qui les rendaient fous à force de leur laminer le cerveau. Cela n'avait certainement pas duré plus de quelques minutes à partir de ce moment-là.

— Aucun survivant ? demanda-t-elle.

— Aucun. Tous morts. Tous dévorés. Il paraît qu'on n'a retrouvé qu'une main. La main d'un enfant, sans doute une petite fille ; elle tenait encore une poupée de laine.

Ils auraient pu s'arrêter là pour passer la nuit, mais n'eurent aucun besoin de se concerter et sollicitèrent leurs bêtes pour quitter au plus vite ce lieu de malheur.

À ce rythme, ils atteignirent le point de rendez-vous le surlendemain dans l'après-midi.

— Moins de quatre jours, au lieu de six avec des chevaux ! tu te rends compte ? demanda Noël.

— Ouais.

Ils se trouvaient sur le flanc du petit col qui donnait dans l'étroite vallée que Genouel avait achetée pour y établir sa pâture d'été. Noël allait engager Inite dans la descente quand Aylis l'avait arrêté d'un mot :

— Attends.

Elle avait exigé qu'ils examinent les environs avant de s'engager dans la descente.

— On ne sait pas ce qu'on va trouver là-bas, expliqua-t-elle. Si le moine était malin, il s'était renseigné sur les gens qui composaient l'équipe. Alors il a su qu'il y avait cette fille...

— Lydie.

— Si tu veux. Il a su qu'elle était là et il a demandé où était sa pâture. Il faut toujours observer avant d'avancer dans un lieu inconnu, énonça-t-elle sur un drôle de ton.

— Tu as été bien formée, dit Noël avec un sourire, avant de se rendre compte qu'il avait commis une erreur.

Le visage d'Aylis était subitement devenu très dur et s'était totalement fermé. Sa mâchoire tremblait et ses mains se crispaient nerveusement sur la bride, communiquant son intense malaise à Casuel qui gronda sourdement.

— Excuse-moi, demanda Noël dès qu'il eut pris conscience de sa faute. Excuse-moi s'il te plaît. Je... J'avais oublié pour ton père. Je suis idiot. Pardon.

La jeune femme ne dit rien. Elle continuait de fixer la petite vallée, mais il savait qu'elle ne regardait rien.

— Aylis, pardon, insista-t-il.

Enfin, elle soupira longuement, comme si elle avait retenu sa respiration pendant tout ce temps.

— Ça va, dit-elle. Tu vas pas ramper non plus... Bon, on dirait qu'il n'y a rien en bas, on descend ?

Sans attendre de réponse, elle engagea son cheval sur le chemin qui menait vers le bas. Sa détermination était telle que le mâle ne fit pas de difficultés pour passer devant Inite. En revanche, Noël eut du mal à la retenir. La femelle tenait absolument à marcher en tête et voulait continuellement passer à flanc pour doubler Casuel. Son cavalier tint bon et parvint à lui imposer sa volonté, ce dont il tira quelque satisfaction.

— Passe devant, je ne sais pas où c'est, dit Aylis sans le regarder quand ils furent dans la vallée.

— Pas très loin ; la bergerie est juste...

— Aylis ! cria une voix féminine.

Lydie venait vers eux, depuis le flanc opposé. Elle arrivait visiblement d'assez loin, son cheval était crasseux et elle paraissait fatiguée.

— Vous venez d'où ? je vous attendais par le Pas rouge.

— On a été obligés de passer par les Raviers, expliqua Noël. Un orni nous a attaqués, on a dû faire un détour pour s'en débarrasser.

— Par les Raviers ? ça vous a sérieusement rallongés.

— Oui, mais avec les chemaux, on a quand même été plus vite que par le chemin normal avec des chevaux. Ça va ? pas de problème ici ?

— Non, aucun. On a pu rentrer du bois il y a deux jours. Pour les bêtes, il n'y a pas de problème de nourriture, elles grattent la neige et trouvent l'herbe dessous.

— Oui on a vu, les nôtres ont fait pareil.

Ils se dirigèrent tous les trois vers la bergerie. Les deux étalons étaient énervés ; presque agressifs, et les femmes avaient du mal à les contenir.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Lydie quand son chenal tenta pour la troisième fois de mordre Casuel.

— Je pense qu'Inite va avoir ses chaleurs dans très peu de temps.

— Eh bien, il va y avoir du sport, commenta la jeune femme.

La pâture des Genouel était conçue selon le même plan que toutes les autres. Petite maison d'habitation, grande zone dégagée pour parquer les chevaux et les laisser paître, dépression tapissée de pierres et d'argile pour constituer une réserve d'eau et petit bois de pins pour alimenter le feu dans la bergerie.

Aylis et Noël furent accueillis à grands cris par toute la troupe qui voulait des nouvelles, savoir ce qui s'était passé, ce qu'ils avaient pu apprendre. Quand Noël raconta leur brève rencontre avec les soldats, il ne put passer sous silence la façon dont Aylis avait tué le moine. Tous les yeux se tournèrent vers elle. Certains semblaient la considérer différemment, la regardant des pieds à la tête comme s'ils la découvraient.

— Tu as tué ce moine ? demanda Auguste.

— T'as entendu Soters.

— Pourquoi ?

— Il allait monter à la pâture et découvrir vos traces.

— Ce n'est pas la vraie raison. Tu sais très bien qu'on avait prévu de partir. Au moment où tu l'as tué, on était déjà partis, ou on allait le faire. Ils n'auraient rien vu que les fausses traces qu'on a laissées. Pourquoi tu l'as tué ?

— J'ai pas à te répondre, dit Aylis, farouche.

— Oh que si, ma petite femelle. Parce que si tu ne me donnes pas la vraie raison, je m'en vais. Je ne reste pas avec une menteuse.

— Laisse-la tranquille, intervint soudainement Lydie. Si elle ne veut rien nous dire, c'est son...

— Je l'ai tué parce que je ne supporte pas qu'on me dicte ma conduite, la coupa Aylis. Il montait là-haut pour tout détruire, j'en suis sûre. Les religieux ne voudront jamais des chemaux. Ils n'accepteront pas qu'on les élève ; il faut qu'on se cache et que personne ne

sache où on est.

— T’as un problème, petite, laissa tomber Auguste. T’as un sérieux problème dans la tête. Et tu veux que je te dise ce que je pense ?

— Non.

— Eh bien je vais te le dire quand même. Tu es une tueuse. J’en ai vu, des tueurs ; mais jamais des tueuses. Tu as leur regard, leur façon de parler, de bouger. Méfie-toi de ça, petite. Ne te laisse pas emporter par ça, ou tu vas devenir folle.

Pendant un court moment, personne ne dit rien. Les petits craquements du feu épaississaient encore davantage le silence qui régnait dans la pièce.

— Bref, il est mort, dit brusquement Auguste, faisant sursauter tout le monde. Ensuite ?

— Ensuite, eh ben on a pris les sacs que vous nous aviez laissés et on est partis, raconta Noël. Un orni a voulu nous prendre pour goûter, mais Inite a été trop rapide. En plus, Aylis l’a contourné et ça l’a perturbé, il a laissé tomber.

Il leur raconta la fin de leur court voyage jusqu’à la pâture d’été.

Les jours suivants, personne ne parla plus du moine et de sa mort. Tout le monde fut occupé par les chaleurs des femelles. Inite fut la première à les avoir et les cinq autres femelles suivirent presque immédiatement. Les étalons devinrent intenable. Dès qu’ils se trouvaient à proximité les uns des autres, ils se battaient. Casuel fut cruellement mordu à l’épaule, ce qui faillit de peu déclencher une rixe entre leurs maîtresses.

— Surveille-le ton bourrin, salope ! hurla Aylis.

— Il est énervé à cause des femelles, j’y peux rien ! répliqua Lydie.

— Si t’es pas capable de lui faire faire ce que tu veux, achète un âne, connasse !

La jeune femme était hors d’elle. Arc-boutée pour retenir Casuel, elle se tenait plaquée contre le vaste poitrail du cheval et résistait à sa poussée. L’étalon devait avoir peur de lui faire mal car, malgré toute sa volonté, Aylis n’aurait jamais pu le retenir de cette façon. En face, Lydie emmenait difficilement son cheval vers l’enclos. Quand les deux bêtes furent chacune dans un corral, Aylis revint à grands pas vers Lydie et se planta en face d’elle :

— Si jamais ton bestiau touche encore une seule fois à Casuel, je ne sais pas ce que je te fais ! gronda-t-elle.

— Tu ne lui feras rien ! intervint Auguste.

— Toi l’ancien, je ne t’ai rien demandé, répliqua la jeune femme.

— Ou tu te calmes, ou tu pars ! menaça Auguste.

— Auguste, c’est à moi de décider si elle part ou reste, fit calmement remarquer Noël en s’approchant. En l’absence de mon père, je suis le patron ici.

— Un patron qui se laisse guider par sa queue n’est pas un patron.

— Tu penses réellement ce que tu viens de dire ?

— On voit bien que tu lui cours après à cette pouliche, railla Auguste.

— D'une part c'est faux et d'autre part si c'était vrai, ça ne te regarderait absolument pas. Aylis reste là toi aussi, Lydie aussi et tout le monde se calme. On a du boulot avec les saillies, il faut en même temps qu'on surveille ce qui peut monter par le chemin du bas, alors on ne va pas en plus se crier dessus. OK ?

Auguste considéra Noël avant de répondre avec un sourire :

— D'accord, patron.

— Aylis, je peux te..., commença Noël.

— Si tu veux me sermonner ou quelque chose du genre, c'est pas la peine. Elle avait qu'à tenir sa bête, l'autre, répliqua l'intéressée sans lui laisser le temps de terminer sa phrase.

— Aylis, je peux te voir un instant, s'il te plaît ? insista tranquillement Noël.

La jeune femme étouffa un juron et le suivit à l'écart.

— Quoi ? demanda-t-elle, hargneuse.

— D'abord, calme-toi. Ensuite, je comprends ta réaction, mais je me demande pourquoi tu t'en prends souvent à Lydie. Il y a quelque chose entre vous ? un problème ?

— Il y a qu'elle m'énerve, cette fille. Je ne sais pas pourquoi, mais je ne la supporte pas. C'est tout.

Elle partit sans que le jeune homme puisse lui dire autre chose.

Les saillies débutèrent le lendemain. Quand on fut certain que toutes les femelles étaient en chaleur, on en fit entrer une dans chacun des enclos réservés aux étalons. Cela ne se passa pas comme prévu. Inite se rua sur le chemal de Lydie qui s'enfuit, affolé.

— Sortez-le ! sortez-le, elle va le mettre en pièces ! criait sa maîtresse.

On ouvrit immédiatement la porte et le chemal se précipita à l'extérieur, tandis que la femelle restait sciemment à l'intérieur.

— Il faut les laisser choisir ? s'interrogea Auguste.

— Apparemment, répondit Aylis. On essaie ? proposa-t-elle en regardant Noël.

— Si tu veux, dit celui-ci.

Elle introduisit Casuel dans l'enclos. La femelle le regarda entrer en frissonnant. Elle ne bougeait pas, mais suivit l'approche de l'étalon avec une grande attention. Celui-ci parut d'abord se désintéresser d'elle. Il avança lentement, flaira la neige à la recherche de quelque chose à grappiller, alla vers la barrière qu'il lécha avec application. Au bout de deux minutes de ce manège, Inite poussa un court grognement impatient. Casuel leva la tête et la regarda pour la première fois. Ce fut à son tour de ne plus bouger, tandis qu'elle commença à tourner lentement autour de lui, le poussant doucement de l'épaule à chaque passage. Il ne bronchait pas. Puis il se mit à tourner lui aussi. Ils allèrent de plus en plus vite, dansant une valse muette qui faisait voler la neige autour d'eux. Ils s'arrêtèrent au même moment. Ils se trouvaient alors tête-bêche. Casuel fourra son museau sous la queue

de la femelle qui grogna et repartit pour une nouvelle série de tours. Nouvel arrêt, nouvelle tentative de l'étalon, nouveau refus. Ce ne fut qu'au cinquième essai qu'Inite posa sa tête sur le dos de son compagnon et qu'il put enfin la sentir, puis la lécher avec application. La femelle frémissait de plus en plus et poussait des cris graves et profonds. À un moment, ce fut comme si elle n'en pouvait plus ; elle se tourna et présenta franchement sa croupe à l'étalon qui, immédiatement, se dressa sur ses postérieurs et la chevaucha. Son long pénis dressé trouva facilement le fourreau qui s'offrait à lui et il féconda énergiquement la femelle en poussant des cris auxquels répondait Inite, faisant résonner la vallée de leur amour puissant.

Il apparut qu'un étalon ne saillait qu'une seule femelle. D'une part, il refusait d'aller avec une autre, et d'autre part celle qu'il avait choisie menait un tel tapage et était tellement agressive, qu'il valait mieux ne pas tenter de forcer les choses. On laissa donc Casuel et Inite ensemble, l'étalon de Lydie avait été choisi par Rose, la femelle de Bruno, un permanent de l'exploitation, et celui de Josette avait plu à la femelle montée par Auguste, Aselle. Les trois autres femelles ne semblèrent pas faire d'histoire et leurs chaleurs cessèrent en deux jours.

Il avait été convenu que les étalons et les femelles passaient toute la nuit ensemble et que le jour, on les faisait travailler séparément. Les camaliers apprenaient à connaître leurs bêtes qui s'habituèrent progressivement aux ordres donnés, aux consignes qu'il fallait respecter.

Tout allait pour le mieux, malgré le froid vif qui s'intensifiait de jour en jour et qui gelait la neige, la rendant terriblement glissante et occasionnant des chutes spectaculaires. Les chevaux s'étaient tous vu pousser une longue et épaisse fourrure à laquelle venait s'ajouter une sorte de graisse malodorante qui imprégnait chaque poil. Ces adaptations semblaient parfaitement les protéger du froid, car ils dormaient à l'extérieur et la température polaire ne paraissait pas les empêcher de forniquer, si l'on en croyait les cris qui perçaient le silence de chaque nuit.

Un soir, Bruno vint trouver Noël.

— J'étais de garde au sentier d'en bas, dit-il, essoufflé.

— On monte ? demanda aussitôt Auguste qui se réchauffait les mains à la cheminée.

— J'ai l'impression. J'ai cru entendre du bruit et Rose a dressé les oreilles.

— On va voir, décida Noël. Auguste ?

— Je viens. Appelle Aylis, proposa-t-il.

— Tu crois ?

— S'il faut se défendre, elle aura moins d'hésitations que nous. Ça peut nous sauver la vie.

— OK. On y va à pied, dit Noël.

Ils descendirent en courant tous les trois, tandis que les autres préparaient les affaires à la hâte. S'il fallait fuir, cela devait être fait sans perte de temps. Aylis avait son arc à la

main. Il ne s'agissait plus d'un grossier engin de bois hâtivement muni d'une corde, mais d'une arme véritable qu'elle avait longuement travaillée, laissée sécher avant de le tendre.

Il neigeait à nouveau. Une neige d'hiver, gros flocons, mais neige légère. Sur le plateau, elle était assez profonde et leurs bottes de cuir s'enfonçaient sans trop glisser. Quand ils descendirent le chemin, ce fut une autre histoire. Les pierres étaient gelées, l'ancienne couche de neige, soufflée par le vent, était tassée et glissait davantage...

— Stop ! chuchota soudain Aylis en s'accroupissant.

Noël faillit s'étaler de tout son long en glissant sur une plaque gelée, mais Auguste le rattrapa de justesse.

— Tu as entendu quelque chose ? demanda-t-il.

— Non. Vu, répondit-elle en pointant le doigt.

La nuit était presque noire et il leur fut facile de distinguer les lueurs d'un feu qui dansait au loin dans la forêt.

— Ils campent pour la nuit, ces imbéciles ! s'étonna Aylis.

— On va voir de quoi il s'agit, décida Noël.

Ils descendirent précautionneusement, évitant le sentier dont la neige était gelée et prêt duquel, selon les craintes d'Aylis, il pouvait y avoir des sentinelles en faction. La forêt silencieuse. La neige craquait doucement sous les pas des trois ombres qui veillaient à ne pas briser de branches enfouies.

La lueur aperçue depuis le haut du chemin était bien celle d'un foyer. Il brûlait haut et fort et plusieurs hommes se tenaient autour, les mains tendues vers la chaleur. D'autres vaguaient à des occupations de campement : attacher les chevaux, répartir les granulés, les seaux d'eau, distribuer la nourriture aux soldats.

— Une vraie armée ! remarqua Auguste entre ses dents.

— Seize hommes et deux moines, compta Noël.

— Plus certainement deux sentinelles, dit Aylis. Une en haut, et une en bas. Dix-huit soldats. Ils ne vont jamais monter là-haut avec leurs bêtes, même avec Casuel j'hésiterais. Ça glisse trop, j'aurais peur de tomber.

— Écoute, lui dit Auguste, on entend les fers des chevaux. Ils sont équipés de crampons. Avec ça, ils peuvent quasiment grimper sur la glace.

Les chevaux étaient tous ferrés pour l'hiver. Les fers comprenaient des pointes qui garantissaient tout risque de glissade.

— Alors, comment on fait ? demanda Auguste.

— Comme l'autre jour, répondit Aylis. On descend un peu et...

— Non ! s'exclama Noël presque à haute voix. Ceux-là, on ne les connaît pas. L'autre, il nous avait menacés, mais eux, on n'a rien contre eux.

— T'es mignon par moments Soters, railla Aylis. Tu crois sans doute qu'ils viennent là pour voir tomber la neige ?

— Je le sais bien qu'ils viennent pour nous, évidemment. Mais je ne veux pas qu'on

tue tout le monde. C'est tout.

— À ne pas vouloir en tuer un ou deux maintenant, tu te retrouveras obligé de les tuer tous plus tard, prophétisa la jeune femme.

— Je prends le risque.

— Comme tu veux.

— Donc je demande encore : qu'est-ce qu'on fait ? intervint Auguste.

— On remonte et on plie. On va aller s'installer aux Raviers, décida Noël.

Sans attendre la réponse de ses deux compagnons, il rebroussa chemin et s'enfonça dans la forêt.

— Qu'est-ce que tu veux qu'on fasse aux Raviers ? lui demanda Aylis en le rattrapant et le retenant par la manche. C'est un village abandonné, il n'y a rien là-bas !

— Justement, il n'y a rien. On va fortifier tout ça, réparer le village, détourner la rivière, faire...

— Réparer ? détourner la rivière ? t'es malade ou quoi ? Aylis n'en revenait pas.

— Réfléchis. Ils nous trouveront partout où l'on pourra aller. Si on se cache quelque part, ils finiront par le savoir. Donc on se rend dans un endroit où les travaux seront faciles à faire, où il n'y aura pas besoin de chercher où loger les gens et les bêtes, où il y a de l'eau à suffisance. Là-bas, il n'y a juste qu'à construire un mur pour être protégé. Je suis sûr que ça pourrait tenir un siècle.

L'enthousiasme de Noël était communicatif. Auguste fit remarquer :

— En plus, moi j'en ai un peu assez de devoir plier à chaque fois. Si c'est comme tu le dis, je suis partant. Aller, on remonte, dit-il en rejoignant le chemin.

— Alors, qu'en penses-tu ? demanda Noël à la jeune femme.

Aylis fit la moue et répondit :

— De toute façon vous, les hommes, vous faites toujours à votre idée. Les femmes n'ont qu'à se taire et obéir.

Elle se détourna et commença à suivre Auguste. Noël la fit pivoter sur elle-même et la prit par les épaules.

— Écoute, toi. D'abord, depuis que je te connais, je n'ai pas vraiment l'impression que tu fasses ce qu'on te dit de faire, au contraire même. D'autre part, ça fait un bon bout de temps que je voudrais que tu saches quelque chose.

— Ah oui ? et quoi donc ?

— Eh bien apprend qu'il y a des moments où je te tuerai tellement tu m'énerves, et d'autres où je tuerai pour toi, tellement tu me...

— Je t'excite ? demanda-t-elle, brusquement agressive.

— Mais non ! soupira-t-il excédé. Je ne suis pas dirigé par ma queue, bon Dieu !

— Tu serais bien le seul mec qui ne l'est pas ! lâcha-t-elle avec un petit rire sans joie.

— Eh bien je ne le suis pas, c'est tout. Ce qui m'intéresse chez toi, c'est ce que tu as

là-dedans, dit-il en lui posant l'index sur le front et pas ce que tu as là, ajouta-t-il en prenant un de ses seins dans la main. Quand vas-tu le comprendre ?

— Tu me plais Soters. Beaucoup, dit-elle avec un sourire inattendu. T'es pas comme les autres.

— Alors permets-moi ça, dit Noël.

Il se pencha brusquement vers elle et lui posa un furtif baiser sur les lèvres. Elle poussa un petit cri de surprise, puis se plaqua davantage contre lui en tournant la tête.

— Je... Je ne suis pas à l'aise dans ces moments-là, Noël, murmura-t-elle. Il y a longtemps que je me demandais quand tu allais te décider à le faire. Je n'aurais jamais pu... J'ai l'air solide, sauvage, tueuse, comme le dit Auguste. Tout ça c'est vrai, mais je suis nulle en sentiments. Il faudra que tu sois très patient avec moi. D'accord ?

Le contraste était tellement saisissant entre la femme qui se dressait dans la nuit pour tuer un moine avec son arc et celle qui fondait dans ses bras, que Noël eut presque peur. Aylis dut le sentir, car :

— N'aie pas peur, je ne suis pas folle. Je n'ai pas été aimée, c'est tout. Elle ajouta dans un souffle : ou seulement par un fou.

— Je n'ai pas peur, lui assura-t-il. Et je serai patient.

— Tu me le promets ?

— Je te le promets. Ça te va ?

— À la rigueur. Mais je te préviens, à la première erreur, je te vire.

— Si je veux...

— Bon, dites voir les tourtereaux, vous attendez que les autres d'en bas montent, ou vous venez maintenant ?

Auguste venait vers eux l'air sérieux :

— Vous vous palucherez à un autre moment, on a autre chose à penser maintenant !

— On ne se paluche pas, on se déclare, le corrigea Noël.

— Ce que tu veux, mais ce n'est pas le moment.

Ils étaient remontés en toute hâte. À la bergerie, tout le monde était prêt ; les chaux étaient sellés, les sacs bouclés et tout le monde attendait leur retour. Les nouvelles qu'ils ramenaient eurent divers effets sur le groupe. Certains furent abattus de savoir qu'ils étaient toujours pourchassés, d'autres trouvèrent là une source de motivation. Quant à la proposition de Noël :

— Les Raviers, c'est pas ce coin qui a été attaqué par les ornis ? demanda Josette.

— Si, il y a plusieurs années, répondit-il.

— Je ne vais pas dans un village fantôme, décida l'ex-cuisinière.

— Il ne s'agit pas de savoir si on y va ou pas, puisqu'on y va, déclara Noël. On n'a pas d'autre solution immédiate, à moins de se rendre aux moines et d'attendre tranquillement

qu'ils interdisent l'élevage des chemaux, puis qu'ils nous jugent et condamnent. Je pense que personne n'aimerait abandonner son chenal.

Des hochements de tête approuvèrent. Il continua :

— Donc, nous devons aller aux Raviers pour nous cacher là-bas. Une fois sur place, il sera facile de voir si on peut y rester, si c'est facilement défendable, tout ça, quoi.

— Et si c'est pas habitable ? demanda Bruno.

— Ça l'est. Aylis et moi y sommes passés en venant ici. Les maisons sont en place, la rue est propre, il y a de l'eau tout près... C'est l'endroit idéal, je vous dis.

— C'est à combien de temps d'ici ? demanda l'un des saisonniers.

— Deux jours.

— On va laisser des traces lisibles par un aveugle, fit remarquer Lydie.

— Oui, c'est le problème ; mais si j'en crois le vent qui s'est levé depuis hier soir, il va neiger pendant plusieurs jours. Voyez déjà ce qui tombe. Avec de la chance, ça camouflera. Il faudra marcher dans les pas du premier pour ne pas que la trace soit trop large.

Ils étaient tous partis, sauf Auguste, Noël et Aylis qui avaient passé la nuit couchés sous les chemaux, utilisant la technique mise au point par Noël.

— C'est vrai qu'on est bien sous ces bêtes, s'étonna Auguste le lendemain. Elles nous tiennent chaud, elles nous protègent et en plus, elles ne bougent pas ! la toile empêche la neige de les mouiller. Bonne idée, monsieur Soters-fils, félicitations !

— Merci. On cache les chemaux et on attend. À mon avis ils ne devraient pas tarder.

— On les cache, on les cache... Où ? demanda l'homme en étouffant une quinte de toux.

— Les rochers au-dessus, vite.

Ils enfourchèrent leurs bêtes et suivirent Noël qui grimpait un chemin étroit et naturel qui passait entre des roches recouvertes de neige.

— Ils vont voir les traces, fit remarquer Aylis.

— Non, le chemin est camouflé, on ne le voit pas depuis le bas, et on va redescendre effacer celles qui sont près de la bergerie.

Une fois arrivés sur une sorte de petit plateau, ils attachèrent les chemaux, veillant à ce qu'Aselle, la bête d'Auguste, et Inite ne puissent se toucher. Bien que, depuis les saillies, leur agressivité ait considérablement diminué les unes envers les autres, ils se méfiaient quand même du comportement irascible des chemales. Ceci fait, ils redescendirent rapidement effacer les traces des bêtes à l'aide de balais faits de branches de pin à la forte odeur de résine. Quand ce fut terminé, on aurait pu croire qu'il y avait eu du bois stocké à cet endroit, d'autant qu'Auguste avait eu l'idée de laisser quelques bûches et des branches sèches traîner çà et là. Ils rejoignirent rapidement leur poste d'observation.

La neige, qui s'était interrompue pendant la nuit, recommençait à tomber dru.

Ils avaient étendu une toile près du bord et s'étaient allongés les uns contre les autres. Noël se trouvait entre Auguste et Aylis.

— Regarde, les voilà ! chuchota soudain la jeune femme.

Elle était couchée à plat ventre tout contre Noël et lui parlait dans l'oreille. Il sentait sa chaleur. Sa cuisse était plaquée contre la sienne et leurs épaules se touchaient. Il pouvait même suivre le rythme lent de sa respiration. Malgré l'urgence du moment, malgré les soldats qui s'approchaient de la bergerie, il sentit une bouffée de désir lui broyer la poitrine.

Les chevaux fumaient dans l'air froid du matin. La troupe s'arrêta devant la maison. Deux hommes mirent pied à terre, déchargèrent des bidons d'un cheval de bât, puis aspergèrent les murs en bois.

— Ils ne vont quand même pas...

Auguste ne termina pas sa phrase car, en bas, les deux hommes battirent le briquet et, sans sommation, mirent le feu à la bergerie.

— Et c'est ça que tu ne voulais pas que je tue ? glissa Aylis dans l'oreille de Noël. On serait peut-être encore endormis à cette heure-là.

La troupe se déploya autour du brasier, dont la fumée blanche et grise devait se voir à des kilomètres à la ronde, et chacun braqua une arme vers la maison qui brûlait.

— Ils nous chassent comme des bêtes, murmura Auguste.

La bergerie brûla à une vitesse effrayante. Les flammes dévorèrent le bois sec en un instant et, quelques minutes plus tard, tout fut consumé ; ne restait plus que le conduit de la cheminée d'où, ironiquement, sortait une délicate petite fumée blanche.

Dirigés par les deux moines, les hommes fouillèrent systématiquement le tas de bois et de pierres noircies qu'était devenue la petite maison, scrutèrent avec application le sol et échangèrent de vifs commentaires sur les traces des chemaux.

Noël se félicita d'avoir tenu à ce qu'un tour de garde soit établi pour surveiller le sentier qui montait à l'estive. Ils auraient tous été surpris dans la bergerie et c'en était fini des chemaux.

Le vent allant dans la direction de la troupe armée, il était impossible d'entendre ce qu'ils se disaient. Cependant, l'un des moines se mit soudainement à crier :

— Ils ne sont certainement pas très loin, nous sommes survenus rapidement ! Cherchez-les ! Trouvez-les !

Les soldats s'égaillèrent aussitôt dans toutes les directions, se dirigeant pour la plupart vers le petit bois de pins où aimaient dormir les chemaux. Seuls deux d'entre eux entreprirent de gravir les rochers.

— Ils vont nous voir, ceux-là ! chuchota rageusement Auguste.

— Si tu hurles comme ça, ils vont d'abord nous entendre, lui murmura Aylis.

Noël la sentit qui sortait une flèche de son carquois.

— Non ! souffla-t-il.

— Pourquoi ? ils vont nous voir.

— Il faut qu'ils reviennent vers les moines, sans ça ils sauront qu'on était là. Laissez-les passer.

— Mais ils ne vont pas passer, ils vont forcément arriver ici !

— Elle a raison, fit remarquer Auguste.

— D'accord, mais seulement s'ils nous voient, OK ?

— OK.

La jeune femme se leva prudemment et se posta juste au débouché du petit chemin. On entendait les pas des deux soldats. Leurs bottes s'enfonçaient dans la neige profonde...

— Tu crois qu'ils sont allés par là, toi ? demanda l'un d'eux.

Ils étaient tout près ; sans doute à trois ou quatre mètres du débouché sur la plateforme.

— Non, répondit l'autre.

— Alors pourquoi on monte ?

— C'est les ordres.

— On peut attendre ici, il y a moins de vent, il fait moins froid. N'importe comment, je vois pas des chevaux monter par là, moi, dit le premier.

— T'as du tabac ? demanda abruptement le second.

— Ouais.

— Alors on attend là en fumant et on redescend. On n'a rien vu.

— Ça me va.

Les bruits de pas cessèrent et furent remplacés par de petits sons de papiers, d'aspiration, et les trois fugitifs purent voir monter la fumée d'une pipe.

Au bout de quelques minutes de silence :

— On y va ?

— Ouais.

Le son de leur progression décrivit lentement et ils apparurent bientôt en bas. L'un alla vers un moine et fit sans doute son rapport. Le religieux leva la tête et regarda un court instant vers le haut, puis congédia le soldat.

— En route, dit Noël. Ce n'est pas la peine de traîner par là. Ils ne vont pas pouvoir rester longtemps ici, ils ne sont pas équipés pour le froid.

Sans autre commentaire, ils détachèrent les chevaux, les enfourchèrent et partirent à la suite du fils Soters.

Il leur fallut monter encore en suivant une faille qui grimpait de façon rectiligne vers le plateau. Les chevaux devaient parfois s'y reprendre à deux fois pour franchir certains passages vraiment abrupts.

— On ne devrait pas descendre pour les alléger ? demanda Auguste.

— Tu parles, on ne pèse rien pour eux, répondit Noël. Et je crois bien qu'on ne pourrait pas passer sans eux.

Malgré le froid vif accentué par le vent qui leur poussait la neige dans la face, les trois bêtes ne semblaient pas avoir froid et, contrairement aux chevaux, la neige se collait à leurs longs poils et ne fondait pas, ce que fit remarquer Aylis :

— Ils vont avoir froid avec toute cette neige sur les poils !

— Non, ça les isole, répondit Noël. En plus, le fait qu'elle ne fonde pas montre que leur fourrure les protège bien. Ils ne perdent pas de chaleur.

Dès qu'ils eurent atteint le plateau, ils purent augmenter l'allure et les chemois adoptèrent un ample trot, traçant un profond sillage dans la neige fraîche.

– Chapitre cinq –

Ils avaient senti l'odeur du bois brûlé bien avant de voir la fumée qui montait de deux cheminées du village. Quand ils approchèrent, les six autres chemaux vinrent à leur rencontre au galop. Encore une fois, Noël fut impressionné par la puissance que dégageaient ces bêtes. Elles dévalèrent le chemin à une allure folle, faisant voler la neige autour d'elles et poussant des cris auxquels répondirent Inite et les deux autres.

Le vacarme qu'ils produisirent tous dut arriver jusqu'au village, car les trois camaliers virent apparaître Lydie, Josette et Bruno.

— Alors ? demanda Lydie quand ils arrivèrent à sa hauteur.

— Pas de casse, mais ta bergerie est détruite. Ils l'ont brûlée en espérant qu'on serait encore à l'intérieur, répondit Noël.

— La bergerie ? répéta Lydie.

— Oui. La maison a brûlé en entier. Il ne reste que les pierres et la cheminée.

— En entier ! Dieu bon ! et il y avait un moine avec eux ?

— Deux.

— Deux moines..., répéta à nouveau la jeune femme. Ils ont laissé faire ça.

— Ils n'ont pas laissé faire, intervint Aylis, ce sont *eux* qui ont donné l'ordre de tout brûler.

— Mais pourquoi ? on n'a pas fait de mal ! pourquoi les frères ont permis que ce soit brûlé ?

— Les frères ? s'étonna Aylis.

— Les moines, précisa Lydie avec un rapide coup d'œil à la jeune femme. Pourquoi ils ont laissé faire ?

— Je te dis qu'ils n'ont pas laissé faire, ils ont ordonné aux soldats de tout brûler. Tu comprends ou pas ?

Lydie secoua la tête, comme si elle refusait d'admettre ce qu'elle venait d'apprendre. Elle semblait très atteinte par la perte de la bergerie.

— On n'a pas fait de mal, mais on ne va pas dans le sens que veulent les religieux, commenta Noël qui mit pied à terre. Aller, montons au village.

Imité par Auguste et Aylis, il ôta tout le harnachement de sa monture. Dès qu'ils se

sentirent « déshabillés », les trois chemaux partirent au petit trot vers la rivière, suivis de près par les autres.

Dès son arrivée dans le village, Noël proposa une réunion générale pour prendre les dispositions concernant leur vie future. Tout le monde se rendit dans la plus grande maison. Tous les meubles étaient en place, intacts et, hormis une épaisse couche de poussière, une grande quantité de mouches mortes et des toiles d'araignée un peu partout, on aurait pu croire que les habitants venaient de partir.

— Il faut qu'on s'organise. Je crois qu'on ne sera jamais mieux ailleurs qu'ici, mais..., commença Noël.

— Pas mieux ailleurs qu'ici ? des ornis ont attaqué ce village, je te signale ! explosa tout à coup l'un des saisonniers dont Noël ne se souvenait plus le nom tellement l'homme était d'habitude discret.

— Je sais, c'est moi qui vous l'ai dit, répliqua-t-il tranquillement. Mais ils ont aussi attaqué Bourgdhol ; tu es quand même venu à la foire.

— C'est pas pareil, continua l'autre. À Bourgdhol il y a des murs, des remparts.

— Justement, il faut qu'on bâtit des remparts autour des Raviers.

— Des remparts ? s'étonna Eudes. Et tu vas les prendre où les pierres ? et le mortier, tu vas le faire avec quoi ? on est des éleveurs ; notre métier, c'est le cheval, pas la pierre.

— Ça s'apprend. De toute façon, il faut qu'on reste ici. Vous n'avez pas vu ce qui s'est passé chez Lydie. Ils ont mis le feu ; ils étaient tous autour de la bergerie, l'arme pointée vers les sorties. On aurait encore été là, ils nous auraient tirés comme des faisans. Demandez à Auguste et Aylis. Pour les pierres, on va se débrouiller ; pour le mortier aussi. On va apprendre à les monter ces murs, on a tout l'hiver pour ça.

— Les pierres, c'est pas un problème, fit remarquer Bruno. Il y trop de maisons pour nous. On démolit les autres et on s'en sert pour le mur.

— Bonne idée ! s'exclama Noël, ce qui fit rougir l'employé. Vous voyez, si on s'y met, on en trouvera des solutions.

— Et pour la nourriture ? s'informa Auguste.

— Je vais redescendre à l'élevage et remonter avec ce qu'il nous faut.

— J'irai avec toi, dit Aylis.

— Évidemment, fit remarquer Lydie, dès qu'il bouge, toi tu le suis.

Le ton était amer.

— Et alors ? demanda Aylis. J'ai des comptes à te rendre ? non ? alors tu me laisses tranquille.

— Je viens aussi, décida Lydie.

— Si tu veux, je m'en fous.

— Bon, c'est fini toutes les deux ? s'impatienta Noël. Tout le monde est d'accord ? on descend prendre des provisions de blé, de fruits et autre, on demande des nouvelles, on en

donne et on remonte. Pendant ce temps, vous commencez à casser les maisons extérieures et vous montez le mur en commençant par le bas. Ça m'étonnerait qu'on ait quelque chose à craindre qui vienne du plateau.

— Tu donnes bien des ordres, Soters, grinça le grand saisonnier qui, Noël s'en souvint brusquement, s'appelait Alain. Mais pour faire quelque chose, rien.

Auguste allait ouvrir la bouche, mais Noël fut plus rapide.

— Je donne les ordres, en effet. Et je les donne parce que je te paie. Si tu ne veux plus en recevoir, tu t'en vas. À pied. Ta chemale est à moi. Si tu veux rester, tu obéis. Ça te va ? C'est assez clair pour toi ? Je ne vais pas perdre mon temps à t'expliquer pourquoi c'est moi qui descends et pourquoi je veux bien qu'Aylis et Lydie viennent. Josette va venir aussi, d'ailleurs. Tu remarqueras que seuls les hommes restent...

— Oui, railla l'autre, seuls les hommes...

Il n'eut pas le temps de dire autre chose. Le poing de Noël lui percuta violemment la poitrine. Le choc lui coupa le souffle et l'envoya à la renverse.

— Soters ! cria Auguste.

— Laisse, dit Aylis. Il y a des lents d'esprit qui ne comprennent que ce type de langage.

Alain se releva péniblement, respirant avec difficulté.

— C'est plus clair maintenant ? demanda Noël.

L'autre hocha la tête sans mot dire.

— Je sais monter un mur, dit Bruno dans le silence qui suivit.

— Tout le monde sait à peu près monter un mur, fit remarquer Auguste.

— Oui, mais moi, j'ai construit une maison. J'ai commencé comme apprenti bâtisseur et puis c'est les chevaux qui me plaisaient, alors j'ai arrêté.

— Tu es un professionnel, en somme ? demanda Noël.

— Oui.

— Eh bien voilà ! s'exclama Noël en regardant les autres. Ce sera toi le responsable, tu t'occuperas de nous dire quoi faire. Il faudrait que ce mur soit monté le plus vite possible. Dès notre retour, tout le monde s'y mettra. Si vous pouviez commencer dès demain, ce serait bien. Donc c'est clair ? on est d'accord ?

— Non, dit timidement Josette. Je veux rester ici. Vous pouvez descendre tous les trois, mais moi je reste... si ça ne vous gêne pas trop, monsieur Soters.

— Si tu penses que ça ira ici, c'est comme tu veux Josette. J'aurais aimé que les femmes descendent, parce que les étalons sont plus rapides et plus costauds. Si on doit charger les bêtes, ils pourraient porter plus. Mais bon, si tu veux rester, pas de problème. Donc cette fois-ci, c'est bon ?

Tout le monde approuva.

— Tu choisis laquelle ?

Aylis se retourna. Noël se tenait derrière elle et la regardait examiner deux maisonnettes situées au centre du village.

— Je ne sais pas. Et toi, tu vas où ?

— J’attends, dit le jeune homme avec un sourire.

— Tu attends ? tu attends quoi ?

— De savoir laquelle tu choisis.

— Ah. Et qu’est-ce que tu feras après ?

— Je te suivrai, répondit-il avec un sourire. D’ailleurs, continua-t-il sans lui laisser le temps de faire un commentaire, je serais toi, je prendrais celle-là.

— Ah bon. Je suppose que tu vas m’expliquer pourquoi.

— Oui. Elle est un peu plus haute que l’autre, donc en cas de crue il y aura moins de problème et elle donne sur le sud, sud-est, ce qui est une bonne orientation. Le soleil dès le matin et pendant une grande partie de la journée.

— Eh bien je te la laisse, dit la jeune femme en ramassant son sac et entrant dans l’autre maison.

Noël resta quelques secondes interdit, regardant la porte qu’Aylis venait de fermer, puis il baissa la tête et rejoignit la demeure dont il venait de vanter les mérites et qu’il trouvait subitement beaucoup moins attirante.

Le repas du soir fut pris en commun, dans l’ancienne salle communale. Chevreuil et soupe d’herbe de ruisseau.

— C’est pas trop mal, s’étonna Auguste.

— Le chevreuil, c’est Alain qui l’a tué il y a deux jours et il y a beaucoup de plantes près de la forêt, dit Josette. J’en connais quelques-unes et il doit sûrement y avoir un jardin quelque part sous la neige. On le trouvera au printemps.

— Il faut quand même qu’on aille chercher des provisions, des outils, des armes ; tout, quoi. On partira demain dans la matinée.

— Tu penses mettre combien de temps pour redescendre ? demanda Auguste.

— Il faut repasser par la pâture Genouel, deux jours. Noël comptait sur ses doigts. Descendre dans la forêt, la traverser, longer la Dhol et, pour finir, traverser le Taillis noir. Je crois que ça va nous prendre cinq ou six jours.

— Cinq ou six jours. Deux ou trois là-bas pour tout rassembler, à nouveau six jours pour remonter. Vous n’êtes pas là avant deux ou trois semaines, quoi.

— C’est probable. Vous allez pouvoir vous organiser ?

— Tu sais patron, on dirait qu’on est plus souvent seuls qu’avec toi et, sans vouloir te vexer, on est grands maintenant, lui répondit Auguste en riant doucement, ce qui déclencha une quinte de toux.

Tout le monde le regarda avec un air inquiet.

— C'est rien, dit-il en toussant, j'ai avalé de travers. C'est rien, je vous dis. Vous partez dès demain ?

— Oui, répondit Noël.

— Alors il vous faut des provisions. Josette, tu peux leur couper des lanières de viande et leur donner quelques noix ?

— J'ai déjà préparé des sacs, répondit-elle.

— Monsieur Soters, intervint Bruno. Pour le mortier, il va y avoir un problème. On a du sable, de l'eau, de l'argile, du gravier, mais il fait froid et en plus on n'a pas de chaux. Il faudrait aller en chercher en bas. De toute façon, pour le moment, je crois que l'eau gèlerait dans les joints et ce serait trop fragile. On ne pourra pas monter le mur avant le redoux.

— Tu fais pour le mieux. Si vous pouvez avancer le chantier dès maintenant, faites-le. Si ce n'est pas possible, rien ne vous empêche de préparer ce qu'il faut pour quand il fera plus doux.

— Ne t'en fais pas pour ça, dit Auguste. Descendez, voyez si tout va bien là-bas et ramenez-nous ce qu'il nous faut pour nous installer ici.

— Bon, eh bien bonne nuit.

Noël avait raccompagné Aylis jusqu'à la maison qu'elle avait choisie. Il se tenait près de la porte qu'elle tardait un peu à refermer.

— Bonne nuit Soters, répondit-elle.

Elle se pencha rapidement et l'embrassa sur les lèvres. Ce n'était pas un baiser tendre ; leurs dents se choquèrent et Noël sentit même qu'il saignait un peu dans la bouche. Ce n'était pas un baiser tendre, mais elle l'avait embrassé.

Elle ferma la porte.

La lune était presque pleine et éclairait la neige. Noël n'avait pas envie d'aller se coucher. Il marcha le long du ruisseau, jusqu'à sa source qui sourdait d'une anfractuosité de la roche faisant comme une petite grotte. L'entrée avait été barr e par des barreaux métalliques scellés dans le rocher. Un cadenas fermait une petite porte.

Percevant un pas qui s'approchait, il se retourna vivement, plein d'espoir.

— Ils avaient de l'eau sans problème, comme ça, lui dit Auguste.

— Ouais, répondit le jeune homme, d c .

— C'est pas moi que t'attendais, hein, petit ?

Se faire appeler « petit » par un employé ne plaisait que très moyennement à Noël, mais par Auguste, cela ne le gênait pas. Il ne dit rien.

— C'est vrai qu'elle est accorte, la petite dame, continua l'autre avec un sourire. J'aurais trente ans de moins, il faudrait compter avec moi. Seulement, défie-toi bien de ces pouliches, mon gars ! si tu les d bourres, c'est comme les chemales. C'est pour la vie.

Penses-y bien avant de la monter !

— Je ne sais pas si j'ai envie de la m..., commença Noël.

— Allez, à d'autres ! le coupa Auguste. Je le vois bien que t'en a envie et c'est normal, vingt dieux. Non, le seul problème que t'as, c'est qu'elle n'a pas encore admis qu'elle en a aussi envie que toi. Et dans ces affaires-là, pour que ça marche, il faut que les deux soient d'accord. C'est comme ça que ça tourne depuis que le monde est monde.

— Ouais, ils n'avaient pas de problème d'eau, dit Noël.

— D'accord. T'as raison. Ces trucs-là, c'est personnel, admit l'employé en levant les mains. Et il enchaîna sans transition : sauf pendant les crues. Si ça pleut à noyer les grenouilles là-haut, ça doit bouillonner sérieux ici.

Ils regardèrent un instant l'eau noire qui sortait de la petite cavité, puis se souhaitèrent bonne nuit.

Noël dormait depuis ce qui lui semblait être quelques secondes, quand la porte grinça et le réveilla. Il s'assit sur son lit.

— Qu'est-ce que... ?

— Va pas amener tout le monde, lui dit Aylis en refermant derrière elle. J'ai froid toute seule, c'est tout !

Heureux que l'obscurité le masque, il répondit en essayant que son sourire ne s'entende pas :

— Eh bien viens là, le lit est bien assez grand pour nous deux.

— Va pas t'imaginer que..., dit-elle vivement.

— Je n' imagine rien. Je suis simplement content que tu sois venue.

La jeune femme se glissa dans le lit et poussa Noël avec les fesses, jusqu'à ce qu'il lui laisse la place chaude.

— Tu me dis si je t'ennuie, protesta-t-il.

— Râle pas et réchauffe-moi.

Il s'allongea et elle se plaqua immédiatement contre lui, encastrant son corps au sien.

— Tais-toi maintenant, je dors, souffla-t-elle.

Comme lors de leur première nuit commune, elle s'endormit presque aussitôt, laissant Noël la contempler à la lueur de la lune qui nimbait la pièce d'une clarté irréaliste. Il lui fut difficile de trouver le sommeil. Aylis était belle. Ses cheveux masquaient son visage, mais les courbes de son corps se devinaient sous la chemise de lin qu'elle avait conservée. Elle dormait sur le côté et se retourna brusquement en fronçant les sourcils. Elle rêvait. Sa respiration régulière soulevait sa poitrine et Noël se tourna pour ne pas céder à la tentation, de plus en plus forte, de poser la main sur ses seins.

— Reste là ! exigea-t-elle d'une voix endormie.

— Je reste là, je reste là.

Le lendemain, ce fut elle qui le réveilla.

— Petit Soters... petit Soters, tu dors encore ?

Elle lui secoua doucement l'épaule. Il s'assit à demi, s'appuyant sur son coude. Elle était habillée et le regardait, songeuse.

— Pourquoi tu m'appelles petit Soters ? demanda-t-il en s'étirant.

— Tu ne m'as pas touchée cette nuit. Seul un enfant ne touche pas la femme qu'il a dans son lit, répondit-elle, mi-sérieuse, mi-mutine.

Cela éveilla complètement Noël. Il sortit du lit tel qu'il était, nu, et s'habilla rapidement sans dire un mot.

— Je t'ai vexé, nota-t-elle.

— Oui. Tu t'imagines qu'un mâle adulte, un vrai, te sauterait dessus dès que tu serais contre lui ? alors va chercher des mâles. Moi, je ne viole pas. Il n'y a pas que les enfants qui ne touchent pas la femme qui est avec eux dans un lit ; il y a aussi les hommes respectueux.

Il partit sans attendre les commentaires qu'elle aurait pu faire.

Dehors, un soleil radieux faisait étinceler la neige. Il faisait froid.

Noël se dirigea d'un pas coléreux vers le bas du village et obliqua à droite en direction du bois de pins où les chemaux avaient l'habitude de passer la nuit.

Dès qu'il apparut dans le pré qui jouxtait les arbres, un cri furieux retentit soudain, aussitôt suivi par le martèlement d'un puissant galop. À cinquante ou soixante mètres de lui, Casuel surgit du bois et se rua dans sa direction. Noël s'immobilisa. Courir n'aurait servi à rien. Il espérait que la charge n'était qu'intimidation, mais n'eut pas beaucoup de temps pour réfléchir à ce qu'il pourrait faire. Le grand étalon était déjà sur lui et se bloquait à trois mètres, faisant gicler une gerbe de neige qui cingla le jeune homme.

Tous crocs dehors, le cheval grognait sourdement, regardant fixement Noël qui ne bougeait pas d'un cheveu. Malgré la rage qu'il ressentait contre l'animal qui se jetait sur lui sans provocation de sa part, malgré la peur tenace qui lui broyait le cœur et les poumons, il ne put s'empêcher de l'admirer. Les muscles saillaient sous les longs poils sombres, parcourus par des frémissements de rage, de la vapeur jaillissait des naseaux grands ouverts, et ses yeux d'un vert phosphorescent achevaient de donner à l'animal l'aspect d'un monstre antique à la beauté mortelle.

Casuel n'approchait pas, mais Noël savait intuitivement que le moindre mouvement de sa part serait considéré comme une menace. Il restait donc figé sur place, attendant que l'étalon se lasse.

— Casuel ! hurla une voix de femme.

Aylis arrivait en courant. Elle dérapait sur la neige et avait apparemment perdu un soulier dans sa course. Derrière elle, venaient Bruno et Josette.

— Bruno, reste derrière ! cria Noël.

Il sentait qu'il pouvait parler et bouger un peu, maintenant qu'Aylis était arrivée.

D'ailleurs, l'étalon grognait avec moins de conviction et regardait venir sa maîtresse.

Quand elle fut tout près du cheval, la jeune femme ne ralentit même pas et lui administra une claque magistrale qui lui fit pousser un cri de surprise. Il recula d'un pas. Elle le suivit et le frappa à toute volée en criant :

— Tu ne fais plus jamais ça, animal !

Se retournant, elle ordonna en tendant la main :

— Noël, viens là.

Il obéit aussitôt. C'était elle qui dirigeait les opérations. La situation était encore critique et toute hésitation aurait pu déboucher sur quelque chose de plus grave. La jeune femme lui prit la main et l'autre tenant la crinière de l'étalon, elle le fit avancer jusqu'à lui. Casuel voulut reculer en grognant, bouche grande ouverte. Aylis le lâcha immédiatement et le frappa une troisième fois.

— Tu ne bouges pas ! lui ordonna-t-elle.

L'ascendant qu'elle avait sur cette montagne de muscles était fascinant. Le cheval se figea comme un chien qu'on aurait grondé et referma la bouche.

— Caresse-le, dit-elle.

Soters s'exécuta avec prudence. Il posa doucement la main sur le chanfrein et en massa délicatement le poil. Casuel ne bougeait toujours pas. Aylis le lâcha et recula un peu. L'étalon leva la tête et la suivit d'un pas.

— Tu ne bouges pas, répéta-t-elle.

À nouveau il obéit, laissant Noël le toucher.

— C'est bon. Ça suffit maintenant, je pense qu'il a compris, déclara-t-il en tournant le dos au grand animal.

Celui-ci alla vers Aylis et lui fourra sa tête sous le bras, cherchant des caresses.

— Non, dit-elle, catégorique.

— Aylis, il m'a laissé faire, plaida Noël.

— Oui, tu as raison, mais je ne peux admettre sa rage incontrôlée. Il ne savait plus ce qu'il faisait et c'est insupportable.

— Je crois qu'il le savait pertinemment, au contraire, rectifia son ami. De toute façon, ce comportement me rappelle celui de quelqu'un que je ne citerai pas, mais pour lequel j'ai fait preuve d'une grande patience. Alors, si tu ne veux pas lui pardonner maintenant, vais-je devoir regretter d'avoir oublié toutes les insultes et les coups dont tu m'as gratifié ?

Aylis regarda Noël, une lueur farouche dans les yeux puis, sans rien dire, elle tendit la main vers Casuel qui vint y fourrer son museau avec un soupir de bonheur.

Elle caressa son cheval, tandis que tout le monde s'éloignait lentement.

Ce ne fut que deux heures après cet incident que tous les préparatifs pour le départ furent terminés. Noël avait trouvé Inite allongée près de sa maison.

— Tu étais là, toi ? lui avait-il dit en approchant. Tu aurais pu venir lui mettre une raclée, à l'espèce de carne qui a voulu me boulotter !

La chemale s'était levée et avait plaqué son museau contre la poitrine du jeune homme, manquant de le faire tomber dans la neige.

— C'est ça, avait-il commenté. Tu es bien une femelle : du charme, des caresses, mais rien quand il le faut. Aller viens, on doit partir.

Ils s'étaient retrouvés avec tout le groupe, y compris Alain qui ne semblait curieusement pas tenir rigueur à Noël du coup de poing qu'il lui avait donné.

— T'as eu du cran de ne pas bouger devant l'étalon, dit Bruno en venant à sa rencontre.

— J'avais parié pour de l'intimidation, mais je n'étais pas fier, lui répondit-il. Puis il s'adressa à tout le monde. Bon, on est d'accord ? on revient à peu près dans trois semaines, avec des provisions et tout ce qu'il nous faut pour nous installer ici le temps que les choses évoluent. Avec l'hiver, je ne crois pas que les moines et les soldats viennent nous chercher par ici. D'ici là, les chemales seront prêtes à pouliner et j'espère qu'on y verra plus clair. Je souhaiterais que ceux qui restent là le fassent en toute connaissance de cause. Il n'est pas évident qu'on puisse redescendre avant longtemps. Donc, si vous avez un problème de ce côté-là, il faut absolument le dire maintenant. Après, ce sera trop tard ; si vous voulez descendre, il faudra le faire à pied.

Personne ne broncha.

— Bien, à bientôt, conclut-il.

L'ambiance du voyage n'était pas au beau fixe. Aylis ne desserrait pas les dents, ce qui rappelait à Noël les moments tendus qu'il avait vécu avec elle au début de sa présence forcée dans l'exploitation. Quant à Lydie, elle ne disait pas un mot non plus, plongée dans des réflexions qui ne paraissaient pas amusantes.

— On va être six jours à se faire la tronche ? demanda le jeune homme.

— Je ne fais pas la tronche, répliqua Aylis avec la plus parfaite mauvaise foi.

— Toi non plus, j'imagine, demanda Noël en s'adressant à Lydie.

— Non, je réfléchis.

— À quoi ? s'informa-t-il.

— Ça me regarde.

— Eh ben, ça promet, commenta Noël.

Ils passèrent la première nuit sous les chemaux. Il fallut rassurer Lydie qui ne se voyait pas dormir de cette façon, mais elle ne céda pas et s'allongea près de son cheval, enroulée dans sa couverture et de fort méchante humeur.

Sous leur abri, Aylis et Noël se placèrent côte à côte. Le jeune homme ne savait pas quelle attitude adopter. Son amie ne semblait pas davantage détendue que pendant la

journée et il ne savait pas si elle allait accepter de se coucher près de lui. Elle se tenait accroupie près de la couverture et farfouillait dans son sac, ses longs cheveux lui cachant le visage.

— Bon, tu te décides ? dit-il abruptement.

— Je me décide à quoi faire ? répliqua-t-elle sur le même ton sans lever la tête.

— Tu te couches, ou tu restes comme ça toute la nuit ?

— Ah ! m'énerve pas, Soters ! s'exclama-t-elle en se redressant autant que le permettait la hauteur de leur abri. Je m'en veux assez de ce qui s'est passé ce matin, alors n'en rajoute pas.

— Ce matin ? quand ? avec ton chemal, ou avec toi ?

— Les deux, répondit-elle en baissant la voix. Excuse-moi pour les deux ; d'accord ?

— Je ne demande que ça et...

— T'es trop gentil, Noël. Je n'ai pas l'habitude des hommes gentils. Alors je ne sais pas comment faire, comment me comporter. C'est idiot, mais j'ai l'impression qu'on me ment quand on est trop gentil, les disputes me manquent.

— Tant pis. Je suis comme ça. Tu prends, ou tu laisses.

— Et qui te dis que j'ai envie de prendre ? demanda-t-elle d'un brusque ton rogue.

— Toi.

Il ne réfléchit pas et l'enlaça pour l'embrasser à pleine bouche. Elle résista mollement quelques instants, puis se laissa faire et participa enfin. Elle s'allongea sur la couverture étalée par terre, l'entraînant avec elle.

— Je n'ai jamais... Je suis...

Elle bafouillait, hésitait.

Noël se redressa et, arrangeant plus ou moins bien l'autre couverture sur eux deux, il lui dit avec un sourire :

— Moi si, mais jamais sous un chemal.

— Tu as fait des cauchemars cette nuit ? demanda Lydie à Aylis

Elle avait l'air maussade.

— Non, pourquoi ? répondit celle-ci.

— Oh pour rien, je t'ai entendue gémir, c'est...

— C'était pas un cauchemar, la culpa Aylis, je jouissais, c'est tout. Tu voulais savoir autre chose ?

Lydie ne répondit rien, mais se tourna vivement et harnacha son chemal sans douceur. Noël crut voir briller des larmes dans ses yeux juste avant qu'elle ne pivote sur elle-même.

La journée se passa mieux que la veille pour Aylis. Elle chantait, affichait un bonheur rayonnant qui aurait même déridé un des usuriers de Bourg-sur-Dhol. En revanche, Lydie

n'ouvrit pas la bouche, sauf pour pester contre l'éclat du soleil sur la neige qui les obligeait à plisser constamment les yeux.

À partir de ce moment, toutes les nuits furent amoureuses pour Aylis et Noël. La jeune femme était insatiable, exigeante, et d'une gaieté dans l'amour qui la rendait encore plus désirable. En revanche, ce qui gênait son ami était son manque absolu de discrétion. Elle hurlait littéralement son plaisir, comme si elle avait voulu que la Terre entière sache qu'elle était heureuse. Ce qu'elle confirma d'ailleurs à Noël quand il lui fit remarquer que Lydie ne pouvait que subir le bruit de leurs ébats :

— Tu me rends plus heureuse que je ne l'ai jamais été et tu voudrais que le cache ? je n'en ai pas honte.

— Heureusement, mais elle n'a pas l'air très joyeux. Peut-être qu'on pourrait être plus discrets ?

— Elle est coincée ta copine, j'y peux rien.

— Ce n'est pas ma copine et essayons quand même de faire moins de bruit.

Aylis fut plus discrète, mais malgré ces précautions, Lydie ne se détendit à aucun moment. Elle ne parlait pas, ou très peu, et seulement pour ressasser les mêmes problèmes :

— Si les religieux sont contre l'élevage des chemoaux, c'est certainement pour une bonne raison ! j'ai peur que...

— T'as peur de quoi à la fin ? avait éclaté Aylis, la première fois.

— J'ai peur d'être arrêtée, d'être...

— Reniée par l'église ? avait complété Aylis.

— Eh bien oui, là ! même si ça ne te paraît pas normal, j'en ai peur. Je suis croyante, moi.

— Je suis croyante, moi ; je suis croyante, moi ! non mais regarde-moi cette anguille de bénitier !

— Grenouille, corrigea Noël.

— Quoi, grenouille ?

— Grenouille de bénitier, pas anguille de bénitier.

— Si tu veux, qu'est-ce que ça change, ça reste quand même un moine femelle.

— Je crois que vous ne serez jamais d'accord, avait conclu Noël. Alors parlons d'autre chose.

Ils n'avaient plus dit un mot. C'était exactement comme si l'esprit de Lydie avait été bloqué sur ce problème, ce cas de conscience que lui posait sa participation à un élevage déclaré illicite par l'église.

Leur descente vers la vallée se déroula sans aucun incident notable. Il faisait remarquablement beau, même si l'air était polaire. L'atmosphère était d'une limpidité

stupéfiante et les trois camaliers passaient beaucoup de temps à ne rien dire, laissant aller leurs bêtes à leur trot ample, pour regarder, admirer le paysage scintillant, lumineux.

Ils furent dans le Taillis noir le matin du cinquième jour. La nuit n'avait pas été bonne ; les chemaux avaient beaucoup bougé et Aylis avait senti la présence d'ornis assez proches.

— Combien ? avait demandé Noël.

— Tu me prends pour un mage ? j'en sais rien combien il y en a, avait-elle répondu. Je sens leur présence, je sais qu'il y en a plus qu'un, mais c'est tout. Tu ne voudrais pas non plus que je te donne leur sexe et leur taille, quand même ?

— Si. Ce serait la moindre des choses.

Ils avaient attaché les chemaux et étaient montés dans un chêne pour y passer la nuit.

Le lendemain, ils décidèrent qu'Aylis irait seule à l'élevage. Noël était évidemment connu et il y avait beaucoup de chances pour que Lydie le soit également si les inspecteurs avaient accès aux registres de l'exploitation. Pourtant, cette dernière avait insisté avec la dernière des vigueurs pour que ce soit elle qui se rende chez les Soters.

— On me connaît, on me laissera plus facilement entrer qu'elle, avait-elle plaidé.

— Justement, on te connaît, avait répondu Noël. Aylis ne figure pas dans les listes d'employés, elle...

— Et si on ne la laisse pas entrer ? hein ? elle fait quoi à ce moment ? et d'ailleurs, qui te dit qu'elle ne va pas nous trahir, nous livrer ? elle peut bien...

— Arrête de jouer ta comédie, s'était exclamée Aylis, avant que Noël ait le temps de réagir. Tu veux aller là-bas à tout prix. Je ne sais pas pour quelle raison, mais je n'aime pas ton insistance. Tout ce que tu pourras dire à Noël ne sera que des prétextes pour t'y rendre. Je le sens.

— Tu le sens ! tu lis l'avenir maintenant ?

— Bon, ça suffit. Aylis y va, toi et moi attendons ici, et c'est tout, avait tranché Noël. Tu fais attention. Ils doivent guetter notre arrivée, ou l'élevage est surveillé, ou je ne sais quoi, mais ça m'étonnerait fort qu'il n'y ait personne là-bas.

Lydie s'était éloignée, le visage fermé.

— T'inquiète pas, Soters de mon cœur. Je ne suis qu'une collègue de ton père qui vient lui demander conseil. C'est tout.

— Tu laisses ton arc ici ; on est d'accord ?

— Mais oui, soupira la jeune femme. On en a déjà parlé. J'ai dit que tu le gardais, tu le gardes.

— Bien. Lydie pourra calmer Casuel s'il s'inquiète trop.

— Ouais, dit-elle de mauvaise grâce, et c'est ce qui me plaît le moins.

Aylis était partie. Elle avait parlé à Casuel, lui annonçant qu'il allait être seul et lui

avait laissé un foulard.

— Tu crois qu’il va te comprendre ? avait raillé Lydie.

— Mêlé-toi de ce qui te regarde, ce n’est pas à toi que je parle. Ta pauvre bête n’a pas de chance si tu n’es pas capable de t’adresser à lui. Évidemment qu’il ne comprend pas mes paroles. Il sent ce qui se passe. Les mots ne sont là que pour moi. Je ne suis ni folle, ni dupe de ce que je fais. Veille sur lui, c’est tout ce que je te demande, avait-elle terminé en désignant Casuel de la tête.

— Tu lui fais réellement confiance ? demanda Lydie à Noël.

— Oui.

— Tu sais pourtant qu’elle avait juré la perte de ton élevage, insista la jeune femme.

— Oui ; elle l’*avait* juré.

Elle fit une moue dubitative, puis :

— Bref. Attendons.

— C’est ça, attendons.

Il s’assit et s’appuya contre le tronc d’un arbre et ferma les yeux.

– Chapitre six –

Noël ne s'éveilla que lorsqu'Aylis le secoua.

— Noël ! Noël, réveille-toi ! Soters !

Il finit par réussir à ouvrir les yeux, une violente douleur lui taraudant le crâne.

— Qu'est-ce que..., balbutia-t-il.

— Cette salope t'a assommé, elle a détaché les chemaux et elle a galopé avec sa carne jusqu'à l'élevage. Elle est arrivée avant moi. J'étais presque sortie du taillis, je n'ai rien vu, mais j'ai entendu passer un galop. Je n'ai pas pensé que ça pourrait être elle.

Noël se redressa péniblement. Il était trempé. Il avait dû glisser dans la neige et grelottait.

— Qu'est-ce qu'elle a fait ? demanda-t-il, la bouche pâteuse.

— Elle a prévenu les types qui étaient là-bas. Tu avais raison, l'élevage était surveillé. Des moines et des soldats. J'ai tout vu. Je suis arrivée quand ton père était emmené par les soldats.

— Ils ont emmené mon père ?

— Oui. Lydie était là, montée sur son cheval, les moines lui tournant autour. Mais les religieux ne pouvaient pas l'approcher, évidemment.

— Ils l'ont emmené où ?

— Bourgdhol, je ne vois que là. Il va falloir aller à la prévôté.

— Tiens, dit Noël en lui tendant son arc.

Il avait un regard qu'elle ne lui avait jamais vu. Dur. Presque effrayant d'absence.

— On va à l'élevage ; on prend ce qu'il nous faut. On le cache dans le taillis et on va chercher mon père. Ils veulent connaître les chemaux ? ils vont les connaître, mais ça ne leur plaira sans doute pas. Elle n'avait pas Inite ?

— Non. Ni Casuel.

Noël se leva doucement, une main sur l'arrière de la tête. Il la ramena rouge de sang.

— La chienne, elle a la main lourde.

— Comment elle a pu t'avoir ?

— Je me suis endormi, je ne pens...

- Évidemment, si tu dors au lieu de veiller, râla Aylis.
- Merci de t'en faire pour moi, dit le jeune homme sans sourire.
- Tu as raison. Je ne suis pas toujours tendre.
- Pas toujours, non.

Noël siffla doucement, comme il le faisait chacune des fois qu'il appelait sa chemale. Un jour, il y avait de cela quelques mois, son père s'était interrogé : « Je me demande comment elle peut t'entendre, avec ton souffle d'asthmatique... Ce sont vraiment des bêtes remarquables, bien réussies ! ». Son fils s'était moqué : « C'est ça, tu es un génie ; Dieu en personne » ; « Un peu, un peu... », avait répondu son père en souriant.

Inite arriva assez rapidement, en silence comme d'habitude, marchant aussi délicatement qu'un chat, malgré sa masse. Elle était suivie de près par Casuel qui veillait sur elle avec un soin jaloux.

Noël s'installa en selle avec une grimace qui n'échappa pas à Aylis.

- Ça ira ? s'informa-t-elle.
- T'en fais pas. Elle m'a sonné, mais ça ira.
- Joue pas aux héros. Si ça ne va pas, tu me le dis.
- Non. On ne peut pas faire autrement de toute façon.

Ils gagnèrent rapidement l'élevage, d'autant plus qu'ils ne ménagèrent pas les chemaux. Quand ils sortirent du Taillis noir, qui était en fait la continuité de la forêt s'étendant maintenant jusqu'aux contreforts des montagnes, Noël bifurqua en empruntant une petite sente étroite qui suivait la lisière du taillis. Comme s'ils avaient compris qu'ils devaient être discrets, les chemaux ne faisaient pas un bruit, ne soufflaient pas et marchaient volontiers sur l'herbe.

Ils arrivèrent près de l'élevage par l'arrière de la propriété. La haute clôture de pierres s'élevait devant eux. Le jeune homme fit s'arrêter Inite le long du mur, se mit debout sur son dos et sauta pour se hisser sur le faite de la muraille.

Il fit signe à Aylis d'avancer encore un peu et disparut de l'autre côté. Il dut siffler légèrement, car la chemale dressa les oreilles et progressa lentement, respectant des pauses, des accélérations soudaines qui firent penser à Aylis que Noël devait aller de cachettes en cachettes pour avancer à couvert.

Cette progression chaotique les amena bientôt devant une porte renforcée par les barres de métal vissées sur le panneau de bois épais. Inite s'arrêta à sa hauteur et attendit, attentive.

La porte s'ouvrit.

- Il faut les faire entrer, dit Noël en apparaissant.

Aylis mit pied à terre. La porte fermait une ouverture percée dans le mur. Autant un homme de taille normale y passait sans devoir baisser la tête, autant des animaux de la taille des chemaux devaient se faire petits pour entrer dans l'exploitation par cette issue.

Après quelques hésitations, Inite voulut bien suivre son maître. Casuel fit un peu moins de difficultés.

— Et maintenant ? demanda Aylis quand ils furent dans la place.

— On y va en vitesse.

Ils sautèrent en selle et galopèrent jusqu'aux bâtiments d'habitation sans rencontrer âme qui vive.

— Par-derrrière, précisa Noël sans ralentir.

Ils attachèrent leurs bêtes à un anneau scellé dans le mur, les laissèrent avec un tissu qu'ils portaient maintenant continuellement contre eux et était imprégné de leur odeur pour des cas comme celui-ci, et entrèrent dans la maison.

Il ne semblait y avoir personne. Pas un bruit. Toutes les portes étaient fermées. Ils progressèrent rapidement vers les cuisines. Quand ils en furent tout près, Aylis retint Noël par le bras, le fit reculer, puis plaqua sa bouche à son oreille :

— Attends, c'est la seule qui soit ouverte. Ils nous attendent là-dedans.

Il écarta les mains en signe d'impuissance.

La jeune femme l'embrassa impulsivement puis se déshabilla entièrement sous ses yeux ébahis.

— Aylis, ce n'est pas..., commença-t-il.

Elle lui posa une main sur la bouche et murmura, souriante :

— Évidemment, mâle lubrique. Mais eux, ça va les surprendre un peu.

Saisissant son couteau dans l'étui qu'elle portait toujours attaché le long de son mollet droit, elle s'avança résolument dans la grande pièce des cuisines.

Noël s'allongea totalement sur le sol et avança légèrement, la tête au ras du sol, de façon à suivre ce qui allait se passer.

Il semblait n'y avoir que deux hommes dans la pièce ; deux soldats. Ils tournaient le dos à la porte et, accoudés à une table, paraissaient occupés à jouer ; aux cartes, sans doute. Aylis avançait doucement et ses pieds nus ne faisaient aucun bruit sur les tomettes. Elle arriva tout près des deux joueurs absorbés et, sans marquer une seule seconde d'hésitation, trancha sauvagement la gorge de celui qui était le plus près d'elle. Le sang gicla sur le second qui se renversa en arrière et tomba de sa chaise, l'air totalement perdu.

— Qu'est-ce que... ? cria-t-il.

— Chut..., dit Aylis en posant son doigt sur ses lèvres, l'air mutin.

Le soldat était visiblement hébété par ce qui venait de se produire et ce qu'il voyait. Il recula précipitamment sans parvenir à se relever. Cette fuite en arrière et à quatre pattes aurait pu être comique, mais la jeune femme nue le suivait pas à pas sans hâte, avec une détermination et une certitude dans son invincibilité qui étaient inhumaines. Ce fut sans doute cette terrible tranquillité qui acheva de terrifier le soldat et lui fit perdre ses moyens. Il ne cria même pas quand Aylis se baissa soudainement vers lui comme pour un baiser et lui promena le fil de son couteau effilé sur la gorge.

Noël resta un instant interdit. Auguste lui avait dit qu'Aylis était une tueuse. Il venait d'en avoir encore une fois la confirmation.

— Tu penses vraiment qu'il était indispensable de les tuer ? demanda-t-il.

— Tu aurais voulu quoi ? qu'on leur demande de se pousser un peu, le temps qu'on se serve ? je ne suis pas certaine qu'ils auraient accepté.

Elle était tranquille, respirant calmement en se lavant les mains et le torse qui avaient été un peu éclaboussés par le sang des soldats.

— Tiens, dit Noël en lui tendant ses habits. La prochaine fois, ne les tue pas si tu peux faire autrement.

— Mmm.

— Promis ? insista le jeune homme.

— Ouais, promis. Mais je ne vois pas ce qu'elles ont de précieux, les vies de ces hommes qui te tueraient rien qu'en te voyant, répondit-elle en se rhabillant.

— Toute vie est précieuse. Même celle des cons.

— Possible..., admit-elle, dubitative, avant d'enchaîner : sauf si ces cons-là veulent te tuer. Alors, on les prend ces provisions ?

Ils se chargèrent chacun de remplir un grand sac de denrées qui se conservaient facilement et de graines, farine, sucre, ustensiles, tout ce dont ils pourraient avoir besoin et dont Josette leur avait dressé une liste. Autant Noël évitait de passer près des corps des deux soldats encore étendus et dont le sang faisait deux flaques épaisses qui s'assombrissaient sur le carrelage, autant Aylis les enjambait, poussant même du pied le bras de l'un des deux qui l'empêchait d'ouvrir une porte basse.

Quand ils eurent rassemblé tout ce dont ils avaient besoin, ils gagnèrent rapidement la partie vétérinaire, comme la nommait Marc. Noël y sélectionna parmi les produits médicaux, des crèmes, pommades, onguents divers pour les enflures, ou les gerçures des bêtes, et des médicaments contre tous les maux qui pouvaient survenir dans un élevage. Il alla ensuite chercher deux sacs de chaux qui servirait à confectionner le mortier pour le mur, puis :

— J'ai ce qu'il faut. On y va, dit-il à Aylis qui guettait près de la porte.

Elle se tourna pour l'écouter. Juste au moment où elle posait les yeux sur lui, il vit une main jaillir de derrière le mur pour la saisir. Il ne réfléchit pas un instant. En un seul saut, il fut près d'elle et, de son épée, frappa violemment le bras qui l'avait attrapée. Un hurlement retentit dans le couloir. Aylis libérée s'y précipita et tua le soldat blessé.

— On file, vite ! cria-t-elle.

Noël ne se fit pas prier. Il ramassa son sac en passant et ils coururent tous deux vers la sortie. Derrière eux, on criait. On se donnait des ordres. La chasse s'organisait. Ils ne perdirent pas de temps à tenter de dénombrer leurs adversaires, mais rejoignirent les chaux qui les avaient sagement attendus et sautèrent en selle. Ils avaient presque atteint le mur quand un coup de feu claqua. Noël cria et s'agrippa comme il le put à la crinière d'Inite qui broncha.

— Noël ! hurla Aylis.

— Pas grave je crois, la rassura-t-il. Juste l'épaule. Vite !

Ils stoppèrent près du mur et repassèrent la porte. Noël en avait pris la clé dans le long couloir. Il sortit le dernier et ferma derrière lui.

— Ils vont en avoir pour un moment, s'ils veulent la forcer.

— Ça va aller ? demanda son amie.

Il était touché sur le haut de l'épaule, presque à la base du cou. Le sang coulait sur sa poitrine et dans son dos.

— Oui. La balle a juste effleuré. Ça m'a fait un choc, mais maintenant, il ne reste que la douleur. On va cacher les sacs et on part à Bourgdhol. Il faut y être avant eux.

— T'es sûr que ça ira ? insista la jeune femme.

— Sûr. Mais j'aime bien quand tu t'inquiètes.

D'ordinaire, le voyage jusqu'à la ville prenait presque toute la journée en forçant la bête. Ils coupèrent au plus court en galopant sur tout le trajet. Les sabots bifides des chaux piochaient dans la neige avec une allégresse contagieuse. Noël se sentait bien. Malgré la brûlure qu'il ressentait à son épaule, malgré l'angoisse de savoir son père incarcéré, il était heureux. La tête d'Aylis qu'il apercevait quand il se retournait pour lui jeter des coups d'œil, ou quand ils galopèrent botte à botte, le renseignait sur ce qu'elle éprouvait : la même exaltation que lui. Pour quiconque avait galopé à cheval, monter les chaux était une aventure fabuleuse ; un rêve de gosse enfin réalisé.

— Comment on fait ? s'informa la jeune femme quand ils arrivèrent en vue des remparts de la ville.

— On ne peut pas foncer. On va entrer tranquillement. Je me suis blessé, je vais chez un guérisseur. Ça a beaucoup saigné derrière ?

— Pas mal oui, ton dos est écarlate.

— Bien. Ça impressionnera. Je suis presque évanoui et c'est très urgent. D'accord ?

— Compris. On y va. Donne-moi les rênes.

Inite secoua la tête quand Aylis saisit le cuir de la bride, mais Noël la calma d'un claquement de langue. Ils entrèrent au pas dans la ville. L'affaire était risquée, car la présence des chaux dans une foule, dans les bruits de la ville, à proximité parfois immédiate de chevaux, tout cela était nouveau.

Le poste de guet était assuré par deux soldats urbains reconnaissables à leur livrée aux couleurs de la ville.

— Un problème, dame ? s'enquit l'un d'entre eux.

— Un accident, haleta Aylis d'une petite voix angoissée. Mon époux a eu l'épaule détruite par une branche basse dans le Taillis noir. Il faut que je l'emmène chez le guérisseur !

— Prenez la rue principale jusqu'à la grand-place. Il y en a un qui tient son cabinet à cet endroit, lui conseilla le soldat.

— Qu'est-ce que c'est que ces bêtes ? s'étonna le second.

— Des chevaux nordiques, répondit hâtivement Aylis. Merci soldat, dit-elle au premier en engageant les chemaux dans la rue.

Ils partirent au grand trot. Noël se redressa dès que le poste de guet fut hors de vue. Par chance, il n'y avait pas trop de monde dans la grande rue. Autrefois, il s'agissait d'une avenue ; c'était maintenant devenu une voie assez étroite, tellement les boutiques en tout genre avaient fleuri sur ses deux bords, et avaient progressivement grappillé l'espace pour ne plus laisser que la place tout juste nécessaire à deux voitures tractées pour qu'elles se croisent.

Ils bifurquèrent avant d'atteindre la grand-place, en direction de l'ancien hôtel de police, maintenant rebaptisé prévôté.

— On m'a tiré dessus ! on m'a tiré dessus ! cria Noël en faisant irruption dans la cour du bâtiment.

Il tomba à terre plutôt qu'il ne descendit et s'affala dans les bras du soldat venu à sa rencontre.

— On m'a tiré dessus...

Il s'évanouit.

— Qui est-ce ? s'éberlua le soldat.

— Mon époux. Il s'est fait tirer dessus en sortant du Taillis noir ! il a perdu beaucoup de sang. Vous avez un guérisseur ? vite !

Le soldat, un homme entre deux âges, semblait totalement dépassé. Il héla deux autres plantons en faction et, à eux trois, ils portèrent le corps inanimé de Noël à l'intérieur du bâtiment. Pendant ce temps, Aylis s'approcha doucement d'Inite et lui parla d'une voix douce. La chemale commençait à la connaître et, même si elle n'appréciait pas réellement sa compagnie, elle n'était plus agressive à son égard. La jeune femme parvint donc à attacher les deux chemaux dans une zone relativement à l'abri des regards, donna son « tissu de tranquillité » à Casuel, son drap, comme disait Noël, et souhaita qu'Inite se contente de la présence de son mâle pour se tenir coite. Ceci fait, elle courut dans le bâtiment à la recherche des trois soldats et du fils Soters.

Elle n'eut pas à aller très loin. Étendu sur une banquette, il avait les yeux fermés et jouait son rôle à la perfection.

— N'en fais pas trop quand même, chuchota-t-elle en s'asseyant à côté de lui.

— Je fais ce que je peux, figure-toi, répondit-il sur le même ton. Quand ils m'ont laissé là, j'ai vu tout noir et c'est moi qui me suis allongé. Ça va mieux maintenant, mais c'est pas terrible. Je vais rester là pendant que tu vas à la recherche de mon père.

— Quoi ?

— Écoute-moi. Je ne pourrai jamais passer inaperçu avec cette épaule. Tandis que toi,

tu peux te renseigner et te faire conduire auprès de lui en prétextant je ne sais quel arriéré ou n'importe quoi. Tu te débrouilles pour le faire sortir et me prévenir quand c'est fait.

— Rien que ça ?

— Dépêche-toi. Lydie ne doit pas être loin et ces foutus moines ne vont pas tarder à venir pour en savoir plus, s'ils ne sont pas déjà là.

— Ça va aller ? demanda-t-elle en se penchant sur lui avant de le quitter. Je t'ai trouvé, alors ne me laisse pas maintenant.

— Ça ira. Va vite.

Elle ne savait comment faire pour trouver Marc Soters. Il avait certainement été enfermé dans une cellule ou un bureau quelconque pour interrogatoire, mais où ?

Une idée lui vint subitement. Elle entra dans une pièce où se trouvaient deux hommes et une femme.

— Bonjour, je cherche où a été placé Soters, l'éleveur. Il vient d'être arrêté à son exploitation.

— Vous êtes qui ? demanda l'un des hommes.

— Lydie Genouel. Je travaillais chez lui et c'est moi qui ai prévenu l'inspecteur impérial de ce qu'il faisait dans son élevage.

— Il est pas là, l'inspecteur impérial.

— Je sais, mais il faut que je voie Soters qui doit me rendre des affaires et des papiers de travail, pour une nouvelle embauche. Auprès de qui je dois m'adresser pour le rencontrer ?

— Descendez par l'escalier de droite. Bureau 07. Vous trouverez un officier qui pourra vous renseigner, intervint la femme.

— Merci.

Aylis descendit à l'étage inférieur, trouva le bureau indiqué et frappa. La porte s'ouvrit presque aussitôt, la faisant sursauter.

— Je vous ai fait peur ? demanda un homme grisonnant, aux yeux plissés.

— Oui, je ne m'attendais pas à ce que la porte s'ouvre si vite.

— Je sortais. Vous désirez ?

— Rencontrer quelqu'un qui pourrait me dire où a été placé Soters, l'éleveur. Je dois le voir pour qu'il me rende certaines affaires et des papiers.

— Comment savez-vous qu'il est à la prévôté ? s'étonna l'homme.

— J'étais avec les soldats qui l'ont attrapé chez lui.

— Vous êtes... ?

— Genouel. Lydie Genouel j'étais employée chez lui.

— Ah oui, j'ai entendu ce nom. Quelles affaires voulez-vous récupérer ?

— Des affaires personnelles, mais surtout une attestation de travail pour...

— Vous le dénoncez et vous voulez qu’il vous fournisse une attestation de travail ? vous ne manquez pas d’audace, petite dame. Connaissant le caractère des éleveurs et celui de Soters en particulier, j’aurais aimé être là quand vous allez lui demander tout ça. Je n’aime pas tellement les mouchards, petite dame. Sachez-le. C’est pour cette raison que je vais vous indiquer comment le rencontrer. Je vais même vous donner une autorisation écrite. Je regrette de ne pas pouvoir vous accompagner ; vraiment. J’aurais beaucoup aimé le voir passer sa rage sur vous.

Il lui avait donné le trajet à suivre et l’avait quittée sans un regard, la méprisant totalement. Aylis l’aurait embrassé.

Elle descendit encore deux étages et se trouva dans les caves de la prévôté qui avaient été transformées en cellules. Deux gardes discutaient devant une porte métallique. Elle leur montra ce que lui avait griffonné l’officier. Le papier eut un effet magique. Les gardes ne lui demandèrent rien d’autre et l’un d’entre eux l’accompagna dans un couloir sombre.

— C’est là, dit-il en s’arrêtant devant une porte.

Il l’ouvrit et s’effaça pour laisser Aylis entrer.

Marc était assis par terre, le dos appuyé contre le mur. Quand il la vit, il se leva rapidement et ouvrit la bouche. Elle lui fit signe de se taire. Le garde ferma la porte derrière elle.

— Qu’est-ce que tu fais ici petite ? ils t’ont eu toi aussi ? demanda-t-il à voix basse.

— Non, je suis avec Noël. On vient vous chercher.

— Me chercher ?

— Oui. Vous faire sortir d’ici. Criez, râlez, il faut qu’ils croient qu’on se dispute. Les gardes doivent venir. Il faut les attirer par le bruit. Vite.

Marc ne posa aucune autre question et se mit en devoir de hurler, de passer sa rage sur Aylis qui se demanda un court instant s’il n’allait pas la battre, tant sa haine était bien contrefaite.

— Qu’est-ce qui se passe là-dedans ? demanda un policier par le judas.

— Ouvrez ! il veut me frapper ! cria Aylis.

L’homme obéit fébrilement et la jeune femme le cueillit dès son entrée dans la cellule, avec la lame de son couteau qu’elle lui enfonça d’un geste sec dans la trachée-artère. Il s’effondra en gargouillant des mots incompréhensibles.

— Au secours ! cria-t-elle en sortant en courant dans le couloir. Venez, le garde a besoin d’aide, vite !

Le deuxième policier ne réfléchit pas une seconde et, saisissant son épée, il se précipita dans la cellule de Marc. Un choc, un cri étouffé, puis Soters sortit dans le couloir.

— On monte, dit-il.

— Il faut le liquider, dit Aylis.

— Non. Ça ne sert à rien, j'ai frappé fort, il en a pour un moment.

— Oui, mais...

— Petite. Il ne faut pas tuer si ce n'est pas obligatoire.

— Je vois. Tel fils, tel père. Prenons leurs vêtements.

Elle se déshabilla et enfila l'uniforme du plus petit soldat, fit un ourlet aux jambes, tandis que Marc s'habillait avec les vêtements de l'autre garde.

— Une femme en uniforme ? demanda-t-il.

— J'en ai vu là-haut. Allons-y.

Ils montèrent sans encombre jusqu'au rez-de-chaussée. Noël n'était plus sur son banc. Marc alla se renseigner.

— Chez le guérisseur de la place. On l'a emmené, il ne paraissait pas bien, lui dit un soldat.

— Comment fait-on ? demanda Soters à Aylis.

— On prend les chemaux et on va le chercher.

— Tu crois que ça va se faire aussi facilement que ça ?

— Si on ne tente pas, on ne le saura jamais.

Ils allèrent détacher les bêtes qui n'avaient pas bougé et n'avaient apparemment pas attiré l'attention sur elles. Les trois plantons qui gardaient la porte hésitèrent avant d'ouvrir en voyant arriver Aylis et Marc tenant les chemaux par la bride.

— Où allez-vous avec ces chevaux ?

— Ce sont des pièces à conviction pour l'inspecteur impérial. On doit les faire expertiser par un éleveur, répondit Soters.

— Expertiser ? pourquoi ? insista le soldat.

— Tu as vu leur taille, leurs poils ? ils ne sont pas comme les autres. Si ça se trouve, c'est un élevage interdit par l'empereur.

— Vous avez une autorisation de sortie ?

— Non.

— Alors vous ne sortez pas.

— Ton nom, demanda sèchement Aylis.

— Quoi ?

— Ton nom, que je puisse le donner à l'inspecteur. Il nous a demandé de faire examiner ces bêtes et tu refuses. Moi, je ne veux pas d'ennui, alors je te demande ton nom.

— Laisse-les aller, intervint l'un des deux autres soldats qui écoutaient l'échange.

L'autre hésita, fit le tour des chemaux qui commençaient à gronder, surtout Casuel que tenait fermement Aylis, puis admit :

— C'est qu'ils sont bizarres ces chevaux. Et vous les emmenez où pour l'examen ?

— Chez Genouel, répondit Aylis. L'élevage Genouel. C'est sa fille qui a dénoncé ces bêtes. On peut y aller maintenant ?

— Oui, allez-y.

Aylis sauta en selle avec une aisance dont les soldats ne pensèrent pas à s'étonner. Marc monta en prenant beaucoup plus de précautions, craignant une réaction de la part d'Inite, mais la chemale ne broncha pas. Ils partirent au trot.

Les gens s'écartaient instinctivement devant eux. Les habitants de Bourgdhol étaient habitués aux chevaux et, parmi ceux qu'ils rencontrèrent, il y en eut plusieurs à s'arrêter pour regarder passer ces grands animaux à l'allure à la fois familière et terriblement étrange.

En quelques minutes, ils furent devant la maison du guérisseur.

— J'y vais, tu gardes les bêtes, proposa Marc. Je ne les connais pas encore assez, j'ai peur qu'elles bougent trop.

— Faites vite. Tout ça se passe trop facilement, lui dit la jeune femme.

Quand Marc entra dans le cabinet du guérisseur, celui-ci sortait de la pièce où il venait de terminer le pansement sur l'épaule de Noël.

— Voilà, il est réparé, dit-il. Vous allez pouvoir l'emmener. Qu'a-t-il fait cet homme, pour que la prévôté s'intéresse à lui ?

— Rien de grave, il est seulement témoin dans une affaire de chevaux, répondit Soters. Il va bien ? il s'en sortira ?

Le ton inquiet étonna le guérisseur qui répondit en haussant les sourcils :

— Mais oui, ce n'était pas grave. La balle a juste coupé la peau et le dessus du muscle, mais dans un mois il n'y paraîtra plus.

— Marc ! cria la voix d'Aylis dans le vestibule. Les voilà ! vite !

Soters sortit en trombe de la pièce et alla chercher son fils dans le cabinet.

— Noël, vite !

— Tu es là ?

— Comme tu vois. Aller, ils arrivent !

Ils sortirent tous les trois en courant, passant devant le guérisseur qui les regarda, ébahi. Les deux Soters s'installèrent sur Inite, le père guidant l'animal. Les soldats accouraient, armes aux poings. Ils allaient à pied, mais derrière eux en venaient quatre autres montés sur des alezans et précédés par deux moines et... Lydie qui menaient la troupe. Ils se trouvaient encore à quelques centaines de mètres des fuyards.

— Ne tirez pas ! cria au loin l'un des moines. Il ne faut pas blesser les bêtes !

Les trois fugitifs partirent au galop.

Au départ, Inite freinait Casuel qui persistait à rester derrière elle. La chemale n'allait pas très vite, peu habituée aux signes que lui transmettait Marc, mais Noël lui parla et l'encouragea de la voix. Elle accéléra. Ce fut une course folle dans la grand-rue qui menait vers la porte de la ville. Les quelques chevaux qui passaient s'écartaient d'eux-

mêmes, libérant le passage à ces deux montures hors normes lancées à pleine vitesse dans la rue encombrée. Derrière, les poursuivants ne suivaient pas. Leurs chevaux étaient distancés et dérapaient dans les virages à cause de leurs fers, au contraire des chemaux dont les coussinets assuraient une bien meilleure adhérence qui n'empêcha pas quelques inquiétantes glissades. Seule Lydie gardait le contact. Son chemal donnait tout ce qu'elle pouvait et ne décrochait pas.

Ils furent très vite en vue de la sortie de la ville. Les portes en étaient fermées et une ligne de cinq soldats les gardaient.

— Comment on fait ? cria Noël.

— On fonce ! répondirent en même temps son père et Aylis.

Sans ralentir, ils se ruèrent sur la ligne de soldats. Ceux-ci ne purent rester en face des monstres qui les chargeaient et s'écartèrent. Quand ils furent tout contre la porte, la jeune femme sauta à terre et entreprit de débloquent le mécanisme d'ouverture. Un soldat se précipita aussitôt vers elle, l'épée levée. Il contourna Casuel sans le regarder, mais n'eut pas le temps de frapper. D'un seul coup de dents, l'étalon lui avait coupé le bras à hauteur de l'épaule. Un flot de sang jaillit immédiatement de la blessure atroce, et l'homme tomba à genoux en hurlant, juste à côté de son bras dont la main tenait encore l'épée.

Les soldats ne connaissaient pas les chemaux. Ils avaient l'habitude des chevaux qui, au pire, bottaient ou se cabraient de peur, mais ne cherchaient que très rarement à tuer ou mutiler de façon volontaire. Deux autres se jetèrent sur Aylis pour l'empêcher d'ouvrir le battant qu'elle avait réussi à débloquent. Elle n'eut même pas à les éviter. L'un eut la tête arrachée par l'étalon qui le secoua comme un sac jusqu'à ce que les vertèbres cervicales et les tendons cèdent dans un horrible craquement, tandis que le second eut le ventre éclaté par un coup de pied d'Inite que l'odeur du sang énervait.

La neige fondue était rouge de sang et les hurlements des deux soldats torturés achevaient de rendre le tableau terrifiant.

Le tout n'avait pas duré une minute.

Une fois la voie libre, Inite prit à nouveau la tête. Aylis fit partir Casuel et remonta en selle en effectuant une périlleuse acrobatie, puis ils quittèrent la ville au triple galop.

Lydie les avait presque rejoints. Elle se trouvait maintenant à une petite dizaine de mètres d'eux.

— Barre-toi ! lui cria Aylis.

— Je vais vous suivre et laisser des traces ! répondit-elle en hurlant comme une possédée. L'inspecteur saura comment remonter jusqu'à vous !

— Sauve-toi ou je te tue, la prévint Aylis alors qu'ils entraient dans le Taillis noir.

Lydie ne dit rien, mais talonna son chemal qui rugit.

Noël se retourna à ce moment et vit Aylis, totalement tournée vers l'arrière, tendre son arc et décocher son trait.

— Non ! cria-t-il alors que la flèche se fichait avec un bruit mat dans la poitrine de Lydie.

La jeune femme bascula par-dessus la croupe de sa monture et tomba dans la neige.

— Arrête, dit-il à son père. Arrête, ils ne sont plus derrière nous. Marc tira sur les rênes d’Inite qui broncha en grondant.

— Pas comme ça, lui dit Noël.

Il saisit les brides et les leva un peu en sifflant doucement. La chemale ralentit, puis s’arrêta. Ils revinrent vers Aylis qui avait stoppé et était près de Lydie.

— Qu’est-ce qu’on fait ? demanda Noël.

— Rien, souffla Lydie.

Elle était pâle et respirait avec une difficulté qui faisait du mal à entendre. Aylis la regardait mourir.

— Je suis contente que ce soit toi qui m’aies atteinte..., lâcha-t-elle dans un râle.

— Tais-toi, dit Aylis. Bouge pas.

— Tu sais très bien que c’est trop tard... Je me vide... J’ai déjà froid... et je ne te vois plus.

Sa voix n’avait plus de timbre et sa peau prenait une hideuse teinte grise.

— Je t’ai aimée tout de suite... t’aurais pas dû me repousser...

— Je ne suis pas comme toi, les femmes ne me font rien.

— Je t’aurais rendue heureuse, moi ! plus que lui..., dit Lydie avec ce qui lui restait de force.

Elle s’était redressée pour affirmer cela et laissa retomber sa tête sur le sol puis ne dit plus rien. Aylis mit quelques secondes à comprendre qu’elle était morte.

— À cause de moi..., murmura-t-elle pour la défunte. C’est à cause de moi que tu es partie, que tu nous as vendus, que des hommes sont morts, que Marc a failli croupir dans les cachots de Bourgdhol ? tout ça à cause de moi ? mais je ne t’aimais pas, moi. Je ne t’aime pas, salope !

Une main se posa sur son épaule, elle sursauta en poussant un cri.

— Tu n’y es pour rien, lui dit Noël. En tout cas pas plus que moi qui l’ai engagée et qui n’ai pas vu ce qu’elle allait faire... Viens, allons-nous-en.

— On ne l’enterre pas ? demanda la jeune femme.

— Je n’enterre que ceux que j’aime. Elle aurait trop fait de mal à ma famille. Viens, un orni s’en chargera.

Son regard était froid, sans émotion. Aylis était stupéfaite du soudain changement qui s’était opéré en lui.

— Récupère son cheval, dit-il en désignant la bête. Il ne faut pas qu’ils l’aient. Je vais monter Casuel.

— Tu ne pourras jamais, il ne te laissera pas faire, protesta la jeune femme.

— Tu vois une autre solution ? toi sur celui-là, moi sur Casuel et mon père sur Inite. Sans ça, je crois bien qu’il ne nous suivra pas. Je passe le premier, comme ça, avec la

femelle devant lui, il ne traînera pas.

— Avec ton épaule, tu ne pourras pas...

— Arrête, on perd du temps.

— T'en fais pas, petite, intervint Marc. Noël monterait un taureau enragé.

— Tiens-le-moi, demanda Noël à Aylis.

Il s'approcha du grand étalon et lui posa la main sur le chanfrein. L'animal commençait à bien le connaître et ne parut pas incommodé.

— Tu vas être sage, hein ? elle te suit, lui dit-il avec le ton qu'il utilisait pour toutes les bêtes.

Le cheval dressa les oreilles et poussa le grondement si particulier de ces animaux qui leur faisait vibrer toute la poitrine et semblait venir de très loin.

— Donne, dit Noël à la jeune femme en tendant la main.

Elle lui passa les rênes et recula un peu.

— OK mon grand ? il va falloir t'y faire un peu.

Le cheval regarda Aylis qui reculait toujours et voulut la suivre. Sans le retenir brusquement, Noël resta sur place.

— Casuel, tu restes là. Attends.

L'étalon s'arrêta.

— Va chercher l'autre, dit doucement Noël.

La jeune femme se dirigea lentement vers l'autre étalon. Lydie l'avait appelé King ; nom qui lui avait valu les railleries d'Aylis. Elle l'appela doucement. L'animal était près du corps de sa maîtresse et la reniflait de temps en temps.

— King, tu viens avec moi. Elle est morte, ton imbécile de maîtresse. Viens.

Tout en parlant, elle avança résolument vers le grand étalon. Il était un peu plus haut que Casuel et certainement plus puissant. Il ne bougea pas de sa place et regarda venir la petite silhouette de la jeune femme. Noël surveillait cela et ne put s'empêcher de ressentir un pincement au cœur ; ils avaient tous vu ce que les chevaux étaient capables de faire et voir Aylis si fragile s'avancer tranquillement vers ce monstre de puissance avait quelque chose de... d'émouvant.

Elle lui posa la main sur l'encolure. King frémit, mais ne dit rien. D'un saut, elle posa le pied dans l'étrier et s'installa en selle. Le cheval fit deux pas nerveux, mais elle le calma d'une simple petite caresse entre les oreilles. Il se tint tranquille.

Pour Noël, se fut un peu moins simple. Autant Casuel voulait bien qu'il le caresse, qu'il le tienne par la bride, autant le laisser monter ne semblait pas dans les intentions de l'étalon qui recula en grondant dès qu'il manifesta son intention.

— Bouge pas. On ne peut pas faire autrement, mon vieux. Allez, reste sage.

Il fit un deuxième essai encore moins concluant que le premier. Le cheval tourna vivement la tête vers lui et ses dents claquèrent à moins d'un centimètre de sa jambe. L'avertissement était limpide.

— OK. Tu veux pas. Aylis, descends et monte-le.

— Tu veux monter King ?

— Non. Monte et je te suis.

Une fois son amie en selle, elle lui tendit le bras et l'étalon le laissa s'installer, non sans se raidir.

— Passe-moi la bride, dit Noël. Bien. Maintenant, passe derrière.

L'acrobatie ne fut pas très simple, mais Aylis était agile. Une fois qu'elle fut en place, Noël fit marcher l'étalon sur quelques pas tranquilles sans cesser de lui parler. Le cheval se détendit lentement. Dès qu'il le jugea parfaitement calme :

— Descends et reste à côté.

La jeune femme obéit. Casuel voulut bien avancer sous les ordres de Noël. Aylis s'éloigna d'un pas, puis de quelques mètres.

— Monte King, dit Noël.

Quand elle fut en selle, ils purent enfin partir. Casuel fit encore des difficultés pour passer devant Inite qui n'était pas plus accommodante, mais les trois cavaliers étaient chevronnés. Ils savaient parler aux animaux, et leur technique, bien que peu académique était parfaitement efficace.

— On ira moins vite qu'à l'aller, fit remarquer Noël, mais certainement plus qu'avec des chevaux.

Ils purent récupérer les sacs abandonnés dans le Taillis noir et qu'ils avaient pris la précaution d'accrocher en haut d'un arbre pour les placer à l'abri d'un loup, d'un ours, d'un sanglier ou d'un sanglorni.

Le retour vers les Ravières se fit lentement. L'épaule de Noël le faisait souffrir et la conduite de Casuel lui demandait de déployer beaucoup d'énergie. Marc était en nage à chaque arrêt, Inite ne l'acceptant sur son dos que de mauvaise grâce. La seule qui s'en tirait convenablement était Aylis. King n'était pas un animal difficile. Il acceptait les ordres qu'elle lui donnait sans rechigner. Le soir, il fallait que Noël et elle reprennent leur bête. Ils lui parlaient, la cajolaient, la montaient, piquaient un court galop, autant pour eux que pour l'animal.

La première nuit, Marc eut beaucoup de mal à croire qu'il allait passer la nuit sous les chemaux.

— Et on va dormir là-dessous ? vous rigolez, vous vous foutez de moi.

— Tu verras, il fait chaud et c'est sec, lui assura son fils.

— Ouais, jusqu'à une incontinence.

— Il n'y en a jamais eu depuis qu'on dort comme ça, lui dit Aylis.

— Sans doute, mais je n'aimerais pas être celui qui inaugurerait la douche à la pisse de cheval.

— Aller, arrête de râler et viens dormir, on a de la route à faire. Viens, je te dis !

Méfiant, Marc accepta néanmoins de s'allonger sous les bêtes. Inite était au centre, encadrée par les deux étalons.

Le lendemain, le père de Noël dut admettre qu'il avait bien dormi et la neige mouillée recouvrant la bâche placée sur les chemaux lui démontra que la nuit aurait été moins agréable à l'air libre.

Ils mirent huit jours pour rallier les Raviers. L'épaule de Noël allait de mieux en mieux et les chemaux s'habituèrent à être montés par un autre cavalier que leur maître.

Le soir du quatrième jour, il y eut une alerte :

— Un orni, annonça soudainement Aylis, alors qu'ils commençaient à chercher où passer la nuit.

— Où ? demanda Marc, en regardant dans toutes les directions.

— Je ne sais pas, je le sens.

— Tu le sens ? s'étonna-t-il.

— Elle nous a déjà évité une surprise avec une de ces saloperies, lui expliqua Noël. Elle sent leur présence.

— Tu es télépathe ? s'intéressa son père.

— On verra ça plus tard, ça se précise, les pressa la jeune femme. Je prends quelle route ? demanda-t-elle.

— Je passe devant, décida Noël.

Il sollicita Casuel et partit au galop, s'attendant à ressentir la présence du fauve dans son esprit. Les deux autres chemaux suivirent facilement le train qu'il ne pouvait maintenir trop élevé, à cause de son épaule. Ils galopèrent plusieurs minutes sans ralentir, dans le jour qui tombait. Il n'y avait pas de lune et le ciel couvert empêchait la lueur des étoiles d'éclairer la neige, mais les chemaux ne paraissaient pas incommodés par cette obscurité grandissante et n'hésitaient à aucun moment sur l'allure à adopter en fonction du terrain.

— Tu le sens toujours ? s'informa Noël.

— Non. Depuis un petit moment c'est parti, répondit son amie.

Ils continuèrent cependant quelque temps à ce rythme, puis jugèrent qu'ils pouvaient s'arrêter.

— Et tu les sens systématiquement ? demanda Marc quand ils furent à l'abri sous les bêtes.

— Oui.

— C'est inouï, ça.

— Sans doute, avait répondu Aylis en se serrant contre Noël et bâillant

ostensiblement.

Il neigeait abondamment quand ils arrivèrent dans la plaine en contrebas des Raviers. La visibilité était pratiquement nulle, mais heureusement, il suffisait de suivre la montée en pente douce, puis le chemin de pierres qui, lui, grimpait raide, pour être certain de trouver le village.

Quand ils devinèrent la première maison, ils ne s'en trouvaient qu'à dix mètres. Personne. Pas un bruit. Dans cette ambiance sombre et minérale, le lieu était sinistre. Noël frissonna.

- On décharge les bêtes et on les laisse aller, dit-il.
- Ils connaissent le coin j'imagine, lui demanda son père.
- Oui.

Une fois libérés, les chemoix disparurent au petit trot derrière le rideau blanchâtre de la neige.

- Bon, où sont-ils tous ? s'inquiéta Noël.

Ils frappèrent à la première porte, ouvrirent, appelèrent. Rien. Une sourde angoisse leur étreignant la poitrine, ils allèrent de maison en maison sans cesser d'appeler.

Ce ne fut qu'à la plus grande qu'on leur ouvrit la porte sur une atmosphère chaude, éclairée, mais silencieuse.

- Alors ? c'est comme ça qu'on nous accueille ? fit remarquer Marc en souriant.
- Auguste est mort, leur apprit Bruno sans préambule.
- Auguste ? comment ? demanda Noël.
- Il est mort hier soir. Il avait la grippe.
- La grippe ?

Le fléau. La maladie que l'on guérissait assez facilement autrefois, véritable peste maintenant. Plus de vaccin, plus de vitamines en cachets.

— Vous avez pris quelque chose ? quelqu'un a la fièvre parmi vous ? s'informa Noël en reculant malgré lui.

— T'en fais pas, on ne l'a pas, le rassura Bruno. Josette avait fait provision de cynorhodons. Elle en a donné à tout le monde dès votre départ. La toux d'Auguste lui paraissait louche. Il a eu la fièvre dès le lendemain et elle n'a pas cessé de monter. Il s'est isolé de lui-même aussitôt, refusant que quelqu'un l'approche. Il a rassemblé dans sa maison toutes ses affaires, sa selle, tout le harnachement de sa chemale, il ne restait plus rien qui lui appartienne qui ne soit pas chez lui. Il savait qu'il allait mourir et a tout fait pour ne pas nous donner sa maladie. On lui apportait à manger. Au début il le prenait, et puis il a laissé les provisions là où Josette et moi on les posait.

Il fit une pause. Tout le monde attendait. On l'écoutait dans un silence total. Il reprit :

— À la fin, il délirait et hurlait dans sa maison. On avait barricadé la porte pour ne pas qu'il sorte. Il y est toujours.

- Il faut qu'on le brûle, décida Marc.

— Le brûler ? s'exclama Alain, un saisonnier.

— C'est le seul moyen pour que le virus soit détruit. Le seul. Bravo pour le cynorhodon, Josette. Tu as fait ce qu'il fallait. Trois hommes avec moi. Vous mettez des foulards sur le nez et la bouche. Josette, tu as des plantes, lavande, thym, tout ça ?

— Un peu, répondit la femme. Mais il ne m'en reste pas beaucoup.

— Tu me donnes tout ce que tu as. On en cueillera aux beaux jours. J'ai apporté de l'alcool, on va les broyer dedans et tremper les foulards dans le mélange. Aylis, tu l'aides.

— Je vais avec vous, décida la jeune femme.

Ce n'était pas une proposition, mais un fait. Marc le sentit et n'objecta rien.

La neige tombait toujours, dense et lourde. Bruno, Aylis et les deux Soters étaient devant la maison d'Auguste. Elle semblait encore plus silencieuse que les autres. Sa porte barricadée et ses volets cloués lui donnaient un aspect menaçant. Elle sentait la mort.

Ils étaient tous les quatre enturbannés avec un foulard imbibé du mélange concocté par Josette et Marc et avaient également les mains enveloppées dans des tissus parfumés.

Ils déclouèrent la porte et entrèrent dans la petite salle. Les torches éclairèrent un intérieur propre. Tout était soigneusement rangé. Un message écrit sur un carton épais leur disait : « Je n'ai touché à rien de ce qui se trouve dans cette pièce. Brûlez le reste ». Dessous, ils purent lire trois mots griffonnés à la hâte, ou par une main malhabile : « Aylis, j'ai peur ». Quand elle lut ce court message, la jeune femme baissa la tête. Noël lui posa la main sur l'épaule. Elle la saisit et la serra.

Comme dans la grande majorité des maisons du village, une porte séparait la pièce principale de l'unique chambre. Il était derrière.

Ils ouvrirent lentement la porte qui, graissée de frais, ne fit aucun bruit. Il était là. Allongé sur son lit, amaigri, de grands cernes gris bleu sous les yeux, mais le visage détendu.

— C'est bizarre, on dirait qu'il n'a pas souffert, dit Bruno.

— Si, mais plus maintenant, répondit Aylis.

— Noël, les fagots sous le lit, bien disposés, ordonna Marc. Aylis, un drap sur son corps. Ne le touchez pas, ne respirez pas quand vous êtes près de lui. Bruno, tu sors et tu décloues les volets, mais tu ne les ouvres pas.

Quand tout fut préparé selon les ordres de Soters, il voulut faire sortir tout le monde pour mettre le feu au bûcher installé dans la chambre. Aylis refusa :

— Ce n'est pas toi qui le connaissais le plus ici, dit-elle. Noël et moi, on a été longtemps avec lui. C'est moi qui vais mettre le feu. Tu sors avec les autres.

Comme Marc parut hésiter, elle ajouta :

— S'il te plaît.

— D'accord, mais tu fais attention. Ne le touche pas, ne touche pas ses affaires et ne

respire pas quand tu te pencheras pour mettre le feu. Dès que ça commence à prendre, tu ouvres les volets pour qu'il y ait de l'air. Tu sors en fermant la porte.

Dehors, tous les autres étaient là, prévenus par Bruno. Ils se tenaient à une dizaine de mètres de la maison et virent une lueur dansante darder des rais de lumière à travers les volets. Aylis avait mis le feu au bûcher.

Les volets s'ouvrirent et, aussitôt, une épaisse fumée blanche sortit par la fenêtre. Aylis quitta la maison et vint à côté de Noël.

— Je l'aimais bien, cet homme, dit-elle en lui prenant la main.

— Moi aussi, répondit son ami.

– Chapitre sept –

Il y avait trois semaines que les Soters et Aylis étaient revenus aux Raviers. Quand le reste du groupe avait appris la mort de Lydie et son comportement à l'exploitation, cela avait été la surprise générale.

— Elle vous a vendus ? s'était étonnée Josette.

— Oui. Après avoir assommé Noël et prévenu le moine de la venue d'Aylis, de l'élevage particulier qui vient de débiter, tout quoi, avait répondu Marc.

— Et... il fallait la tuer ? demanda la femme.

— On peut penser qu'elle ne nous aurait pas lâchés, répondit laconiquement Marc en faisant la moue.

L'étalon de Lydie et la femelle d'Auguste, Aselle, étaient montés quotidiennement ; autant pour être « travaillés », que pour vérifier si les chemaux pouvaient accepter plusieurs cavaliers. Il s'avéra à cette occasion que le mâle était plus accommodant que la femelle. Il acceptait indifféremment Aylis ou Josette et quelques hommes dont Bruno, Alain et Marc. Noël ne pouvait pas l'approcher.

— Tu portes sans doute encore l'odeur de Casuel, avança Aylis.

— Non, je crois surtout que je porte celle d'Inite qui l'a refusé.

Marc apprenait à monter les chemaux avec un plaisir évident. Aselle lui avait été tout naturellement attribuée, et il passait ses journées avec elle sur le plateau, quel que soit le temps qu'il faisait. Il rentrait trempé, gelé, mais heureux.

Les cendres d'Auguste avaient été enterrées dans le cimetière du village et sa maison avait été entièrement démontée, ainsi que celles qui ne servaient pas, les plus externes, dont les pierres furent utilisées pour compléter le mur qui commençait à ceinturer le hameau.

Le redoux s'annonçait. Il ne neigeait plus, il ne gelait plus que certaines nuits et le ruisseau du village grossissait à vue d'œil.

Ce fut en fin de journée, un de ces soirs où l'on sent que la couverture nuageuse qui a obscurci le ciel pendant des heures se fragmente petit à petit, laissant apparaître des parcelles de ciel bleu, qu'Aylis se mit à hurler.

Elle montait Casuel dans la carrière qu'ils avaient aménagée en lisière du bois de pins où les chemaux passaient la nuit. Noël était sur le plateau avec son père et Josette. Ils chassaient et elle cherchait des simples. Les quatre autres vaquaient à plusieurs occupations, dont la plus importante était la construction du mur qui devait protéger le village. Ils l'avaient voulu haut de trois mètres et large d'un, et les pierres obtenues par la destruction des maisons inutilisées suffiraient sans doute à bâtir la partie aval de la muraille, mais certainement pas à faire le tour complet du village.

Le premier cri de la jeune femme passa inaperçu. Seul son étalon s'alarma et s'arrêta immédiatement de trotter.

Elle avait plaqué ses mains sur le haut de son crâne et se tenait tête baissée comme pour encaisser un coup violent. Au bout de quelques secondes, elle écarta prudemment les mains et secoua la tête, vaguement sonnée. Elle descendit de chenal et fit quelques pas, suivie comme son ombre par le grand animal qui la flairait, inquiet.

Soudain elle tomba à genoux en hurlant encore plus fort que la première fois. Casuel cria lui aussi, affolé par la détresse et la douleur de sa maîtresse. Elle avait poussé un cri tellement strident que les maçons le perçurent et interrompirent leur travail, à cinq cents mètres de là, pour prêter l'oreille.

— On a crié, non ? demanda Bruno.

— Je crois, mais avec le bruit de la masse, je n'ai pas..., commença Alain.

Il fut interrompu par un nouveau cri, moins puissant cette fois, mais qu'ils perçurent très nettement.

— C'est Aylis, elle est à terre ! s'écria Bruno. Vite !

Ils s'élancèrent tous les deux, rapidement suivis par le troisième homme qui montait le mur avec eux.

Casuel, voyant sa maîtresse dans cet état et entendant le bruit de leur course, se posta devant eux, les menaçant tous crocs découverts.

— Il ne va pas nous laisser approcher, cet imbécile ! râla Bruno.

Aylis dut entendre leur voix, car elle leva vers eux un regard vide de toute énergie et de toute conscience, puis laissa retomber sa tête.

— Elle est tombée ou quoi ? demanda Alain.

— J'en sais rien, mais elle n'a pas l'air blessée, répondit Bruno. Aylis, Aylis, tu m'entends ? c'est Bruno. Qu'est-ce qui se passe ?

La jeune femme releva à nouveau la tête pour les regarder. Elle bavait légèrement et un filet de salive lui coulait dans le cou. Elle inspira lentement et fit un essai :

— Les or... les... ornis. Ils...

— Des ornis ? demanda Alain.

Aussitôt, les trois hommes regardèrent dans toutes les directions, inquiets de se savoir si loin des maisons, affolés de se sentir soudainement proies.

— Ils..., essaya à nouveau Aylis.

— Tais-toi, dit Bruno. Ne te fatigue pas. On a compris ; ils arrivent. Dis à Casuel de nous laisser te prendre, il ne veut pas qu'on approche. On ne peut pas te laisser là si ces sales bêtes s'amènent.

— Casu, sage, murmura Aylis.

Elle tenta de siffler doucement, mais aucun son ne sortit de ses lèvres engluées dans une salive épaisse et visqueuse. Malgré tout, l'étalon parut l'avoir entendue, parce qu'il recula lentement, visiblement de mauvaise grâce, mais laissa les hommes approcher.

— Bernard, proposa Bruno au troisième maçon, tu cours au village prévenir Eudes. Si Josette et les Soters sont rentrés, fais passer la nouvelle. On se retrouve dans la grande maison.

— Et les chemaux ? demanda Bernard.

— Je pense qu'ils sauront se débrouiller. Va vite.

Le gros homme partit en courant aussi vite que le permettait sa bedaine, tandis que Bruno et Alain se chargeaient d'Aylis qui geignait doucement.

— On t'emmène au village, lui expliqua Bruno, sans être sûr qu'elle l'entende et le comprenne.

Casuel les suivit de près.

— Alors ?

Ils étaient tous les cinq barricadés dans la plus grande maison du village, dont la porte avait été fortifiée, ainsi que les volets, et qui servait de lieu de réunion. Elle avait été choisie pour jouer le rôle de donjon en cas d'attaque de la part des moines.

— Alors on attend, répondit Bruno.

Alain, bien que peu satisfait de la réponse, ne dit rien.

Aylis était allongée sur un des trois lits. Elle remuait moins et semblait récupérer.

— C'est ridicule d'avoir tout fermé comme ça, fit remarquer Alain. Si ça se trouve, elle est tombée sur la tête et elle délire complètement. Il n'y a pas plus d'orni que de...

— Je ne suis pas tombée, l'interrompit la jeune femme.

Elle s'était assise et regardait les quatre hommes qui se tournèrent vers elle.

— Je sens la présence des ornis depuis que je suis gamine. Là, ça m'a fait comme un coup sur la tête, tellement c'était puissant. Ils sont plusieurs. Ils vont venir. Comme il y a plusieurs années quand ils ont bouffé tout le village.

— T'as pas fini d'essayer de nous foutre la trouille ? explosa Alain.

— Toi, la trouille, elle ne te quitte pas, lui lâcha Aylis dans un souffle. Elle était encore faible et parlait difficilement. Ils ont bouffé le village parce qu'ils leur ont ouvert. Ils vont venir et hurler derrière la porte. Il faudra tenir. Il ne faudra pas leur ouvrir en croyant pouvoir les combattre.

Son visage se crispa brusquement. Elle porta ses mains sur le haut de son crâne en grimaçant de douleur et murmura d'une voix déformée :

— Les voilà, ils arri...

Elle ne put terminer ; sa parole se mua en un cri qu'elle tenta de contenir en plaquant ses mains sur ses lèvres, mais la douleur fut apparemment la plus forte et elle se renversa sur le lit en poussant un hurlement porteur de tant d'angoisse, de souffrance et de folie que les quatre hommes se bouchèrent les oreilles et qu'Alain eut malgré lui les larmes aux yeux.

Sur son lit, Aylis se tordait lentement. Son visage déformé par la douleur était hagard. Ses yeux ne regardaient plus rien et ses mains aux longs doigts recourbés griffaient inutilement l'air. Elle poussa un dernier cri qui se mua en gémissement, puis retomba inanimée sur sa couche.

Ce fut au moment précis où la tête de la jeune femme toucha le matelas que les sanglornis se manifestèrent. Ce furent d'abord des reniflements sous la porte, des grattements, des poussées contre le bois puis, voyant qu'ils ne parviendraient pas à le faire céder, les fauves grognèrent de plus en plus violemment et se jetèrent contre le battant de la porte et les panneaux des volets.

Ils ne criaient pas encore, mais les quatre hommes sentaient leur présence dans leur esprit. Une présence fureteuse, inquisitrice qui s'installait, prenait place ; en attendant.

Dans le vacarme que faisaient les sanglornis, Bruno avait sorti un jeu de cartes, une hachette, une scie et distribua les rôles :

— Alain, tu coupes du bois, commença-t-il.

— Tu veux faire du feu pour qu'ils aient peur ? demanda l'intéressé.

— Non. Ils n'auront peur de rien. Mais il faut qu'on s'occupe. Quand ils vont crier, il faudra penser à autre chose, il faudra occuper notre cerveau pour ne pas devenir fou.

— Et comment tu sais tout ça, toi ?

— Tu n'as jamais été attaqué par des ornis, hein ?

— Non, mais...

— Alors laisse-moi faire. Si on veut en sortir vivants, il faut chanter, jouer aux cartes, faire n'importe quoi, mais ne pas penser à eux. Tu coupes du bois. De toute façon, il en faut. Alors quitte à rester bloqués ici, autant que ce soit utile. Non ?

Alain haussa les épaules et saisit l'outil que lui tendait Bruno.

— Eudes et Bernard, vous comptez les cartes à voix haute. Vous vous posez des questions sur les couleurs.

— Tu crois vraiment que c'est nécessaire tout ce cirque ? demanda Bernard.

Il était quand même inquiet, d'autant que le raffut des sanglornis ne diminuait pas, au contraire.

— Je suis le seul à avoir déjà rencontré ces bêtes, si je comprends bien, remarqua Bruno. Écoutez, pour le moment, ils ne font rien. Ils essaient d'entrer normalement, ce qui est déjà un comportement particulier pour des animaux. Mais quand ils verront qu'ils n'y arriveront pas, ils vont essayer autre chose et ce que vous sentez sûrement dans vos crânes, ce qui a assommé Aylis, n'est rien en comparaison de ce qu'ils vont faire tout à

l'heure. Alors si on n'a pas la tête occupée à autre chose à ce moment-là, si on ne se force pas à penser, à calculer, on deviendra fou et on ira leur ouvrir pour que ça s'arrête. C'est sûrement comme ça qu'ils sont morts, ceux d'ici. Ils leur ont ouvert.

— Tu pousses pas un peu ? demanda Bernard.

— T'es con ou tu le fais exprès ? s'énerva Bruno. Crois-moi ; pas seulement pour toi, mais aussi pour nous, parce que si un seul d'entre nous perd la boule, c'est nous cinq qui allons y passer.

Alain et Bernard se regardèrent et haussèrent les épaules. Ils ne le croyaient pas, mais voulaient bien faire comme si.

Tout le monde s'occupa donc comme l'avait proposé Bruno. Les fauves poursuivaient leurs tentatives pour entrer. Les quatre hommes perçurent même des grattements venant du toit. L'un des animaux était grimpé là-haut et tentait d'ôter les lauzes. Mais il s'agissait de pierres plates agencées de façon à résister au poids de la neige, au vent qui soufflait parfois en tempête. Il ne put rien faire et les grattements cessèrent.

Bruno était très inquiet, car les trois autres écoutaient sans cesse ce que faisaient les sanglornis. Dès qu'il y avait un bruit nouveau, ils levaient la tête, cessaient de jouer, de couper le bois et écoutaient. Il faillit leur dire de ne pas faire attention à eux, mais craignit leur réaction et se tut, poursuivant son travail de sciage des bûches.

À un moment, tous les bruits cessèrent. « Nous y voilà », pensa Bruno, la bouche soudainement sèche.

— Ils sont partis ! s'exclama Alain en laissant tomber sa hachette.

— Reste là ! hurla Bruno.

Il avait craint que l'autre n'aille ouvrir pour vérifier.

— Tu croyais quand même pas que j'allais ouvrir, dit Alain, vexé. Je ne suis...

Un hurlement inimaginable lui coupa la parole.

— Ça commence ! cria Bruno. Jouez, chantez, faites quelque chose ! ne les écoutez pas, surtout ne les écoutez pas !

Dehors, les sanglornis se mirent à crier tous en même temps. Bien que sachant que cela ne servirait pas à grand-chose, Bruno fit inconsciemment comme les autres et se plaqua les mains sur les oreilles. Ce fut presque pire. Au lieu de passer par un sens connu, le cri leur vrillait le cerveau, broyant tout ce qu'ils pouvaient élever comme résistances. Ils le percevaient comme une substance sonore. Une matière froide et visqueuse qui s'appliquait à saper leur volonté, à les rendre totalement décérébrés.

— Bougez ! hurla Bruno. Bougez !

Il alla vers les trois autres et les frappa ; les gifla à toute volée. Il était temps ; Eudes et Alain avaient le regard fixe et les claques parurent les ramener à la réalité.

— Mais... mais c'est... terrible, murmura Alain.

— Faites ce que je vous ai dit, ou on est morts ! cria Bruno.

Son énergie, sa voix, ses gesticulations réanimèrent un peu ses compagnons qui s'activèrent machinalement, de façon un peu automatique, mais ils bougeaient. Bruno allait de l'un à l'autre, les surveillant constamment.

Sur le lit, Aylis ne bougeait plus. Bruno se demanda furtivement si elle était encore vivante, mais sa pensée ne put aller beaucoup plus loin. Il lui devenait de plus en plus difficile de raisonner de façon cohérente. Il ne faisait qu'ébaucher des idées sans parvenir à les pousser jusqu'au bout. Cette sensation que son esprit était détruit, fouaillé, rendu inefficace, le terrorisait.

Dehors, les fauves criaient toujours. Un hurlement continu, inimaginable, démoniaque, absolu. Toute leur volonté de détruire se trouvait concentrée dans ce cri. Là résidait également leur force. Leurs proies, une fois soumises à cette torture cérébrale, ne pouvaient espérer une issue favorable. Elles devenaient aussitôt intimement convaincues de la supériorité des sanglornis et acceptaient rapidement la défaite et leur mort certaine.

Cependant, les quatre hommes résistaient. Bruno se démenait physiquement, refusant de lâcher prise. Ses gestes étaient un peu saccadés, il en ébauchait un et restait parfois quelques secondes immobile, comme un automate abîmé, mais se remettait en marche et bougeait sans cesse. Il allait de l'un à l'autre, les encourageant de la voix, attendant qu'ils lui répondent, ne serait-ce qu'un seul mot. Alain coupait machinalement le bois, loupant plus souvent la bûche qu'il ne l'atteignait. Eudes et Bernard se donnaient des cartes en silence.

— Parlez-vous, leur chuchota Bruno.

Ils ne tournèrent même pas la tête.

— Parlez-vous, répéta-t-il plus fort en les secouant par les épaules.

Ils le regardèrent tous les deux, hagards.

— Il faut... parler. C'est important...

Eudes acquiesça vaguement et bredouilla des mots incompréhensibles auxquels Bernard sembla répondre. Bruno se demanda s'ils se comprenaient vraiment, ou si c'était lui qui n'entendait plus correctement. Quand il se redressa, il vit Alain qui avait laissé la hachette fichée dans le plancher et se dirigeait vers la porte, le regard fou.

— Non ! hurla-t-il.

Il se précipita sur lui et le retint par la manche. L'autre se dégagea et dit d'une voix très claire :

— Je vais les faire partir. Je vais leur faire peur et ils vont partir.

— Non ! ils vont entrer et tous nous tuer ! reste-là !

Alain ne répondit pas, mais frappa violemment Bruno à la tempe. Celui-ci eut la sensation que son cerveau éclatait en milliers de couleurs et n'entendit plus rien. Le cri avait disparu. Malgré la douleur causée par le choc, il eut l'impression de baigner dans un océan de silence et de calme. Il ne sut pas combien de temps dura cette impression, mais il lui sembla qu'elle le régénérerait entièrement. Il ne réfléchit pas longtemps et, saisissant une bûche, il asséna un coup brutal sur la tête de son compagnon, alors que celui-ci posait la main sur la barre de fer qui

bloquait la porte.

Alain s'écroula sur le plancher, inanimé. Le cri des sanglornis éclata encore plus fort, et Bruno crut y déceler une rage démesurée.

Combien de temps subirent-ils le cri ? ils n'en avaient aucune idée. Il leur sembla après coup que cela avait duré des jours, des mois, des siècles.

— Ils ont... arrêté ?

Eudes était debout, chancelant au milieu de la pièce et regardait tout autour de lui, comme s'il avait pu voir à travers les murs.

Le silence. Plus un bruit. L'impression de vide était tellement soudaine qu'elle était presque insoutenable. Bernard et Bruno se levèrent également, se regardant sans comprendre.

— Ils sont partis ?

Eudes ne semblait même pas soulagé. Il pleurait à chaudes larmes, comme s'il regrettait la présence des fauves. Bruno fut surpris de noter qu'il avait uriné dans son pantalon.

— On attend. C'est peut-être une buse... une plume... non ! une... muse ; non une ruse, nom de bleu ! c'est peut-être une ruse.

Les idées étaient embrouillées, l'élocution hésitante et jargonneuse, les gestes malhabiles, mais dans leurs têtes, c'était enfin le silence.

Soudain, le cri recommença.

— Non ! hurla Bernard.

À nouveau le silence. Puis un cri. Court ; juste ébauché. Puis des grognements *audibles*, pas ce cri dans la tête. Puis encore un petit cri inefficace, hésitant ; juste comme un petit tentacule froid qui ne pouvait faire que passer dans l'esprit. Enfin, une galopade. Le bruit de la course de plusieurs animaux qui partent, qui abandonnent !

— Ils partent, hein ? ils partent ?

Personne ne répondit à Bruno, parce que des coups violents assénés sur la porte les firent crier tous les trois.

— Aylis ! Bruno ! c'est nous ! ça va ? Aylis !

La voix de Noël. Il cognait sur la porte à coups redoublés. Toute l'angoisse du monde s'entendait dans son ton, mais les trois hommes se regardaient, Eudes toujours sanglotant, Bruno hagard et Bernard, la bouche ouverte, les mains agitées de tremblements spasmodiques, qui se laissa tomber assis sur le plancher.

— Aylis ! Aylis !... ils ne répondent pas !

Dans la bouillie qu'était devenu son cerveau, Bruno se dit que Noël devait parler à son père ou à Josette.

— Il faut enfoncer la porte.

La voix de Marc Soters.

— ... pas enfoncer... pas enfoncer la porte..., haleta Bernard.

— Il y en a un qui a parlé ! s'exclama Noël, de l'autre côté. Aylis ? Bruno ? Bernard ? répondez !

— ... pas enfoncer..., lâcha encore Bernard.

— Une chaîne. Dans la maison de Bruno. Josette, tu vas la chercher.

Soters donnait des ordres. Carré, efficace, Marc était un vrai patron. Cette certitude passa un baume apaisant sur les plaies béantes de l'esprit de Bruno. Mais il ne parvenait pas à penser à autre chose que ce que disait continuellement Bernard : il ne fallait pas enfoncer la porte, ou les ornis allaient entrer et tous les dévorer.

— Tu l'as ?... Bien. Noël, tu l'aides à l'attacher à l'étalon, je la fixe à la porte.

Des bruits contre le bois ; le grognement d'un cheval qui menace...

— Tiens-toi tranquille.

Une voix de femme ; la voix de Josiane... non, c'était pas ça ; Josette. Oui, voilà, Josette. Elle devait calmer sa bête.

— Josette, en selle et fais-le tirer.

La porte qui craque !

— Pas la porte ! hurla Bernard, toujours assis par terre.

Le soleil du matin entra à flots dans la pièce, éblouissant les trois hommes qui vivaient dans la pénombre depuis plusieurs heures sans en avoir conscience.

Noël se précipita sur Aylis, la prit dans ses bras et lui parla, lui caressa le visage.

Bruno se sentit amené près d'une chaise. On l'y assit. Il vit qu'Eudes était à ses côtés et Bernard, en face, vautré sur la table. Alain avait été porté sur un autre lit. Josette était penchée sur lui, un linge à la main, elle lui nettoyait le crâne. Cette vision déclencha une crise d'hilarité chez Bruno. Il partit dans un fou rire incontrôlable qui lui faisait mal à la tête et qui se mua en une crise de larmes tout aussi irrépressible.

— Là. C'est fini mon vieux. Ils sont partis. Vous les avez eus.

Marc Soters l'avait pris par les épaules et le réconfortait posément.

— Il est réveillé !

Bruno se retrouva dans un lit. Il faisait grand jour. Un vent léger balançait mollement les branches de pins de l'autre côté de la vallée.

— Eh ben, mon vieux, tu t'es piqué un de ces roupillons !

Eudes était debout à côté du lit et le regardait en souriant. Il essaya de lui répondre, mais ne parvint pas à ouvrir la bouche. Il fit une nouvelle tentative, mais rien ne se passa. Affolé, il se redressa brusquement.

— T'inquiète pas si t'as un truc qui marche pas, ça revient après. Moi, je ne me rappelais pas du nom des choses. Je pouvais parler, je voyais, j'entendais, mais impossible de me rappeler comment s'appelait un lit, une chaise, ou une porte. Tu peux

pas savoir ce que j'ai eu la trouille d'être devenu dingue ! c'est revenu en deux ou trois heures. C'est quoi, toi ?

Bruno fit un geste vers sa bouche.

— Tu ne peux pas parler ? c'est ça ?

Il acquiesça.

— Eh ben, ça nous fera des vacances ! non, je plaisante. T'en fais pas, ça va revenir.

— Alors, comment va-t-il ?

Marc Soters venait d'entrer, accompagné de Bernard, Alain et Josette.

— Il a l'air bien, mais il ne peut pas parler, répondit Eudes.

— Ne t'affole pas. C'est un trouble causé par le cri des ornis. En tout cas, c'est moins ennuyeux que ce qu'a subi Alain.

L'intéressé grommela quelque chose, apparemment gêné.

— Dis-lui, gloussa Eudes.

Alain haussa les épaules.

— Tu permets que je le dise, Alain ? demanda Soters. Il verra comme ça que tout peut être touché, mais que ça passe.

— Heureusement, pouffa encore Eudes.

— Eudes, ça va, le calma Soters. Alain était incontinent.

— Il pissait partout ! éclata Eudes. Partout !

— Ouais, bon, ça va on te dit ! j'aurais voulu t'y voir, toi ! protesta Alain.

— Reste au lit si tu te sens encore faible, conseilla Marc. Ou lève-toi, fais ce que tu veux, mais ne t'affole surtout pas. Ça reviendra sans que tu y penses et je crois même que moins on s'en fait, plus ça revient vite. Pour ton information, tu as dormi un après-midi, une nuit, un jour et encore une nuit entière. Il est bientôt midi. Aylis est encore...

— Elle dort maintenant. Elle n'est plus dans le coma, intervint Josette. Elle respire normalement, ne bave plus, ne transpire plus. Elle dort.

Noël n'avait pas quitté son amie depuis le départ des sanglornis. Marc, Josette et lui s'étaient relayés toute la journée puis la nuit suivante pour veiller au cas où les fauves reviendraient, mais ils n'étaient pas reparus.

Durant tout ce temps, la jeune femme était restée inconsciente, comme morte, si ce n'étaient les battements anarchiques de son cœur, sa respiration saccadée, la bave qui coulait constamment de sa bouche, et la transpiration qui l'inondait continuellement. Depuis plusieurs heures, elle semblait aller mieux et paraissait davantage plongée dans un profond sommeil que dans un état d'inconscience comateuse. Elle parlait parfois, gémissait, bougeait un peu.

Ce ne fut que pendant la nuit suivante qu'elle s'éveilla. Noël, épuisé par ces heures de

veille et d'angoisse ininterrompues, s'était endormi sur sa chaise. La chandelle brûlait, baignant la pièce dans une chaude clarté, mais :

— Noël ?

Il s'éveilla aussitôt.

— Aylis ! Aylis tu es là !

— Noël ?

À son regard, il comprit. Elle ne voyait pas. Ses yeux balayaient l'espace autour de lui sans se fixer sur quoi que ce soit. Elle s'orientait simplement au son de sa voix.

— Noël, je ne vois rien... je ne vois plus !

Elle avait du mal à parler, sa bouche était sèche et ses lèvres presque blanches.

— Soif, coassa-t-elle.

Noël lui donna un grand bol d'eau qu'elle avala précautionneusement, car des renvois la secouaient entièrement.

— Encore.

Il la resservit deux fois, puis lui conseilla d'attendre un peu avant de boire à nouveau.

— Pourquoi je ne vois plus ? demanda-t-elle, inquiète.

— Ne t'en fais pas. On dirait que les ornis vous ont fatigué une partie du cerveau.

Il lui raconta les troubles ressentis par leurs compagnons.

— Tout est redevenu normal en quelques heures. Comment te sens-tu à part ça ?

Sans attendre la réponse, il la prit doucement dans ses bras et dit dans un souffle :

— J'ai eu peur de te perdre ! si tu savais comme j'ai eu peur.

— Moi aussi. Jamais je n'avais ressenti ça. Je crois que je t'aime Soters. Je crois que je t'aime vraiment. C'est toi qui m'as aidé à tenir. Je les entendais, expliqua-t-elle. Ils étaient dans mon crâne. Ils fouillaient partout, vidaient tout, piétinaient tout, mais ils n'ont pas touché à mes souvenirs. Je me souvenais de toi et de tes mains sur mon corps, de toi en moi. J'avais tout le temps ton visage sous les yeux. Je ne t'ai pas quitté des yeux durant tout ce temps...

Elle soupira.

— Si tu n'avais pas été là, je crois que je serais devenue folle.

Il l'embrassa délicatement. Elle sursauta au contact de ses lèvres sur les siennes, puis le serra dans ses bras et s'allongea.

— Sommeil, murmura-t-elle.

Ils dormirent ensemble sans se lâcher.

Le lendemain matin, Aylis ne voyait toujours pas, mais allait bien mieux. Elle but encore énormément durant toute la journée, mais put marcher, guidée par Noël. Elle demanda à « voir » Casuel. Le grand étalon gronda de joie quand il la vit s'approcher de

lui. Il fourra son énorme tête sur son bras et se laissa caresser avec un ronronnement de plaisir. Inite en voulut autant de la part de Noël.

Les deux jeunes gens montèrent leurs chemois quelques instants. Casuel était un peu perdu de ne pas recevoir d'informations de la part de sa maîtresse. Il hésitait, suivait Inite en marchant avec précautions, comme s'il portait un objet fragile.

— Il est paumé, fit remarquer Noël.

— Oui, j'en ai bien l'impression. Il marche bizarrement.

Ils montèrent tranquillement sur le plateau. La vue était somptueuse. Des fleurs éclataient un peu partout, perçant les flaques de neige qui fondaient lentement sous le soleil du printemps. Des alouettes montaient à la verticale en chantant et restaient suspendues dans le ciel pour lancer leurs trilles à l'amour. Les hautes montagnes de l'est se découpaient sur le dégradé de bleus du ciel.

— C'est beau hein ? dit Aylis.

— Oui, c'est... mais, tu vois ? s'exclama Noël, surprenant sa chemois.

— Depuis ce matin, répondit son amie, un sourire éclatant sur les lèvres.

— Depuis ce matin ? mais... pourquoi tu ne m'as rien dit ?

— Pour voir comment tu ferais si j'étais aveugle et pour voir comment tu me regardes quand je ne te vois pas.

— Mais c'est scandaleux, t'as pas honte ? s'écria-t-il, à la fois soulagé, amusé et vaguement vexé.

— Non. Viens, on marche.

Ils mirent pied à terre et laissèrent aller les chemois qui ne les quittèrent pas. Ils marchèrent pendant une heure, à pas lents, s'arrêtant souvent pour regarder, pour se regarder, pour tâter la neige.

Aylis, penchée sur un perce-neige, releva la tête et demanda :

— Raconte.

Noël n'eut pas besoin de lui demander de quoi elle parlait. Il fut soulagé qu'elle veuille déjà savoir ce qui s'était passé.

Il s'accroupit à côté d'elle et raconta :

— On revenait du plateau. On avait passé la nuit là-haut, sous les bêtes, parce qu'un cerf nous avait emmenés assez loin. C'était le matin ; on était juste avant le col, quand les chemois ont senti les ornis. Ils se sont énervés et ne voulaient plus avancer. On s'est approchés du col à pied. Ils nous suivaient, mais on voyait que quelque chose leur faisait peur. À part les ornis, rien ne leur fait peur. On a tout de suite pensé que c'était ça. Au début, on n'a rien vu. Il faisait jour depuis pas très longtemps. On a encore avancé et là, on a senti ces saloperies. En avançant encore, on les a vus. Ils hurlaient tous ensemble. Il y avait un mâle et cinq ou six femelles. Ils s'acharnaient sur la porte tout en criant. Mon père a proposé qu'on fasse une diversion et je me suis rappelé quand on est venus ici tous les deux et que tu as perturbé l'orni qui me courrait. On a réussi à monter les chemois malgré

leur trouille, et on a piqué des cavalcades autour du village en hurlant comme des malades. On n'a pas gaspillé nos flèches à essayer de les avoir. Dès qu'on est arrivés, ils nous ont repérés. Deux femelles ont voulu nous poursuivre, mais comme le mâle restait près de la porte, elles n'ont pas couru longtemps ; juste une centaine de mètres. Comme si elles voulaient qu'on s'en aille. On se rapprochait de plus en plus de la maison. Ils étaient inquiets. Les femelles nous menaçaient, le mâle ne criait plus régulièrement, on a senti qu'on tenait le bon bout quand il s'est tourné vers nous et a commencé à foncer dans notre direction. Je peux te dire qu'Inite ne se faisait pas prier pour décamper ! il revenait toujours vers la maison, mais le cœur n'y était plus. Pour finir, après une bonne heure de ce manège, ils ont fini par tous partir. On a attendu un moment, mon père et Josette ont suivi leurs traces, pendant que moi je voulais défoncer la porte pour savoir où tu étais. Ils sont revenus et on a arraché la porte. Voilà. Maintenant, il faut qu'on termine le mur le plus vite possible. Il ne faut plus que ces bestioles du diable puissent venir dans le village. Quand on sera à l'abri derrière le rempart, ce sera moins risqué. Ils ne pourront plus venir si près des maisons.

Tous les troubles dus à l'attaque télépathique des sanglornis ne disparurent totalement qu'au bout de plusieurs jours. Il y eut d'autres moments honteux pour Alain, aphones pour Bruno et aveugles pour Aylis.

Malgré tout, la construction du mur se poursuivait. Après cette alerte très sérieuse, il avait été décidé que c'était le chantier prioritaire. Tout le monde s'y consacra sous la direction de Bruno, et il fut assez rapidement terminé dans le bas du village, d'autant plus que les jours se réchauffant, il était possible de faire du mortier à l'aide de la chaux rapportée de l'exploitation et ainsi de sceller les pierres. Pour le haut, ce fut plus délicat, jusqu'à ce que Marc revienne très excité d'une de ses promenades journalières. Il avait poussé un peu plus loin dans un secteur qu'il ne connaissait pas tellement et avait découvert une ancienne carrière, probablement ouverte par les habitants des Raviers, et dans laquelle de nombreuses pierres étaient stockées en tas.

— Deux charrettes et plusieurs voyages ! on a nos pierres ! dit-il enthousiaste.

— Deux charrettes, deux charrettes ! et tu les trouves où tes charrettes ? s'énerma son fils.

— Si on ne les a pas, on les fabrique, on se débrouille !

— On se débrouille... Il y a des jours où tu peux être franchement drôle, râla Noël.

— De toute façon, si on n'essaie pas, les pierres resteront là-bas, lâcha Aylis.

Marc lui adressa un sourire, tandis que son fils admit :

— Bon, OK. Excuse-moi, je suis de mauvais poil aujourd'hui. On les cherche, ces charrettes ?

Ils n'en trouvèrent qu'une vieille dans une remise. Elle était en bon état, mais ils en renforcèrent néanmoins le châssis, de peur que le poids des pierres ne le brise.

Douze trajets furent nécessaires. Ce ne fut pas simple, car les chaux ne voulaient pas être attelés. Ils ruaient, grondaient, considéraient la charrette avec hargne et refusaient

obstinément d'avancer. Avec de la patience, des heures de travail avec une corde qui traînait derrière eux, puis une branche attachée à la corde, puis un harnais d'attelage... Au bout de quatre jours, King, l'ancien étalon de Lydie, celui qui avait le meilleur caractère, accepta de tracter la charrette.

Il fallut ensuite aménager le chemin qui menait à la carrière, puis accomplir tous les voyages.

Ce ne fut que deux bons mois plus tard que le mur fut enfin totalement terminé. Il faisait en moyenne trois mètres de haut et un de large. Un fossé large de quatre mètres et profond de deux avait été creusé tout autour. Ils avaient pour cela utilisé une charrue tractée par King dont la puissance s'était jouée des pierres et de l'ampleur de la tâche.

— Il est beau, hein ?

Ils étaient tous sortis et faisaient le tour du village maintenant fortifié. Bruno était fier. Des yeux, il caressait les pierres avec amour, reculait pour admirer l'ensemble et ne cessait de sourire.

— Tu dis rien, il est pas beau ? demanda-t-il à Marc.

— Les mots me manquent pour le décrire.

— Fous-toi de moi... N'empêche, il est beau.

À l'aide de la charpente et du plancher de plusieurs maisons, ils avaient bâti une sorte de chemin de ronde qui permettait d'inspecter les alentours.

Deux portes avaient été prévues. Une vers le plateau, elle permettait le passage d'une charrette, et une seconde vers la vallée qui n'autorisait que l'entrée d'un chemal. Encore une fois, les maisons non utilisées avaient été mises à contribution pour les gonds et les battants, lesquels avaient été renforcés à l'aide de barres de fer.

La neige avait totalement disparu. Il faisait très doux et les fleurs éclataient partout sur le plateau et dans la petite vallée des Raviers.

— Il faut redescendre chercher tout ce qui peut nous manquer et voir où en sont les choses en bas, dit Marc à son fils.

— On y pensait avec Aylis, répondit celui-ci.

— Comment tu vois les choses ?

— Pour l'élevage ?

— Oui.

— On est bien ici. On a de la place. Quand elles auront mis bas, ce qui ne devrait pas tarder, elles seront à l'aise pour les élever. Je suis pour qu'on reste là pour l'instant. On pourra retourner en bas quand les choses se seront calmées. On a déjà passé un hiver ici sans être complètement préparés ; avec de l'équipement et en sachant ce qui nous attend, ça ne devrait pas être pire.

— Ouais, dit Marc en se frottant le menton. Je suis étonné par une chose.

— Le silence des moines ?

— Oui.

— L'hiver, ajouté au fait que deux expéditions se sont cassé le nez. Ça a dû les refroidir, avança son fils. De plus, Lydie n'a sans doute pas parlé des Raviers. Elle n'a pas dû en avoir le temps, parce qu'elle n'aurait pas hésité, je crois.

— Sans doute, sans doute. En tout cas moi, je ne peux pas descendre. Il va falloir qu'on voie qui ira et ce qu'ils prendront. Je crois, tout bien réfléchi, qu'il ne faut pas que tu y ailles non plus. On va envoyer des saisonniers. Ils sont moins connus.

Ce ne fut pas la solution retenue. Seuls les étalons pouvaient descendre. Les femelles allaient mettre bas dans peu de temps, si l'on en croyait la forme de leur ventre qui s'arrondissait à vue d'œil. Il fallait que les hommes restent là. Josette et Aylis allaient donc descendre. Elles avaient pour mission de glaner discrètement des informations, et d'acheter tout ce qu'il fallait pour les poulinaiges, la nourriture, le matériel...

Elles partirent un matin et devaient rester absentes environ trois semaines.

Noël n'était pas tranquille d'avoir laissé son amie gagner Bourg-sur-Dhol. Il craignait qu'elle ne soit reconnue, enfermée...

— Ah, arrête avec tes jérémiades ! lui dit son père, excédé. Elle se débrouille très bien, ta femme. Elle va te les embobiner qu'ils n'y verront que du feu et qu'elle reviendra avec des informations et tout ce qu'il nous faut, j'en suis sûr. Aide-moi donc au lieu de te lamenter, ça t'occupera.

Ils étaient occupés à transformer l'unique hangar du village en salle de soins pour les bêtes. Ils avaient abattu une cloison et montaient des murs pour faire de vastes stalles où les chemales pourraient mettre bas.

Dès que ce qu'ils appelèrent le dortoir fut terminé, ils firent rentrer les femelles tous les soirs. Il y avait dix boxes en deux rangées de cinq. Le sol était en terre battue, mais Bruno cherchait la solution la plus efficace pour étaler un mortier épais qui serait plus simple à nettoyer que la terre.

Ils avaient répandu des joncs sur le sol, de façon à ce que les chemales n'aient pas froid, ce qui avait fait rire Noël : « Parce que vous pensez qu'elles peuvent avoir froid ici après avoir passé les nuits d'hiver dehors ? vous êtes bizarres, vous », avait-il dit. Il admettait cependant que cela permettait d'avoir une litière qui pouvait se changer facilement et que l'on renouvelerait sans trop de problème.

Une semaine après le départ des femmes, Inite disparut. Noël l'avait sortie comme tous les matins, elle s'était montrée aussi affectueuse que d'habitude. Il avait juste ouvert les vantaux du dortoir. Avant de suivre les autres, la chemale s'était arrêtée près de lui et l'avait poussé du museau.

— Bonjour ma grande. Alors, c'est pour quand ? avait-il demandé en passant ses deux mains sur le ventre chaud de l'animal.

Elle avait ronronné de plaisir et était partie en galopant tranquillement.

Quand il alla la chercher avec les autres pour la faire travailler, elle resta sourde à ses appels. Il eut beau siffler, crier, siffler encore, elle n'apparut pas.

— Elle ne vient pas ? avait demandé son père en s'approchant.

— Non. C'est la première fois qu'elle me fait le coup, avait-il répondu, le front plissé.

Au bout d'une demi-heure d'appels et de recherche à pied dans le bois de pins où les chaux dormaient en hiver, Noël décida d'aller voir où elle pouvait être.

Les autres avaient tous sellé leurs bêtes. Ils se préparèrent rapidement et devaient sillonner les environs. Trois vers la vallée et trois vers le plateau.

Noël montait King. L'étalon le connaissait assez bien, d'autant qu'il avait pris la précaution d'entretenir les relations qu'il avait nouées avec lui en le faisant travailler le plus régulièrement possible, ainsi que toutes les personnes de l'élevage.

Le groupe qui repérait la femelle devait envoyer un émissaire prévenir les autres. On laisserait des traces évidentes pour ne pas perdre de temps à se chercher.

— Il va pleuvoir, laissa tomber Bruno.

Noël jeta un coup d'œil au ciel. Vers l'ouest, de lourds nuages s'amoncelaient et un vent doux se levait.

— Ouais.

Ils se trouvaient sur le plateau. Immobiles au sommet d'une petite colline, ils jouissaient d'une vue qui s'étendait sur plusieurs kilomètres et regardaient dans toutes les directions. Marc avait les yeux vissés à d'antiques jumelles dont son fils s'était maintes fois moqué, jusqu'à ce jour.

— Rien, dit Soters en baissant ses jumelles. Mais je ne vois pas tous les creux. Elle peut être cachée là-dedans sans que je puisse la repérer. On pourrait encore se diviser pour mieux ratisser le secteur. On va vers le Peyre noir, dit-il en désignant une autre colline plus loin, dont le sommet était marqué d'un cairn, et on inspecte toutes les dépressions sur le trajet. Si on la trouve, on se place sur la bosse la plus proche et on gueule comme un putois.

Ils firent ainsi, mais se retrouvèrent une heure plus tard sur le Peyre noir sans avoir rien vu.

— Mais où est-ce qu'elle peut être, cette imbécile ? ragea Noël.

— Elle met bas quelque part, dit Bruno.

— Sûrement, mais j'aurais autant aimé que ce soit aux Ravières. Si jamais un orni rapplique pendant les contractions ou l'expulsion...

Il ne termina pas sa phrase, n'appréciant pas du tout l'image qu'elle sous-entendait.

— Ça y est, il pleut.

De lourdes gouttes s'écrasaient sur le sol, tandis que les nuages passaient mollement sur le plateau, gommant le paysage dans leur coton vaporeux.

— Il vaut mieux rentrer. Si le brouillard tombe complètement, on va être obligés de passer la nuit dehors. Noël ?

— T’as raison. Ça lui fera les pieds de se mouiller.

Marc n’était pas dupe de l’attitude apparemment désinvolte de son fils. Il savait qu’il mourait d’envie de chercher dans tous les coins et recoins du plateau. Mais il était également conscient du risque qu’ils courraient en restant dans le brouillard. De nombreuses personnes s’étaient perdues dans ce secteur où les dépressions et les monticules se ressemblaient tous. Dès que tombait le brouillard, les points de repères éloignés disparaissaient et il devenait impossible de savoir avec certitude où l’on se trouvait. Si jamais un sanglorni maraudait dans les parages alors qu’on cherchait son chemin à tâtons dans le brouillard...

Quand ils revinrent aux Raviers, ils étaient trempés de la tête aux pieds, un véritable déluge s’était acharné sur eux durant tout le trajet du retour. L’autre groupe était déjà là.

— Vous n’avez rien vu ? demanda Noël.

— Non. On est allés jusqu’à la forêt d’en bas, mais on n’a rien vu. Pas une trace.

— Vous avez bien cherché partout ?

— Si on te le dit, s’énerva Alain.

Noël ne fit pas de commentaire et sortit pour panser King qu’il avait laissé au dortoir.

Il chercha sa chemale pendant plus d’une semaine, sillonnant tous les endroits où il pensait qu’elle pouvait se trouver et passant les quatre derniers jours dehors, dormant à côté de l’étalon. Sans aucun succès.

— Mais où elle est, bon Dieu ? se demandait-il un jour où le soleil se montrait enfin après une période de pluie presque ininterrompue.

Soudain, il perçut un mouvement sur la gauche de son champ de vision. On bougeait là-bas, vers la Lande blessée. Il scruta fébrilement l’endroit à l’aide des jumelles de son père et vit justement celui-ci qui galopait vers une crête.

Noël hurla comme un possédé et sauta en selle pour se lancer à la poursuite de Marc. King allait vite. Il devait même être plus rapide que Casuel. Ils rattrapèrent aisément la chemale et son camalier, qui stoppèrent en entendant crier derrière eux.

— Elle est revenue ! lui apprit Marc. Elle est revenue avec deux belles pouliches en pleine santé.

— Quand ?

— Cette nuit. Je dormais mal et j’ai entendu du bruit au portail. Je ne sais pas pourquoi, mais j’ai su que c’était pas des ornis. Je suis monté sur la ronde et je l’ai vue qui mordait le bois. Je lui ai ouvert, elle est aussitôt allée dans le dortoir, suivie par ses filles.

— Ah la carne, elle m’a fait peur.

— Je sais fils. Allez viens, tu as retrouvé une partie de toi-même, et l'autre ne devrait plus tarder maintenant.

À peine arrivé aux Raviers, Noël sauta à terre et lança les brides de King à son père avant de se ruer vers le dortoir. À l'intérieur, Inite poussait déjà le cri avec lequel elle l'accueillait. Il ouvrit doucement la porte de son box et entra. Dans la relative pénombre de la stalle, trois paires d'yeux d'un vert phosphorescents le regardaient entrer.

— Alors, sale bête, tu m'as joué un méchant tour.

La femelle approcha doucement et le poussa de la tête.

— Ouais, c'est ça, dis-moi que tu regrettes, maintenant.

Il resta un long moment à la caresser avant de s'intéresser à ses filles.

— Alors, qu'est-ce que tu nous as fait ? dit-il enfin.

Les deux petites femelles le considéraient avec une curiosité amusante. Elles étaient laides. Des jambes disproportionnées, une tête un peu trop grosse et une queue ridicule qui leur battait les flancs.

— Elles sont moches.

Les deux petites femelles étaient taillées pour la course, cela se voyait. Quand elles bougeaient, leurs mouvements étaient vifs, nerveux, élastiques. Elles ne montraient aucune gaucherie.

— Allez viens, on sort, dit-il à Inite.

Elle le suivit sans aucune difficulté, se laissa seller, sous les yeux de tous les autres qui attendaient dehors et faisaient des commentaires sur les deux filles.

— Je vais un peu sur le plateau. Je suis là dans deux heures, dit-il à son père.

La ballade fut juste une reprise de contact. En fait, il n'y avait pas de contact à reprendre, parce qu'il n'avait pas été rompu. Inite répondait à chacune de ses sollicitations et se comportait comme si elle l'avait quitté la veille. Les deux petites femelles suivaient leur mère, chacune d'un côté, et restaient à sa hauteur quand elle galopait.

Prévenu de ce comportement fugueur avant la mise bas, tout le monde veilla à ce que les deux autres femelles encore pleines soient surveillées. Bruno et Marc passaient la nuit dans le dortoir, avec leurs bêtes.

Elles poulinèrent à une nuit d'intervalle. Chacune eut deux petits. Il semblait donc que ce soit la règle. Celle de Bruno, Rose, donna un mâle et une femelle et celle de Marc, Aselle, deux mâles. L'équilibre était parfait.

Les femelles accouchaient debout. L'expulsion était rapide et le jeune tombait à terre, ce qui rompait le sac amniotique que la mère mangeait rapidement. Elle coupait le cordon avec les dents, et avalait également le placenta qui ne tardait pas à être expulsé quelques instants après la naissance.

Les nouveau-nés se levèrent un quart d'heure après leur naissance, marchèrent aussitôt et perdirent leur allure gauche en quelques heures.

Le travail reprit normalement après le poulinage. On poursuivit l'aménagement du village : le renforcement du chemin de ronde, le labourage d'un terrain prévu pour être le jardin des Raviers, le creusement d'une vaste citerne qui pourrait récolter l'eau de la petite rivière.

Les jeunes chemoaux étaient laissés libres de suivre leur mère. On veillait à les caresser, à les appeler, pour qu'ils se familiarisent le plus possible avec l'ensemble du groupe. Noël et son père voulaient qu'ils puissent être montés par tout le monde.

— Sans ça, comment on va les vendre, hein ? disait Marc.

– Chapitre huit –

Noël dormait. Sa fenêtre était ouverte, parce que les nuits étaient de plus en plus chaudes.

Il n’entendit pas que l’on entrait doucement, que l’on évitait avec soin la table et la chaise. Il ne perçut pas le bruit des vêtements qui glissèrent sur le sol, pas plus qu’il ne sentit le corps qui se coula contre le sien.

Aylis resta longtemps à le regarder. Elle ne parvenait pas à comprendre comment elle avait pu tomber amoureuse d’un homme. Après l’image que lui avait donnée son père, celle, tout aussi peu reluisante des éleveurs qu’elle avait été amenée à côtoyer, elle avait quand même réussi à espérer une rencontre ; *la* rencontre.

Sa tentative de saccage à la foire avait été préparée longuement à l’avance. Tout devait fonctionner. Elle avait sous-estimé les Soters. Ne les connaissant que par ouï-dire, elle n’avait pu appréhender correctement leur vivacité d’esprit, leur capacité de réaction, et surtout la façon qu’ils avaient de s’attacher les gens qui travaillaient avec eux. Quand on entrait réellement dans l’élevage Soters, il s’agissait presque de l’approbation d’un clan.

Elle avait été frappée par l’attitude de Noël quand il lui avait proposé cet accord impensable : engager celle qui avait projeté la destruction de son élevage, il fallait être doué d’un certain culot, ou d’une franche dose de confiance. Cette formidable intelligence intuitive avait immédiatement séduit la jeune femme. Il lui avait alors fallu se remémorer sans cesse les motifs qu’elle avait d’en vouloir aux Soters, pour afficher la rage dont elle avait fait preuve lors de leurs premiers entretiens. Elle avait été séduite. Irrémédiablement et définitivement séduite. Elle ne voulait d’abord pas l’admettre, cela la mettait dans une rage qu’elle n’avait, dans ces moments-là, pas à forcer. Elle refusait de tomber amoureuse de celui qu’elle considérait comme un ennemi. Son père lui avait appris à classer les gens en deux catégories : ceux qu’on pouvait utiliser et les autres. Les ennemis faisaient partie des autres ; en conséquence, il fallait les détruire. Cet enseignement, cet embrigadement restait gravé dans son esprit. Il avait été tellement présent durant toutes ces années qu’elle ne pouvait s’en défaire sans perdre une partie d’elle-même. Noël l’avait contrainte à voir le monde autrement. Il l’obligeait à devenir plus sociable, à ne plus être agressive lors d’un premier contact...

Il bougea dans son sommeil, fronçant les sourcils et grommelant quelque chose d’indistinct.

Elle sourit, s’allongea contre lui et s’endormit.

Elle se réveilla lentement. Quand elle ouvrit les yeux, Noël était assis à côté d'elle et la regardait en souriant.

— On bouge à côté de toi, on te regarde pendant des heures et toi, tu dors quand même !

— Tu te serais réveillé toi ? demanda-t-elle en s'étirant.

— Bien sûr, j'ai le sommeil...

— Alors dis-moi : je suis rentrée comment dans le lit ?

— Évidemment. J'ai l'air bête maintenant.

— Oui. Eh bien montre-moi que tu es une bête, lui dit-elle en l'attirant...

Ils prirent le repas de midi tous ensemble dans la grande maison. La porte avait été réparée, renforcée, ainsi que les fenêtres, le toit et les murs. Il s'agissait maintenant d'une vraie place forte qui leur paraissait inexpugnable.

— Alors, quelles sont les nouvelles ? demanda Marc.

— Pas bonnes, dit Aylis. J'ai poussé jusqu'à l'élevage, pendant que Josette allait à Bourgdhol. Il a été transformé en garnison...

— Mon exploitation en garnison ? explosa Soters.

— Pas la peine de beugler, c'est pas ça qui changera quelque chose. De toute façon, c'est pas ce que je considérais comme une mauvaise nouvelle.

— Ah bon ?

— Oui. Si ça les amuse de fortifier, de hausser les murs, de creuser un fossé autour, fossé qu'ils vont remplir avec l'eau détournée de la Dhol, de construire un vrai donjon au milieu, juste là où se trouvait la carrière, qu'est-ce que ça peut faire ?

— Comment ça, « qu'est-ce que ça peut faire » ? protesta Marc. Ils bousillent mon exploitation, une ferme que mes ancêtres ont...

— Mais vous ne comprenez rien ou quoi ? ils font un travail fantastique ! ils construisent une véritable forteresse. Il suffira de la reprendre et on sera là-dedans comme un orni dans son fort.

— Et si c'est une forteresse, tu comptes la reprendre comment ?

Aylis balaya l'objection d'un haussement d'épaules.

— Je serais bien étonnée qu'ils laissent beaucoup d'hommes là-bas. Aucun intérêt stratégique, et en plus, elle est éloignée des voies principales. Je crois que c'est une bête vengeance des moines.

— Pourquoi les moines ? demanda Noël. Je sais qu'ils doivent commencer à ne plus nous apprécier, mais de là à perdre du temps à construire quelque chose d'aussi coûteux, il y a de la marge.

— Josette et moi avons appris qu'ils avaient de l'argent ; beaucoup d'argent. Ils sont

très fortement appuyés par l'empereur qui ne jure que par l'église et la religion, d'après ce qu'on a pu apprendre dans la rue, et utilisent cet avantage pour s'introduire dans tout ce qui fait tourner le moulin. Il se crée en ce moment, une sorte de confrérie religieuse qui, si j'ai bien compris, s'appellerait « les moines combattants ». Ils sont partout à Bourgdhol : dans les églises, ça c'est normal ; mais aussi dans les écoles, dans la prévôté, dans le conseil de la ville. Et il paraît que c'est la même chose dans tout le pays... pardon, dans tout l'empire. C'était ça, la mauvaise nouvelle. Le pays est en train de changer profondément. Oh, ça ne se voit pas dans la vie de tous les jours, mais les décisions sont maintenant soumises à l'approbation des moines. S'ils sont d'accord, aucun souci, on peut faire ce qu'on veut. S'ils ne sont pas d'accord, c'est différent. Très différent.

— Oui, intervint Josette en rougissant quand tout le monde se tourna vers elle. Il paraît que certaines écoles ont été fermées parce qu'elles n'enseignaient pas ce qui convient aux moines ; il paraît aussi que celui qui ne va pas à la messe est de plus en plus ennuyé pour tout ce qui est administratif. En tout cas, c'est ce qu'on m'a dit près de chez moi.

— C'est tout ? demanda Marc quand les deux femmes se turent.

— C'est tout, répondit Aylis.

Le père Soters se leva de sa chaise et alla se poster près de la porte. Appuyé contre le battant, il regarda longuement dehors sans rien dire. Les autres se taisaient. Ils avaient appris à le connaître et savaient que rien de bon ne sortirait si on ne le laissait pas en paix pour assimiler tout ce qu'il venait d'apprendre. C'était lui le patron. Personne ne se serait avisé de prendre une décision à sa place, sauf peut-être son fils avec lequel il se prenait parfois de bec. Mais Bruno, Alain et les autres ne proposaient rien si on ne le leur demandait pas.

— Il faut se partager, lâcha-t-il enfin.

— Je ne suis pas d'accord, fit remarquer Noël qui comprenait toujours son père à demi-mot.

— Pas tout de suite, évidemment mais...

— Dites, les Soters, vous n'allez pas recommencer à faire comme si on n'existait pas ! s'offusqua Aylis.

— Calme-toi, petite, tu as raison, admit Marc. Voilà ce que je décide : on les laisse terminer, comme tu le disais...

— Terminer quoi ? la fortification de l'exploitation ? demanda la jeune femme.

— Oui. On les laisse finir ; ils nous font ça propre et costaud et quand ils s'y attendent le moins, on leur saute dessus.

— Ils vont tout le temps s'y attendre, s'ils ne sont pas trop idiots, fit remarquer Noël. Et je crois qu'il faut faire comme s'ils ne l'étaient pas.

— À ce moment-là, il faut les attaquer quand ils s'installeront dedans. Juste quand ce sera terminé, dit Aylis. Et même mieux : juste avant la fin des travaux.

— Pas bête, dit Marc. Donc on se partage. Ce qui veut dire qu'une partie restera ici pour élever tranquillement les bêtes et une autre ira dans la plaine pour tenir

l'exploitation et fournir aux Raviens ce dont ils auront besoin. On fera deux secteurs : l'élevage surtout en montagne, les fournitures de toutes sortes et un peu de débouillage, en plaine.

— Tu les descends comment les bêtes non débouillées ? lui demanda son fils.

— Ouais ; t'as raison. Élevage total en montagne, vente en plaine. Il faut se préparer. On n'est pas des guerriers et...

— Attendez, le coupa Aylis. Qui vous dit qu'on est d'accord ? vous décidez et on obéit ? c'est ça ?

— Je croyais que j'étais le patron, répondit Marc en souriant.

— Le patron quand il s'agit d'élevage, sans doute, mais pas obligatoirement quand il s'agit de nos vies. Alors vous pourriez demander aux autres si ça leur convient.

— Dis-moi, petite, qui crois-tu que ça gêne ma façon de fonctionner ? tout le monde, ou toi toute seule ?

— On est d'accord avec vous, Marc, dit Alain en regardant Aylis et Noël.

— Évidemment, celui-là, il ne peut pas blairer Noël, alors il me contre pour le vexer, siffla Aylis.

— Laisse, Aylis, lui conseilla Noël.

— Et le fils suit son père ; c'est parfait. Bon, j'ai rien à faire ici. Elle sortit rageusement en poussant un peu Marc au passage.

— Elle a toujours aussi bon caractère, en tout cas, fit remarquer celui-ci. N'empêche, elle a peut-être un peu raison. Qui est d'accord pour ce que j'ai proposé ?

Tout le monde leva la main.

— Eh ben voilà, ce n'était pas la peine de perdre du temps. Noël, tu...

— Pas besoin de me le dire, j'y serais allé de toute façon, grommela Noël en quittant la pièce.

Il savait où trouver Aylis et se rendit immédiatement dans le champ près du bois de pins.

Elle y était. Debout sur Casuel, elle le faisait trotter en rond. Quand elle vit Noël qui approchait, elle se rassit d'un saut sur le dos de l'étalon et vint l'arrêter juste devant son ami.

— Et me dis pas que j'ai mauvais caractère et que je suis intenable ! attaqua-t-elle.

— Calme-toi, parce que ton bestiau va me manger tout cru. Il me regarde avec un air que je ne suis pas certain d'apprécier.

La jeune femme sauta à terre et calma Casuel qui grondait sourdement.

— Là, mon grand. Ne le mange pas tout de suite, j'ai encore des choses à lui dire.

— Mon père a demandé aux autres s'ils étaient d'accord avec ce qu'il proposait.

— Avec ce qu'il imposait, tu veux dire.

— Il a admis que tu avais raison pour ça et il l'a fait. C'est ce qui compte, non ?

— Tu vas toujours le défendre ?

— Je ne le défends pas, je t’informe. Je suis le premier à le contredire quand je ne suis pas d’accord avec lui. Si tu étais de bonne foi, tu t’en apercevrais... Aylis, pourquoi pars-tu systématiquement en guerre ? il te faut toujours quelqu’un à attaquer ? tu as besoin de ça pour te sentir bien ?

— Sans doute, reconnut-elle. Ça ne te plaît pas, mais c’est comme ça.

— Si c’est comme ça, choisis tes ennemis, lui conseilla Noël avant de la quitter.

Les rapports entre Aylis et son ami furent un peu tendus pendant une demi-journée. Il ne voulait pas faire le premier pas pour la réconciliation, et la jeune femme était trop fière pour admettre qu’elle manquait totalement de tact. Ce furent les filles d’Inite qui permirent aux choses d’évoluer.

Aylis ne les avait pas encore bien vues. Elle se rendit donc sur le chantier de la citerne où travaillait Noël. Il charriait des pierres, aidé par Inite qui avait fini par accepter de tracter une sorte d’attelage dans lequel on déposait les blocs. Ses filles baguenaudaient autour d’elle, venant très fréquemment essayer de la téter, mais elle les repoussait d’un grognement ou, quand cela ne suffisait pas, d’un coup de tête parfois bien appuyé. Les petites chemales piquaient alors un court galop en criant, puis semblaient tout oublier et jouaient à se courir après.

— Elles vont me rendre chèvre, ces bêtes ! râla Eudes quand elles passèrent à moins d’un mètre de lui pour la troisième fois.

— Bonne idée, comme ça on pourra vendre du fromage, railla Bernard.

— Drôle, laissa tomber Eudes.

— Elles ont l’air vivaces.

Noël se retourna et vit Aylis qui les regardait avec un sourire.

— Oui, elles ont la pêche.

— Comment elles sont avec tout le monde ? demanda-t-elle.

— Douces. On les caresse le plus souvent possible, pour qu’elle ne s’attache à personne en particulier.

— Josette a essayé ?

— Non.

— Vous les attirez comment ?

— Assieds-toi par terre et attends. Tu vas voir.

Elle fit ce qu’il lui avait recommandé. Dès qu’elle fut assise, les deux femelles s’approchèrent, intriguées. Elles la reniflèrent avec application et acceptèrent de se laisser caresser sans comportement agressif ni trop craintif.

Inite n’appréciait pas tellement, mais Noël maintenait sa main sur son chanfrein, cela paraissait la calmer et elle se contentait de grogner sourdement.

— Excuse-moi pour tout à l’heure, dit Aylis sans le regarder.

— Toi aussi.

— D'accord.

Deux mois après, les Raviers avaient totalement changé d'aspect. Le chemin de ronde faisait maintenant le tour entier des remparts, le jardin de Josette donnait de bonnes salades et autres légumes, elle avait planté des églantiers pour avoir des fruits bourrés de vitamine C à portée de la main et la citerne recueillait les eaux de la petite rivière et servait pour l'instant de piscine, ce qui était très appréciable par les grosses chaleurs de l'été.

— Tu te crispes trop. Il ne manque pas grand-chose, mais ton tir est trop nerveux. Relâche-toi un peu et ce sera correct.

Aylis donnait des conseils pour le tir à l'arc. Elle avait montré comment les fabriquer à l'aide du bois d'if qu'ils étaient allés chercher dans la forêt du bas. Les cordes étaient faites de boyau de cerf séché et pour les pointes, elle utilisait des petites plaques de fer qu'elle avait trouvées en quantité dans une des maisons du village.

— On part demain.

Marc récapitulait ce qu'ils avaient mis au point les jours auparavant.

— On arrive dans le Taillis noir en fin de journée. On y passe la nuit et au petit matin, on entre dans l'exploitation. La porte de derrière a dû être supprimée ou condamnée, mais on ira quand même voir. Nous sommes bien d'accord : pas de risques inutiles, pas de morts inutiles. Tout le monde a bien compris ?

— Oui, chef, dit Aylis. On ne va pas tous les trucider, mais je ne vous garantis pas que s'il y en a un qui veut m'occire, je ne le tue pas un tout petit peu.

— Tu vois très bien ce que je veux dire, Aylis. Donc Josette et Bernard, vous restez-là. Vous enfermez bien les jeunes, qu'ils ne suivent pas leurs mères.

La troupe arriva dans le Taillis noir sans encombre. Ils n'avaient rencontré personne, car le chemin qu'ils avaient emprunté passait assez loin des voies principales. Marchant à la file indienne, les femelles devant, ils avaient fait le voyage assez rapidement.

Marc et Bruno étaient partis en reconnaissance. Ils revinrent deux heures plus tard.

— Alors ? demanda Noël.

— La porte arrière est bien condamnée, répondit son père. En grim pant sur un grand hêtre, on a pu voir l'intérieur. Ils ont tout modifié, ces sinistres. Il y a une construction carrée en pierres, haute de trois étages, à la place de la carrière du centre. Le mur d'enceinte a été rehaussé, et leur fossé fait tout le tour de l'exploitation. Il n'y a pas d'eau dedans, mais ça fait bien trois mètres de profondeur, ce qui te ramène la hauteur du mur à minimum cinq mètres.

— Il y a du monde là-dedans ? s'enquit Aylis.

— On n'a pas vu une armée, en tout cas. Bruno est allé à l'entrée principale ; raconte, dit-il en se tournant vers celui-ci.

— Le portail a été changé. Maintenant, il passe au-dessus du fossé et se lève par des chaînes de chaque côté...

— Ça ne te rappelle rien ? demanda Marc à son fils.

— Comme les ponts-levis ? répondit celui-ci.

— Exactement.

— Les ponts-levis ? qu'est-ce que c'est ? demanda Alain.

— Il y a environ mille ans, il existait des châteaux fortifiés. On les appelait des châteaux forts. Ils étaient protégés par des ponts comme celui-là qui se levaient pour empêcher l'entrée, expliqua Marc.

— C'est pas très joyeux tout ça, fit remarquer Noël. Comment on va entrer là-dedans, si c'est aussi bien protégé ?

— Justement, c'est là le problème, répondit son père. Je ne sais pas.

— Le mur est en pierres, intervint Aylis.

— Oui. Et alors ? demanda Marc.

— Et alors on peut le grimper, c'est tout.

— Tu veux grimper un mur de cinq mètres ? s'exclama Alain.

— Ça se fait, lui dit-elle. Je grimpe. Je passe dans l'exploitation, j'ouvre le portail et vous rentrez.

— Attends, la calma Noël. Tu vas l'ouvrir comment le portail qui n'est plus un portail, mais un pont-levis ? si je me rappelle bien ce que me racontait mon père ici présent, il faut le manœuvrer, ce truc. Ça ne se fait pas simplement en abaissant une poignée, il y a un treuil, une grosse manivelle et, comme c'est le point faible de la forteresse, ce serait très étonnant qu'il ne soit pas gardé. Il ne faut pas que tu y ailles toute seule ;

— Et il ne faut pas qu'on y aille à cinquante, ça ferait trop de bruit, répliqua-t-elle. À deux c'est bien. Un qui surveille, l'autre qui agit. Tu viens avec moi.

— À part le fait que vous..., commença Marc.

— Qu'on couche ensemble ? le coupa brusquement la jeune femme.

— Arrête d'être aussi susceptible, c'est fatigant, soupira Soters. Donc, pourquoi Noël ?

— Parce qu'il faut quelqu'un en qui j'ai pleine confiance, répondit-elle.

— Bon, d'accord. Dans le meilleur des cas, vous arrivez à entrer et vous abaissez le pont-levis. Ensuite ?

— Ensuite vous entrez sans bruit avec les chaux et on supprime tous les soldats et les moines qui sont chez nous... chez vous.

— D'un coup de baguette magique ? railla Alain.

— Non. Avec ça.

Elle montra son couteau.

— Ou avec les arcs, des massues, ce que tu veux. Pas en leur parlant gentiment.

La nuit était encore totale, mais l'aube n'allait pas tarder à poindre au-dessus du taillis. Aylis et Noël avaient laissé Inite et Casuel dans le bosquet qui longeait la route. Ils couraient, courbés, le plus silencieusement possible, vers le mur.

Ils l'atteignirent sans encombre et se plaquèrent contre les pierres pour vérifier s'ils n'avaient pas été repérés. Il n'y avait aucune lumière, ni aucun bruit en provenance de la forteresse qu'était devenue l'exploitation. Aylis posa sa main sur le bras de son ami et lui fit signe qu'elle allait commencer à grimper. Il devait faire le guet et la prévenir de la moindre manifestation de la part des soldats. Elle lui avait dit, alors qu'ils pouvaient encore parler :

— Tu ne me regardes pas grimper, c'est mon affaire. Tu surveilles partout à la fois ; en haut, sur le côté, derrière toi, partout. S'il y a quelqu'un tu me jettes un petit caillou. Pas la peine de m'atteindre, je l'entendrai.

— Et alors, tu feras quoi ? avait-il demandé.

— Je resterai immobile contre la muraille. De nuit, je serai invisible.

Elle gravissait le mur sans rencontrer de difficultés apparentes. Noël ne pouvait s'empêcher de surveiller si tout allait bien et lui jetait de temps en temps un coup d'œil, mais elle semblait parfaitement à l'aise et fut au sommet en moins de trois minutes. Comme convenu, il dut attendre quelques instants avant qu'elle ne siffle doucement pour lui signifier que la voie était libre.

Il fut moins efficace qu'elle et, bien qu'il eût déjà gravi des rochers et de petites falaises, il lui parut difficile d'atteindre le faite du mur et quand il y parvint, ses avant-bras lui semblèrent avoir doublé de volume.

Il sauta sur le chemin de ronde qui avait apparemment été construit tout autour de la muraille. Aylis colla sa bouche à son oreille et lui souffla :

— Alors, tu traînes ?

Il écarta les mains en signe d'impuissance. Elle ne put résister à l'envie de lui coller un rapide baiser sur les lèvres. Avant qu'il l'eût réalisé, elle était déjà partie en direction de la petite tour récemment bâtie près de l'entrée et qui, selon Marc, devait abriter le mécanisme actionnant le lourd panneau du pont-levis.

Noël suivit son amie avec un petit temps de retard et se pressa pour arriver à sa hauteur. Prudente, elle l'attendit avant d'approcher de la construction. Le chemin de ronde faisait un petit crochet pour épouser l'arrondi du mur de la tour. Aylis s'arrêta et prêta l'oreille. Avec un sourire, elle se tourna vers Noël et, par gestes, lui demanda s'il n'entendait rien. Il se concentra, bouche ouverte et crut discerner un léger bruit, comme un ronflement. Son amie lui signifia qu'elle allait avancer vers le bruit. Il acquiesça et la suivit comme son ombre, prêt à toute éventualité.

Passé le virage du chemin de ronde, ils découvrirent un soldat, assis sur une chaise, une arme à feu appuyée contre la muraille à portée de main. Il dormait. Aylis avait bien

dit, lors des préparatifs de l'opération : « C'est en fin de nuit que c'est le plus dur de garder les yeux ouverts. C'est à ce moment-là qu'il faudra y aller ». Visiblement, elle avait raison.

La jeune femme s'approcha tout doucement du garde, saisit son arme, la confia à Noël et sortit son couteau de l'étui où elle le plaçait. Noël lui prit aussitôt le bras, et secoua énergiquement la tête. Elle fit une moue irritée, mais accepta de laisser son ami asséner un violent coup de crosse sur la tête du soldat qui passa instantanément du sommeil au K.O.

— C'est b..., commença Noël.

Mais Aylis lui fit signe de se taire, d'un geste impérieux de la main. Elle avait raison. Des bruits de pas se firent entendre, puis :

— Alors, Hector, tu dors encore ? demanda une voix goguenarde.

Un second soldat venait vers eux. Il était encore caché par le coude qu'effectuait le chemin de ronde et ne pouvait les voir. Aylis se plaça de façon à le surprendre quand il arriverait. Il n'eut le temps de rien demander de plus. Elle lui asséna un coup foudroyant du tranchant de la main. Il s'effondra mort, la trachée-artère broyée.

— Fais descendre le pont, ordonna-t-elle à voix basse.

— Tu *devais* le tuer ? lui demanda-t-il en désignant le soldat.

— M'énerve pas, soupira-t-elle. On est en guerre. J'avais pas le temps de simplement l'assommer ; il aurait pu crier et amener tout le quartier. Ils ont tous des armes à feu, au cas où tu ne l'aurais pas deviné.

Elle murmurait, mais la colère se sentait dans le débit et le ton de sa voix. Elle s'adoucit et passa une main sur le visage de son ami :

— Ne m'en veux pas Noël, je sais que j'ai raison.

— Sans doute, admit celui-ci. Je ne suis décidément pas un guerrier.

— C'est pour ça que je t'aime, lui dit-elle.

Pour le pont-levis, Marc avait bien pensé. Il était manœuvré par un élévateur à main. Une grosse manivelle actionnait le treuil autour de l'axe duquel s'enroulait une chaîne imposante. L'ensemble était parfaitement graissé et un dispositif à crans assurait la sécurité de la descente.

Aylis, armée d'un des fusils pris au garde, montait la garde, tandis que le lourd panneau s'abaissait lentement. Il toucha le sol avec un bruit sourd. Aussitôt, Marc et les autres apparurent en courant, tenant chacun leur cheval par la bride, suivis par Inite et Casuel.

Sans aucune hésitation, chacun se dirigea vers la tâche qui lui avait été assignée. Eudes et Bruno restèrent pour garder le pont-levis, tandis qu'Alain courait vers les écuries pour faire sortir les chevaux à un signal de Noël. Pendant ce temps, les Soters et Aylis se glissaient vers le bâtiment d'habitation pour prendre en otage le moine le plus important, celui qui devait commander.

— Je suis sûr qu’il sera dans ma chambre, c’est la plus grande, avait dit Marc lors de la préparation de l’attaque.

Il avait vu juste. Dans la grande pièce, un homme ronflait bruyamment, on l’entendait depuis le corridor. Guidés par Noël qui connaissait parfaitement le couloir et savait exactement quelle partie du plancher grinçait pour l’avoir maintes fois parcouru à l’insu de son père, ils pénétrèrent tous les trois sans problème dans la chambre qui n’était pas gardée.

Un habit religieux était soigneusement posé sur le haut dossier d’une chaise. Aylis le tint à bout de bras pour mieux le voir ; il portait une grande croix d’un rouge vif presque violent sur les deux côtés.

— Moine, appela doucement Marc. Moine, arrête de ronfler dans mon lit et réveille-toi.

L’homme déglutit plusieurs fois avant de finir par s’éveiller tout à fait.

Découvrant les trois intrus, il inspira pour appeler à l’aide, mais Aylis devait avoir prévu cette réaction car elle réagit immédiatement et plaqua sa main contre la bouche du moine :

— Soit tu cries et tu meurs, soit tu te tais et tu vis, lui susurra-t-elle.

Elle appuya la lame de son couteau contre le cou de l’homme qui hocha la tête et écarta les mains, paumes vers le haut, pour exprimer son accord.

La jeune femme écarta doucement sa main.

— Vous ne savez point à qui vous vous en prenez, misérables, dit le moine.

— Aux moines combattants, mon bon homme. On le sait, répondit Marc.

— Nous représentons l’autorité divine et impériale ! explosa le religieux.

— Chut..., fit Aylis en appuyant à nouveau sa lame.

— Tu ne représentes que ce pour quoi tu crois, c’est tout. Mais ici, tu es chez moi et...

— Cette demeure a été réquisitionnée par l’empereur car, si tu es bien Soters Marc, tu as bafoué ses lois en élevant des animaux interdits pour en faire commerce.

— Interdits par qui ? l’empereur, ou les moines ?

— Je ne vais point discuter avec toi du bien-fondé d’une décision impériale.

— Tu as raison ; d’une part, c’est plus sûr pour toi, d’autre part, ce serait une perte de temps. Par contre, ce que tu vas faire, c’est ordonner le rassemblement et le départ de tous tes hommes. Dans une heure, toute personne qui se trouvera encore dans mon exploitation sera considérée comme un intrus. Tu sais qu’il existe une loi contre les intrus. Fais vite. Aylis, tu prends ce fusil et tu l’accompagnes. Noël, tu vas avec eux.

— Tu vas rôtir en enfer, Marc Soters ! explosa le moine.

— C’est ça, c’est ça...

— Tu vas rôtir en enfer et tes animaux maudits seront brûlés !

— Attends que les généraux de ton empereur les aient vus, mes animaux. Je doute qu’ils veuillent encore les brûler quand ils sauront de quoi ils sont capables. Allez, sors de mon lit

et fais-moi partir tout le monde. Il te reste cinquante-cinq minutes.

Le moine ne bougeait pas, regardait le plafond et répugnait visiblement à quitter ses draps.

— Eh bien ? s'impacienta Marc.

— Attendez, ne me dites pas qu'il est..., commença Noël.

Il avança vers le lit et d'un seul geste, défit tous les draps. Le moine était nu. Il poussa un cri et protégea ses parties génitales de ses mains.

— Tu dors à poil, le moine ? pouffa Aylis. Ça t'excite, hein ?

Marc sourit et demanda :

— L'autorité religieuse approuve-t-elle cette conduite ? ce ne serait pas une invitation à la pollution nocturne, ça ? allons, lève-toi et habille-toi. Vite.

Le ton avait brusquement changé. Marc ne souriait plus. Le moine ne semblait pas idiot, car il comprit et, nu comme un ver, se leva rapidement. Il était musclé, se mouvait avec aisance et presque grâce.

— Vous êtes tous des guerriers, dit Aylis.

Ce n'était pas une question et, d'ailleurs, le moine ne la regarda pas et s'habilla sans un mot.

Constamment surveillé par Aylis et Noël, il ne lui fallut pas plus de quinze minutes pour rassembler tous ses hommes. En comptant les deux qui avaient été mis hors de combat, ils étaient dix-huit, dont trois religieux. Autant les treize soldats avaient l'air complètement hébétés, debout dans la vaste cour fraîchement pavée, autant les trois moines semblaient parfaitement réveillés.

— Il faut bien surveiller ces trois-là, chuchota Aylis à Noël et Eudes. Ce sont des guerriers. Des vrais.

Mais les trois hommes ne tentèrent rien. Ils savaient n'avoir aucune chance face aux armes à feu pointées sur eux. Ils montèrent docilement en selle et quittèrent l'exploitation sans un mot, suivis par les soldats.

Dès le départ des intrus, Marc vérifia ses installations scientifiques.

— Ils n'ont rien touché. C'est bien ce que je pensais, dit-il en examinant tout son laboratoire.

— Vous saviez qu'ils n'allaient rien casser ? s'étonna Bruno qui l'accompagnait.

— Je m'en doutais. Ils veulent d'abord savoir ce que pourront leur apporter les chemaux. Je suis sûr qu'il y a des scientifiques parmi eux ; des bons. Ils voudront comprendre comment j'ai fait, pour être capables de le reproduire. Regarde ! ils ont même installé un nouveau groupe.

Un groupe électrogène trônait sous un abri, à proximité du laboratoire.

— Une cuve à fioul, une installation neuve, ouais, ben on n'a pas perdu au change. Seulement, ils vont être fâchés, prophétisa Noël en rejoignant son père.

Quand le jour fut levé, Alain et Bruno repartirent pour les Raviers. Ils devaient aider Josette et Bernard à faire descendre les jeunes. Marc pensait qu'il serait plus prudent que tout le monde soit regroupé pendant quelque temps à la forteresse.

— On ne sera jamais assez nombreux pour défendre l'élevage s'ils décident de mettre le paquet pour le récupérer, dit-il, peu de temps après le départ des deux hommes. D'accord on a leurs fusils, leurs munitions, mais ils peuvent en avoir encore plus que nous et plus de soldats aussi.

— Il faut qu'on recrute, dit Aylis.

— Tu veux qu'on aille chercher du monde en ville ?

— Oui. Il y a assez de place pour loger une vingtaine de personnes ici. On pourrait comme ça s'occuper seulement de l'élevage, pendant que d'autres feraient le reste.

— Le reste ? demanda Eudes.

— La soupe, le foin, la garde, tout, quoi.

— Tu as peut-être raison, fit Marc.

— En plus, je pense qu'il faudrait faire venir des commandants, ou des généraux, ou je ne sais pas quel dirigeant ici pour leur montrer les chemaux. Vous avez dit qu'une fois qu'ils les auraient vus, ils ne voudraient plus les brûler. Je suis d'accord avec vous, mais encore faut-il qu'ils les voient.

— Ça viendra, répondit seulement Marc.

Curieusement, et contrairement à ce que craignait Noël, il n'y eut aucune expédition punitive. Josette, Bernard, Alain et Bruno revinrent trois jours après la prise de la forteresse. Ils rentrèrent de nuit, comme convenu. Les jeunes avaient sagement suivi le convoi et retrouvèrent leurs mères qui les accueillirent avec force cris et caresses.

Bernard et Josette, qui étaient les moins connus de l'élevage, se rendirent à cheval à Bourg-sur-Dhol pour recruter du monde.

Ils trouvèrent la ville changée. Les portes étaient fermées dès la tombée du jour, ce qui était normal et visait à éviter les attaques de sanglornis, mais elles étaient très rigoureusement gardées par des soldats qui allaient toujours par trois, chiffre de l'empereur, leur apprit-on.

Les deux employés des Soters n'eurent pas vraiment de difficulté pour trouver du monde qui accepterait de venir, en grand secret, travailler à l'élevage. La réputation de Marc et Noël n'était plus à faire et, d'autre part, les directives impériales imposaient un contrôle extrêmement strict sur le travail en élevage, ce qui décourageait les éleveurs à embaucher. En fait, dès que l'annonce d'une possibilité de travail chez Soters fut connue, elle se répandit à une vitesse inouïe et une masse importante de personnes vint se porter candidate pour les postes proposés.

Josette et Bernard n'eurent qu'à choisir, respectant à la lettre les consignes données par Marc : « pas d'ivrognes, pas de bagarreurs, priorité aux couples sans enfants, pas de

sympathisants avec la religion... ».

Il ne leur fallut que quatre jours pour accomplir leur tâche.

Ils revinrent à la forteresse nuitamment, suivis par les nouveaux employés qui étaient au nombre de vingt. Marc avait demandé à ce qu'il y ait au moins autant de femmes que d'hommes. Il y avait donc onze femmes et neuf hommes. Leurs logements avaient été nettoyés par ceux restés sur place et Marc vit arriver tous ces gens avec un grand plaisir, car cela lui remémorait sa jeunesse passée dans ces murs, avec une foule d'employés qui faisaient fonctionner l'élevage.

Dès leur entrée dans la cour, les nouveaux arrivants eurent droit à un discours. Soters leur apprit la nature de l'élevage qu'il escomptait démarrer, sans leur cacher les différents qui l'opposaient avec les moines et l'empire.

— Donc, si vous voulez partir, c'est maintenant. Une fois que vous aurez signé votre engagement, vous aurez également accepté tout ce qu'il signifie ; c'est-à-dire le secret absolu et la quasi-certitude de vivre ici un grand nombre d'années. Je vous laisse la fin de la nuit pour réfléchir à tout ça. Si certains d'entre vous veulent partir demain matin, aucun problème, ils seront libres de le faire.

Personne ne fit de commentaire et le lendemain, ils étaient tous là pour signer leur engagement dans l'élevage Soters.

– Chapitre neuf –

Ce ne fut que deux mois après la réelle mise en route de l'élevage que les moines et l'empire se rappelèrent au souvenir des Soters.

Les journées devenaient plus fraîches et moins longues. Les feuilles perdaient leur couleur verte pour se charger d'ors et de fauves. Souvent, une brise obstinée courbait la tête des peupliers et des frênes le long de la Dhol. Les soirées étaient encore douces, mais Aylis sentait que l'automne arrivait à grands pas.

– J'ai toujours trouvé ce moment triste, dit-elle à Noël.

Ils se promenaient doucement au bord de la rivière. Les deux chemales d'Inite les encadraient sagement.

– Quel moment ?

– La fin de l'été. Les couleurs se fanent, le soleil nous quitte, c'est comme si on s'enfonçait dans la pénombre.

– Je suis sans doute une brute, mais ça ne me fait rien. C'est le rythme des saisons ; c'est normal.

– Oui, soupira la jeune femme. Tu n'es qu'une brute.

Il inspira pour répliquer, mais Aylis, dont l'ouïe était plus fine que la sienne, le coupa d'un geste de la main.

– Écoute.

Apporté par le vent, le bruit lointain d'une cavalcade leur venait par intervalles, masqué par le chant des feuilles et le murmure de la rivière.

– C'est vers la forteresse, dit la jeune femme en sollicitant Casuel.

Ils galopèrent dans le sous-bois pour arriver avant les inconnus dont ils percevaient maintenant très clairement la présence sur la route. Les filles d'Inite suivaient parfaitement, dressées à obéir aux injonctions des humains et à celles de leur mère.

Quand ils arrivèrent en vue de l'entrée principale, ce fut pour découvrir une troupe de soldats qui encadrait deux civils, un homme et une femme, et qui attendait devant le pont-levis.

Aylis et Noël mirent pied à terre. Elle prépara son arc et lui, son fusil.

– Qu'est-ce que vous voulez ? cria une voix depuis le chemin de ronde.

Marc avait été très strict quant à la formation de son personnel : tout le monde devait savoir tirer, monter à cheval et ceux qui assuraient la garde ne devaient pas se montrer aux visiteurs. « Un coup de feu et ça y est, vous n'avez plus de tête. Ne vous montrez pas ! il y en a qui sont très adroits avec un fusil. Bien plus adroits que nous ne le seront jamais », avait-il dit.

Son fils fut heureux de constater que cette recommandation était suivie.

— Nous sommes les représentants de sa majesté l'empereur et désirons rencontrer l'éleveur Marc Soters, annonça l'homme. La femme resta silencieuse.

Ils paraissaient avoir tous les deux entre quarante et cinquante ans. La femme avait des cheveux courts, clairs et semblait assez grande. L'homme portait au contraire une chevelure très sombre et ses mouvements nerveux, presque saccadés, traduisaient sa nervosité.

— Il est pas là ! cria la sentinelle.

Autre recommandation du maître des lieux. On ne devait jamais dire qu'il se trouvait dans la place, mais au contraire prétendre qu'il s'était absenté pour on ne savait quelle durée.

— Quand revient-il ? s'informa l'homme.

— 'Sait pas.

— C'est ennuyeux, nous avons un message d'une extrême importance à lui remettre.

— Posez-le près du fossé, on le prendra.

— ... À lui remettre en main propre, précisa l'homme.

— Dans ce cas, revenez plus tard.

— Nous allons camper là et attendre son retour, décida le messager.

Il y eut un léger remue-ménage parmi les soldats et la sentinelle eut un rire gras :

— Ben votre honneur, si ça vous dit de servir de petit-déjeuner aux ornis, pourquoi pas ? mais ce serait dommage, parce que vous pourriez plus donner votre truc à Soters.

— Il y a des ornis par ici ? s'inquiéta l'homme.

— Comme partout, votre honneur. Seulement, ailleurs, vous êtes sans doute abrités derrière des remparts. Là, vous êtes pour ainsi dire à poil. C'est vous qui choisissez.

L'un des soldats, vraisemblablement le supérieur, vint discuter à voix basse avec le messager.

— Ils ont les jetons, s'amusa Noël.

— Je les aurais aussi, à leur place, fit remarquer Aylis.

Là-bas, le dialogue reprit. Cette fois-ci, ce fut la femme qui parla :

— Votre chef est un remarquable scientifique. Il a redécouvert des procédés qui nous intéressent au plus haut point. Nous sommes prêts à en discuter avec lui au nom de l'empereur et je tiens à ce que vous lui disiez que, s'il accepte cet échange uniquement scientifique, j'insiste, nous avons l'autorisation de lui remettre un document signifiant qu'il est réellement propriétaire de son élevage et de tous les bâtiments qui en relèvent.

— Nom de Dieu, jura Noël.

L'effet de cette annonce stupéfiante ne se fit pas attendre :

— Vous entrez seule, avec votre collègue, ordonna la voix de Marc. Si d'aventure c'est un piège pour vous emparer de mon élevage... et des bâtiments qui en relèvent, comme vous le dites si bien, sachez que vingt fusils sont actuellement pointés sur vous depuis les remparts, mais aussi depuis le taillis derrière vous.

— Forfanterie ! s'exclama celui qui devait être le chef militaire.

— Noël, dit simplement Soters.

Noël ne se demanda pas comment son père savait qu'il était là, mais visa soigneusement et tira juste entre les pattes du cheval du militaire qui fit un violent écart. Son maître eut toutes les peines du monde à le calmer.

— Convaincu ? demanda Marc quand le calme fut revenu.

— Soit ! nous entrons seuls, dit précipitamment le messager. Mais qui nous assure de notre sécurité dans vos murs ? demanda-t-il.

— Ma parole, répondit Soters. Autre chose, avant que nous n'abaissions le pont : les soldats repartent et reviennent vous chercher plus tard ; disons... dans deux jours ?

Nouveau conciliabule entre le chef et les deux scientifiques.

— Soit. Ils reviennent dans deux jours si vous nous faites la promesse de nous libérer dès leur retour.

— J'ai déjà dit que vous aviez ma parole. Il faudrait maintenant qu'ils se décident à partir, car ça fait une bonne semaine qu'une troupe d'ornis vient quotidiennement inspecter notre muraille pour savoir par où elle pourrait entrer. D'ailleurs je suis un peu étonné, ils sont en retard aujourd'hui. Alors si ces messieurs ne veulent pas se trouver là à ce moment, il va être l'heure de retourner dans leur casernement.

Il ne fallut pas une minute aux soldats pour faire volte-face et partir au grand trot en direction de la ville. Dès qu'ils eurent disparu derrière le premier virage, Noël et Aylis avancèrent lentement à découvert. Les deux scientifiques restés devant l'entrée et tournés vers les remparts, ne les virent pas immédiatement. Sur le chemin de ronde, personne ne se montrait.

Les chemaux, discrets sur leurs coussinets, marchaient sans bruit.

— Quand comptez-vous nous ouvrir, monsieur Soters ? demanda l'homme d'une voix forte.

Casuel ne l'aima pas. Il grogna sourdement et le son fit tourner la tête des chevaux et de leurs maîtres en même temps.

— Qu'est-ce que... ? s'exclama l'homme.

— Ils sont magnifiques, dit la femme, visiblement émerveillée.

Les chevaux tremblaient sur leurs pattes, effrayés par l'odeur des chemaux. Casuel grognait toujours sourdement, sans qu'Aylis fasse quoi que ce soit pour le calmer.

— Ce sont des chemaux, n'est-ce pas ? demanda la femme, tandis que l'homme restait

sans rien dire, bouche bée, estomaqué par ce qu'il voyait.

— À votre avis ? dit Aylis d'un ton peu aimable.

— Oui. Ce sont des chemoaux, répondit la femme. Monsieur de L'orme, regardez cette taille, ces yeux phosphorescents, cette musculature... C'est extraordinaire ! une espèce qui n'existait pas auparavant !

Elle semblait vraiment sincère et sa voix était douce. L'autre, de L'orme, ne paraissait toujours pas avoir digéré ce qu'il voyait. La femme mit pied à terre et demanda :

— Je peux les approcher ?

— Bien sûr, répondit gentiment Aylis.

Avant qu'elle fasse un seul pas, Noël intervint :

— Aylis, dit-il sur un ton de reproche. Ne vous approchez que des mâles, précisa-t-il à l'attention de la femme, si vous ne voulez pas avoir la main ou la tête arrachée.

— Vous plaisantez sûrement, dit la femme en s'immobilisant.

— Pas du tout, madame. Les femelles n'acceptent la proximité que des hommes et les mâles, que celle des femmes.

— Laisse-la essayer, ta protégée, lâcha Aylis. Va donc voir Inite, femme. Tu verras si ce qu'on te dit est faux.

— Je préfère remettre ce premier contact à plus tard, dit tranquillement la femme en remontant en selle.

— Plus tard si on te le permet, grommela Aylis.

Le pont-levis se baissa doucement et les deux scientifiques pénétrèrent dans la forteresse, suivis par Aylis et Noël.

— Alors comme ça, vous êtes intéressés par mon élevage ? demanda Soters.

Il avait fait entrer les visiteurs dans le bâtiment d'exploitation. Il était assis derrière son bureau, Noël à sa droite et Aylis nonchalamment appuyée contre le mur dans le fond de la pièce.

— Effectivement, répondit l'homme. Il se trouve que l'empereur a été informé de la nature de votre... découverte. Sa majesté est vivement intéressée par tout ceci et vous fait l'honneur d'abandonner les poursuites contre votre personne...

— Vous fait l'honneur, râla Aylis derrière lui. Comme si on avait quelque chose à se reprocher !

De L'orme tourna la tête vers elle, étonné.

— Il abandonne les poursuites contre ma personne, commenta Marc. Me voici infiniment rassuré.

— Ne plaisantez pas, monsieur Soters. La milice impériale vous a laissés vous installer céans. Elle aurait pu vous bouter hors de cette for...

— J'aurais été curieuse de voir ça, commenta Aylis. Tu peux me dire comment ils

auraient fait pour entrer ? demanda-t-elle à celui qui se nommait de L'orme. On était enfermés à l'intérieur et, à moins de disposer d'armes surpuissantes, je ne vois vraiment pas ce que les soldats auraient pu faire.

De L'orme se tourna vers elle et lui dit, d'un ton mielleux :

— Qui vous dit que nous ne disposons pas d'une artillerie, jeune dame ?

— Que si vous en aviez eu une, vous ne seriez pas là à discuter avec nous, mais vous auriez depuis longtemps tenté de nous mettre dehors, ou de nous supprimer.

— Jeune dame, intervint la femme, ne nous assimilez pas aux soldats impériaux. Ainsi que je l'ai dit quand nous étions hors, nous sommes tous deux des scientifiques.

— À la solde de votre empereur, grinça Aylis.

— Au *service* de *notre* empereur, corrigea de L'orme, comme vous devriez l'être.

— Toi, je ne t'aime pas, laissa tomber la jeune femme.

— Je ne suis pas là pour ça, lui dit de L'orme apparemment pas impressionné. D'autre part, Soters, je ne me souviens pas avoir permis à cette jeune dame de me tutoyer.

Marc leva la main pour calmer Aylis qui allait exploser, et répondit au scientifique :

— Cette jeune dame, comme vous vous plaisez à la nommer, dit ce qu'elle veut et fait ce qu'elle juge bon. Jusqu'à présent, je n'ai rien entendu de faux dans son discours. J'ajouterai que j'ai une grande confiance en son jugement et si elle dit ne pas vous aimer, il va falloir que vous me prouviez que vous avez de solides raisons pour m'intéresser.

L'autre fit une mine qui parut supérieure à Marc.

— Je n'aime pas votre air, de L'orme, lui dit-il. Changez de tactique si vous ne voulez pas vous retrouver dans la friche quand tombe le jour.

— Je n'ai aucune intention blessante, je...

— Je m'en fous, le coupa Marc. Changez d'attitude, c'est tout. Je suis chez moi ici et jamais personne n'a manqué de respect à quelqu'un de ma famille.

— Ah, la jeune dame est de votre famille, je l'ignorais.

— Parce que ça aurait changé quelque chose ? demanda Aylis. Lèche-bottes, en plus.

L'homme faillit répliquer, mais il ne devait pas être idiot et se savait en position de faiblesse. Il se tut. Un court silence suivit cet échange d'amabilités. Il fut rompu par la femme :

— Nous ne sommes là que pour en apprendre davantage sur vos chemaux dont la réputation est arrivée jusque dans les couloirs du palais impérial, monsieur Soters, dit-elle. Toute autre considération n'est pas de notre ressort. Tout ce qui peut toucher au caractère militaire, ou judiciaire, ou que sais-je encore, de votre présence céans, nous est étranger. Nous ne sommes ici que pour un échange scientifique ; et uniquement pour cette raison. Voyez, nous ne sommes pas armés. Fouillez nos bagages. Ce sera vite fait, nous n'avons qu'un seul petit sac chacun. Laissez un garde devant notre porte, surveillez-nous constamment, si cela peut vous rassurer. Laissez cette jeune femme nous suivre jour et nuit si elle le veut. Elle ne découvrira rien qui puisse lui permettre de penser que nous sommes entrés dans le but de vous faire quitter les lieux. Pour ce qui me concerne, vous

êtes ici chez vous.

— Comment ça, pour ce qui vous concerne ? demanda Aylis, vous ne parlez pas également au nom de l'autre ? ne seriez-vous pas d'accord sur la façon dont il faut s'y prendre pour obtenir les renseignements que vous désirez ?

— Bien sûr que si, nous sommes parfaitement d'accord l'un et l'autre sur la façon de procéder, dit précipitamment la femme.

— Ah, intervint Marc. Et quelle est-elle, cette façon de procéder ?

— Discuter avec vous ; vous faire part de nos découvertes et les confronter aux vôtres ; échanger nos points de vue sur vos travaux et sur les nôtres. Ce que nous vous proposons n'est rien de plus qu'une collaboration scientifique, avec tout ce qu'elle peut nous apporter à tous.

— Ouais. Ça me paraît mieux que ce que nous a présenté votre collègue, admit Marc.

— Il n'a rien dit d'autre, dit la femme.

— Sans doute, mais il l'a dit d'une façon qui nous a déplu.

— Je vous présente mes excuses si je vous ai choqué, Soters, dit l'homme.

— Admettons. Bien. Laissons ça pour l'instant, dit Marc. Il est tard, vous allez rester pour la nuit et on verra demain ce que j'aurai décidé. Je vais en parler avec mon fils et, comment dites-vous déjà, cette jeune dame. Noël, tu les installes ?

— Oui.

— Comme vous nous l'avez proposé, un garde sera placé devant votre porte.

— Nous l'acceptons, dit de L'orme.

— De toute façon, même si tu ne l'acceptes pas, c'est comme ça, cracha Aylis.

L'autre leva les mains en signe d'acceptation silencieuse.

— J'ai une requête à formuler, annonça presque timidement la femme.

— Oui ? l'encouragea Marc.

— Pourrions-nous voir les chaux de près ? depuis que j'en ai entendu parler, je n'ai qu'une envie c'est de les toucher et de me tenir à leur côté. Serait-ce possible maintenant ?

Elle semblait sincère et réellement enthousiasmée à l'idée d'approcher les bêtes.

— Demandez à Aylis, c'est elle qui peut vous présenter son étalon. Les femelles n'acceptent pas...

— ... La présence des femmes. Oui, votre fils me l'a dit.

Elle se tourna vers la jeune femme et :

— Aylis ?

— Ouais, répondit celle-ci. Suivez-moi.

Dans les stalles, l'atmosphère était si particulière que la femme se sentait transportée

dans un autre monde.

— L'odeur est différente, murmura-t-elle. Le bruit aussi. Tout est tellement... tellement proche des chevaux et si différent à la fois...

Aylis était troublée. Cette femme semblait vraiment passionnée, conquise par les chemoaux. Elle ne parlait pas science, ne la saoulait pas avec des questions auxquelles elle n'aurait de toute façon rien compris.

— Je peux en voir un de près ? demanda-t-elle avec la même voix timide qu'elle avait employée pour savoir si elle pouvait les approcher.

Sans un mot, Aylis ouvrit la porte du box de King devant lequel ils se trouvaient. Le grand animal souffla longuement.

— Ça signifie quelque chose ?

— Quoi ?

— Ce souffle.

— Non, je ne crois pas. En tout cas rien de plus qu'une attention certaine.

— Ils ont eu tout de suite ces yeux phosphorescents ?

— Oui.

— Il est immense. Immense et tellement... ah ! je ne trouve pas de mot pour...

— Tellement étonnant ?

— Non. Ce n'est pas ça non plus, mais ce n'est pas grave. Je peux le toucher ?

— Vous ne connaissez pas tellement les chevaux, n'est-ce pas ?

— Pas plus que bien des gens, je suppose. En tout cas, si vous voulez savoir si je suis née dans un élevage, vous avez deviné juste ; je suis citadine.

— Oui, dit Aylis abruptement.

— Oui quoi ?

— Oui, vous pouvez le toucher. Il est doux, il est calme et absolument pas agressif.

— Certain le sont ?

— Oui. Casuel, mon étalon, est agressif envers toute autre personne que moi. Mais King est assez tranquille. Allez-y lentement quand même.

— Ils s'attachent à un seul maître ?

— C'est ce qu'on a craint et...

— Pourquoi le craindre ? c'est bien, non ?

— Non. Pas si vous voulez bâtir un élevage. Imaginez des chemoaux qui s'attachent à leur dresseur et qui n'acceptent plus personne d'autre ? vous n'en vendriez pas beaucoup.

— Ah. En effet. Alors, comment faites-vous ?

— Les jeunes que l'on vient d'avoir sont touchés par tout le monde, tout le monde s'en occupe. Malgré tout, les femelles n'acceptent surtout que les hommes et les mâles que les femmes.

La femme n'écoutait plus. Elle promenait lentement sa main sur le long pelage du cheval qui se laissait faire et même, ronronnait sous la caresse.

— Son poil est gras. C'est normal ?

— Oui. C'est toujours comme ça à l'approche de l'hiver.

— Ils sentent fort, non ?

— On s'habitue, répondit évasivement Aylis. Tu t'appelles comment ?

— Vous sautez toujours du coq à l'âne ?

— Souvent.

— Lane. Lise Lane.

— Viens Lise. Tu les verras à l'œuvre demain.

Elles quittèrent le bâtiment des chevaux et se dirigèrent lentement vers l'habitation en discutant.

Le lendemain, Marc accueillit les deux scientifiques avec un large sourire :

— Vous avez de la chance, nous sommes d'accord pour discuter avec vous de ce qui vous intéresse.

— Bien ! s'exclama de L'orme. Nous allons donc pouvoir visiter vos installations.

— Eh là, pas si vite, de L'orme, le calma Marc. D'abord on se restaure, ensuite on discute.

— Bien, bien, comme vous le désirez. Après tout, vous êtes ici chez vous, n'est-ce pas ?

— En effet. C'est bien de vous en souvenir.

— Monsieur Soters, annonça Lise en montrant une mallette en cuir, j'ai apporté les documents qui vous restituent ce domaine.

— Je ne crois pas que ce soit vraiment le moment de discuter de tout cela, mademoiselle Lane.

— Au contraire, bonhomme, lui dit Aylis. C'est le moment. Figure-toi que je ne suis pas d'accord pour que l'on parle de quoi que ce soit tant que cette affaire n'est pas réglée. De toute façon, vous allez nous les donner ces papiers. Alors faites-le tout de suite, et qu'on n'en parle plus.

— Je suppose que vous êtes d'accord avec la jeune dame, Soters.

— Tu supposes bien, bonhomme.

— Si vous pouviez cesser de m'appeler « bonhomme », cela me ferait grand plaisir. Apprenez que je suis le comte de L'orme...

— Et alors ? je m'en fous, bonhomme. Bon tu me les donnes ces papiers ?

De L'orme fit un geste vers la femme et ne prononça qu'un mot :

— Lane.

Sans le regarder, Lise sortit les documents de la mallette et les posa sur la table de façon à ce que Marc puisse les lire.

— Vous en prenez connaissance et vous signez chacune des pages, monsieur Soters, lui dit-elle.

— Voyons, dit celui-ci en se penchant sur les papiers. Ouais. Si je comprends bien, les murs et les parcelles de l'exploitation sont à moi et reconnus comme tels par l'empire. C'est bien ça ?

— C'est écrit sur le document, laissa tomber de L'orme.

— Bon, eh bien sur le document, vous allez rajouter que le Taillis noir est à moi également, ainsi qu'à ma descendance.

— Le Taillis noir ? demanda de L'orme.

— Le bois qui se situe près de l'élevage, précisa Noël.

— Vous ne trouvez pas que vous exagérez un peu, monsieur Soters ? demanda Lise.

— C'est possible, ma belle, admit Marc. Mais c'est ça, ou vous repartez comme vous êtes venus.

— Nous n'avons pas la possibilité de modifier le texte, annonça de L'orme.

— Ça m'étonnerait, dit Aylis.

— Et même si c'est le cas, ce n'est pas grave, compléta Noël. Vous repartez, et si vous voulez vraiment nous parler des bêtes, vous revenez seulement quand il est modifié. Voyez, c'est simple.

— C'est donc vrai que les éleveurs de chevaux sont souvent des maquignons, dit de L'orme.

— Dans votre bouche, ça sonne comme une insulte, dit Noël. Mais je prends ça comme un compliment.

— Donc, dit Marc, le Taillis noir.

— Moi, je suis certaine que vous avez la possibilité de modifier un peu le texte, intervint Aylis. On a dû vous donner les moyens de négocier l'accord de Marc. Si votre empereur tient tant que ça aux chemaux, il ne va sûrement pas laisser passer l'occasion d'apprendre quelque chose sur eux. Donc, vous ajoutez le Taillis noir sur ce bout de papier et on peut discuter.

Lane et de L'orme se jetèrent un regard sans rien dire, puis l'homme prit la parole :

— Il faudrait que l'on puisse en parler tous les deux, ma collègue et moi. Si vous pouviez vous...

— Non, le coupa Marc. Non, on ne part pas, et non, vous ne pouvez pas en parler tous les deux. C'est ça, ou bien c'est vous qui partez.

— Vous ne nous laissez aucun choix, constata de L'orme.

— Non.

— Je vois, dit l'homme. Bon... Eh bien c'est d'accord. Vous avez le Taillis noir.

— Et qu'en pense Lise ? demanda Aylis.

— C'est seulement monsieur de L'orme qui est habilité pour ce genre de décision, répondit la femme avec un sourire. Je ne suis là que pour le côté scientifique ; vétérinaire, pour être plus précise.

— Ah bon, dit simplement Aylis.

— Donc c'est d'accord, je vous accorde ce... bois.

De L'orme se pencha sur les documents et ajouta cette mention dans le texte. Quand ce fut fait, Marc lui prit le crayon et signa toutes les pages. Noël faillit applaudir. La possession du Taillis noir leur donnait le droit d'en faire ce qu'ils voulaient, de chasser ceux qui s'y trouvaient, quels qu'ils soient. Cela leur conférait en fait un avantage stratégique énorme. Plus de bois de chauffage à acheter, possibilité de surveillance légale sur plusieurs dizaines d'hectares autour de l'élevage.

Ils prirent un repas rapide. Lait, miel et gâteau à la farine de faines. Comme à l'accoutumée, Noël et Aylis sortirent juste après, pour aller s'occuper des chemaux.

— Vous nous quittez ? demanda Lise.

— Nettoyage et dressage sont le lot des éleveurs, répondit laconiquement Noël.

— Viens, si tu veux, proposa Aylis. Tu en apprendras autant à les voir de près qu'à écouter Soters te raconter ses histoires de collier de perles d'ADN ou de je ne sais quoi. Allez, viens.

— Allez-y, Lane, lui dit de L'orme d'un ton conciliant, comme ça nous aurons vu toutes les facettes de cet élevage.

La femme ne se fit pas prier et, suivie des yeux par Marc, elle sortit, accompagnée de Noël et Aylis.

— Tu veux faire un tour ? demanda la jeune femme.

— Faire un tour ? je ne sais pas si je saurai...

— Mais si. Tu verras. Tu vas monter King. Je vais t'aider à l'habiller et on va aller voir ce Taillis noir que l'autre type nous a si gentiment donné.

— Vous ne vous y attendiez pas, n'est-ce pas ?

— Ça, tu peux le dire. Quand les autres larbins de l'empereur verront qu'il a écrit ça, il aura intérêt à leur faire un bon rapport, ton bonhomme ; sans ça, il se fera remonter sérieusement les bretelles.

— Il est si vaste que ça, ce taillis ? demanda Lise.

— Oui. Grand, et surtout très bien placé pour nous. Mais bon ; ce qui est fait est fait. Il est à nous maintenant. Tu m'aides ?

Elle montra à Lise comment seller le grand cheval, comment lui passer le filet particulier sans mors, comment attacher les étriers pour qu'ils ne battent pas contre le flanc de l'animal. Elle lui apprit en fait tout ce qu'il fallait savoir pour préparer la bête.

King se laissait faire, toujours aussi doux. La mort de Lydie l'avait contraint à accepter

plus de camalières et surtout de camaliers qu'il n'en aurait jamais connus si sa maîtresse n'avait disparu.

— Il est toujours aussi placide ? demanda Lise.

— Oui, mais là je le trouve encore plus calme que d'habitude.

Le cheval ronronnait en suivant les deux femmes. Lise le tenait par la bride et marchait devant lui.

— Mets-toi plutôt à ses côtés, conseilla Aylis.

— Pas devant ?

— Non. Ils n'aiment pas tellement ça. Quand on les connaît et qu'ils nous ont choisis, on peut faire pratiquement ce qu'on veut, mais là, même s'il est encore plus tranquille que d'habitude, je serais ennuyée si tu te prenais une tonne et demie sur le dos.

— Ah, évidemment, dit Lise en se dégageant.

Elles allèrent dans la carrière et Aylis montra comment utiliser les étriers à échelles inventés par Noël pour monter en selle aisément.

— Tu fais quelques tours au pas pour voir comment ça se passe, proposa Aylis.

Lise s'exécuta. Le grand cheval obéissait à la femme comme s'il l'avait connue toute sa vie. Elle faisait des erreurs, ne donnait pas les signaux corrects, mais il ne s'impatientait pas et attendait calmement en ronronnant.

— C'est un vrai moteur cet animal, dit Lise en riant.

— Ça, il ronronne à s'en faire péter les poumons, commenta Aylis, étonnée.

Elle savait que le cheval avait accepté Lise. Mieux que ça, qu'il l'avait reconnue. Jamais il ne se comportait ainsi avec qui que ce soit. Certes, il était exceptionnellement doux pour un étalon, mais de là à ne rien dire quand on tirait sur les brides ou quand on le talonnait gauchement, il y avait une marche que son affection naissante pour sa camalière l'aidait à franchir.

— Tu sais, Lise, je crois qu'il t'a acceptée, dit la jeune femme.

— Acceptée ? vous... tu veux dire que je suis..., balbutia Lise.

Son émotion fit sourire Aylis.

— Mais... acceptée, ça veut dire quoi ? ça veut dire que je serai la seule à le monter, à le soigner, à ce qu'il m'accepte sur son dos ?

— La seule à le monter, peut-être pas, mais la seule à pouvoir faire les conneries que tu fais sans qu'il te mette par terre ou qu'il essaie de te mordre, ça, sûrement.

— Comment ça se fait que ça se passe comme ça ? j'aurais cru qu'il fallait plus de temps, que je m'en occupe plusieurs jours, que...

— Te casse pas la tête, c'est toujours comme ça que ça se passe, ou en tout cas que ça s'est passé pour chacun de nous. Ce sont eux qui décident. On sent quelque chose, on se sent bien avec la bête, comme en terrain connu, comme en famille en quelque sorte, et voilà.

Lise ne disait plus rien, se tenant sur le cheval sans bouger. Étonnée, Aylis leva la tête

et la vit, les yeux humides, caressant la crinière abondante de l'animal.

— Lise ? demanda-t-elle doucement.

— Tu ne te rends pas compte de ce que ça me fait. Les chemaux, j'en rêve depuis que j'en ai entendu parler. Je n'aurais jamais pensé en approcher, en toucher, en monter, alors être... acceptée, tu n'imagines pas ce que ça peut me faire. Ça me bouleverse, ça me transporte...

— D'accord, d'accord. Je suis contente que ça te fasse cet effet-là, mais je suis aussi très embêtée.

— Pourquoi ? demanda Lise en recommençant à tourner dans le manège.

— Parce que s'il t'a acceptée, tu es évidemment concernée. Or...

— Or tu ne me vois pas repartir avec lui. C'est ça ?

— Évidemment.

— Eh bien, on reparlera de tout ça plus tard. D'accord ?

— Comme tu veux. De toute façon, ça ne dépend pas de moi.

Lise eut un petit rire :

— D'après ce que j'ai pu voir, ça dépend presque autant de toi que des Soters ; non ?

— Alors, tu le trouves comment cet animal ? ne répondit pas Aylis.

Dans le laboratoire, de L'orme restait sans voix. Il découvrait un onduleur cyclothymique au fonctionnement improbable, un groupe électrogène dont les fuites d'huile et le pot d'échappement auraient fait pâlir de rage n'importe quel adhérent des associations écologistes des siècles passés, un microscope dans lequel Van Leuvenœck ne serait jamais parvenu à retrouver ses cellules végétales et des moyens d'amplification de l'ADN qui l'auraient fait douter de la non-existence de Dieu, s'il n'avait pas été croyant.

— Vous me dites que vous n'avez aucun autre appareillage ? demanda-t-il, éberlué.

— Ça fait cinq fois que tu me le demandes, râla Soters. Non, je n'ai rien d'autre. Et je peux te dire que ce que j'ai, c'est déjà pas si mal. J'ai dû me battre pour les obtenir, ces appareils.

— Donc, vous avez choisi des chameaux, des chevaux robustes, vous avez repris les travaux de Brouchet de la TBR sur les ornithorynques et les sangliers qui ont donné les sanglornis, puis vous avez appliqué ces méthodes sur vos animaux.

— Tout juste.

— Vous espériez quoi ?

— Ce que j'ai obtenu. Exactement ce que j'ai obtenu. Des bêtes résistantes, fortes, intelligentes, rapides et endurantes ; des chemaux, quoi.

— J'avoue que je suis très impressionné, très favorablement impressionné, déclara de L'orme en embrassant encore une fois du regard l'ensemble du labo. Et, vous pensez que vous seriez capable de renouveler ces manipulations, avec du matériel plus performant ?

— Sans doute. Mais, tu connais sûrement ce genre de travail ; il y a une part de... génie, peut-être, mais aussi une très grande part de chance et de hasard. Il est tout à fait concevable que ce que j'ai réussi avec ce matériel qui t'affole, je ne sois plus capable de le faire avec des appareils luxueux.

— J'en ai pleinement conscience, Soters. Si je vous fais cette proposition, c'est qu'elle est très intéressée. L'empereur souhaiterait connaître vos chaux, afin de voir quel profit il pourrait en tirer. Sa Majesté est clairvoyante et entend bien que les moyens de transport motorisés ne vont pas durer plus que les dix années à venir dans les perspectives les plus optimistes. Elle tient donc à ce que son armée, ses différents corps impériaux, aient des montures avec des qualités que semblent posséder vos animaux. Même si la chance a joué un rôle que, modeste, vous ne minimisez pas, il n'en reste pas moins vrai et vérifié que la méthode est valable et que, partiellement modifiée, elle pourrait être appliquée sur d'autres animaux, pour d'autres champs de recherche.

— Quels champs de recherche ? demanda Marc.

— C'est pour l'instant secret, je n'ai pas l'auto...

— Si tu veux me faire travailler sur quelque chose dont j'ignore le but, tu peux toujours essayer, bonhomme.

— Rassurez-vous, Soters, s'exclama de L'orme, il ne s'agit pas de vous faire travailler contre votre gré, il n'en a jamais été question. Le projet dont je vous parle vous passionnera, j'en suis certain. Il ne s'agit de rien de plus que ce que vous avez déjà accompli avec vos chaux qui sont une réelle réussite, je vous assure !

— Tu n'as pas besoin de m'assurer quoi que ce soit. Je sais bien que les chaux sont une réussite.

— Eh bien, ce que l'empire se prépare à accomplir est quelque chose d'aussi grand et abouti que ces animaux, voire *plus* abouti.

— Ouais. Eh ben on verra ça quand tu m'en diras plus. Pour le moment, viens donc voir ce qui est déjà fait.

Il l'emmena dehors, vers le bâtiment des chaux et nota, qu'au contraire de Lise, de L'orme ne semblait pas plus excité que cela de voir enfin de près les animaux. Quand ils approchèrent de la carrière centrale, ils découvrirent Aylis et la scientifique qui se préparaient visiblement à sortir.

— Une ballade ? demanda Marc.

— Oui. Il semblerait que King l'ait acceptée, répondit la jeune femme en désignant Lise. Elle peut faire ce qu'elle veut comme bêtise, il ne dit rien, ne râle pas et attend, tout peinard, qu'elle lui dise quelque chose de correct. Tu te rends compte ?

— Très bien.

Le ton qu'il employa et le regard que Soters jeta à la femme montrèrent à Aylis qu'il avait parfaitement saisi les implications de ce qu'elle venait de lui apprendre.

— Et vous allez où ? s'informa-t-il.

— Dans le Taillis noir. Je voudrais voir la rive de la Dhol ; j'ai l'impression qu'il y a des castors. Si on veut la détourner, il ne faudrait pas qu'ils nous percent le barrage. En

même temps, ça va nous faire sortir.

- Tu fais attention. On ne sait pas où sont les ornis, dit Marc, soucieux. Tu es armée ?
- Toujours, répondit-elle en exhibant son arc.
- Tu as aussi l'autre, non ? insista Soters.
- Mais oui, soupira Aylis. Dans la fonte de Casuel.
- Un arc contre des sanglornis ? s'étonna de L'orme.
- De toute façon, aucune arme n'est réellement efficace contre ces bestioles, lui répliqua Marc, tandis que les deux femmes sortaient de l'exploitation.

Aylis quitta rapidement la grande route qui venait de la ville et s'engagea dans le sous-bois, rejoignant le chemin qu'ils avaient progressivement tracé lors de leurs inspections régulières des environs.

Elles allaient à une allure tranquille, un pas ample et délié des chemaux. Malgré l'animosité qui régnait entre les deux grands étalons, elles réussirent à marcher au botte à botte sans manifestation agressive de la part de l'un ou de l'autre.

— C'est presque inouï, fit remarquer Aylis, d'habitude c'est toujours King qui essaie de mordre Casuel. Là, il est calme comme il ne l'a jamais été, ou en tout cas, comme je ne l'ai jamais vu.

- C'est parce que je suis avec lui ? avança Lise, n'osant pas trop y croire.
- Je pense, oui. On essaie un peu de trot ?
- Euh, oui...

Aylis stimula Casuel, pensant que King suivrait, mais le grand chenal attendit que sa camalière le sollicite pour rattraper, puis rester à la hauteur de son rival.

Elles trottèrent pendant une bonne heure, jusqu'à ce que Lise demande grâce.

- Arrête, je n'en peux plus, j'ai les reins en compote.
- Tu te crispes trop, lui dit Aylis en arrêtant Casuel.
- Sans doute, mais je suis vidée. Pour descendre, on fait comme pour les chevaux ?
- Pareil. De toute façon, je crois bien que tu pourrais faire n'importe quoi, ça ne l'affolerait pas, répondit la jeune femme en sautant à terre.

Elles marchèrent doucement à côté de leurs bêtes.

Le sol était souple sous leurs pieds. Les chemaux suivaient paisiblement, arrachant ici et là quelques brindilles.

- Nous sommes toujours dans le Taillis noir ? demanda Lise.
- Toujours, répondit Aylis avec un sourire.
- Il est immense ! je comprends maintenant pourquoi vous y teniez tant.

Ce fut en approchant de la rivière que la jeune femme les sentit. Elles étaient remontées en selle depuis quelques minutes et avançaient au pas vers la Dhol.

— Oh non ! s'exclama-t-elle en faisant brusquement virer Casuel.

— Quoi ? s'inquiéta Lise en la suivant, alarmée par son ton.

— Il va falloir galoper...

— Galoper ? mais...

— Tais-toi ! Tais-toi et écoute-moi. Il y a des ornis qui nous suivent. Je les sens. Marc pourra t'expliquer comment ça se fait, si on s'en sort. Tu n'en as jamais rencontré ?

— Non.

— Tu sais comment il faut se comporter ?

La voix de la jeune femme contenait une telle urgence, une telle anxiété que Lise sentit son cœur s'emballer et sa bouche devenir sèche.

— Je l'ai appris comme tous les gamins : ne pas penser à eux, se réciter des poèmes...

— Bon. Si tu ne le fais pas, tu es morte. Ils vont entrer dans ta tête et te laminer le cerveau. C'est une sensation comme il n'en existe pas d'autres. C'est terrifiant. Je crois qu'ils vont essayer de nous pousser vers la rivière. Ils ne savent pas encore qu'on les a repérés. Dès qu'ils le sauront, ils crieront.

— Qu'est-ce qu'on peut faire ?

— On va partir au galop vers la grande route. Dès que tu es prête, tu me le dis.

— Je dois me tenir de quelle façon ?

Aylis avait mis Casuel au grand trot et Lise était secouée sur la selle de sa monture.

— Tu vas attacher la bride de façon à ce qu'elle ne lui batte pas dans les jambes et te cramponner à ce que tu peux ; la crinière, les poils de l'échine, ce que tu veux. Je suis sûre qu'il ne te laissera pas tomber. Une bonne pince, une bonne assiette et ça ira. Fais attention, les chemaux sont beaucoup plus rapides que les chevaux. Ne panique pas. C'est bon ?

— Je crois.

Lise était pâle, mais paraissait surmonter sa frayeur.

— On y va !

La jeune femme lança Casuel dans le sous-bois. L'étalon répondit aussitôt, ayant sans doute détecté la présence des fauves. King le suivit plus progressivement. Il accéléra petit à petit pour atteindre sa vitesse maximale et rattraper Casuel.

Aylis savait que la monture de Lise était plus rapide que la sienne, aussi ne regarda-t-elle pas en arrière. Elle réfléchissait au meilleur trajet pour rejoindre la grande route. Les sanglornis seraient vraisemblablement plus rapides que les chemaux dans le sous-bois. Moins hauts, plus légers, ils pouvaient éviter les troncs et les branches tombés, presque sans ralentir.

Lise avait l'impression de n'être qu'un paquet de chair et de frayeur qui volait au-dessus des arbres. Cette sensation inouïe qui lui faisait accepter sa terreur et la rendait pratiquement amicale, familière, dura plusieurs minutes, jusqu'à ce que...

— Aylis ! hurla-t-elle.

— Je sais, je les sens moi aussi ! répondit celle-ci sur le même ton. Chante !

« Chanter ! se dit Lise. Comment elle veut que je chante, cette folle, avec ces monstres qui sont dans ma tête ! ».

Comme si elle avait pu percevoir les pensées de la femme, Aylis attendit un espace un peu plus dégagé pour laisser King revenir à sa hauteur. Elle jeta un coup d'œil au visage de Lise et ce qu'elle découvrit la fit réagir immédiatement. Sa compagne avait les yeux vides, ne cillait plus, et sa tête dodelinait au rythme des foulées du chemal.

— Lise ! cria-t-elle. Lise, accroche-toi, tu vas tomber !

À peine avait-elle fini sa phrase que la camalière de King tourna lentement la tête dans sa direction et la considéra un instant avec des yeux vides de toute expression. Elle commença à glisser lentement sur la gauche de sa selle puis bascula brutalement et tomba comme un sac, heureusement sur la litière des feuilles.

— Merde ! ragea la jeune femme.

Le grand étalon s'était aussitôt arrêté et restait près de Lise en la poussant doucement du museau. Aylis stoppa Casuel, lui fit faire demi-tour et revint rapidement en arrière. Elle ressentait douloureusement la proximité des sanglornis et savait avec certitude qu'ils étaient lancés à leur poursuite. Ils n'allaient pas tarder à surgir. Elle connaissait presque l'endroit où elle les verrait ; près de ce grand hêtre au tronc d'un gris si lisse qu'on aurait pu le croire peint. Si jamais elles se trouvaient à terre à cet instant, c'en était terminé pour elles.

— Lise !

Elle vérifia succinctement si la femme ne s'était pas blessée et ne tenta même pas de la réveiller.

— Casuel. Là.

Son chemal vint tout près. La peur et la rage de survivre décuplant ses forces, elle chargea Lise sur son épaule, et la jeta en travers du dos de l'étalon. King gronda un peu de voir sa camalière ainsi traitée mais, sentit-il l'urgence du moment ? toujours fut-il qu'il ne manifesta pas davantage et suivit Casuel quand celui-ci repartit au galop, aiguillonné par les cris d'Aylis.

Ils avaient parcouru environ deux cents mètres depuis la chute de Lise quand les sanglornis apparurent. Ils étaient sept ; un mâle et six femelles. La jeune femme les entendit galoper derrière elle juste avant qu'ils ne crient à pleine gorge. Elle ne put s'empêcher de se retourner brièvement pour les regarder. Ce qu'elle vit se grava en une fraction de seconde sur sa rétine. Le mâle courait devant, de grandes foulées puissantes qui arrachaient à chaque fois de la terre et des feuilles. Les femelles venaient derrière. Les fauves agissaient avec un ensemble parfait. Chaque changement de direction, chaque évitement d'obstacle, tout était réalisé avec le même élan. Ils hurlaient sans discontinuer et, malgré la douleur occasionnée par les effets du cri télépathique, Aylis ne put s'empêcher de les trouver beaux. Magnifiques de puissance, impressionnants de détermination et de férocité. Ils avaient décidé que les deux femmes et leurs montures étaient leurs proies ; ils feraient tout ce qu'ils devaient pour les tuer.

Aylis essaya de fermer son esprit à la torture des fauves. Elle chanta à tue-tête, hurla toutes les obscénités qu'elle connaissait, repoussant la douleur de son cerveau piétiné. Si elle faiblissait et succombait comme lors de la dernière attaque aux Raviers, c'en était fini d'elle et de Lise. Les chemaux pourraient sans doute s'échapper grâce à leur incroyable vélocité, mais elles n'auraient absolument aucune chance.

Elle réfléchit, se remémorant en hurlant les différents itinéraires qui s'offraient à elle, songeant à celui qui serait le plus court et sur lequel les chemaux pourraient donner toute leur vitesse. Jamais elle n'avait été aussi vite. Jamais elle n'avait senti Casuel fournir autant d'efforts. Il soufflait bruyamment, allait visiblement très loin pour chercher la formidable quantité d'énergie qu'il lui fallait pour aller aussi vite, aussi longtemps.

Contrairement à ses craintes, les fauves ne paraissaient pas se rapprocher. Le sous-bois étant bien dégagé, les deux étalons les maintenaient à une distance d'environ cinquante à soixante mètres.

Aylis ne dirigeait plus Casuel. En tout cas, pas consciemment. Elle se contentait de rester en selle et de maintenir Lise sur la vaste encolure du chenal. Elle appuyait de tout son poids sur le corps de la femme, terrorisée à l'idée de la sentir glisser, sachant qu'il lui serait impossible de la retenir.

Ils débouchèrent enfin sur la grande route. Dès qu'il vit l'espace dégagé devant lui, Casuel accéléra sensiblement et donna toute la mesure de sa vitesse. Ce brutal changement de rythme eut un effet salutaire sur la conscience de sa maîtresse. Une grande jubilation s'empara d'elle et eut l'effet d'un souffle frais sur son esprit enflammé par les hurlements des sanglornis. Elle laissa échapper un rire nerveux, à sentir les muscles du grand animal jouer sous elle avec une puissance phénoménale.

— Il ne faut pas que je m'arrête ! se cria-t-elle.

Bénissant Marc qui l'avait obligée à se munir d'une arme à feu chaque fois qu'elle quittait l'exploitation, elle la sortit des fontes de sa selle et, priant pour que Lise ne tombe pas, tira plusieurs coups de feu vers l'arrière.

— Ça va les retarder ! ça va les retarder et ça va avertir les autres !

Elle tira et tira encore, avec rage, allant jusqu'à vider son chargeur. Le dernier coup de feu éclata exactement au moment où elle passa en trombe devant la forteresse. Elle eut juste le temps de voir que plusieurs personnes étaient aux créneaux. Le pont était baissé, cela elle le vit également.

Noël avait, comme les autres, entendu les coups de feu. Il se trouvait à ce moment-là dans la carrière centrale et faisait travailler Inite en compagnie de Bruno et sa chemale. Dès la première détonation, il avait pensé à son amie.

— Aylis, elle est attaquée !

Il avait immédiatement sauté à terre et couru jusqu'à la ronde où il avait demandé :

— D'où ça vient ?

— Du Taillis noir, avait répondu un des deux hommes de garde.

— Bruno, un fusil, on y va !

En moins de deux minutes, ils avaient été près. Le pont-levis avait été rapidement baissé, tandis que tout le monde se retrouvait armé aux créneaux, et attendait de voir apparaître l'ennemi.

— Les voilà ! avait crié une femme. Des ornis ! elle a des ornis aux trousses !

— Vous faites feu sur eux dès qu'ils passent, avait ordonné Marc. On n'en touchera pas, mais ça les retardera.

De L'orme, effaré, assistait à toute cette agitation. Jamais auparavant il n'avait été concerné par les actions urgentes, les moments dont dépend la vie.

Une véritable salve d'artillerie avait salué le passage d'Aylis et de son escorte de fauves. Quatre femelles avaient légèrement ralenti, occupées à éviter les balles, et s'étaient retrouvées distancées par les trois autres sanglornis et les chemaux. Elles n'avaient pas hésité une seule seconde et avaient rapidement disparu dans les fourrés proches.

Dès que la troupe fut passée, Noël et Bruno s'étaient élancés sur ses traces, sollicitant leurs montures au maximum de leurs possibilités. Les deux chemales étaient fraîches, juste échauffées par leur travail en carrière, alors que les fauves et leurs proies commençaient à fatiguer après leur course interminable en sous-bois puis sur la route. Les camaliers ne tardèrent pas à gagner du terrain sur les sanglornis.

— On tire ! décida Noël.

— Mais, et Aylis ? objecta Bruno.

— Si on tire assez bas, il n'y a pas de danger !

Sans ralentir, ils appliquèrent les exercices qu'ils s'étaient imposés des heures durant, et firent feu sur les animaux qui se retournaient de plus en plus fréquemment vers eux. Ils savaient pertinemment qu'ils n'en toucheraient aucun. Les dons de télépathes des fauves étaient tels qu'ils parvenaient à « entendre » penser les tireurs sans cesser de harceler leurs proies. Ils arrivaient ainsi à savoir dans quelle partie de l'espace la balle allait passer et l'évitaient avec une réussite jamais mise en défaut. Toutes les personnes qui avaient eu à faire feu sur ces bêtes le savaient. Malgré tout, cela les contraignait à effectuer des détours, des crochets, voire des arrêts brusques qui les ralentissaient terriblement.

Au bout de quelques instants de ce manège, le mâle s'arrêta totalement et tourna ses yeux d'un rouge phosphorescent vers les deux chemales qui fonçaient sur lui. Noël sentit son sang désertier le haut de son corps, tellement il eut peur que le fauve ne se ravise et les charge. Mais heureusement, sans doute épuisé par sa chasse et sentant la détermination de ces nouveaux arrivants, celui-ci ne fit que hurler de rage à leur intention et, suivi par ses deux femelles, il disparut en un instant dans les épais fourrés qui bordaient la route.

Là-bas, Aylis poursuivait sa course folle. Elle ne se retournait pas et disparaissait à chaque virage. Noël et Bruno se lancèrent à sa suite en hurlant son nom.

Il ne fallut pas trop longtemps à la jeune femme pour se rendre compte qu'elle n'était

plus poursuivie. Elle regarda en arrière deux fois de suite avant de faire ralentir puis arrêter Casuel.

— Aylis ! ça va ? tu n'as rien ? s'écria Noël en sautant à terre quand il l'eut rejointe.

La jeune femme ne répondit pas et laissa doucement glisser le corps inanimé de Lise. Les deux hommes la saisirent et l'allongèrent précautionneusement à terre.

— Elle respire, dit Bruno qui s'était agenouillé et avait collé son oreille contre la poitrine de la femme.

Noël ne l'entendit pas. Il reçut son amie dans ses bras.

— Je ne pouvais plus la retenir, elle glissait sans cesse... J'avais peur qu'elle tombe, ils l'auraient dévorée. J'avais peur qu'elle tombe !

Aylis sanglotait contre la poitrine de Noël qui s'enivrait de l'odeur de ses cheveux.

— Tu es là. Tu n'as rien. Ils ne t'ont pas eue.

— J'avais peur qu'elle tombe, répéta-t-elle. Je ne pouvais plus... Je ne sens plus mes bras.

Elle inspira longuement, leva la tête et sourit petitement à son ami.

— Ils ne m'ont pas encore eue, dit-elle. Et Casuel, comment il va ?

— Épuisé, mais ça a l'air d'aller, répondit Bruno.

— Rentrons. Ils ont abandonné, mais ils peuvent être dans le coin à nous épier, dit Noël.

— Non, je ne les sens pas, lui assura Aylis.

Elle se dégagea doucement de l'étreinte de Noël et se tourna vers son cheval.

Il était en sueur. Une écume blanche faisait luire son poitrail et ses longs poils étaient collés par la transpiration.

— Mon grand. Sans toi...

L'étalon répondit par un sourd grondement et poussa la jeune femme de la tête.

— Je vais monter King, dit-elle. Un de vous prend Lise ?

Ils revinrent vers l'exploitation au petit trot, surveillant les fourrés, malgré l'assurance d'Aylis.

— Elle dort.

Marc revenait dans la grande salle où Bruno et de L'orme l'attendaient.

— C'est ce que je vous avais dit, fit remarquer celui-ci. Sa côte n'est pas déplacée, le poumon n'est pas touché, elle ne crache pas de sang. À mon avis, elle en a pour quelques semaines sans trop bouger, conjectura-t-il.

Lui et une femme de l'exploitation avaient examiné la femme. Sa chute et son transport mouvementé sur le cheval avaient très vraisemblablement occasionné la fracture d'une côte. Elle était assez rapidement sortie de son coma et avait pu répondre à toutes les questions qu'ils lui avaient posées. Après avoir voulu remercier Aylis, elle avait

demandé à ce qu'on la place dans une chambre pour récupérer.

Noël et son amie se trouvaient dans le bâtiment des bêtes. Appuyé contre le mur de la stalle, il la regardait brosser Casuel. L'étalon supportait de mieux en mieux sa présence et ne le menaçait plus quand il l'approchait. Tout au plus montrait-il parfois son agacement par un grondement peu aimable, mais Noël savait qu'il ne l'attaquerait pas.

— Ils ne vous ont pas rattrapées ?

— Tu vois, répondit seulement Aylis.

— Je me suis moqué de mon père quand il m'avait dit vouloir produire des bêtes plus rapides que les ornis, se souvint Noël. Il y est arrivé.

— Heureusement ; sans ça...

— Tu les as sentis et c'est ce qui vous a permis de prendre de l'avance ?

— Oui.

— Tu as pu supporter le cri sans t'évanouir. Sans doute parce qu'ils n'étaient pas tout près, comme la dernière fois, ou que tu faisais quelque chose, alors qu'aux Raviers, vous ne faisiez qu'attendre. Je crois...

— On peut parler d'autre chose ? le coupa Aylis. Parce que là, maintenant, juste après, c'est un peu difficile.

— Excuse-moi, je suis une brute. Comment est tombée la femme ?

— Elle n'avait jamais monté de cheval, expliqua Aylis sans cesser de brosser vigoureusement l'étalon. C'est une citadine. Elle a glissé de la selle sans s'en rendre, elle avait déjà les ornis dans la tête.

— Et King, qu'est-ce qu'il a fait à ce moment-là ?

— Ce qu'aurait fait ton Inite : il s'est arrêté et l'a attendue.

— C'est incroyable, cette histoire. Il l'aurait acceptée ? après Lydie ?

— Oui. Moi aussi ça m'étonne, mais je t'assure que c'est le cas.

— Comment on va faire quand elle va partir ?

— C'est simple, il ne faut pas qu'elle parte, répondit tranquillement Aylis comme s'il s'agissait d'une évidence.

— Qu'elle reste là ? tu plaisantes, elle est au service de leur empereur, jamais...

— Jamais quoi, petit Soters ? jamais ton père ne voudra la laisser s'en aller ? et toi, tu n'as rien à dire ?

— Tu sais bien que si, et c'est d'ailleurs ce que je suis en train de faire ; je te donne mon avis. Et je pense que c'est un risque énorme de laisser quelqu'un qui nous vient directement de l'empire et des moines s'installer à demeure dans l'élevage.

— Ça peut aussi être intéressant d'avoir quelqu'un de l'autre bord dans son camp. Et puis, je la trouve bien, moi.

— Tu la trouves bien ?

— Oui. Elle est franche, elle aime les bêtes et elle n'aime pas ce faux jeton de de L'orme.

— Comment tu le sais ? s'étonna Noël.

— Intuition féminine, pauvre homme, sourit Aylis.

— Intuition féminine, vraiment ? et ton intuition, est-ce qu'elle te dit que j'aimerais bien te voir de très près avant le repas ? elle te le dit ça ?

— Pas besoin. Ton air lubrique se renifle à cent mètres. Il faut que je termine Casuel. Va donc t'occuper de ta chemale qui se lamente, au lieu de reluquer mon dos.

— Ah, c'est vrai, il y a ton dos aussi, dit Noël en quittant la stalle.

— Il me semble qu'il va vous être difficile de monter avant quelques semaines, constata de L'orme.

Lise était assise dans un large fauteuil. Elle était pâle, avait les traits tirés, mais paraissait plus détendue que lors de son arrivée à l'élevage.

Elle ne fit que répondre par une moue.

— C'est pas grave, intervint Aylis. On la garde et vous repartez.

— Vous êtes bien pressée de me voir vous quitter, jeune dame, remarqua de L'orme.

— Oui.

Le scientifique ne dit rien, mais se tourna vers Marc :

— Donc c'est décidé, vous ne voulez pas venir avec moi à la cour ?

— Qu'est-ce que j'irais faire là-bas ? tu me vois au milieu de tous ces gens, dans cette ville ? pas moi.

— Certes. Mais songez à ce que nous pourrions faire ensemble. Les espoirs que l'empereur placent dans notre association sont énormes. Tout autant que les finances dévolues à ces projets. Finances dont votre élevage pourrait tirer grand bénéfice, Soters.

— N'essaie pas de m'acheter, de L'orme. Tu n'y arriveras pas.

— Qui parle de vous acheter ? je ne fais que développer les avantages que vous procurerait notre association.

— Et vous, demanda Aylis, quels avantages vous en tirez ?

— Je suis un scientifique, je suis heureux quand la science progresse.

— Oh, le grand homme. Je n'en crois pas un mot, laissa tomber la jeune femme.

— Croyez ce que vous voulez, jeune dame, cela ne me tracasse pas, dit de L'orme.

Se tournant vers Marc, il proposa :

— M'autorisez-vous à recopier vos carnets et à les montrer à Sa Majesté ?

— Si tu veux. Mais rappelle-toi que tu pars dès que les soldats sont là. Ils ne devraient plus tarder maintenant.

— Dans ce cas, je me mets immédiatement au travail.

Il quitta la pièce, les notes de Soters à la main et alla s'enfermer dans sa chambre.

— Tu le laisses recopier tout ton boulot ? s'étonna Noël.

— Oui. Qu'est-ce que ça peut faire qu'il le connaisse, puisque les chемаux sont là. Ces notes ne me servent plus. Si ça peut lui faire plaisir et que ça débouche sur quelque chose de neuf, pourquoi pas ?

— Justement, c'est là que je ne suis pas tranquille, fit remarquer Aylis.

— Pourquoi ? s'enquit Marc.

— Ce type est faux. Il ne veut que la gloire. La Science avec un grand S, il s'en fout. Il ne roule que pour lui et veut inventer quelque chose qui le propulse en tête des scientifiques. Que ce soit bon, ou mauvais, ce n'est pas important pour lui, j'en suis certaine. Il va inventer quelque chose avec vos notes, parce qu'il n'a pas l'air bête. J'espère seulement qu'on n'aura pas à s'en mordre les doigts, prophétisa-t-elle.

Tout le monde se tut un instant, digérant ce qu'elle venait de dire. Marc se passa la main sur le visage et demanda :

— Lise ?

La femme les regarda tous et dit :

— Vous voulez savoir ce que j'en pense ?

— Oui. Vous le connaissez mieux que nous.

— De L'orme est un scientifique très reconnu dans l'empire et même au-delà. Avant l'avènement de l'empereur, il avait déjà effectué de nombreux voyages pour discuter avec d'autres savants dans les pays voisins...

— C'est un parasite, grogna Aylis.

Lise ne releva pas la remarque et poursuivit :

— Il est apprécié de l'empereur qui a, c'est exact, fondé de grands espoirs dans une collaboration entre lui et Marc Soters. Vous ne pouvez pas savoir ce que votre découverte a été commentée, débattue dans des réunions houleuses...

— Pourquoi houleuses ? la coupa à nouveau Aylis.

— Parce que certains voulaient détruire les chемаux et d'autres sont d'avis de les étudier pour mieux les connaître et les utiliser. En faire un élevage réservé à l'empire.

— Ce sont les moines qui veulent la mort de l'élevage ; c'est ça ? demanda Noël.

— Oui. Ils prétendent que l'invention d'une nouvelle espèce est un affront à l'égard de Dieu. Ils sont très virulents, surtout ceux qui appartiennent à l'ordre des moines combattants. Ils prennent une importance de plus en plus grande dans l'empire, mais l'empereur semble très intéressé par le dossier chемаux et ne tient que très peu compte de leur avis. Il veut développer cet élevage à une échelle que seules les finances de l'empire peuvent permettre.

— C'est ça ! explosa soudainement Marc. Un élevage réservé. La noblesse à chernal et le peuple à pied ou à cheval. Et ils voudraient que je sois complice de ça ? ils peuvent se brosser soigneusement. Je vais voir de L'orme...

— Monsieur Soters, attendez ! dit précipitamment Lise d'une petite voix.

Elle avait encore les traits tirés, mais un peu de couleur était revenue sur ses joues. Elle prit une profonde inspiration qui s'interrompit par une grimace de douleur, puis se lança :

— Je vais trahir ma mission, mais je ne suis pas d'accord avec les vues de de L'orme. Aylis est dans le vrai. Il s'agit d'un arriviste d'autant plus efficace qu'il est intelligent. S'il doit détruire quelqu'un pour arriver à ses fins, il le fera. Sans aucune espèce de remords. Ne vous élevez pas de front contre lui, vous perdriez. Il possède des appuis très hauts placés dans l'administration impériale et, tout décidé que vous soyez, il pourrait vous rendre la vie réellement impossible. C'est lui qui est intervenu auprès de l'empereur pour que les moines abandonnent leur projet d'attaque contre votre élevage. Un mot de lui et vous retrouvez votre ennemi. De même, il n'a qu'un geste à faire pour que vous ne puissiez plus acheter de grains, de foin, ou de carburant pour votre groupe. Il a l'oreille de l'empereur. Il s'agit du premier conseiller scientifique de l'empire. Il a tenu à se déplacer lui-même, parce qu'il ne fait confiance à personne dans les dossiers qu'il juge primordiaux. Votre élevage en est un. Pour ce qui est de la science, vous avez chez vous le personnage le plus important de l'empire.

— On est flattés, laissa tomber Aylis, sarcastique.

— Bon. Alors on fait quoi ? demanda Marc.

— C'est simple, lui dit son fils. On le laisse partir avec ces bouts de papiers qui ne t'intéressent plus et on développe notre élevage. On prévient quelques collègues de confiance et on leur confie les jeunes. On éclate l'élevage des chemaux.

— Nom de Dieu, jura tout bas Soters. Tu veux que toute la vallée de la Dhol fasse du chemal ?

— Toute la vallée, peut-être pas, mais d'autres que nous, oui. S'il n'y a que nous, on est foutus. Ils se concentreront sur notre élevage et on ne fera pas le poids, tu le sais bien, même si tu crânes.

— Je ne crâne pas.

— Si on est plusieurs à en faire, continua Noël, il leur sera beaucoup plus difficile de nous avoir. En fait, plus il y aura d'élevages, moins on sera fragilisés.

À nouveau, il y eut un moment de silence après ces paroles. Comme si on donnait le temps à Soters d'enregistrer ce que venait de proposer son fils.

— Ouais, dit-il. C'est une solution.

— C'est pas une solution, râla Noël, c'est *la* solution. Tu le sais.

— D'accord, d'accord ! mais laisse-moi le temps d'admettre que ce que je me suis échiné à faire, à construire des nuits blanches durant, je vais le refiler tout cuit à d'autres !

— Moi aussi, je me suis échiné, dit Noël. Moi aussi, j'ai passé du temps à respirer l'odeur de tes chemaux qui puaien, à essayer de ne pas me faire emporter la main par les premiers chemaux. Tu les as inventées, ces bêtes. Personne ne pourra jamais te l'enlever, mais on les a tous élevés.

— Ouais, dit encore une fois Marc.

Il se passa la main sur le visage. Lise allait parler, mais Noël lui fit un signe de tête

pour qu'elle attende.

— Bon. Bon, bon, bon. Je crois que c'est une foutue bonne idée, fils. Ça va les faire râler, les impériaux. Je pars en voyage pour deux ou trois jours. Je vais faire le tour des potes. D'ailleurs, c'est là que je vais voir si ce sont vraiment des potes. Lise...

— Oui ?

— Est-ce que tu veux rester avec nous ?

— Je...

— Cherche pas, lui dit Aylis d'un ton sans réplique. Tu restes, et c'est tout. Moi je veux bien, donc tu restes... Si tu veux.

— Justement, c'est ce que j'allais dire. Ce que je viens de vivre avec toi, avec les chемаux, les ornis, toute cette fuite, toutes ces odeurs, tout ce monde que vous me proposez, je me rends compte que c'est ce que j'attendais, ce que je recherchais depuis longtemps. Il y a des moments où il faut savoir ne pas laisser passer sa vraie vie. Je pense que je suis maintenant à un de ces moments. Je reste, bien sûr.

— Et personne ne vous attend ? demanda Noël.

— Non... ou presque pas. Un frère qui ne m'est plus proche, des amis, des connaissances, mais pas de mari, ni d'enfant. Je garderai mes amis, je referai des connaissances et mon frère pourra toujours me rendre visite. Non, vraiment, c'est décidé, je reste, dit-elle avec un petit rire de joie qui se termina en grimace douloureuse.

De L'orme partit en milieu d'après-midi. Il avait perdu cet air supérieur qu'il affichait lorsqu'il était apparu, mais son visage était fermé, distant.

— Donc vous restez sur place, Lane ?

— Je reste ici, oui.

— Bien vous pourrez ainsi me faire un rapport complet sur le dressage des bêtes. Je crois qu'il intéressera beaucoup l'éleveur impérial.

Lise ne répondit rien.

— N'est-ce pas, Lane ? insista de L'orme.

— Pour l'instant, je vais surtout me reposer pour remettre cette côte en état. Ensuite, j'essaierai d'en apprendre le maximum sur les chемаux.

— Bien. Très bien.

Seuls elle et Marc étaient sortis pour accompagner le scientifique sur le pont. Les soldats attendaient sur la route. Ils avaient voulu entrer, mais cela leur avait été refusé, ce qu'ils n'avaient que très moyennement apprécié.

— Donc c'est décidé Soters, vous ne m'accompagnez pas ?

— C'est décidé.

— Alors il ne me reste qu'à vous saluer et vous remercier pour les précieux documents que vous avez bien voulu me remettre.

— C'est ça. Au revoir.

— Je vous ferai savoir dès que j'aurai progressé dans mon projet.

— Prends ton temps. Bon voyage, souhaita Marc.

Il s'adressa au chef du détachement :

— Ne traînez pas. Il y a toujours cette bande d'ornis. Un mâle et six femelles. De L'orme pourra vous raconter ce qu'il a vu hier, c'est instructif.

Il les laissa sans autre commentaire et entra dans l'exploitation. Le pont-levis se releva aussitôt.

– Chapitre dix –

La vie de Lise Lane changea totalement. Habitée à la grande cité impériale, à son bruit et sa foule, elle se trouva plongée dans un monde où le quotidien était rythmé par les bêtes, par les foins à rentrer, par les inspections à effectuer, par les journées entières à dos de chenal. Elle apprit à connaître l'élevage et, plus tard, les élevages.

Les Soters avaient passé l'hiver à soigneusement appliquer le plan proposé par Noël. Ils avaient largement divulgué l'existence des chemaux, avaient organisé des rencontres chez eux afin de convaincre leurs collègues.

— Qu'est-ce que tu nous as fait encore comme niaiserie, toi ? avait demandé Poznan, un éleveur au caractère un peu difficile, mais qui s'entendait quand même très bien avec Marc.

Ils se dirigeaient tous vers la carrière centrale.

— Tu verras. Tais-toi et regarde.

Noël et Aylis étaient arrivés avec leurs bêtes.

— Qu'est-ce que... ?

— Mes niaiseries, Poz, mes niaiseries.

Ils avaient montré les chemaux au pas, au trot, tout ce dont étaient capables les chevaux bien dressés, puis les avaient fait sortir, et avaient invité leurs hôtes à se mesurer avec leurs bêtes.

Bien sûr, les chevaux n'avaient eu aucune chance face à la rapidité des chemaux qui les avaient largement surclassés dans toutes les épreuves physiques que l'on avait pu imaginer. Ensuite, Noël et son amie avaient montré comment il était possible de les laisser seuls, de les appeler, de les faire se coucher...

— D'accord. C'est des grands chiens, quoi, avait résumé Poznan.

— Plus que vous ne le croyez, avait répondu Aylis. Essayez de me toucher.

— Eh là ! ils sont grands tes bestiaux, petite. Je ne voudrais pas me prendre un coup de pied, moi.

— Essayez, je vous dis. Je l'arrêterai s'il tente quelque chose de vraiment dangereux.

L'éleveur s'était approché doucement, alors que Casuel avait le dos tourné. Il avait

tendu la main vers la jeune femme, mais n'avait pas eu le temps de la toucher. Le grand étalon avait fait volte-face à une vitesse que sa masse ne pouvait laisser prévoir et ses crocs avaient claqué à moins de dix centimètres du bras de l'homme.

— Eh ! il va me bouffer, ton animal ! s'était-il exclamé en reculant d'un bond.

— Te bouffer, je ne pense pas, avait dit Marc en riant. Il n'aime que la chair tendre, pas la vieille carne. Blague à part...

— Blague ?

— ... Vous voyez ce que peuvent faire les chemoaux. Ce que je vous propose, c'est de les élever et de faire de la vallée de la Dhol le point de départ d'un nouveau type d'élevage.

— Toujours les idées de grandeur, hein Soters ? avait raillé Poznan.

— Oui. Seulement il faut savoir que les impériaux et les moines ne seront pas heureux quand ils apprendront ce qu'on a fait.

— Pourquoi ? avait demandé un autre éleveur.

— L'empereur veut les chemoaux pour lui tout seul. On nous a envoyé un type, conseiller scientifique de l'empereur, qui voulait que je bosse avec lui pour améliorer l'espèce et qui voulait que je l'aide à en inventer une autre, ou quelque chose de ce genre-là. Bref ; tout ça pour dire que si vous acceptez, ce ne sera pas forcément évident.

— Et qu'est-ce que tu veux qu'on fasse au juste ?

— Je ne veux rien. Je vous propose de m'aider à développer l'élevage des chemoaux pour qu'il ne soit pas récupéré par l'empire. C'est tout.

— C'est tout, c'est tout ! t'en as de bonnes, toi ! on prend des risques si on te suit, avait râlé Poznan.

— Des risques, tu en prends toutes les semaines dans tes contrebandes de sel et de fioul, Poz, avait répliqué Marc.

— Quelles contrebandes ? avait rugi l'intéressé. Qui prétend que je suis contrebandier ici ?

— Personne, Poz ; personne, t'énerve pas. Mais des risques, on en prend tous. Certains plus que d'autres, mais on en prend tous. Et vous avez vu ce que ces bêtes peuvent faire. Je suis sûr que vous êtes déjà en train de calculer combien vous pourriez vendre un étalon, une femelle gestante, ou une bonne reproductrice. Alors ne me faites pas le coup du type qui n'ose pas.

— Bon d'accord. On est intéressés, avait admis un autre éleveur. Qu'est-ce que tu proposes, Soters.

— Je vous vends un...

— Tu nous vends ? j'ai bien entendu ? tu nous vends tes bestiaux ? avait hurlé Poznan.

— Évidemment, tu ne crois tout de même pas que je vais vous donner des bêtes dont la valeur dépasse largement celle d'un étalon de race ? seulement, comme c'est un peu particulier, comme un lancement en quelque sorte, je vous les vends à perte.

— À perte ! arrête, je vais pleurer !

Après plus d'une heure de discussion, de faux abandons, et de retours calculés, ils tombèrent tous d'accord sur un prix qui ne parut convenir à personne, mais fut néanmoins adopté par tout le monde.

Marc avait tenu à insister sur le caractère secret de ces élevages particuliers auprès de ses collègues :

— Je sais bien que ça ne restera pas longtemps confidentiel, mais plus tard les impériaux et les moines apprendront qu'on n'est plus les seuls à élever du chermal, mieux ça vaudra pour tout le monde, avait dit Marc lors d'une réunion des éleveurs de chemaux. Dès que les femelles sont en chaleur, il faut qu'on le sache. Tout le monde doit se tenir au courant de ce que font les autres ; des problèmes, des succès, des méthodes. Il faut qu'elles soient différentes, et elles le seront, on a chacun sa façon d'élever, de débourrer. Si on avait la même façon de procéder, l'élevage ne pourrait pas progresser. Une liaison permanente doit exister entre nous.

— Tu veux nous surveiller Soters ? demanda Poznan

— T'es con ou tu le fais exprès, Poz ? s'indigna celui-ci. Évidemment que je ne veux pas vous surveiller. Vous faites ce que vous voulez, tout le monde l'a compris sauf toi ! si je demande qu'il y ait une liaison entre nous, c'est d'une part pour qu'on sache comment ça se passe chez les autres, et d'autre part pour qu'on puisse se prévenir en cas d'attaque ou de coup fourré imaginé par les impériaux.

Ils avaient ensuite placé les six jeunes chemaux sans difficulté. Deux étaient chez Poznan, les quatre autres étaient répartis dans quatre élevages différents.

Quand les jeunes étaient partis, les Soters s'étaient chacun rendus à domicile pour faire démarrer les élevages, pour indiquer les erreurs à ne pas commettre. À chacune de leurs démarches, ils avaient insisté sur la nécessité provisoire du secret. Curieusement, et contrairement aux craintes de Noël, Aylis et Bruno, les adieux des petits à leurs mères n'avaient pas été trop déchirants et quelques jours après leur départ, les femelles avaient cessé de chercher leurs enfants.

— Je ne sais pas vous, mais moi je suis crevée, vidée, anéantie.

Lise s'était laissée tomber sur le banc à côté de Marc qui lui passa un bras autour des épaules en disant avec un sourire :

— Ah ça, c'est sûr que ça te change de tes journées d'oisive dans la capitale, mon piaf.

Il lui avait fait une cour de plus en plus assidue et remarquée, à tel point que des paris avaient été pris entre les employés que son manège amusait, sur la date à laquelle la femme allait céder à ses avances. Elle avait d'abord paru ne pas remarquer les attentions dont elle était l'objet. Puis, Aylis lui ayant ouvert les yeux avec son tact et sa franchise habituels, elle eut cette phrase sibylline :

— La destinée est étrange et nous mène vers des rivages dont on n'a même pas vu les oiseaux s'envoler...

Ils venaient tous les deux de rentrer de l'élevage de Poznan qui se débrouillait très bien avec les chemaux et montait la jeune femelle avec un plaisir évident.

Noël et Aylis étaient revenus des Raviens depuis deux jours. Ils étaient allés se rendre compte de l'état du village avant que les chemaux entreprennent le voyage d'estive pour rester au frais pendant tout l'été.

L'hiver avait été rude. Comme d'habitude. Profitant d'une tempête de neige qui aveuglait les chevaux et les gens, des sanglornis avaient attaqué un convoi qui n'avait pas eu la chance de trouver un abri avant la nuit. Tout le monde avait été massacré et dévoré. Huit hommes et quatre femmes. Des dix chevaux qui composaient la caravane, il n'en restait que deux, blessés et fous de terreur. Il fallut les abattre sur-le-champ. Aylis, Noël et plusieurs employés des Soters étaient allés aider pour rassembler puis rapatrier les affaires que les fauves n'avaient pas touchées. Le spectacle était horrible, comme à chaque attaque par ces bêtes. Des membres épars comme disposés dans des assemblages horriblement grotesques, du sang, une tête étonnamment conservée intacte, dont le seul œil encore présent fixait un caillou gris et dont la bouche grande ouverte s'était tue sur un ultime cri de terreur.

— On ne pourra jamais faire quelque chose contre ces monstres ? avait dit Aylis en frissonnant.

— J'en ai peur. Ça fait des siècles qu'on a essayé. Ils sont toujours là.

Le fait nouveau, noté par un homme qui se disait chasseur de sanglornis, était qu'une bande d'une taille habituelle n'aurait pas pu accomplir seule ce carnage.

— Ils devaient être plus de dix, avait affirmé l'homme. Deux bandes qui se sont alliées, sûrement.

Le ton du type agaçait Aylis.

— On n'a jamais vu deux bandes chasser ensemble, avait-elle fait remarquer.

— Je sais, répondit l'autre. Mais il y a un début à tout. Je m'y connais, je les chasse depuis des années et je peux vous dire qu'une bande normale n'aurait pas fait tout ça.

— Je l'avais compris, avait rétorqué la jeune femme. Mais pourquoi deux bandes ? pourquoi pas une seule et ses jeunes à qui on apprend à chasser ?

L'homme avait paru touché par l'hypothèse et n'avait plus ouvert la bouche.

Le départ vers les Raviens avait été préparé dans une sorte de joyeuse effervescence. Noël aimait par-dessus tout l'atmosphère des montagnes et du plateau calcaire. Les paysages, l'odeur du thym, les myrtilles que l'on pouvait récolter dans les zones argileuses créées par la dissolution du calcaire, les grandes forêts de hêtres et les pelouses calcaires habitées par les six ongulés, les ours, les loups et les lynx, mais aussi les sanglornis. Tout cela lui plaisait infiniment. Il commençait à connaître le plateau sur le bout des doigts et allait très fréquemment s'y promener, emmenant ceux qui voulaient le suivre pour des randonnées de plusieurs jours, et travaillant les chemaux à l'air libre par tous les temps.

— Tu verras, dit-il à Lise. Une fois que tu seras là-haut, tu ne voudras plus redescendre.

- C'est possible, répondit-elle.
- Tu redescendras si je redescends, affirma Marc qui passait avec un sac plein.
- Il s'accorde toujours plus de pouvoir qu'il n'en a réellement, dit son fils.
- Comme beaucoup d'hommes, murmura Lise avec un sourire.
- Aylis t'a embrigadée ?
- Sans doute..., admit-elle.

Ils restèrent tout l'été et une grande partie de l'automne à l'estive. Une période calme qui vit la naissance de sept jeunes chemoaux. King avait accepté de féconder deux chemoales ; celle de Marc, Aselle, et celle de Bruno, Rose. Cette dernière n'avait donné qu'un seul petit, un mâle.

— Vingt et un chemoaux, dit rêveusement Marc un soir en accomplissant le tour du mur avec son fils. Tu te rends compte qu'ils n'existaient pas avant ?

— Depuis le temps que tu me poses la question, si je ne m'en suis pas rendu compte, il y a un problème.

Ils firent quelques pas et Marc demanda :

- Et toi ?
- Quoi, et moi ? bougonna son fils.
- Tu m'as très bien compris, tu me comprends toujours. Quand est-ce que vous me faites un petit Soters, ta louve et toi ?
- On n'en a pas parlé.
- Pas voulu, ou le moment ne s'est pas trouvé ?
- Je ne sais pas.
- Tu ne veux pas en parler, hein ?
- Il commence à faire plus frais, dit Noël en humant ostensiblement l'air. Il va falloir songer à redescendre avec les jeunes.
- D'accord ; tu ne veux pas en parler. Oui, il va falloir y songer.

Ils entamèrent la descente quatre jours plus tard. Noël avait hésité à rester hiverner aux Raviers, mais il fallait encore rendre visite aux autres éleveurs pour savoir comment s'était passé l'été. Il s'agissait d'un travail qui demandait du monde.

- Ce sera pour l'hiver prochain, fils, lui assura son père.
- Oui. Mais qui peut dire de quoi sera fait l'avenir ? répondit-il.
- Allons bon, tu philosophes, toi ?

Noël haussa les épaules et rejoignit Aylis qui bouclait son sac.

- Tu fais une drôle de tête, remarqua-t-elle.
- Je me sens triste de redescendre. J'aurais voulu rester là. Je ne sais pas pourquoi,

mais il y a quelque chose qui me gêne.

— Quoi ? demanda son amie en s’approchant de lui.

Il secoua la tête et haussa les épaules :

— Je ne sais pas. C’est sûrement rien... Tu es prête ?

Quand ils arrivèrent à l’exploitation, les employés restés sur place pour l’entretenir et faire les foins leur apprirent que de L’orme était déjà passé trois fois. Il avait ragé de ne pas pouvoir entrer.

— Il nous a presque menacés et ne voulait pas nous croire que vous aviez interdit l’entrée aux étrangers. Il nous a dit qu’il représentait l’empereur et qu’on devait lui obéir autant qu’à vous. On n’a pas ouvert.

— Vous avez bien fait, dit Marc.

— Il nous a donné ça pour vous.

L’homme tendait un rouleau de papier maintenu par un ruban de trois couleurs : bleu, rouge et brun.

— Voilà ce que ça dit, annonça Soters quand tout fut en place dans l’exploitation.

Il se trouvait, en compagnie des Soters : Noël, Aylis et Lise, dans la grande salle du donjon fabriqué par les moines. Elle était circulaire, habillée de bois, munie d’une vaste cheminée et bien éclairée par quatre grandes fenêtres à petits carreaux. Un plancher de chêne était recouvert d’épais tapis. « Ils ont le goût du luxe, ces moines ! » avait commenté Aylis en découvrant la pièce.

Marc déroula le message et lut :

Cher Marc,

Deux points :

1) comme vous le savez, je me suis rendu dans la cité impériale afin d’instruire notre empereur du génie de vos travaux. Sa Majesté a été très vivement impressionnée par votre clairvoyance et a regretté votre absence à mes côtés. Elle m’a chargé de prendre à nouveau contact avec vous pour développer un programme ambitieux de recherche sur les méthodes de transgénie. Sa Majesté souhaiterait que nous unissions nos efforts dans le dessein de créer une nouvelle espèce animale qui pourrait présenter un intérêt pour l’empire. Sa Majesté nous laisse le choix quant à la nature de cette espèce, mais souhaite que je vous transmette le vif espoir qu’elle place dans notre association et que je vous assure d’un soutien impérial conséquent ; c’est le terme exact qu’elle a employé.

2) j’ai été très étonné d’apprendre que vous aviez vendu en secret les jeunes chemaux à d’autres éleveurs de la vallée et me refuse à voir un calcul dans cette surprenante initiative. Quoi qu’il en soit, je vous demanderai de bien vouloir me tenir informé de toute nouvelle

transaction concernant votre cheptel « chemalin », étant donné la fonction dont Sa Majesté m'a chargé. Je viens en effet d'être nommé Administrateur impérial pour les haute et basse vallées de la Dhol.

Je vous serai très reconnaissant de bien vouloir m'informer de votre arrivée en votre Château du Taillis noir en envoyant un messenger à la prévôté où je loge en espérant votre retour.

Dans cette attente, je reste votre fidèle admirateur.

JEAN-STANISLAS, COMTE DE L'ORME.

— En ben, il s'en fait pas le comte ! s'exclama Aylis.

— Lise, qu'est-ce que tu en penses ? demanda Noël.

Comme à son habitude, l'amie de son père ne répondit pas immédiatement. Elle était posée, réfléchie. Quand on la questionnait, elle soupesait la question avec soin et méditait quelques instants sa réponse.

— Vous avez tous compris qu'il a des espions, et la tournure de sa phrase ne laisse aucun doute : il veut que nous le sachions. Ils peuvent être chez tes amis, dit-elle à Marc, ou ici, ou à Bourgdhol, là où l'on doit s'approvisionner pour les bêtes. Il a beaucoup de pouvoir et très certainement beaucoup d'argent, il le dit clairement dans sa lettre. Je crois qu'il ne sévira pas, il n'en a pas les moyens, parce qu'il a besoin de toi. Il ne peut pas avancer sans tes idées, j'en suis convaincue. C'est un bon scientifique, mais il ne fait souvent qu'appliquer, que compléter, avec beaucoup de brio d'ailleurs, ce que d'autres ont découvert. Ce n'est pas un inventeur et ce ne le sera jamais. Il a besoin de quelqu'un pour lui montrer la voie. Ensuite, il la suit et développe ingénieusement les méthodes, mais c'est tout. Donc l'empereur est intéressé par ton génie, mon chéri. Je ne sais pas ce qu'il veut te voir inventer, mais je t'assure qu'il faut collaborer avec lui, ou bien te résoudre à choisir la clandestinité la plus complète. Où que tu pourras aller, les impériaux te retrouveront. Jamais ils ne te laisseront de répit. Si tu pars seul, ils s'en prendront à ceux qui comptent pour toi ; si nous partons tous, nous laisserons suffisamment de traces pour qu'ils nous suivent et nous harcèlent. Je te conseille d'accepter la présence de de L'orme ici...

— Ici ? intervint Aylis.

— Laisse-moi terminer ma chérie. Ici, pour travailler avec lui, ce sera peut-être, voire sûrement intéressant avec les moyens qu'il te donnera, et ça nous permettra de vivre sans avoir à se battre contre des gens dont la puissance nous écraserait si d'aventure nous avions à nous dresser contre eux. D'autant que nous vivrons largement, l'empire s'en chargera.

— On pactise, lâcha Aylis.

— Non. On s'adapte, corrigea Lise. Je t'assure qu'on ne peut pas faire autrement.

— Je vous préviens, ne comptez pas sur moi pour lui faire des courbettes, à ce parasite impérial ! assura la jeune femme.

— Ne t'en fais pas, on n'en attendait pas moins. Mais ne crois pas non plus qu'on va lui lécher les bottes, dit Marc. On va suivre ton avis, ma douce. Il va venir ici, cet emmerdeur impérial. Je vais travailler avec lui et on va découvrir quelque chose. Une fois

qu'il aura sa gloire, il repartira comme il est venu et on pourra être tranquilles. Je lui donne l'hiver pour comprendre mon génie.

— Ça va ? tu te sens assez modeste ? railla son fils.

— La femme de ma vie vient de me dire que je suis un génie. Moi, prudent, je la crois.

De L'orme se présenta trois jours après devant le pont-levis. Dès qu'il eut reçu le message de Marc l'informant de son retour de l'estive, il vint lui-même apporter la réponse et demanda à s'installer dans ce qu'il appelait pompeusement le « Château du Taillis noir ». Lise était certaine qu'il s'agissait là d'une tournure de phrase faite pour laisser entendre qu'il n'avait pas totalement digéré le marchandage auquel il avait été contraint de se livrer avec Soters lors de leur première rencontre.

— Il ne l'a pas digéré, eh bien qu'il s'étouffe avec ! avait grondé Aylis.

Curieusement, de L'orme faisait tout pour tenter d'amadouer la jeune femme. Il lui souriait, ne paraissait pas s'offusquer de ses virulentes attaques verbales. Un soir cependant, sans doute était-il agacé par la lenteur avec laquelle les travaux avançaient, ou bien ne supportait-il plus le manque d'égard que lui montraient Marc et tous les Soters, il riposta violemment à une parole acerbe d'Aylis :

— Dame Aylis, je dois vous avouer que je supporte de plus en plus mal votre manque de respect et vos incessantes paroles humiliantes ! s'exclama-t-il à table.

— Tant mieux. Si seulement ça pouvait vous faire attraper une maladie, ce serait bien, répliqua tranquillement la jeune femme.

— Vous rendez-vous compte que votre attitude va totalement à l'encontre des intérêts de l'élevage Soters dont, si j'ai bien compris, vous serez l'une des propriétaires dans plusieurs années ?

Aylis soupira et le regarda fixement pour lui asséner :

— Le fait que vous viviez dans la même zone que moi me gêne, le fait que vous teniez absolument à m'adresser la parole me gêne, le fait que vous respiriez le même air que moi me gêne. Je ne vous aime pas, pour tout vous dire, si jamais on se trouvait ensemble dehors, alors que des ornis nous chassaient, je vous laisserais en arrière sans aucune espèce de remords pour avoir le temps de fuir. Donc, évitez-moi autant que possible et je ne m'en porterai que mieux. Évitez-moi le plus possible et *vous* ne vous en porterez que mieux.

— Dois-je considérer cela comme un avertissement, jeune dame ? demanda de L'orme avec un petit rire forcé.

— Oui.

Cette animosité franchement déclarée rendait l'atmosphère difficilement respirable dès que le scientifique et la jeune femme devaient se trouver ensemble pour des raisons qui touchaient aux chemales. De L'orme voulait toujours en savoir davantage sur les bêtes et questionnait tous ceux qui les montaient sur les capacités des mâles et des femelles. Il tenait à comprendre comment la modification des gènes des chevaux et des chameaux avait eu une influence sur les capacités des animaux qui en avaient résulté. Il affirmait

que c'était capital pour la suite de ses travaux.

— De *nos* travaux, bonhomme, corrigea Marc un soir où le scientifique rappelait ce point à tous les camaliers réunis.

— Bien sûr, Marc, bien sûr qu'il s'agit de nos travaux conjoints. Je voulais simplement parler de la partie cellulaire du problème.

Ce fut le lendemain de cette soirée crispante pour Aylis et Noël que tout se déclencha.

Marc se moquait que de L'orme consulte ses notes, ou même regarde par-dessus son épaule pendant qu'il manipulait les cellules sous microscope, mais il était quelque chose qu'il gardait jalousement à l'abri de l'indiscrétion de son « collègue » : il s'agissait d'une boîte dans laquelle il avait placé des cellules au noyau modifié.

Elles avaient été créées il y avait de cela plusieurs années, alors qu'il tâtonnait encore dans ses recherches sur les chemaux. Elles étaient apparues quand il avait tenté sa première incorporation d'un gène dans un noyau. Il avait d'abord cru que la manipulation s'était soldée par un échec, mais, au lieu de les détruire, avait conservé les cellules sans comprendre vraiment pourquoi.

Il les observait fréquemment, revenant sans cesse à ces amas cellulaires qui se développaient seuls, mais ne parvenait toujours pas à comprendre la raison pour laquelle elles ne mouraient pas, comment elles parvenaient à résister à pratiquement toutes les manœuvres qui tuaient irrémédiablement toutes les autres cellules, ni pourquoi elles émettaient une douce lueur bleue dans l'obscurité.

Deux personnes connaissaient l'existence de ces cellules ; Noël et Lise ; et seule cette dernière les avait vues.

— Elles sont cancéreuses, ne crois-tu pas ? lui avait-elle dit.

— J'en sais rien. Je ne suis pas spécialiste, je bidouille, c'est tout.

— De L'orme saurait certainement t'apporter des hypothèses, il est microbiologiste.

— Sans doute, mais je n'ai aucune espèce d'envie de les lui montrer.

— Pourquoi ?

— 'Sais pas. Plus je le vois, moins je l'apprécie, ce type. Il va bientôt falloir qu'il parte. De toute façon, on n'a pas avancé, vu que je ne sais pas où il veut en venir. Moi, je bosse bien quand je sais où je vais. J'en viens à regretter d'avoir accepté son séjour ici.

— Tu sais que tu ne pouvais pas faire autrement, il tient les cordons de la bourse et surtout il peut décider d'envoyer un rapport sur le fonctionnement de l'élevage, sur le fait que tu as vendu des chemaux à d'autres, sur...

— Attends ! je n'ai plus le droit de faire ce que je veux avec mes bêtes ? s'enflamma Soters.

— Marc, l'apaisa Lise, tu sais très bien que l'empereur garde un œil sur ton élevage ; et un œil impérial, c'est un œil jaloux.

— Je t'en foudrais du jaloux, moi !

De L'orme dut aboutir à une conclusion un peu différente à celle de Marc puisqu'une semaine après, il lui annonça son départ pour la capitale ; la cité impériale, comme il l'appelait.

— Mon cher Marc, j'ai beaucoup appris en votre présence et suis enchanté de mon séjour dans vos murs.

— Tant mieux, dit Marc.

— Je ne considère pas le fait que nous n'ayons point abouti à quelque chose de tangible comme un échec...

— Si j'avais su ce que tu voulais obtenir, ç'aurait été nettement plus simple, fit remarquer Marc, bourru.

— Mais je ne vous l'ai jamais caché, Soters. Je crois même l'avoir écrit dans mon billet ; il s'agissait, il s'agit toujours de créer une nouvelle espèce animale qui pourrait présenter un intérêt pour l'empire.

— Eh ben, avec ça comme précision, on va loin, commenta Aylis qui assistait à la conversation.

De L'orme la regarda avec un sourire mauvais.

— Seuls les scientifiques peuvent comprendre ce que signifie la quête d'une vérité qui échappe à leur entendement. Vous n'êtes pas une scientifique, jeune dame, et ne le serez jamais.

— Quand je vous vois, ça ne me manque pas, répliqua Aylis en quittant la pièce.

Ce fut le lendemain matin qu'Aylis constata la disparition de Noël. Il n'était pas dans la chambre quand elle s'éveilla. Elle l'imagina dans le bâtiment des chaux et ne se pressa pas pour le rejoindre. Quand elle se rendit près des bêtes pour faire travailler Casuel comme tous les matins, elle entendit Inite qui grattait sa paille et paraissait agitée. C'était inhabituel. À cette heure-là, si son maître était levé, c'était pour s'occuper d'elle. Aylis aurait donc dû l'entendre chantonner dans le box de la chemale, ou bien il lui aurait parlé, ou alors, il était peut-être sorti chercher quelque chose et elle l'aurait croisé en venant ici ?

— Noël ? appela-t-elle en s'approchant. Noël, tu es là ?

Seule la chemale lui répondit par un sourd gémissement, fixant la jeune femme de ses grands yeux phosphorescents.

— Eh bien, il n'est pas là ? Noël ?

Elle quitta le bâtiment, songeuse, et le chercha dans tous les endroits où il aurait pu logiquement se trouver, et même les autres. Ne l'ayant pas trouvé, étreinte par une inquiétude grandissante, elle courut voir Marc.

Il se trouvait dans la grande salle du donjon, en compagnie de Bruno. Assis à la grande table, ils avaient étalé des plans du Taillis noir, car Bruno avait proposé de tracer un chemin jusqu'à la Dhol et d'en dégager une rive afin de pouvoir la longer avec les bêtes.

— Vous n’avez pas vu Noël ? s’enquit-elle sans préambule en entrant dans la vaste pièce.

— Non. Il n’est pas avec Inite ? demanda Marc sans lever la tête du plan.

— J’en viens. Elle n’a pas été brossée, son eau n’est pas changée. Il ne s’en est pas occupé.

— Comment ça, il ne s’en est pas occupé ? s’étonna Marc en repoussant sa chaise et se levant d’un seul mouvement. Il s’en occupe tous les matins depuis qu’elle est née ! il n’est pas dans votre chambre ?

— À votre avis ? demanda Aylis.

— Il y a quelque chose qui cloche, dit Marc, visiblement inquiet.

— De L’orme ! s’exclama brutalement la jeune femme.

Les deux hommes se tournèrent en direction de la porte, comme s’ils s’attendaient à voir survenir le scientifique, puis Marc comprit :

— De L’orme ; tu crois que c’est lui ? qu’il a enlevé Noël ?

— Il s’en va, et Noël disparaît le lendemain même, qu’est-ce qu’il vous faut de plus ? il a fait quelque chose à Noël, j’en suis sûre ! cet excrément d’orni l’a emporté ! j’aurais dû le tuer dès que je l’ai vu...

— Attends, petite, attends. Je ne l’aime pas non plus...

— Vous avez quand même travaillé avec lui ! éclata la jeune femme.

— Aylis ! tu sais bien que je ne pouvais...

Marc s’interrompit et se passa la main sur le visage et reprit :

— En fait, tu as raison, j’aurais dû foutre cette espèce d’abruti dehors avant même qu’il pose son pied sur le pont-levis ! nom de Dieu ! Bruno, rassemble tous les camaliers. On va à la prévôté ; maintenant ! on va aller vérifier si cette ordure sait où se trouve Noël. Si c’est le cas...

La petite troupe fut prête en un instant. Dès qu’ils surent que Noël avait disparu et que de L’orme pouvait ne pas être étranger à tout cela, tous les camaliers abandonnèrent leur travail et s’armèrent pour suivre Aylis et Marc.

— Tu viens aussi ? demanda Soters à Lise qui se trouvait dans le groupe.

— Je suis camalière tout autant que les autres, maintenant. Et je connais mieux de L’orme que quiconque ici. Ça pourra être utile.

Au galop, il ne leur fallut que très peu de temps pour rallier Bourg-sur-Dhol qui s’éveillait. Les portes venaient de s’ouvrir et le flot de personnes quittant la ville pour travailler aux champs ou en forêt n’était pas encore très dense.

— Aylis, s’il te plaît, tu ne dis rien, d’accord ? demanda doucement Marc.

— Pourquoi... ? commença la jeune femme d’un ton rogue.

Puis elle s'interrompit elle-même, inspira profondément et répondit d'une voix contenue :

— D'accord, ça vaut mieux. Mais il ne faut pas qu'ils nous empêchent d'entrer ou je les trucide tous.

— Je sais, petite, lui dit Marc.

Ils attendirent sagement que les trois gardes s'approchent d'eux. Les trois soldats étaient méfiants. Une troupe se présentant à la porte à cette heure matinale, cela ne se produisait pratiquement jamais.

— Vous mandez l'entrant ? s'enquit l'un d'entre eux.

— Oui. Affaire avec la prévôté, répondit Marc.

— Avec la prévôté ? qu'est-ce que vous allez voir à la prévôté à cette heure ? demanda encore le soldat.

Aylis bouillait. Casuel, qui percevait l'humeur de sa maîtresse, commençait à gronder. Son état d'esprit gagnait les autres chемаux qui s'agitaient un peu.

— Tu te presses de nous ouvrir, ou on va avoir de plus en plus de mal à tenir nos bêtes, le prévint Marc.

— Qu'est-ce que c'est que ces bêtes, d'ailleurs ? demanda un second soldat.

— Des chемаux. Rappelle-toi bien de ce nom. Et ouvre-nous vite.

— Pas si vite, pas si vite ! qu'est-ce que vous allez faire à la prévôté ? et qu'est-ce que c'est que ces che... chемаux ? c'est étrange cette histoire.

Aylis poussa Casuel vers les trois soldats qui, voyant cette masse de muscles avancer résolument vers eux, reculèrent de quelques pas. Lise parvint à s'interposer, ce qui fit grogner Casuel qui ne supportait pas tellement la proximité immédiate de King. L'autre étalon répondit sur le même ton et, quand un soldat éleva la voix pour tenter de faire valoir sa présence, les deux animaux se tournèrent d'un seul mouvement vers lui, bouche grande ouverte, prête à broyer. Il fit un bond en arrière en poussant un cri.

— Soit vous vous calmez, dit Lise, soit on ne peut plus les tenir et il est fort probable que vous mourriez ce matin. Je suis une représentante de l'autorité impériale, envoyée par l'empereur lui-même. Je dois absolument rencontrer le comte de L'orme qui loge certainement à la prévôté. C'est une affaire de la plus haute importance. Comprenez-le vite, s'il vous plaît.

Le ton posé de la femme juchée sur une monture extraordinaire, comme il n'en avait jamais vue, ajouté à l'urgence qu'il ressentait jusque dans sa gorge contractée, poussèrent le chef de la triade à accorder le passage à la troupe qui s'engouffra dans la ville dès que la barrière de bois eut été levée.

— Laissez-moi faire, recommanda Lise. On ne peut pas entrer dans la prévôté en forçant le passage. Ils ont des armes à feu et n'hésiteront pas à tirer.

— On est déjà entrés là-dedans pour aller chercher Marc, fit remarquer Aylis.

— Vous étiez deux, nous sommes sept, rétorqua son amie. Laisse-moi faire, ma chérie.

— Si tu ne peux pas, je rentre de force, la prévint la jeune femme.

— Pied à terre, tous, ordonna Lise.

Ce fut en ordre, sagement au pas, que les camaliers se présentèrent devant les grilles fermées de la prévôté.

— Lise Lane, envoyée par l'empereur pour étudier et faire reconnaître les chemaux, se présenta Lise. Je dois faire un rapport au comte de L'orme.

— À cette heure ? je ne sais pas si votre comte pourra vous recevoir, répondit l'un des trois gardes en faction.

— Allez le chercher ; vite. C'est une affaire de la plus extrême urgence, le pressa-t-elle.

— Qui me dit que vous ne tentez pas une entrée dans la prévôté sans autorisation ?

Pour toute réponse, Lise sortit un document d'une poche de sa chemise et le tendit au garde. La lecture lui parut édifiante, car il pâlit légèrement et ouvrit aussitôt la grille.

— Je vous en prie, dame, entrez, je vais faire chercher le comte de L'orme, c'est ça ?

— C'est ça. Courrez mon ami.

— Qu'est-ce que tu lui as montré à ce soldat pour qu'il fasse dans son pantalon ? demanda Marc.

— Ça.

Il s'agissait d'un papier à en-tête de l'empire, sur lequel les titres et le rôle de Lise étaient inscrits.

— « Vétérinaire attachée au haras impérial », lut Marc. « Chef des soigneurs de l'empereur, chef de chaire à l'université impériale, envoyée en mission par l'Empereur, dame Lane est autorisée à demander assistance à toutes les autorités citadines, miliciennes ou impériales qui ont obligation formelle d'obéir à ses ordres. Signé Son Illustre Majesté Impériale, Louis le dix-neuvième. » Eh ben ma biche, tu ne m'avais pas tout dit. Je suis impressionné. Bon, qu'est-ce qu'il fait ton soldat ? il cueille des fraises ?

— On va le remuer, intervint Aylis, ou on attend que de L'orme fasse des essais sur Noël ?

— Arrêtez tous les deux, les calma Lise. D'ailleurs, le voilà qui revient.

Le soldat approchait de la grille, accompagné d'un autre personnage au front barré d'un pli soucieux.

— Le Prévôt, commenta Marc à voix basse.

Il s'agissait d'un homme assez grand, au visage un peu gras, pas rasé, visiblement sorti de son lit par le soldat. Néanmoins, il s'adressa à Lise en souriant :

— Dame, je suis le prévôt de Bourgdhol ; je n'avais pas eu connaissance de votre venue, sans quoi, je vous aurais accueillie moi-même. On m'apprend que vous êtes à la recherche du comte de L'orme ?

— En effet. Est-il logé à la prévôté ?

— Non, ma Dame.

— Alors où il est, ce..., éclata Aylis.

— Aylis, la calma Lise en lui posant la main sur le bras. Où se trouve-t-il, si ce n'est chez vous ?

— Il est bien venu ici, expliqua le prévôt en jetant un regard étonné à la jeune femme. Mais il a préféré loger chez le gouverneur de la ville.

— Le gouverneur ? s'étonna Marc.

— Le chef de la cité. Dans chaque grande ville, un gouverneur a été nommé. Il représente une émanation de sa majesté l'empereur et représente son autorité sur...

— On s'en fout, le coupa Aylis. Où il habite ton gouverneur ?

— Le palais se trouve dans le haut-bourg.

— Le haut-bourg ?

Le prévôt se tourna vers Marc et lui expliqua :

— Dans le haut de la ville, là où se situait autrefois le vieux château. Il a été détruit pour...

— Je vois où c'est, dit Marc se désintéressant totalement de l'explication du prévôt qui se tut. On y va.

Ils remontèrent tous en selle sans s'occuper davantage des soldats et de leur chef qui restèrent immobiles dans la cour et regardèrent partir la troupe étrange.

Bourg-sur-Dhol s'éveillait. Des volets s'ouvraient, les boutiquiers apparaissaient dans leurs échoppes, des femmes passaient, pressées dans l'air frais. Les camaliers ne voyaient rien de tout cela. Ils allaient vite, au galop dès que la largeur des rues le permettait, au grand trot le plus souvent. Marc et Aylis en tête, ils ne paraissaient pas voir les quelques piétons qui devaient s'écarter vivement pour les laisser passer. À un moment, une voiture tractée par deux chevaux prenait toute la voie.

— Pousse-toi, ordonna Marc au cocher.

— Tu rigoles, toi, répondit l'homme sans bouger.

— Tu peux te mettre dans le renforcement derrière-toi le temps qu'on passe, parlementa Soters.

— Et toi, tu sais où tu peux te le mettre, ton renforcement ? rétorqua le conducteur.

— Attends, dit Marc à Aylis qui se penchait pour saisir son couteau le long de sa jambe. Alain, Bruno, avec moi.

Ils firent avancer leurs chemales ensemble vers les deux chevaux. Les bêtes, effrayées par l'attitude franchement menaçante des trois grands animaux reculèrent de plusieurs pas avant que le cocher ne réagisse :

— Oh ! qu'est-ce que vous faites avec vos bêtes ? arrêtez !

Il sollicita ses chevaux, voulant les faire avancer, mais ils refusèrent obstinément, continuant de reculer sous la menace des chemales.

— Tu vas dans le mur, cocher, lui dit Marc. Sois tu le fais correctement, sois tu vas abîmer ta belle voiture. Alors, qu'est-ce que tu décides ?

— Vous avez de la chance d’être nombreux, sans quoi..., éructa le cocher.

— C’est ça, c’est ça, répondit Marc. Bouge, bonhomme.

Dès qu’il leur eut laissé la place, les chemaux s’élancèrent au galop dans la rue qui montait vers le haut de la ville.

À nouveau, le papier de Lise remplit son office. Ils reçurent l’autorisation d’entrer dans la cour du palais du gouverneur. La bâtisse était encore en construction. Des échafaudages étaient montés contre certains pans de mur, des tas de gravats traînaient çà et là et des ouvriers passaient avec des outils.

On les pria de laisser leurs bêtes et de suivre trois soldats.

— Aylis, Marc et un autre viennent avec moi, dit Lise.

— Bruno, ordonna Marc. Alain, tu es responsable des bêtes. Vous restez à côté d’elles.

Ils suivirent les soldats qui les laissèrent aux mains d’un autre groupe de trois. Ils se trouvaient dans le palais lui-même, mais n’admirent pas la somptueuse décoration, les vastes escaliers, les tentures aux couleurs chaudes sur les murs.

Après ce qui parut interminable à Aylis, ils arrivèrent devant une porte qui s’ouvrit aussitôt.

— De L’orme ! s’exclama Aylis.

Elle se jeta immédiatement vers le comte qui ne bougea pas d’un pouce. Il avait dû prévoir une réaction de ce genre, car à peine la jeune femme avait-elle fait un pas dans la pièce, que trois soldats se placèrent autour d’elle, lui interdisant d’atteindre le scientifique.

— Où est Noël, raclure de fumier ? qu’est-ce que tu en as fait ? où est-il ? hurla-t-elle, difficilement contenue par deux hommes, tandis que le troisième se plaça devant elle.

— Toujours aussi emportée votre employée, mon cher Soters, commenta calmement le comte. Il faudrait quand même que vous songiez à lui apprendre les bonnes manières, ou alors débarrassez-vous-en. Tiens, Lane. Vous êtes là vous aussi. J’en suis heureux, j’ai cru un instant que vous aviez renoncé à la tâche que vous avait confié Sa Majesté.

Le ton était affable, presque railleur. De L’orme paraissait sûr de lui, de sa garde, et ne semblait nullement impressionné par l’attitude d’Aylis et de Marc qui contenaient difficilement leur colère.

— Où est mon fils, de L’orme ? demanda Marc d’une voix sourde.

— Ah, votre fils... Un jeune homme charmant. Il a finalement accepté de participer à l’aventure extraordinaire que je lui ai proposée.

— Qu’est-ce que tu racontes, saloperie ? gronda Marc.

— Mon cher Soters, vous vous égarez. Sachez que les injures ne serviront à rien ici. Nous ne sommes plus dans votre élevage, vous n’êtes plus le chef. Ici, je représente l’empereur ; je suis son émanation directe... de même que dame Lane que je suis donc très heureux et soulagé de voir. Que pouvez-vous m’apprendre de neuf sur les bêtes de l’élevage Soters, Lane ?

— Arrêtez votre pitoyable mise en scène, monsieur de L'orme, répondit Lise. Vous n'impressionnez personne et je tiens à vous prévenir que votre garde ne viendra certainement pas à bout de Marc et Aylis qui ne se contendront pas longtemps si vous ne leur donnez pas des nouvelles de Noël.

Le ton calme et posé qu'elle avait employé ainsi que ses menaces clairement exprimées douchèrent la joie ressentie par le comte qui répondit :

— Ils ne peuvent rien contre moi, rien ! je suis protégé par l'empereur lui-même et...

— Ton empereur de merde, il est loin d'ici, de L'orme, dit Aylis. Dépêche-toi de nous emmener près de Noël, ou je tue tes sbires et je te découpe en lamelles jusqu'à ce que tu m'obéisses.

— Retenez cette jeune dame, ordonna le scientifique aux soldats. Au besoin, faites appel à une autre triade. Je ne veux pas qu'elle quitte cette pièce. C'est compris ?

— Oui, monsieur le comte, répondit un soldat.

— Venez tous les trois, je vais vous montrer votre fils, Soters.

— Je veux le voir ! cria Aylis. Tu m'entends de L'orme ?

— Je vous entends, jeune dame. Je crains juste une réaction emportée de votre part. N'ayez crainte, votre ami va le mieux possible, j'y veille.

Il conduisit Marc et Lise. Bruno était allé rejoindre les autres dans la cour, sur ordre de Marc.

Ils suivirent le comte dans un dédale de couloirs et de vastes salles, jusqu'à un secteur gardé par une véritable petite armée.

— Vous voilà dans mon domaine. Votre fils est dans cette chambre, dit-il en ouvrant une lourde porte et en s'effaçant pour les laisser passer.

— Que... que lui avez-vous fait ?

Lise se tenait dans l'embrasure de la porte et regardait, horrifiée, Noël se tordre par terre, juste à côté d'un lit dont les draps étaient trempés.

— Je lui ai simplement fait une injection, répondit tranquillement de L'orme. Il réagit normalement, pour l'instant.

— Quelle injection ? pas...

Soudainement, elle comprit :

— Vous êtes entré dans le labo pour prendre les boîtes de culture des cellules de Marc. Depuis le début vous n'êtes revenu que pour cette raison. Comment avez-vous eu connaissance de ces cellules ? Quelle horreur avez-vous inventée ?

— Aucune horreur, ma chère. Juste une nouvelle espèce. Juste la mission que m'avait confiée Sa Majesté. Une nouvelle espèce... humaine dont vous avez devant vous le premier représentant. Certes, il n'est encore pas très présentable, mais il devrait se calmer sous peu et la transformation se produira dès qu'il aura renoncé à lutter.

Noël râlait, bavait, urinait sous lui, se tordait dans tous les sens comme un possédé.

— Vous qui connaissez bien le père, dit de L'orme avec un sourire sans joie, vous qui

le connaissez de près, ne pourriez-vous pas conseiller au fils de se tenir tranquille ? il ne pourra plus rien changer à présent. Le processus est inéluctable.

En deux pas, Lise fut tout près de l'homme et le gifla à toute volée.

— Ordure ! cria-t-elle. Immonde ordure !

Marc, qui ne disait rien depuis l'ouverture de la porte, atterré par ce qu'il découvrait, se réveilla soudain et hurla :

— Noël ! qu'est-ce qui se passe ? Lise, qu'est-ce qui se passe ? qu'est-ce qu'il a ?

— Il a volé ta culture de cellules et a injecté un produit de son invention à Noël, lui apprit-elle en désignant de L'orme qui persistait à sourire.

La réaction de Marc fut celle d'un fauve. Sans aucun temps de latence, il se jeta sur le scientifique avec un rugissement et entreprit de le rouer de coups. Il était puissant ; hors de lui. De L'orme allait périr sous ses poings. Il avait déjà le visage en sang, mais réussit à coasser, tutoyant Marc sous l'effet de la terreur :

— Si tu me tues, ton fils meurt. Si tu me tues, ton fils...

— Quoi ? cria Marc, le poing levé.

— Moi seul sais ce qui va se passer ensuite, haleta de L'orme. Moi seul sais comment le soigner, comment le nourrir. Si je ne suis plus là, il mourra de faim et de manque de soins.

— Je saurai bien t'arracher la formule de l'antidote ! menaça Marc.

— Oh non ! ricana péniblement de L'orme. Il n'existe aucun antidote pour un produit qui n'est pas un poison. Tu entends, Soters ? tu peux me découper en tranches, me brûler vif, jamais tu ne connaîtras le produit de puissance. C'est ma revanche. C'est à mon tour d'avoir inventé quelque chose. Tes chemaux ont plu. Tes chemaux sont adoptés par tout le monde ; la cour ne parle que de toi et de tes bêtes. Mais justement, ce ne sont que des bêtes. Moi, ce que j'ai fait, ce que tu vois se tordre par terre, c'est un nouvel homme, c'est un homme dont la puissance n'aura pas d'égal sur la terre. L'empereur en voudra d'autres, et d'autres, et encore d'autres, parce qu'ils lui seront à jamais fidèles. Une garde indestructible vouée à la famille impériale. Voilà ce que je proposerai. Que sont tes bêtes à côté de ça ?

Marc le lâcha. Il le savait suffisamment fou pour ne rien dire, même si on le faisait cuire à petit feu dans une bassine, comme il mourait d'envie de le faire.

— Et maintenant, qu'est-ce qui va se passer ? demanda-t-il, désespéré.

De L'orme ne répondit pas immédiatement. Il se releva lentement, épousseta soigneusement son habit, se passa une main délicate là où Marc l'avait frappé et annonça :

— Dès qu'il aura admis qu'il ne peut pas lutter contre la modification qui s'opère dans son corps, cela ira assez vite. Son squelette, sa musculature et son cerveau seront modifiés.

— Tu vas en faire un monstre ! hurla Marc.

— Non ! non, pas un monstre ; une merveille..., répondit l'autre, illuminé. Il vous

reconnaîtra. Il n'aura pas vraiment changé. Il sera sûrement plus grand et plus fort, mais il n'aura pas vraiment changé. La seule chose qui sera réellement modifiée, c'est qu'il ne pourra plus jamais trahir l'empereur. Il aimera toujours son scorpion femelle, Aylis. Il pourra même avoir des enfants avec elle... enfin, je crois. Mais il faudrait d'abord qu'il cesse de lutter, sans ça il va mourir. Dis-le-lui toi, Soters. Dis-le-lui de se calmer, de laisser faire le virus, de...

— Tu t'es servi d'un virus comme vecteur pour lui inoculer un gène modifié, gronda Marc, stupéfait. Tu as fait de mon fils un homme transgénique.

— Ton raisonnement m'étonnera toujours, Soters. Comment un homme qui empeste le suint de cheval peut-il raisonner aussi clairement ? je me le demanderai toujours. Oui, c'est ça. Tu as bien deviné. Je lui ai inoculé la grippe. Ne fais pas cette tête, ce n'est pas un virus très actif que j'ai utilisé ; je l'ai un peu ralenti par la chaleur. Tu vois, je prends soin de ton petit. J'ai réussi, grâce à ta technique, je l'avoue, à isoler quelques gènes qui m'intéressaient parmi ceux de tes cellules étranges. Je les ai introduits dans le chromosome du virus, après une rétrotranscription, et voilà. Mon travail est supérieur au tien. J'ai travaillé sur un être déjà formé ; déjà adulte. La transformation qui va s'opérer va agir sur des cellules différenciées... que dis-je ? *est déjà* en train d'agir sur des cellules différenciées ! Avoue que tu n'avais jamais pensé réaliser ce type de manipulation, Soters.

— Tu as fait tout ça avec mon matériel bricolé ? s'époustoufla Marc, totalement abattu.

— Oh non ! c'est vrai qu'il est bricolé ton matériel. Je ne sais pas comment tu as pu arriver à créer les chemaux. Non, j'ai fait ça dans les laboratoires impériaux. Tu sais qu'ils ont encore des bains d'amplification, des microscopes, des micropipettes, une foule de matériels qui fonctionnent encore ? je suis sûr que tu adorerais visiter le labo. Enfin ; il sera toujours temps de le faire quand ton fils aura été transformé. Sans doute me remercieras-tu alors ?

Soters se leva d'un bond et avança vers de L'orme qui le regarda venir sans bouger.

— Marc ! cria Lise. Marc, ne fais rien, c'est trop tard. C'est trop tard. Il faut l'aider maintenant ; pour Noël.

— Tu vois Soters, les femmes ont toujours une voix qui leur dicte la raison, raille de L'orme. Sauf une, se reprit-il. Et celle-là, je te préviens que si elle tente quelque chose contre moi, c'est son amant qu'elle tuera. Dis-le-lui bien, Soters. Fais-lui comprendre qu'elle ne peut pas me toucher sans nuire à son homme.

— Tu as peur d'Aylis, pourriture, dit sourdement Marc. Tu fais bien. Elle te suivra maintenant jusque dans ta tombe pour te faire payer ce que tu as fait à son amour. Tu as tort quand tu dis que Noël est son homme. Je dirais plutôt que tu as blessé le mâle d'une femelle d'orni, de L'orme. Je n'aimerais pas être à ta place quand elle finira par t'avoir. Et dis-toi bien qu'elle finira par t'avoir, quel que soit le nombre d'hommes dont tu t'entoureras pour te protéger. N'importe quand, n'importe où, elle te suivra partout où tu pourras te terrer et te fera payer ce que tu lui dois maintenant. Tu peux en être sûr. Aussi sûr que le jour se lèvera demain. Tu vois, je te plaindrais presque.

— Je tremble, Soters, ricana l'autre.

— Je le sais que tu trembles, dit tranquillement Marc. Et tu as raison de trembler.

— Suffit maintenant ! éclata soudainement de L'orme. Dis à ton fils de se calmer, ou il va mourir !

— Dis-le-lui toi-même, je ne sais pas s'il ne préférerait pas mourir plutôt que de devenir la chose que tu veux créer, lâcha Marc en sortant de la pièce. Ou alors, va chercher Aylis pour qu'elle le fasse. Il l'écouterait davantage que moi. Viens Lise ; la vue de cette vomissure me soulève le cœur.

— Je te signale, maquignon, que la... vomissure n'aurait rien pu faire sans ton aide...

Soters, qui avait commencé à quitter la pièce, se retourna avec un tel regard meurtrier, que de L'orme fit inconsciemment trois pas en arrière.

— Si tu me touches, il meurt, c'est une chose certaine ! s'exclama-t-il d'une voix que la frayeur rendait ridiculement aiguë.

— D'accord, de L'orme, je te laisse ; je te laisse. Aylis saura bien s'occuper de toi. Tu sais, c'est une tueuse. Une authentique tueuse. Depuis que je la connais, je me suis rendu compte que jamais je n'ai rencontré de personne comme elle, capable de donner la mort avec une facilité époustouflante. Elle est douée pour ça. Elle tue avec une rapidité de fauve. Elle est plus dangereuse qu'un orni, parce qu'elle est belle. C'est cette femme que tu vas devoir approcher pour lui demander son aide. Je ne bougerai pas. Je ne t'aiderai pas à la convaincre.

— Mais ton fils va mourir, je te dis ! il va mourir s'il ne renonce pas à lutter !

— C'est un Soters, de L'orme. Même ça ne signifie rien pour toi, apprend que un Soters ne renonce jamais. Va voir Aylis et demande-lui de t'aider. Si tu es convaincant, peut-être qu'elle le laissera vivre, le temps que Noël se sorte du cauchemar où tu l'as plongé. Viens Lise, on le laisse.

Marc regarda une dernière fois son fils qui râlait doucement.

— Il était si doux, dit-il dans un sanglot.

Ils quittèrent la pièce en se tenant par la main.

– Chapitre onze –

– Noël, mon amour, Noël, tu m’entends ?

Aylis était penchée sur l’être torturé qui avait été son ami. Il devenait progressivement méconnaissable, maigrissait, perdait ses cheveux, avait les yeux injectés de sang. Il ne bavait plus, n’urinait plus, ne transpirait plus. « Plus assez d’eau », avait commenté de L’orme.

Le scientifique était parvenu à convaincre Aylis de l’aider à raisonner Noël. Il était persuadé que le jeune Soters récupérerait rapidement si toutefois il acceptait la transformation qui se produisait en lui. Après avoir deux fois tenté de le tuer, après avoir été à chaque fois assommée par les gardes dont de L’orme s’était entouré, elle s’était rendu compte qu’elle ne parviendrait pas à ses fins, elle avait dit au scientifique :

– D’accord. Je t’aide. Dès qu’il ira mieux, je te tuerai, avait-elle promis.

Depuis, elle tentait de réveiller Noël, de le ramener à la conscience. Cela faisait une dizaine d’heures que, désespérément, elle lui parlait, le touchait, le portait. Rien. Il ne se passait rien. Son ami râlait de plus en plus faiblement, bougeait de moins en moins. Elle s’assit à côté de lui et se prit la tête entre les mains...

– Ayl...lis..., râla Noël.

D’un seul bond, elle se précipita contre lui.

– Noël ! Noël, il faut que tu laisses faire la transformation ! il le faut. Si tu ne le fais pas, tu es mort demain, il me l’a dit. Laisse-toi faire, s’il te plaît, laisse-toi faire.

– De... de L’or...me, c’est lui...

– Je sais, je sais, l’apaisa son amie. Je le tuerai, je te le promets. En attendant, laisse-toi faire.

– Tu res...tes près de... moi ?

– Toujours.

– Les Ra...viers, je...

– Tu veux aller aux Raviers ? demanda Aylis en pleurant.

– Oui...

– Tu m’as dit que tu voudrais mourir là-bas ! je ne veux pas que tu meures ; tu m’entends ? je ne veux pas que tu meures !

Elle le secouait en sanglotant.

— Les Ra...viers, répéta-t-il. S'il...te pl... plaît...

Depuis deux semaines, ils étaient remontés dans la montagne, malgré la neige, malgré les nuages noirs qui passaient sur le plateau en chevauchant le vent, malgré le froid qui rendait la neige tranchante.

Tous les camaliers avaient tenu à monter avec les Soters, même Alain que la torture de Noël touchait énormément.

— J'ai jamais été instruit Aylis, avait-il avoué à la jeune femme à son retour au « château ». Il y a des tas de choses que je comprends pas et toi, tu devines ce que disent les autres. J'ai jamais non plus tellement aimé Noël qui avait tout : la fortune de son père, et toi. Mais je me rends compte que j'étais connement jaloux. Maintenant, il va peut-être mourir et j'ai jamais eu d'ami, avait-il terminé avant qu'un sanglot ne lui brise la voix.

Sans un mot, Aylis avait posé sa tête sur la poitrine du grand camalier.

Noël avait été installé dans sa maison, celle qu'Aylis lui avait laissée lors de leur première véritable nuit au village. On veillait à ce qu'un feu brûle constamment dans la petite cheminée, de sorte que la maison était devenue la plus chaude des Raviers.

Les camaliers y venaient tous les jours, en partant faire travailler leurs bêtes, et en revenant. Ils secouaient la neige de leurs bottes devant la porte et entraient. Certains, comme Eudes et Bernard, parlaient, demandaient des nouvelles, se dandinaient un instant avant de repartir, après avoir salué Lise, ou Marc, ou Aylis et avoir superbement ignoré de L'orme qui était monté avec la troupe et venaient très régulièrement s'occuper de son cobaye. D'autres, comme Bruno et Alain, ne disaient rien. Ils restaient un long moment à simplement regarder Noël qui ne bougeait plus.

Dès qu'il avait été installé dans sa maison, après un voyage éprouvant que de L'orme qualifia de « folie pure et simple ! », Noël n'avait plus donné signe de vie, si ce n'était ce filet de souffle qui passait par ses lèvres desséchées, craquelées et crevassées.

Un jour, presque une semaine après leur arrivée aux Raviers, Aylis avait disparu pendant plusieurs heures, alors que Casuel était toujours là, puis elle était montée sur le plateau. N'en pouvant plus d'assister à ce qu'elle pensait être l'agonie de Noël, elle avait sellé son étalon qui était bouleversé de la sentir si étrange, et avait emmené Inite. La chemale n'avait fait aucune histoire pour la suivre. Elle aussi était profondément perturbée. Elle ne manifestait plus quand on entrait dans son box, n'était plus agressive envers les femmes, ni envers les autres chemales.

La jeune femme était allée assez loin sur le plateau. La neige était profonde et les chemaux avaient parfois un peu de mal à avancer, enfoncés presque jusqu'au poitrail. Aylis ne le remarquait pas. Le vent charriait des nuages sombres qui passaient devant elle sans qu'elle semble les voir. Il neigeait. La neige, fouettée par le vent, lui cinglait le dos, mais elle ne le sentait pas.

Elle avait poussé jusqu'au Peyre noir, ce monticule d'où l'on pouvait embrasser d'un seul regard le moutonnement irrégulier du plateau. Casuel ne bougeait pas. Elle pleurait. Immobile près d'un cairn, elle attendait les sanglornis, souhaitait les sanglornis. Elle attendit longtemps. La journée passa sans qu'elle bouge d'un pas.

Noël allait mourir, elle l'avait compris depuis le début, depuis leur arrivée dans le bureau de de L'orme, au palais du gouverneur. Elle aurait dû le tuer à ce moment-là. Maintenant, c'était impossible, Marc l'en aurait empêchée. Il croyait en une possible guérison de son fils, Lise également. Mais elle savait que rien ne se passerait. Il avait tellement maigri, il n'avait plus aucun cheveu sur la tête. On ne pouvait le toucher sans craindre de provoquer une fracture. Il n'avait pas repris connaissance depuis qu'ils l'avaient retrouvé et arraché des pattes du scientifique.

Un aigle tournoya un instant au-dessus d'elle. Casuel leva la tête pour regarder le grand oiseau qui glissa vers le nord et disparut dans la brume. Cela parut ranimer la jeune femme qui leva la tête et offrit son visage à la neige.

— Il s'en va, qu'allais-je devenir, qu'aurais-je pu faire d'autre ? demanda-t-elle au ciel indifférent. Dès qu'il est mort, je tue de L'orme avant de mourir, se promit-elle avant de redescendre vers les Raviers.

— Aylis ! Aylis !

Marc, debout sur ses étriers, venait à sa rencontre en hurlant comme un fou. Tête nue sous les bourrasques, il riait en écartant les bras. Il se tenait tellement mal sur sa bête que, lorsqu'elle fit un brusque écart pour éviter une dénivellation qu'elle avait sans doute sentie sous la neige, il tomba de tout son long, s'enfonçant dans la poudreuse heureusement profonde à cet endroit. Aselle s'arrêta immédiatement et revint vers lui en gémissant, mais il se releva aussitôt, blanc de la tête aux pieds, hilare.

— Il est revenu, petite ! il est revenu ! il parle, il te réclame, cria-t-il à Aylis qui avait mis pied à terre et se tenait tout près de lui.

Elle ne parvint pas à dire un mot, mais éclata en sanglots nerveux qui la firent tomber à genoux.

— Là, ma petite, il va bien mieux. Il a bu et mangé. Il est sorti d'affaire. De L'orme affirme que c'est bon, que le plus dur est passé et que maintenant...

— Mais tu ne comprends rien ! s'exclama Aylis en pleurant toujours. Moi aussi je vais mourir ; moi aussi...

— Comment ça, tu vas mourir ? demanda Marc, hébété.

— Je me suis injecté la saloperie de de L'orme.

— Tu as fait quoi ? s'écria Soters.

— Je voulais mourir. J'étais persuadée que Noël ne survivrait pas, alors je suis allée chez l'ordure et j'ai fouillé dans ses affaires, expliqua la jeune femme toujours pleurant. Il y avait une boîte avec une seringue que j'ai reconnue ; quand j'étais à Bourgdhol, il m'avait montré son matériel et m'avait décrit ce qu'il avait fait à Noël. Il était tellement fier de sa trouvaille, qu'il m'a expliqué comment il avait injecté les cellules. J'ai fait

pareil sur moi.

— Tu t’es injecté son produit ?

Marc prit Aylis dans ses bras et la serra contre lui en murmurant plusieurs fois :

— Ma petite, ma petite...

Ils revinrent vers les Raviers au petit galop sans échanger un mot. La joie de Marc était aussi intense pour son fils que son inquiétude pour Aylis.

— Vous vous êtes injecté la dernière dose ? espèce de folle, vous avez gâché ma dernière dose ! elle m’était réservée, vous m’entendez ? elle était pour moi !

De L’orme était entré dans une rage folle en apprenant ce qu’avait fait la jeune femme. Il avait même tenté de la frapper, mais elle avait été plus rapide et avait répliqué par une claque magistrale avant qu’il ne l’atteigne.

— Ne recommence plus, ordure, ou je te tue dès maintenant, le prévint Aylis juste avant de tomber comme une masse sur le sol.

— Réaction normale, commenta simplement le scientifique. Seulement, ne comptez pas sur moi pour l’aider à passer le cap.

Noël allait de mieux en mieux, mangeait comme quatre et buvait tout autant. Il se plaignait d’une douleur continue dans tous les os.

— Croissance. Les cellules que je vous ai injectées ont modifié votre capital osseux. Une grande partie, si ce n’est la totalité de vos os est redevenue cartilagineuse. Les douleurs viennent du processus d’ossification qui reprend. Vous grandissez à une vitesse fœtale, étant donné votre âge et votre taille actuels, cela va être impressionnant.

— De L’orme, soit vous faites pour Aylis ce que vous avez fait pour moi, soit je vous tue. C’est votre faute si je suis comme ça, et c’est encore votre faute si elle se trouve dans cet état.

— Non ! le coupa le comte. Elle a voulu s’injecter la dose parce qu’elle la pensait mortelle.

— Vous aussi ! vous ne saviez pas si j’allais survivre, j’en suis sûr. Vous avez utilisé un cobaye humain pour votre produit et, voyant que j’avais passé le cap, comme vous dites, vous étiez certain de son innocuité. Aidez-la ! gronda-t-il.

Sa voix était modifiée. Elle était devenue plus basse, plus profonde. Ses yeux brillaient de la lueur bleue remarquée par Marc et Lise dans la boîte de culture ; ils étaient phosphorescents et changeaient de couleur suivant ses émotions. Clair quand il était heureux et calme, ils devenaient d’un bleu très sombre quand il s’énervait, ce qui arrivait assez souvent. Lui qui était autrefois assez maître de ses émotions ne semblait plus parvenir à les contenir.

De L’orme trembla involontairement, tant il avait peur de ce qu’était devenu le jeune homme.

— Je l’aiderai, promit-il.

Ce fut au tour d'Aylis de sombrer dans un coma profond qui lui donna l'aspect d'une morte.

— J'étais comme elle, tu es sûr ? demandait sans cesse Noël à son père.

— Oui je te dis, répondait Marc. Et même pire.

— La raison en est qu'elle réagit plus intelligemment que vous, expliqua de L'orme. Elle sait qu'elle doit accepter ce qui se passe dans chacune de ses cellules. La première phase devrait se dérouler plus rapidement que pour vous.

— En fait, j'ai réfléchi, dit Lise qui veillait la jeune femme avec un soin jaloux. Ce que vous leur avez inoculé, c'est...

— Je n'ai rien inoculé à cette jeune dame ! protesta de L'orme.

— Ne jouez pas sur les mots, s'il vous plaît ! s'écria Lise. Ce que vous avez inventé pour qu'on l'inocule à des êtres humains, est un cancer. Un cancer particulier qui se propage dans tout l'organisme en métastases de seulement deux ou trois cellules, et qui modifie la multiplication cellulaire. Elles acquièrent une résistance exceptionnelle, se divisent très rapidement et, pendant une période donnée, changent le programme de croissance et de développement de l'organisme. Les deux particularités de votre cancer, c'est que les cellules ne se multiplient pas de façon anarchique, mais respectent l'organisation corporelle. La seconde, c'est qu'il guérit spontanément ; les cellules cessent de se multiplier d'elles-mêmes et le cycle cellulaire normal reprend ses droits. Seulement il est quelque chose que vous ne maîtrisez pas et que vous ne maîtriserez jamais, c'est la réaction de l'organisme à cette... infection. Certains, comme celui de Noël peuvent résister ; d'autres, peuvent très bien ne pas juguler les divisions cellulaires et être emportés.

— Et Aylis, elle va résister ? demanda Noël, angoissé.

— Je ne sais pas, répondit Lise. Je pense que moins la personne est susceptible d'allergie, mieux cela se déroulera. Sais-tu si elle est allergique à quelque chose ?

— Oui, répondit-il en fixant de L'orme de son regard d'un bleu profond. À la connerie.

Le jeune homme avait considérablement grandi en quelques jours ce qui, au début, l'épuisait au point qu'il ne pouvait parfois pas se lever et devait être porté par son père. Au fur et à mesure de son rétablissement, il put à nouveau marcher, puis trotter, puis courir. Il retrouva rapidement sa vigueur, puis elle se développa à une vitesse étonnante. Il devint capable de soulever des charges énormes et acquit une vitesse de mouvements telle qu'il ne laissait plus rien tomber. Quel que soit l'objet qu'on lui lançait, quel qu'en soit le nombre, il les rattrapait avec une efficacité presque effrayante.

Il retrouva Inite dès qu'il fut capable de marcher. Quand il pénétra dans le bâtiment des chaux, il eut un pincement au cœur.

— Elle va me reconnaître, tu crois ? demanda-t-il à Alain qui ne le quittait plus.

— T'en fais pas. On t'a reconnu nous. Alors elle aussi.

— Tu veux bien me laisser ?

— D'ac'.

Quand il approcha du box, sa nouvelle acuité auditive lui permit de percevoir que le souffle de la femelle s'accélérait. Elle était couchée et allait se lever... se levait, venait vers la porte et passait sa grande tête au-dessus pour le regarder.

— Inite, ma belle. C'est moi, dit-il bêtement.

La femelle émit un long mugissement plaintif et poussa si fort sur le battant inférieur de la porte qu'il céda avec un claquement sonore. Noël s'était immobilisé. Elle vint vers lui presque timidement, d'un pas mesuré, en tendant le cou pour mieux le voir et le sentir. Quand elle fut à un mètre de lui, elle s'immobilisa, les pattes tremblantes comme n'importe quel cheval qui aurait peur d'une chose inconnue.

Il leva doucement la main et se mit à lui parler. Des mots comme avant. Des mots sans suite et sans recherche, juste pour leur musique envoûtante, juste pour leur magie. Le grand animal cessa de trembler et posa son museau dans la main tendue. Noël fit un pas et caressa la toison épaisse et odorante.

— Tu pues, ma belle. Si tu savais comme tu pues.

Avec un long soupir ronronné, Inite fourra sa tête sous le bras de son maître et le souleva, comme autrefois.

Aylis resta neuf jours inconsciente.

Le matin du dixième :

— Noël... Noël, j'ai soif..., réclama-t-elle.

Avec un hurlement de joie qui éveilla ses voisins en sursaut, Noël bondit de son fauteuil et lui donna à boire.

Elle se rétablit beaucoup plus rapidement que son ami. Sa phase de croissance dura un peu moins longtemps, mais fut tout aussi impressionnante. Elle était moins grande que Noël, mais plus que tous les hommes présents au village, même Alain. Son développement physique se déroula selon les mêmes stades que celui du fils Soters.

Quand ils furent totalement remis, qu'ils n'eurent plus besoin de qui que ce soit et qu'ils se sentirent suffisamment forts pour être seuls, Noël et Aylis partirent sur le plateau pour une longue journée.

— T'en fais pas, dit Noël à son père qui s'inquiétait la veille de leur départ. On est grands maintenant.

— Rigole pas, grand couillon. Si jamais vous avez une faiblesse là-haut, qu'est-ce qui va se passer ? tu peux me le dire ?

— Eh ben si jamais ça arrive, celui qui sera encore sur ses jambes ira chercher de l'aide, c'est tout. Mais de toute façon, il ne va rien se passer. On n'est plus fragiles, au contraire. Il faut qu'on y aille seuls, sans ça, on n'osera jamais rien faire. Tu peux le comprendre, quand même.

— Ouais, mais n'est-ce pas trop tôt ? on ne pourrait pas attendre encore un peu ?

- Laisse-les aller, intervint Lise. Ils vont bien, je te l'assure.
 - Évidemment, si tout le monde s'y met... Bon, allez-y, mais je vous préviens, si vous n'êtes pas rentrés à la nuit, je vais vous chercher.
 - T'en fais pas, soupira Noël. Dis donc, je ne te savais pas si père poule.
 - J'ai eu si peur pour toi et pour elle, petit...
- Marc se détourna et sortit de chez son fils.
- Soyez prudents quand même, recommanda Lise avant de suivre Soters.

Le plateau était lumineux sous la lueur de la Lune qui se couchait. Un froid vif avait figé les quelques arbres qui étaient recouverts d'une couche de givre d'une touchante fragilité. Le pas des chaux chuintait doucement en brisant la croûte de gel. Ils allaient l'un derrière l'autre, Inite devant, comme autrefois.

Un renard passa en trotinant. Il s'arrêta deux secondes pour considérer les deux masses sombres qui venaient vers lui, puis partit en effectuant de grands bonds dans la neige profonde. La lumière était du même bleu que les yeux d'Aylis quand Noël se tourna pour lui montrer le petit animal qui disparaissait derrière une butte.

- Non, dit la jeune femme.
- Non quoi ? s'étonna Noël.
- Non, on ne le suit pas.

Il arrêta Inite et lui fit faire un demi-tour sur place.

- Je ne t'ai rien proposé...
- Mais tu l'as pensé.
- Tu as... Tu entends ce que je pense ?

— Presque. Quand les gens sont en groupe et laissent aller leurs idées, c'est comme un murmure confus. Mais quand ils sont seuls et ne pensent qu'à une seule chose, c'est comme si je la recevais directement dans la tête. Là, précisa-t-elle en montrant le milieu de son front. Là exactement.

- Tu es devenue télépathe ! souffla Noël.
- Oui. Et toi, tu as remarqué que Casuel ne fait plus aucune histoire quand tu t'approches de lui ?
- Non.
- Eh bien, essaie.

Elle sauta de cheval et s'écarta de l'étalon. Noël mit également pied à terre puis s'approcha du grand animal qui regardait s'éloigner sa maîtresse. Il vint tout près de lui et le caressa doucement.

- J'arrivais déjà à le faire, avant.
- D'accord, admit la jeune femme, mais est-ce qu'il ronronnait ?

Le grand animal semblait effectivement apprécier la caresse et tendait même le cou

pour que Noël puisse aller plus loin. Il le poussa même de la tête comme il le faisait avec sa maîtresse qui demanda :

— Et ça, il le faisait avant ?

— Non, dut reconnaître son ami.

— Tous les animaux t'obéiront, prophétisa Aylis. Le produit a développé ce qui existait déjà chez nous. Il n'a fait que l'amplifier, j'en suis certaine. Tu savais déjà parler aux chevaux et aux chèvres. Maintenant, tu peux tous les maîtriser, si tu le veux. Je ne sais pas ce que ça donnerait avec des ornis...

— Je n'ai pas envie d'essayer, murmura Noël.

— menteur.

— Comment ça menteur, tu ne me crois pas ?

— Si. Je crois que tu penses ne pas avoir envie, mais j'ai entendu une petite voix dans ta tête qui dit que tu aimerais quand même tenter ta chance une fois.

— Allons bon. Tu vas même savoir ce dont on a envie sans le savoir ?

— Sans pouvoir se l'avouer, oui. Et, oui, je te trouve aussi mignon qu'avant et, oui, je t'aime autant qu'avant, ou même plus. Et...

— Et moi ? tu vois, je suis aussi un peu télépathe.

— Non. Tu me connais, c'est tout.

— Oui, je veux rester avec toi. Tant que tu le voudras. C'est vrai que tu es un peu moche avec tes cheveux ras, mais bon, ils vont repousser et...

— Arrête, espèce de lubrique ! rit Aylis.

— Quoi ? j'ai rien dit ! protesta Noël.

— Aller ! tu pensais à mes cheveux, mais aussi à tout ce qui doit repousser chez moi.

— Si on ne peut même plus avoir de pensée secrète, ça va être comique.

— Viens, on va au Peyre noir, dit la jeune femme en remontant en selle.

— Pourquoi là-bas ?

— J'y ai un souvenir à exorciser.

Ils restèrent toute la journée sur le plateau, marchant à côté de leurs bêtes, courant comme des fous pour tester leurs nouvelles forces, galopant leur joie d'être en vie, d'être ensemble. Ils parlèrent, se turent, se devinèrent, se retrouvèrent.

Ils revinrent le soir. La nuit commençait à tomber.

— Ton père s'affole, dit Aylis quand ils furent en vue du village.

— Tu l'entends ?

— Oui. Il y pense tellement fort que je le reçois d'ici. Il veut seller Aselle et partir nous chercher. Allons, il faut le rassurer.

Elle sollicita Casuel et le lança dans la pente à une vitesse folle. Inite, vexée que l'étalon lui passe devant, ne se fit pas prier pour répondre au claquement de langue de son maître. Ils déboulèrent tous deux dans des gerbes de neige en riant comme des possédés.

— Ah. Vous voilà, constata Marc d'un ton tranquille. C'était bien votre journée ?

Son attitude calme et sereine fit sourire Aylis et douter Noël.

— C'était très bien et nécessaire, répondit son fils.

Ils redescendirent au château – ainsi que tout le monde nommait à présent l'exploitation – deux jours après. Les aliments pour les bêtes étaient assez rares aux Raviers et il fallait accomplir les travaux d'hiver. L'autre raison était qu'Aylis supportait toujours aussi mal la présence de de L'orme dans son entourage immédiat. Le scientifique était en danger de mort permanent. Lise avait obtenu d'elle la promesse qu'elle ne le tuerait que s'il menaçait quelqu'un de sa famille ou s'il présentait un danger concret pour l'élevage.

— D'accord, avait fini par lâcher la jeune femme. D'accord, je ne le tue pas. Mais s'il tente quoi que ce soit contre Noël, ou toi, ou Marc, il ne vivra pas assez longtemps pour se rendre compte de son erreur.

— Merci, avait simplement dit Lise.

Aylis n'avait rien répondu d'autre qu'un grognement indistinct.

— Je vous quitte. Je vais aller rapporter tout ce qui s'est passé à Sa Majesté. Je ne sais comment elle prendra ces nouvelles, mais je pense qu'elle souhaitera vous voir, vous et vos enfants.

De L'orme était en compagnie de Marc et Lise, devant la porte du donjon. Ils attendaient les soldats qui devaient venir chercher le comte et l'accompagner à Bourgsur-Dhol.

— Je ne sais pas si eux seront d'accord pour voir ton empereur, bonhomme, rétorqua Marc.

— Oh, pour ça, je ne m'en fais pas. La jeune dame sûrement pas, en effet. En revanche, votre fils, lui, ne pourra jamais aller contre les décisions de l'empereur, ou contre l'empire dans sa globalité.

— Qu'est-ce que tu lui as refilé encore comme saloperie ? hurla Marc.

— Rien. Je ne lui ai rien donné. J'ai juste...

— Tu as juste quoi ?

— Un conditionnement. Juste un conditionnement hypnotique, alors qu'il était inconscient. Ses neurones établissaient de nouveaux réseaux, de nouvelles connections. J'ai gravé un schéma préparé.

— Un schéma préparé ! cria Marc en avançant vers le scientifique qui, prudent, recula. Qu'est-ce que c'est que ces conneries ? qu'est-ce que tu lui as fait ? qu'est-ce que tu lui as fait ? réponds ! réponds, ou j'appelle Aylis !

— Rien de grave, rien de mortel, dit de L'orme d'une voix précipitée. Il ne pourra simplement pas aller contre l'empire. C'était un gage de bonne foi pour l'empereur.

— Marc, si j'ai bien compris ce qu'a dit ce... de L'orme, je ne pense pas que ce soit très grave pour sa vie de tous les jours, intervint Lise. Il ne s'agit que d'un ordre imprimé dans son esprit auquel il n'aura à obéir que lorsqu'il sera fait allusion à l'empire ou la personne de l'empereur. C'est bien ça ? demanda-t-elle au scientifique.

— C'est tout à fait cela. Lane a parfaitement compris de quoi il s'agissait. Rien dans sa vie normale ne va changer.

— Tu es sûr de ce que tu avances ? menaça Marc.

— Absolument certain, assura de L'orme.

— Et Aylis, pourquoi elle n'a pas reçu le même conditionnement ? ah, mais c'est parce qu'on était tout le temps avec elle. Noël la veillait constamment et tu n'as rien pu faire. C'est ça, hein ?

L'arrivée des soldats dispensa le comte de répondre. Ils furent annoncés par un des guetteurs. On baissa le pont-levis. Ils étaient nombreux et deux moines se trouvaient parmi eux.

— Plaise à votre responsable de nous laisser l'entrant, dit un moine.

— Et puis quoi encore ? râla Marc.

— Nous représentons l'empereur, fit remarquer le religieux.

— Je m'en fous. Vous restez dehors.

Lise lui toucha le bras et lui fit discrètement signe d'accepter.

— Tu ne peux pas faire autrement, lui souffla-t-elle.

Soters, irrité, leva les bras puis :

— C'est bon, entrez.

On abaissa le pont-levis et la troupe entra dans l'exploitation.

— Comte, je suis heureux de vous revoir en pleine forme ! s'exclama le commandant des soldats.

C'était un homme assez jeune au visage aimable et ouvert, qui regardait partout sans avidité, avec une curiosité sympathique.

— Moi de même, du Taste, répondit de L'orme. Quelles sont les nouvelles de notre Majesté ?

— Elle se porte à merveille. J'ai l'immense honneur de lui avoir adressé la parole pendant quelques minutes. Quelques minutes..., répéta-t-il, rêveur. Elle est vivement intéressée par votre projet et attend avec grande impatience le moment où elle pourra enfin voir les animaux dont vous nous avez longuement parlé dans vos rapports, ainsi que votre nouveau projet. Où en est-il, cher comte ?

— Le cher comte a fait ce qu'il fallait pour que ça fonctionne, intervint Marc, peu aimable. Seulement il ne vous a sûrement pas dit, dans ses rapports, que les cobayes ne sont pas nécessairement aussi dociles qu'il l'aurait souhaité. De L'orme, vous restez là.

Vous, venez avec moi, dit-il au jeune noble.

Médusé, celui-ci le suivit dans le donjon.

— Vous ne semblez pas en accord avec le comte, monsieur.

— C'est le moins qu'on puisse dire, bonhomme.

Sans ajouter autre chose, il le conduisit dans les nouveaux appartements de Noël et Aylis. Avant d'entrer, il arrêta l'homme en lui posant la main sur la poitrine. L'autre le regarda, étonné.

— Avez-vous des enfants, du Taste ?

— Oui, j'ai la chance d'avoir deux filles et un garçon, répondit le jeune noble, surpris.

— Vous les aimez ?

— Si je les... Bien sûr.

— J'ai un fils. Un fils d'une femme que j'ai aimée, mais qui est morte il y a longtemps. J'ai élevé cet enfant seul durant toute sa vie ou presque. C'est maintenant un homme. J'en suis fier. Un homme juste, courageux, au raisonnement clair et précis.

— Que voulez-vous me dire, monsieur ? demanda du Taste.

— J'y viens. Cet enfant a longtemps été toute ma vie, tout mon avenir, tous mes espoirs. De plus, il a maintenant trouvé la femme qui lui convient...

— J'en suis heureux pour vous, monsieur, mais...

— Mais voilà que de L'orme est apparu dans notre vie. Il a tout détourné pour ses propres besoins. Tout. Il a volé une boîte de culture que je gardais depuis longtemps. Il a utilisé mes connaissances ajoutées aux siennes pour créer une substance qui a transformé mon fils. Vous entendez, jeune homme, il a transformé mon fils. Imaginez que ce soit vos enfants que l'on ait ainsi utilisés comme cobayes. Alors, étant donné la place qu'occupe cette ordure de de L'orme auprès de votre empereur, on ne peut rien faire d'autre que lui obéir. Je vous demande donc de rapporter ce que je viens de vous dire à cet empereur. Je peux compter sur vous ?

— Oui, on peut compter sur lui.

Aylis venait d'ouvrir la porte. Noël se tenait juste derrière elle.

Du Taste ne put s'empêcher de laisser échapper une exclamation de surprise :

— Dieu ! cette dame est...

— Gigantesque, je sais, compléta Aylis.

— Mais, c'est exactement ce que j'allais...

— Prononcer, dit encore une fois la jeune femme. On peut compter sur lui, Marc. Il est honnête et ton histoire l'a touché. Il a vu ses trois enfants transformés en monstres, même s'il trouve qu'à part la taille, nous ne sommes pas si affreux que ça.

— Comment faites-vous pour savoir ce que je pense ? se stupéfia du Taste.

— C'est un cadeau de votre comte. Je suis devenue télépathe.

— Je ne connais point ce terme.

— Il signifie que je peux entendre ce que vous pensez, si vous le faites clairement.

— C'est stupéfiant. Et ce monsieur est le fils de...

— Marc Soters, lui apprit l'intéressé.

— Marc Soters, l'éleveur ? celui qui a créé les chemaux ?

— Lui-même, dit Marc.

— Monsieur, vous êtes une légende à la cour et dans la cité impériale. Tout le monde n'a qu'une envie : voir vos animaux et juger s'ils sont aussi extraordinaires que l'histoire le prétend.

— Ils le sont plus, mais vous pourrez en juger par vous-même car nous allons vous accompagner pour voir l'empereur, puisque vous le demandez si poliment, lui dit Aylis avec le sourire.

Elle était belle. Du Taste était tombé sous le charme de cette femme que l'on sentait puissante et si féminine.

— Ne pensez pas si fort, marquis, dit-elle.

Du Taste rougit et balbutia :

— Je vous prie de bien vouloir m'excuser.

— Tu veux aller voir l'empereur ? s'étonna Marc. Oui. Il faut couper l'herbe sous les pieds de de L'orme. Si nous le décidons nous-mêmes, il ne pourra nous l'imposer. Ça va le mettre en rage. Et... je crois que Noël sera enchanté.

Du Taste vit le géant qui se trouvait derrière elle lui poser les deux mains sur les épaules avec une douceur qui ne laissait place à aucun doute ; ces deux-là se connaissaient.

– Chapitre Douze –

Marc et Lise avaient également fait le voyage. Il avait fallu une semaine et trois jours pour rallier la capitale. Durée pendant laquelle tous les Soters avaient appris à connaître et apprécier Philippe, marquis du Taste. Il s'était révélé enjoué, discret, avide d'apprendre, éperdument amoureux des chemaux et avait offert une somme colossale pour posséder l'une des jeunes qu'ils avaient emportée avec eux.

– Tu ne veux me donner que ça pour un animal aussi fabuleux ? s'était écrié Marc. Sais-tu bien qui sont ses parents ?

– Mais c'est que je ne peux...

Du Taste ne savait comment réagir. Il regardait Marc, totalement désemparé.

– Arrête de le torturer, intervint Noël. Moi je te la donne, cette petite.

Le jeune noble resta muet de saisissement. Il regarda alternativement Noël et son père avec un tel air d'effarement que Marc ne put empêcher un fou rire de le gagner.

– Et ferme la bouche, hoqueta-t-il.

– Vous vous moquez..., supposa du Taste.

– Non. Je suis très sérieux, le rassura Noël.

– Je ne peux accepter, c'est excessif, c'est beaucoup trop !

– Ah, ne me vexe pas en plus, ou je te la fais payer cette bête.

Depuis, il n'avait plus quitté sa jeune femelle, lui parlant tous les jours, harcelant les Soters de questions sur le moment où il saurait qu'il était accepté, sur la façon dont cela se déroulerait...

– Il y a longtemps qu'elle t'a acceptée, cette pauvre bête, lui dit un soir Marc sur un ton excédé. Tu l'asticotes tous les jours et pas une seule fois elle ne t'a mordu ! 'Faut dire qu'elle est assez patiente, la pauvre.

– Je suis accepté, c'est cela ? vous en êtes certain ?

– Ah, laisse-moi un peu souffler et va demander à Lise, elle t'expliquera.

Du Taste avait couru vers la vétérinaire qui l'avait regardé venir avec un sourire. Patiemment, comme elle savait le faire, elle lui avait expliqué comment cela s'était passé pour elle, comment elle le comprenait et ce que cela signifiait à la fois pour le cheval et le camalier.

Progressivement, le jeune marquis s'était éloigné du comte. Il passait tout son temps avec les Soters, sans toutefois négliger sa tâche de commandement de la troupe soldatesque, et voyait beaucoup moins régulièrement de L'orme. Il s'en entretenait parfois avec Aylis, inquiet de ce qui lui apparaissait encore comme une sorte de trahison.

— Le comte m'a beaucoup aidé, beaucoup soutenu, comprenez-vous ?

— Très bien. S'il l'a fait, c'est qu'il y voyait un intérêt personnel. Autrement, je ne le crois pas capable d'action désintéressée. Il ne vit que pour lui. Seule son ascension le préoccupe. Il se sert de vous. Pour une raison que j'ignore, vous représentez un moyen d'asseoir son importance auprès de votre empereur. Si jamais il découvre que vous ne lui servez plus à rien, je vous garantis que vous ne le verrez plus à vos côtés.

— Vous me troublez, ma Dame.

L'entrée dans la capitale avait été remarquée. Un messager ayant, à la demande de de L'orme, précédé la troupe pour annoncer son arrivée à l'empereur. Le souverain, très désireux de voir les chemois, s'était porté au-devant d'eux, accompagné d'une cinquantaine de courtisans.

Ils se rencontrèrent sur une vaste place, sorte de grand espace dégagé partiellement entouré par des maisons de pierres qui formaient un demi-cercle ouvert sur une grande avenue.

Les Soters n'eurent pas à chercher longtemps lequel de ces personnages parfumés et trop richement habillés était l'empereur ; tout gravitait autour de lui. Après chaque geste, chaque parole, tous les regards se tournaient dans sa direction, alors que lui ignorait tout le monde, sauf les chemois qu'il considérait avec un air gourmand.

C'était un homme d'assez petite taille. Un large chapeau lui cachait les cheveux, mais il portait une abondante barbe blonde, imité en cela par tous les hommes de sa cour. Il était vêtu d'une sorte de combinaison une pièce teintée en bleu, rouge, et brun, identiques à celles du ruban qui fermait le message que de L'orme avait écrit à Marc. Juché sur une jument alezane de toute beauté, il regardait l'arrivée de la troupe sans sourciller.

De L'orme devint obséquieux, liquide, visqueux. Il descendit de cheval et alla vers son empereur en multipliant les courbettes, les arrêts, les sourires et les compliments.

Aylis ne put le supporter. Elle fit avancer Casuel, dépassa de L'orme qui en resta sans voix et s'arrêta juste devant le souverain.

— Si j'en crois l'attitude de ce lèche-botte et des autres, vous devez être l'empereur, dit-elle calmement.

Ses paroles furent suivies par un bruyant murmure d'indignation. Cela ne l'inquiéta pas et elle poursuivit :

— Et si j'ai bien compris, on doit vous être présentés, ainsi que nos bêtes.

Elle sauta à terre, à moins de deux mètres de l'empereur, ce qui provoqua un vif émoi parmi les courtisans et les soldats qui se précipitèrent devant leur souverain pour le protéger. Tous ces mouvements exaspérèrent Casuel qui poussa un grognement sonore,

imité par les trois autres chaux que toute cette agitation énervait.

Noël fit avancer Inite à côté de l'étalon et mit doucement pied à terre. Sa taille, sa tranquillité et la puissance palpable de chacun de ses mouvements ramenèrent un silence total sur la place.

— Majesté, dit-il en posant un genou à terre, je suis Noël Soters. Je suis devenu « Puissant » pour Vous servir et servir l'empire.

Ayant dit ceci, il attendit, tête baissée, dans une attitude qui irrita Aylis.

— Relevez-vous, Noël Soters, autorisa l'empereur.

Le jeune homme s'exécuta.

— Ainsi, vous êtes celui qui a créé ces animaux dont on nous rapporte depuis longtemps qu'ils sont fabuleux ?

— Non, majesté. Mon père, Marc Soters les a inventés, rectifia respectueusement Noël.

— Que cet homme vienne vers nous, réclama le souverain.

Marc mit pied à terre et se porta en avant, suivi comme son ombre par Aselle, ce qui causa un vif étonnement de la part des cavaliers présents.

Il se plaça à côté de son fils et attendit.

— On salue Sa Majesté, l'homme, gronda un garde.

— Pourquoi ? demanda Marc. Je ne le connais pas ce jeune homme. Et le respect dû à l'âge, qu'est-ce qu'on en fait dans votre empire ? ça n'existe plus ?

Des murmures réprobateurs s'élevèrent dans l'assemblée, tandis que le garde s'approchait de Marc.

— Papa, dit doucement Noël, salue Sa Majesté, s'il te plaît.

— C'est uniquement parce que mon fils me le demande. Si l'autre ordure ne l'avait pas modifié, il aurait fallu longuement m'expliquer pourquoi je devrais saluer quelqu'un de plus jeune que moi et qui n'a rien fait, à ma connaissance pour que je le respecte. Donc, je te salue, empereur.

Il inclina brièvement la tête.

— On ne nous avait pas menti, dit l'empereur. Le caractère de Marc Soters est affirmé.

Il sourit, imité par tous les courtisans, y compris de L'orme.

— Celui de ses bêtes doit l'être tout autant, continua l'empereur en descendant de cheval qu'il confia à un garde.

Il s'approcha de Casuel. Aylis, qui gardait la main posée sur l'encolure de son animal, le sentit se raidir.

— Si vous vous approchez davantage, empereur, vous pourrez tâter de très près le caractère affirmé de mon étalon, dit-elle tranquillement. Là, il se prépare à vous arracher la main.

Le monarque s'immobilisa et esquissa un pâle sourire :

— M'emporter la main ? vraiment ?

— Essayez, répondit Aylis.

— À quoi servent des animaux que l'on ne peut pas approcher ?

— Ne l'approchent que ceux qui le méritent..., commença la jeune femme.

— Aylis... Majesté, s'il vous plaît de venir près de moi, conseilla Noël. Les chemaux n'apprécient la proximité que des humains du sexe opposé au leur. Il suffit de le savoir. J'aurais pensé que l'on vous avait prévenu de cette particularité, ajouta-t-il en jetant un coup d'œil vers de L'orme.

— Il l'aurait fallu, en effet, fit remarquer l'empereur.

Le trajet vers le palais impérial fut long pour Aylis qui voyait son homme parler à l'empereur, flatter Inite pour qu'elle laisse le souverain la monter. Ce fut le seul moment où la jeune femme trouva quelque chose d'amusant. Louis le dix-neuvième, empereur de quelques millions de sujet, faillit se faire mordre et ne dut qu'à l'intervention de son « Puissant » de ne pas être jeté à terre par la chemale. Il lui donnait tellement d'indications contradictoires qu'Inite, déjà assez peu patiente, manqua plus d'une fois de se débarrasser de son impérial paquet.

Les Soters furent logés dans des appartements somptueux.

— Qu'est-ce qu'on a à faire de tout ce luxe ? qu'est-ce qu'on fait là ? bouillait Aylis.

— On est obligés, ma chérie, argumentait Lise. Il faut faire reconnaître Marc et ses bêtes sans l'intervention de de L'orme. C'est le seul moyen pour que l'élevage s'affranchisse de cet arriviste.

— Bon. D'accord, mais on le fait vite. Voir toutes ces courbettes me donne des envies de meurtre.

— Je te comprends, petite, reconnut Marc.

— C'est voir toutes ces courbettes qui vous irritent tous les deux, ou en voir un en particulier faire des courbettes ? demanda Lise.

— Tu le sais, je t'entends le penser, lui répondit Aylis. Je ne supporte pas de le voir ramper devant ce guignol endimanché.

— Il ne peut pas faire autrement, je vous l'ai déjà dit, soupira Lise. Il a été conditionné ; c'est comme si c'était maintenant inscrit dans son cerveau. Il n'y peut rien. Et ne tentez pas de le faire changer, je suis persuadée que vous le rendriez malade. Si vous l'aimez, supportez cela.

— Justement, je le supporte, souffla Aylis. Mal, mais je le supporte.

Ce fut un soir, la veille de leur retour à Bourg-sur-Dhol, que Noël et Aylis furent convoqués par le conseiller impérial.

— Merde, jura la jeune femme. Moi qui pensais qu'on en avait fini avec ces manières,

voilà que ça continue. Tu m'aideras à ne pas lui crever les yeux, à l'autre comique ? demanda-t-elle à son ami.

Le séjour s'était plutôt bien passé pour l'élevage. Marc avait reçu l'autorisation de produire des chemois et à l'étendre à toute la vallée de la Dhol. Il avait également vendu les futurs descendants de ses bêtes au haras impérial. Il se frottait les mains d'être venu à la capitale. Sa fortune était faite et assurée. De plus, il avait sympathisé avec le responsable du haras, un ami de Lise et passait beaucoup de temps avec lui. Ce soir-là, précisément, ils dînaient tous les deux chez lui.

Noël et Aylis avaient également été les vedettes du moment. Leur nouvelle stature, leurs capacités physiques extraordinaires et, surtout, le fait que le jeune Soters soit totalement inféodé à l'empereur et l'empire, tout cela avait considérablement grandi le prestige des Soters. Curieusement, de L'orme avait été éclipsé. D'une part du fait de l'attitude d'Aylis et de Marc à son égard, d'autre part à cause de ses hésitations lors des entretiens purement scientifiques qu'il avait eu avec les savants impériaux. Hésitations dont Marc avait allègrement profité pour l'enfoncer encore davantage.

— Tu ne lui feras rien, ma douce, répondit Noël avec un sourire, c'est un serviteur de l'empire. Comme moi.

— Ouais. Toi, je veux bien l'admettre, on t'a abîmé la tête. Mais l'autre, c'est par pure et simple bêtise. Enfin. S'il faut y aller, allons-y.

Ils suivirent les couloirs qu'ils connaissaient maintenant comme s'ils y étaient nés. Leur transformation les avait en effet rendus capables de se retrouver sans aucun problème dans un labyrinthe, ce que s'avérait souvent être le palais impérial.

Tous les gens qu'ils rencontrèrent les saluèrent. Ils étaient célèbres dans toute la cité.

— Où est-ce qu'il a dit qu'on devait aller ? demanda Aylis.

— Près de la salle d'armes, répondit son ami.

— Qu'est-ce qu'on va foutre là-bas ? Noël, c'est bizarre, mais je flaire quelque chose de pas net.

— Que veux-tu qui soit louche ? s'étonna celui-ci. Le message porte le sceau du conseiller lui-même, regarde.

— N'empêche, insista la jeune femme sans jeter un œil sur le document. Il y a quelque chose qui me tracasse. Méfie-toi.

Quand ils arrivèrent près de la salle d'entraînement des soldats d'élite de l'empire, une véritable troupe se présenta devant eux.

— Halte, ordonna un soldat armé.

— Que se passe-t-il ? s'informa Noël.

— Nous avons ordre d'arrêter la « Puissante » Aylis.

— Qu'est-ce que c'est que ce cirque ? s'exclama la jeune femme. Pour quelle raison ?

— Rébellion contre la personne de l'empereur, répondit le soldat.

— Je n'ai rien fait contre ton empereur, soldat. Mais si jamais tu envisages de me mettre au cachot, il va falloir que tu viennes me chercher.

Aylis lut parfaitement la peur s'emparer de l'homme et de ses compagnons. Ils avaient vu la « Puissante » à l'œuvre, et pu apprécier la vitesse à laquelle elle parvenait à se défaire de plusieurs d'entre eux. La lueur bleue de son regard s'assombrissait lentement et lui conférait un aspect encore plus redoutable que sa réputation.

— Le « Puissant » Noël doit nous aider à circonvier la ci-devant, ordre de l'empire !

Le coup bas. Noël était incapable de désobéir à un ordre impérial, Aylis le savait. Elle se tourna vers son ami qui la regarda, complètement désemparé.

— Noël, tu ne vas pas...

— Aylis, c'est un ordre impérial, il faut que j'y obéisse, je ne peux pas...

— Attends ! s'exclama-t-elle. Dis-moi, toi, c'est un ordre de l'empire, ou un ordre de l'empereur ?

Le soldat tergiversa, balbutia un instant.

— Réponds ! hurla-t-elle.

— Je ne sais... Le « Puissant » Noël doit obéir !

Noël avança vers Aylis qui ne bougea pas. Il la prit dans ses bras sans qu'elle fasse un seul mouvement et lui dit :

— Pardon, mon aimée.

— C'est moi, répondit-elle, pardonne-moi.

Et, sous les yeux effarés des soldats, elle asséna un coup terrible de tête à son ami. Son front frappa violemment le cou de Noël qui s'effondra en râlant, cherchant l'air comme un noyé.

— Emparez-vous d'elle, rugit une voix.

Aylis sut de qui il s'agissait avant même de se retourner.

— J'aurais dû me douter que tu étais dans ce coup-là, de L'orme ! s'écria-t-elle en pivotant.

Le comte était apparu, protégé par des soldats, il la regardait avec une haine au moins égale à la sienne. À ses côtés se tenait le conseiller impérial que la jeune femme avait déjà rencontré lors de ses entrevues avec l'empereur.

— Vous êtes là, vous aussi ? il le sait, votre patron ? ça m'étonnerait.

— Tuez-la ! ordonna de L'orme.

Les soldats, ignorant ce à quoi ils venaient d'assister, se ruèrent sur la jeune femme qui se tenait encore près du corps de son ami. Les premiers se trouvaient à moins de quatre mètres d'elle et devaient l'atteindre en moins de deux secondes. Ils ne la virent pas saisir son couteau, pas plus qu'ils ne perçurent les mouvements qu'elle fit pour leur trancher la gorge à chacun d'entre eux. Ils tombèrent dans un ensemble presque parfait, presque harmonieux.

Un sentiment de doute gagna les autres. Elle saisit ce laps de temps pour se jeter sur eux avec un cri de bête. Elle trancha, perça, entailla sans aucune espèce d'hésitation. Son bras était rouge jusqu'au coude du sang de ses victimes. Elle semblait ne jamais s'arrêter.

Quand le dernier soldat eut tenté de l'abattre avec son épée et qu'elle lui eut tailladé le poignet jusqu'à l'os, elle s'arrêta, à peine essoufflée, et se tourna vers les deux dignitaires qui, statufiés, la regardaient.

De L'orme secoua la tête, incrédule. Cela ne pouvait pas être vrai. On ne pouvait pas être suffisamment rapide pour tuer douze soldats impériaux, quatre triades.

Se passant machinalement la main sur le front pour dégager une mèche de cheveux, Aylis y laissa une marque rubiconde qui tranchait avec le bleu phosphorescent de ses yeux. Elle avança lentement vers le scientifique qui reculait en secouant la tête.

— Non, murmurait-il. Non, ce n'est pas possible...

Plus grande que lui, la jeune femme lui apparut plus belle que jamais. Dans la relative pénombre du couloir, il voyait la lueur d'un bleu sombre de ses yeux qui lui transperçait le cœur et l'esprit.

— C'est moi qui t'ai créée, plaïda-t-il. C'est moi qui ai fait les « Puissants » ! tu ne peux pas vouloir me tuer... Il balbutiait, cherchait ses mots. Je suis... Je suis comme...

— Comme mon père ? compléta Aylis qui avait lu dans son esprit. Tu as fait une sorte de monstre de Noël. Un monstre de puissance et de vitesse, un monstre de compréhension des animaux, un monstre dévoué à l'empereur plus qu'à sa propre vie... Un monstre que j'aime. Tu ne lui veux pas de bien. Ne le nie pas ! je t'entends penser plus que tu ne pourras jamais le croire. J'entends ce que toi-même ne perçois pas. Tu ne veux que le pouvoir. Tu veux être empereur. Tu rêves de renverser l'empereur lui-même. Le sait-il ? le lui as-tu dit ? et l'autre là, à côté de toi, qui pisse de trouille, le sait-il ? Noël, le sait-il ? je ne le pense pas, car il t'aurait tué de ses propres mains. Je sais que tu prévois quelque chose pour nous détruire. Tu as peur de tes « enfants », comme tu nous appelles. Tu as peur de notre puissance. Nous avons échappé à l'emprise que tu croyais avoir sur nous. Tu n'as pas compris que le seul moment où nous étions sous ta coupe était dans la première phase, lors du coma. Après, nous nous sommes livrés à nous-mêmes ; trop puissants pour toi.

— Je ne...

— Tais-toi. Je vais te tuer.

— Non, je...

— Tais-toi, te dis-je. Je vais te tuer car, ainsi que l'avait compris Auguste, je suis une tueuse. Ton produit a développé ce qui existait déjà en nous. Je suis encore plus tueuse qu'auparavant ; plus efficace, plus impitoyable. Tu as vu ? demanda-t-elle d'une voix presque enfantine. J'ai tué et estropié douze soldats impériaux. C'est bien, non ? ils m'avaient fâchée. Toi, lui dit-elle en retrouvant une voix glaciale et en pointant son doigt vers le comte. Toi, je vais te tuer de sang-froid, parce que tu n'as rien de bon en toi. Tu nuirais aux Soters et à tous ceux que le hasard mettrait sur ta route.

De L'orme abandonna la partie et tenta de s'enfuir. Il partit en courant dans le palais, appelant à l'aide et hurlant comme un possédé. Dans les couloirs, quelques soldats tentèrent de s'interposer entre lui et Aylis qui le suivait posément. Ils ne firent pas illusion. Elle les écarta d'un simple geste, les envoyant s'écraser contre les murs, les piliers de marbre, sans presque ralentir.

Le comte pénétra dans ses appartements et eut le temps de fermer la lourde porte à clé

derrière lui. La jeune femme frappa le bois en jurant.

De l'autre côté, de L'orme jubilait :

— Ah ! tu es puissante, mais pas assez pour cette porte, femelle du diable ! tu ne parviendras jamais à briser ce bois. Les triades impériales vont venir et tu ne pourras pas tous les tuer. Ils t'élimineront ! ils t'élimineront et je pourrai enfin m'occuper de l'élevage Soters ! tu entends ?

Aylis ne répondit pas. Elle réfléchissait, mais ne voyait aucune solution à son problème. Il avait raison. Les impériaux n'allaient pas tarder à venir, alertés par ceux qu'elle avait assommés. Il aurait fallu...

— Il est derrière ?

— Noël !

Son ami était arrivé dans son dos en silence. Se passant une main sur le cou, il lui sourit petitement.

— Tu n'y as pas été de main morte, dit-il.

— Excuse-moi. J'ai entendu que tu allais te tuer après m'avoir emprisonnée. J'ai eu tellement peur, que j'ai frappé sans réfléchir. Ça va ? demanda-t-elle d'une voix douce en lui passant la main sur la gorge.

— Ça va.

— Oui, il est derrière.

— À quoi pense-t-il ?

Aylis se concentra, ferma les yeux et répondit :

— Il entend des voix et essaie de savoir avec qui je parle. Il ne pense pas que ce soit toi, il imagine Marc à mes côtés. Il se maudit de ne pas avoir choisi une chambre avec un passage camouflé.

— Il a raison. Aide-moi.

Les deux « Puissants » posèrent leurs mains sur les panneaux de bois et poussèrent de toute leur force.

Derrière la porte, de L'orme voyait le bois se déformer lentement. Il ne voulait pas le croire, mais assistait à la destruction du dernier rempart qu'il y avait entre lui et sa mort.

Avec un craquement sourd, le bois céda au niveau de la serrure et les panneaux allèrent frapper la cloison.

— Il veut détruire l'empereur, dit Aylis en donnant son couteau à Noël.

— C'est faux ! c'est faux ! hurla le comte. Elle dit ça pour que tu me tues. C'est elle qui veut la destruction de l'empire ! c'est elle !

— Tu sais que je ne croirai jamais un tel mensonge, dit Noël.

— Si, il le faut, il...

De L'orme ne put rien dire d'autre. Son « Puissant » s'était jeté sur lui et, d'un revers, lui avait tranché la gorge. Il resta un court instant debout, les yeux fixés sur Aylis, tenta

de parler, ses lèvres articulant des mots muets, puis s'écroula sur le plancher qui se tâcha de son sang.

— Il m'a demandé de veiller sur nous, dit-elle, incrédule. Sans doute nous aimait-il un peu ?

— C'est son œuvre qu'il aimait. Pas nous. Viens.

La mort du comte fut abondamment commentée. On interrogea les deux « Puissants » qui renvoyèrent les enquêteurs vers le conseiller impérial, lequel s'était doucement éclipsé durant le combat.

— Allez donc poser vos questions au second dignitaire de l'empire, leur suggéra Aylis. Il aura certainement une foule de choses à vous apprendre.

— Le second... ? le conseiller impérial ? vous n'y pensez pas ! s'indignèrent les trois enquêteurs, des anciens à la barbe blanche.

— Au contraire, je ne pense qu'à ça, répondit Aylis. Je vous accompagne, si vous le voulez. D'ailleurs, je vais demander à l'empereur de venir avec nous.

— L'empereur ? s'écrièrent les trois vieux hommes, indignés. Mais il ne peut... Il a trop de travail...

— Justement, ça va le distraire de changer un peu de préoccupation. Venez, allons le voir, dit la jeune femme en se dirigeant vers le secteur impérial.

— Nous vous l'interdisons ! clamèrent les enquêteurs.

— Ah oui ? railla-t-elle sans se retourner. J'aimerais bien savoir comment vous allez vous y prendre si je refuse de vous obéir.

Noël la regardait en souriant. Il était fier d'elle. Il trouvait qu'elle se comportait comme jamais il n'aurait osé le faire et comme il ne pourrait plus jamais le faire dès que cela toucherait l'empire.

Il lui emboîta le pas en riant :

— Allez, suivez-nous, messieurs. Vous savez que je ne pourrai pas faire de mal à Sa Majesté. Allons lui demander son avis.

De mauvaise grâce et après beaucoup d'hésitations, les vieux hommes suivirent les jeunes gens.

— Empereur, entama Aylis, avec cette désinvolture qui scandalisait les courtisans et amusait parfois le monarque, nous vous demandons un peu de votre temps qui, paraît-il est précieux.

Louis la regarda avec un fin sourire. Il fit un geste de la main aux hommes qui se trouvaient autour de lui. Ils exécutèrent une révérence obéissante et reculèrent en saluant.

— Alors que me veut mon plus indiscipliné sujet aujourd'hui ?

— Il s'agit de l'exécution de de L'orme.

— Aylis, mon enfant, soupira l'empereur, combien de fois faudra-t-il que je vous

demande de bien vouloir nommer les nobles d'empire par leur titre ?

— Je ne sais pas, Louis.

Elle était la seule à se permettre toutes sortes de familiarité avec lui.

— Pour l'instant, j'aimerais que vous demandiez à votre conseiller ici présent comment il a vécu le drame qui s'est déroulé dans votre palais, sachant que c'est Noël qui a tué de L'orme, ce qui est un argument qui plaide en la faveur d'une trahison de la part de cette ord...

— Aylis, s'il vous plaît, la culpa l'empereur.

— Oui, bon ; de de L'orme, concéda-t-elle.

— Mon bon du Farnil, qu'avez-vous à m'apprendre concernant ce à quoi fait allusion la « Puissante » Aylis ? demanda l'empereur.

Le conseiller se racla plusieurs fois la gorge avant de se lancer dans un discours qui innocentait totalement les deux Soters et prouva la culpabilité du comte.

— Voilà, empereur. Vous voyez que votre conseiller a parfaitement fait le tour de la situation et a su où se trouvait son rôle.

— Que signifie ce discours ? s'étonna Louis.

— Demandez-le-lui, répondit-elle en donnant une tape sur l'épaule de du Farnil.

– Épilogue –

— On ne trouvera un tel calme nulle part ailleurs.

Aylis et Noël étaient sur le plateau. Ils étaient revenus aux Raviens depuis une semaine et ne faisaient rien d'autre que s'occuper de leurs chaux, dormir, discuter avec Lise et Marc de l'avenir de l'élevage.

— Il faut qu'on fournisse, maintenant qu'on a des commandes, réfléchit Marc un soir. Mais ce n'est pas plus mal que les naissances ne soient pas encore très nombreuses, sans ça j'aurais peur que l'effet de surprise n'existe plus.

— Allons bon, tu te sens pousser des ailes de génie du commerce, maintenant ? avait dit Noël.

— Mon fils, tu es sans doute puissant physiquement, mais alors pour ce qui est de la tête, il aurait dû travailler un peu, le comte.

— Laisse-le où il est celui-là, ce n'est pas un souvenir qui me plaît beaucoup de raviver, fit remarquer Aylis. En plus, il va falloir retourner chez les clowns, maintenant que Noël est protecteur en titre de l'empereur. Dis-moi, Soters, tu vas le supporter longtemps, le père Louis ? Il est parfois un peu pesant, non ? et puis l'odeur de la ville capitale est encore pire que celle d'Inite quand elle transpire. Quant à la lumière, pâlotte, grisâtre, jaunâtre...

— Je compte sur toi pour me rappeler la lumière du plateau, ma louve.

– Fin du deuxième tome de la tétralogie des Sanglornis –

L'illustrateur



Né en 1970 dans la région lyonnaise, **Didier Graffet** a toujours su que sa vocation serait celle d'un artiste-peintre. Après un Bac A3 (littérature et arts plastiques), il intègre la prestigieuse école Émile Cohl à Lyon, où il peut s'essayer à l'illustration, la BD et l'animation.

Principalement illustrateur dans le domaine de l'édition durant une vingtaine d'années, le talent de Didier Graffet a irrémédiablement marqué toute une génération de lecteurs, que ce soit en fantasy, avec des œuvres maîtresses comme « Légende » de David Gemmell, en science-fiction, avec « L'éveil de Katal » de Luc Verdier, ou en steampunk, notamment pour sa réinterprétation remarquée des œuvres de Jules Verne ou avec le livre « Steampunk – De vapeur & d'acier », réalisé avec le romancier Xavier Mauméjean.

Salué maintes fois par la profession et le public, il a obtenu le *Grand Prix de l'Imaginaire* et le prix *Visions du Futur* en 2002, ainsi que le prix *Art&Fact* et le prestigieux *Jules Verne Award*.

Parallèlement à l'édition, il se consacre aujourd'hui à la peinture et expose ses œuvres dans une galerie parisienne.

Il a rejoint sa Normandie familiale, où il réside actuellement, en compagnie de sa femme et de ses trois enfants.

Son site internet : <http://www.didiergraffet.com/>

L'auteur



Chercheur et professeur de géologie à l'université de Dijon, **Didier Quesne** parcourt le monde à la recherche de strates (on ne sait pas trop si c'est du Cambrien ou du Trias...).

Ses passions sont nombreuses et vont du kendo (sabre en bois japonais) – qu'il pratique depuis plusieurs années – aux longues balades en forêt. Entre ses voyages en Afrique et les soutenances de thèse de ses étudiants, il écrit des romans de fantasy et de SF.

Ne se définissant pas comme un auteur, mais plutôt comme un conteur, Didier Quesne nous apprend qu'il est passé à l'écriture le jour où ses enfants sont devenus trop grands pour qu'il leur raconte des histoires, le soir à la veillée.

Lecteur invétéré, il aime lire de tout : du roman de SF et de polar, du pavé scientifique, de l'essai philosophique, des recettes de cuisine au mode d'emploi des grille-pains.

Pour élaborer ses histoires, il s'inspire autant de ses lectures et de ses voyages que de ses réflexions.

Auteur humaniste et passionné, il défend des thèmes comme la place de la femme dans la société, le rapport à l'autre ou la bestialité qui réside en chacun d'entre nous.

Il est (déjà) l'auteur d'une dizaine de romans, tous parus aux éditions Nestiveqnen.

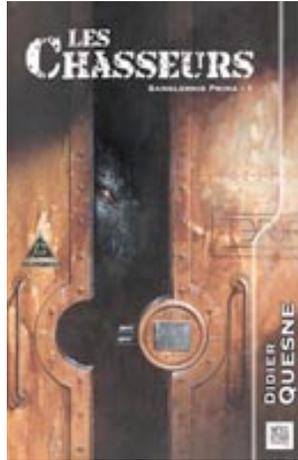
DANGEREUX ÉLEVAGE



Le papier, c'est bien aussi...

Vous pouvez retrouver le roman de Didier Quesne en **livre papier**, paru en 2002 aux éditions Nestiveqnen : <http://www.nestiveqnen.com> – 288 pages – ISBN : 2-910899-49-7 – Moyen Format (13 x 20 cm).

Découvrez la suite de la saga des *Sanglornis prima* de Didier Quesne, tous disponibles en livre papier et en format numérique :



LES CHASSEURS

Sanglornis prima – tome 1

de **Didier Quesne**

Laure est une étudiante en biologie qui s'inquiète des manipulations génétiques qui sont entreprises dans le laboratoire où elle fait son stage. Une nouvelle race hybride (les *Sanglornis prima*) est en train de prendre vie et se transforme bientôt en monstre dont l'intelligence égale la soif de sang.

Et lorsque les spécimens de laboratoire s'échappent, la chasse commence.

Mais qui est le gibier ? et qui sont les chasseurs ?

- *Les Chasseurs* est disponible en **livre papier**, paru en 2002 aux éditions Nestiveqnen : <http://www.nestiveqnen.com> – 272 pages – ISBN : 2-915653-42-9 – Moyen Format (13 x 20 cm).

- *Les Chasseurs* est disponible en **livre numérique** en format PDF, ePub et Amazon Kindle.



EMPIRE

Sanglornis prima – tome 3

de **Didier Quesne**

Sentant que sa vie et celle de sa famille est mise en danger par de sombres complots, l'Empereur décide de confier son enfant unique âgé de deux ans à l'un de ses hommes de confiance.

Quinze ans plus tard, alors qu'elle travaille comme serveuse dans une auberge de la basse-ville, Janis voit un voyageur mystérieux faire son apparition. Dissimulé sous sa cape qu'il ne quitte jamais, celui-ci se contente d'observer la jeune fille sans rien dire. Et, étrangement, sans qu'il n'ait besoin de prononcer le moindre mot, Janis sait instinctivement ce qu'il ressent, comme si un lien télépathique existait entre eux...

- *Empire* est disponible en **livre papier**, paru en 2002 aux éditions Nestiveqnen : <http://www.nestiveqnen.com> – 336 pages – ISBN : 2-910899-55-1 – Moyen Format (13 x 20 cm).

- *Empire* est disponible en **livre numérique** en format PDF, ePub et Amazon Kindle.



ÂMES D'ÉTAT
Sanglornis prima – tome 4
de **Didier Quesne**

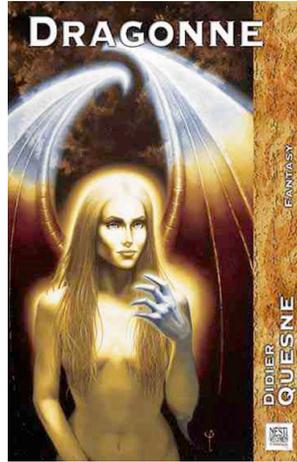
S'appuyant sur la légende de Janis d'Avroz qui avait réussi à domestiquer un sanglorni, l'Empereur décide de créer une nouvelle troupe d'élite composée de soldats et de ces prédateurs indomptés.

Mais personne n'a jusqu'à présent réussi à capturer un sanglorni et, hormis Janis, encore moins à le domestiquer. Il lui faut donc des hommes d'exception pour mener à bien son projet. Des hommes comme « les penseurs » qui, dit-on, seraient capables de lire dans la pensée des autres et de prévoir leurs réactions. Mais de tels hommes sont rares et ce qu'ils sont capables de faire sur un être humain pourront-ils le reproduire sur un sanglorni ?

Rien n'est moins sûr.

- *Âmes d'État* est disponible en **livre papier**, paru en 2003 aux éditions Nestiveqnen : <http://www.nestiveqnen.com> – 256 pages – ISBN : 2-910899-70-5 – Moyen Format (13 x 20 cm).
- *Âmes d'État* est disponible en **livre numérique** en format PDF, ePub et Amazon Kindle.

Découvrez les autres romans de Didier Quesne disponibles en livre papier et en version numérique :



DRAGONNE
de **Didier Quesne**

Enfant unique, Lilith de la Queyrie s'ennuie dans l'immense château de ses parents. Son caractère irascible et rebelle l'empêche d'apprécier les trop rares distractions que lui offre sa condition de jeune aristocrate. Même ses nombreux soupirants n'arrivent pas à la sortir de sa morosité permanente.

Mais le jour où elle se voit, en rêve, survoler des paysages grandioses et éventrer des bêtes sauvages pour s'en repaître, elle comprend que quelque chose de mystérieux l'appelle au fond d'elle-même.

Les anciennes légendes sur la race disparue des dragons s'imposent alors à son esprit...

- *Dragonne* est disponible en **livre papier**, paru en 2002 aux éditions Nestiveqnen : <http://www.nestiveqnen.com> – 288 pages – ISBN : 2-910899-53-5 – Moyen Format (13 x 20 cm).

- *Dragonne* est disponible en **livre numérique** en format PDF, ePub et Amazon Kindle.



LA VOIX DES DRAGONS
de Didier Quesne

Deux cents ans après *Dragonne* et l'histoire de Lilith de la Queyrie, *La Voix des Dragons* :

Lorsque Guivre se réveille un matin avec le désir impérieux de consommer de la viande fraîche, il ne fait que suivre la voix intérieure qui lui promet un grand avenir. Le contenu de son réfrigérateur n'y suffit pas et c'est ailleurs qu'il trouvera la viande nécessaire pour débiter sa lente transformation... S'il le faut, en consommant ses propres congénères.

Vigie Watcher sait au plus profond d'elle-même que l'humanité va connaître une nouvelle ère et que si elle ne fait rien, l'espèce humaine risque de disparaître au détriment d'une espèce beaucoup plus puissante, beaucoup plus sanguinaire. En interrogeant sa mère, elle apprend qu'elle fait partie d'une caste puissante, les vigilants, qui sont là pour arrêter l'éveil des dragons. Mais comment faire ? Puisque sa mère n'a jamais rien voulu lui dire à ce sujet, reléguant le réveil des dragons à de simples contes pour enfants...

Elle ne s'est pas trompée, l'éveil des dragons est proche, et comme il y a deux cents ans dans le château de Lilith de la Queyrie, ils revêtiront d'abord forme humaine...

- *La Voix des Dragons* est disponible en **livre papier**, paru en 2005 aux éditions Nestiveqnen : <http://www.nestiveqnen.com> – 288 pages – ISBN : 2-915653-11-9 – Moyen Format (13 x 20 cm).

- *La Voix des Dragons* est disponible en **livre numérique** en format PDF, ePub et Amazon Kindle.



LEH'CIM, L'OMBRE DES REMPARTS
de **Didier Quesne**

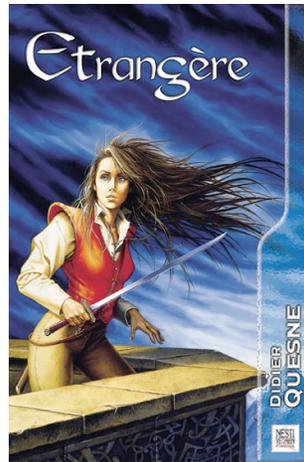
Lorsque les cloches de la ville se mettent à sonner d'elles-mêmes, les habitants de cette bourgade tranquille commencent à s'inquiéter. Et ils font bien, car le mal est déjà dans leur ville. Bientôt il prendra possession des femmes, pour les rendre folles et les laisser pantelantes. Puis il s'attaquera aux hommes, qui avant de mourir, ne parviendront à laisser échapper qu'un seul mot : Leh'cim...

Envoyés pour enquêter sur les crimes qui gagnent la ville entière, Jacques et Amos seront confrontés à une horreur indicible, insoupçonnable...

Mais déjà le mal gagne du terrain, il rongera bientôt la capitale.

- *Leh'cim, l'ombre des remparts* est disponible en **livre papier**, paru en 2004 aux éditions Nestiveqnen : <http://www.nestiveqnen.com> – 224 pages – ISBN : 2-910899-98-5 – Moyen Format (13 x 20 cm).

- *Leh'cim, l'ombre des remparts* est disponible en **livre numérique** en format PDF, ePub et Amazon Kindle.



ÉTRANGÈRE

de **Didier Quesne**

Lirelle aurait pu rester « simplette » toute sa vie et continuer à garder ses chèvres, tout en ne comprenant rien au monde qui l’entoure. Mais un soir de printemps, elle va vivre le phénomène le plus exceptionnel de sa morne vie : Mèn-Gi, un haut mage venu d’un autre univers, va l’entraîner bien malgré lui dans son voyage « spatemporel » de retour, faisant d’elle une « perturbation ».

En se décorporalisant avec le Mèn, Lirelle va absorber ses nombreux pouvoirs et bénéficier de sa grande expérience dans de nombreux domaines et entre autres, dans le maniement du sabre. Mais, ce qui sera sans doute pour elle le plus bouleversant, c’est que pour la première fois de sa vie, sa conscience neuve va s’ouvrir sur un monde qui lui est complètement inconnu.

Toutefois, la découverte de ses nouvelles capacités va devoir se faire rapidement, car le monde sur lequel Lirelle s’éveille est loin d’être aussi paisible que celui qu’elle vient de quitter...

- *Étrangère* est disponible en **livre papier**, paru en 2001 aux éditions Nestiveqnen : <http://www.nestiveqnen.com> – 336 pages – ISBN : 2-915653-40-2 – Moyen Format (13 x 20 cm).

- *Étrangère* est disponible en **livre numérique** en format PDF, ePub et Amazon Kindle.



MAGICIENNE
de **Didier Quesne**

Alors que les hommes font la chasse aux sorcières et aux anciens dieux, les croyances populaires ont la vie dure. L'une d'entre elles veut que les enfants roux soient liés avec le diable.

Pourtant, la petite fille roussotte qui naît le jour de la fête des morts n'a rien d'un suppôt de Satan.

Certes, elle est dotée d'une grande intelligence et manifeste très tôt d'étranges pouvoirs, mais ce ne sont pas ceux d'une sorcière, plutôt d'une véritable magicienne.

- *Magicienne* est disponible en **livre papier**, paru en 2003 aux éditions Nestiveqnen : <http://www.nestiveqnen.com> – 320 pages – ISBN : 2-915653-44-5 – Moyen Format (13 x 20 cm).
- *Magicienne* est disponible en **livre numérique** en format PDF, ePub et Amazon Kindle.

Découvrez les autres romans de Didier Quesne, tous disponibles en livre papier :



LA LANDE AUX SORCIERS

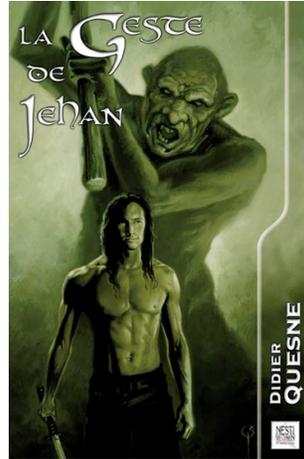
de **Didier Quesne**

Lorsqu'il reprend possession de son domaine familial, le comte de Trézel doit regagner la confiance de son peuple : voilà plusieurs dizaines d'années, avec la disparition de son grand-père, que plus aucun comte n'est revenu sur ce territoire de landes arides.

Très vite, il s'aperçoit que les magiciens du royaume voient d'un très mauvais œil qu'il refuse de s'entourer de leur aide pour la gestion de son domaine. Mais Trézel reste fermement campé sur ses positions : ce sont les mages qui sont à l'origine de la destitution de son domaine, et même s'il doit déplaire au roi, Trézel ne flanchera pas.

La confrontation est-elle inévitable ?

- *La Lande aux Sorciers* est disponible en **livre papier**, paru en 2006 aux éditions Nestiveqnen : <http://www.nestiveqnen.com> – 240 pages – ISBN : 2-915653-27-5 – Moyen Format (13 x 20 cm).



LA GESTE DE JEHAN de Didier Quesne

Le jeune Jehan, fils de pêcheur, découvre un homme évanoui sur la plage, un Guerrier, issu d'une caste violente, souvent accompagnée d'animaux fabuleux et dangereux. Néanmoins, il le recueille, le soigne, veille à sa convalescence. Tiré d'affaire, le Guerrier révèle à Jehan ses rares qualités de combattant.

Le destin de Jehan est amorcé, et au-delà des périls qui l'attendent, des Guerriers sanguinaires, des Géants cruels et primaires, il devra se découvrir lui-même.

- *La geste de Jehan* est disponible en **livre papier**, paru en 2011 aux éditions Nestiveqnen : <http://www.nestiveqnen.com> – 416 pages – ISBN : 2-915653-41-0 – Moyen Format (13 x 20 cm).



DE CHAIR ET D'OS
de **Didier Quesne**

Pour la première fois, Yves va participer à un GN, un jeu de rôle Grandeur Nature. Absolument insensible à la culture geek, il s'est toujours étonné de voir ses amis passer des heures autour d'une table à lancer des dés ou à jouer avec des figurines. Face à leur insistance, il a finalement accepté de s'inscrire à son premier GN : pouvoir incarner un personnage de fantasy sera une expérience inoubliable, lui assure-t-on.

Toutefois, lorsqu'il arrive devant l'immense mur qui délimite l'aire de jeu, Yves ressent un singulier malaise qui ne le quittera plus. Ce n'est pas de voir des adultes déguisés en guerrier ou en personnage de fantasy qui le dérange, c'est quelque chose de bien plus profond : une crainte primitive, comme s'il pressentait que sa vie allait basculer...

Il est loin de s'imaginer à quel point il ne s'est pas trompé...

- *De Chair et d'Os* est disponible en **livre papier** depuis juin 2013 aux éditions Nestiveqnen : <http://www.nestiveqnen.com> – 372 pages – ISBN : 2-915653-46-1 – Moyen Format (13 x 20 cm).